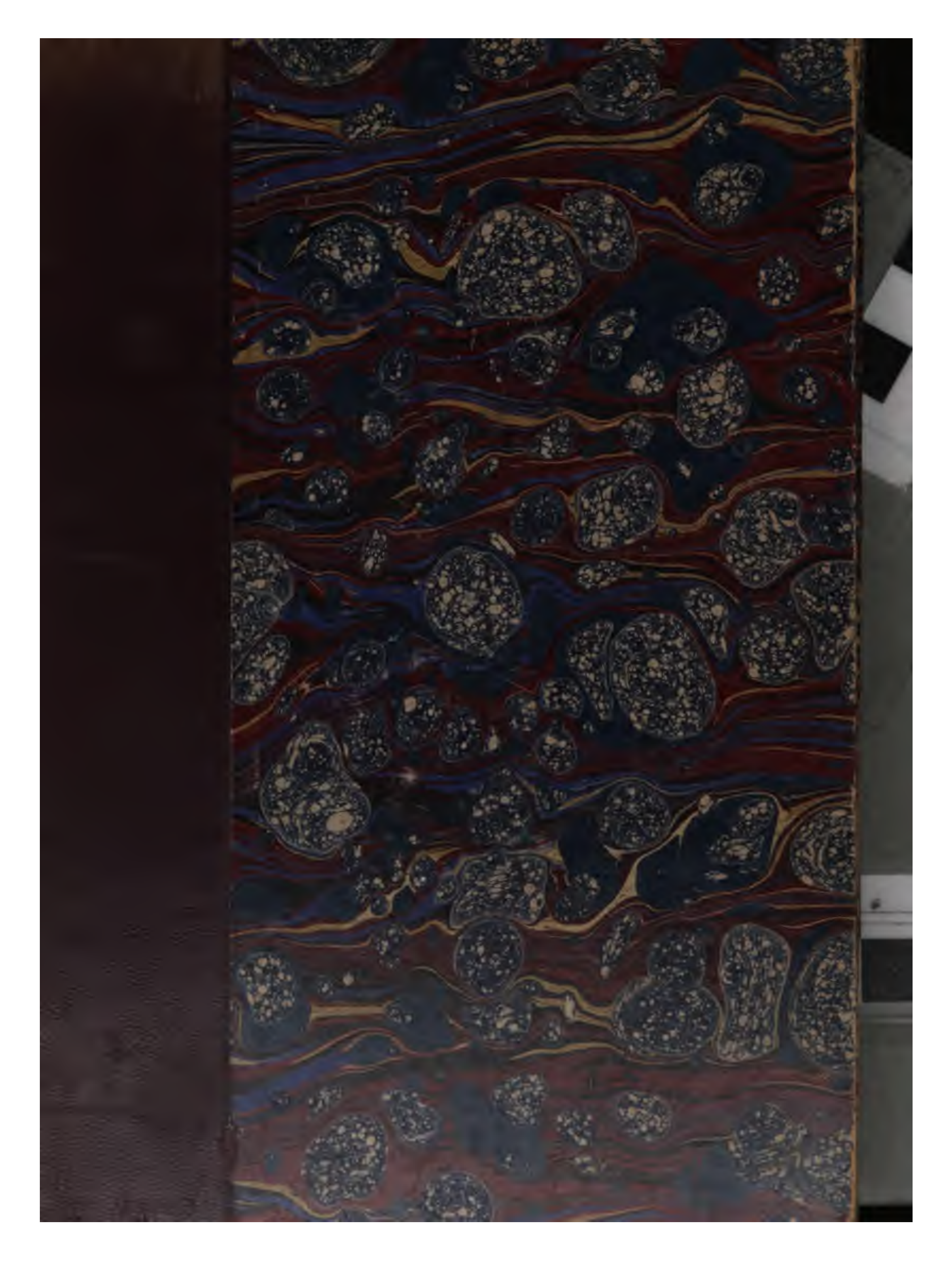
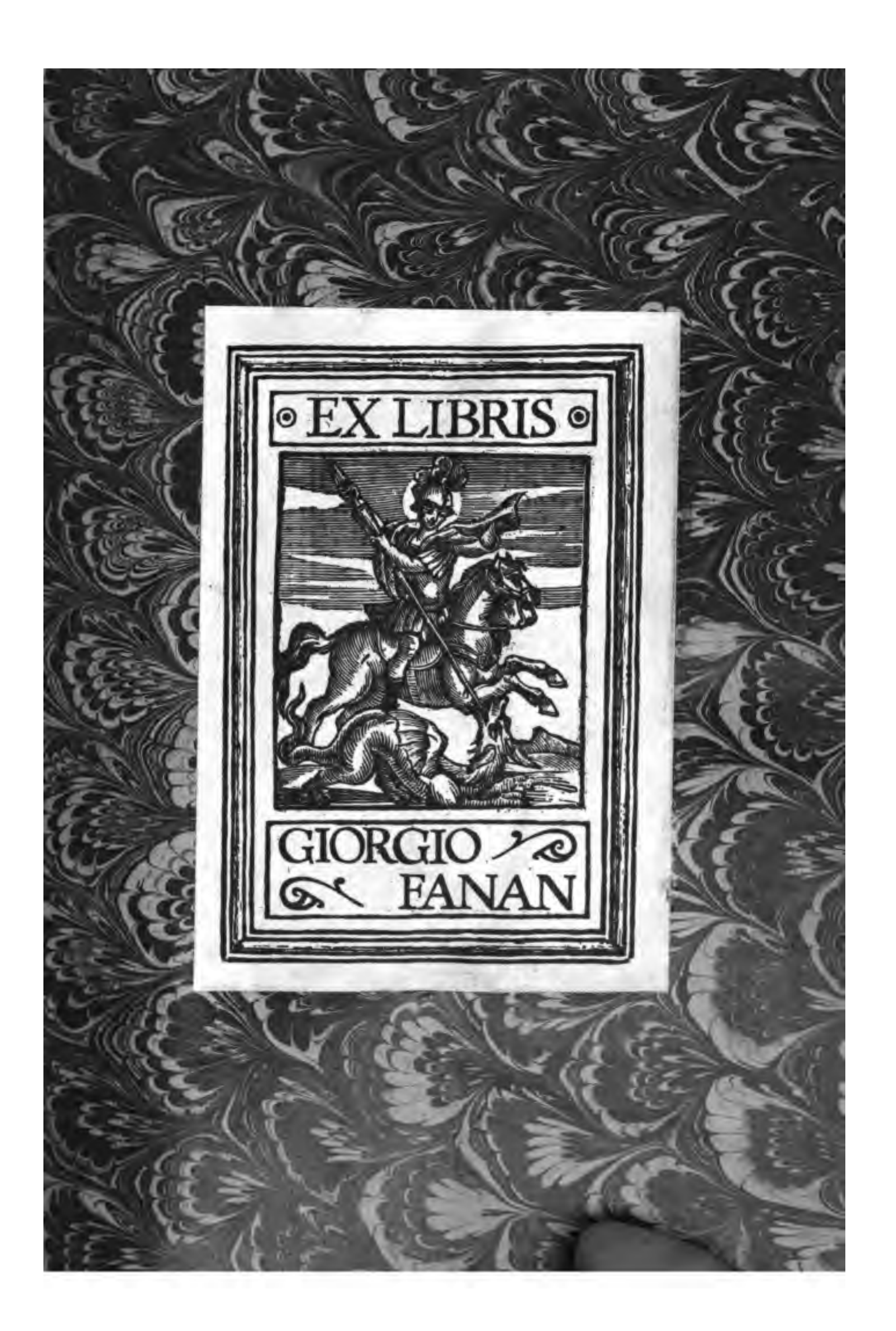



. DANTE .
EX. BIBLIOTHECA


EX LIBRIS
GIORGIO
FANAN

D-II-2

Thérèse Walsh

LA

DIVINE COMÉDIE

COULOMMIERS

Imprimerie Paul BRODARD.



DANTE Alighieri, Poeta divino, naçqe in Firenze nel 1260. morì nel 1321. nel Parnaso di Rafaello nel Vatican

E

DANTE ALIGHIERI

LA DIVINE COMÉDIE

ILLUSTRÉE

de 100 gravures d'après l'édition publiée à Venise en 1757 et dédiée à l'impératrice de Russie, Elizabeth Petrowna.

Avec le portrait de Dante.

TRADUCTION D'ARTAUD DE MONTOR



1905

Édité spécialement pour les Magasins du BON MARCHÉ

Paul BRODARD, imprimeur à Coulommiers

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Le résumé de l'histoire du moyen âge, telle est en réalité *la Divine Comédie*, et c'est ainsi qu'il faut considérer cette œuvre d'un immortel génie, qui, traduite dans toutes les langues littéraires de l'Europe, n'a jamais cessé d'apparaître comme un des plus beaux monuments de l'esprit humain.

Que l'on soit catholique ou protestant, israélite ou boudhiste, sceptique ou croyant, on doit voir surtout dans le gigantesque poème dantesque le tableau d'une grande époque dont les ténèbres ont été éclairées par le pinceau du Dante, époque féconde que Michelet s'est accusé d'avoir méconnue.

*
* *

Citer les traductions françaises de l'épopée, c'est dresser une liste assez longue. Plusieurs sont en vers : celle de Baltazar Grangier, aumônier du roi, mise en « rime françoise » et dédiée à Henri IV (Paris, 1596-1597); de Henri Terrasso (1817); de Brait Delamathe (1825); de Gourbillon (1831), divisée en tercets, comme l'original; d'Antony Deschamps (20 chants choisis; 1830); d'Aroux (1842); de Mongis (1846); sans compter d'innombrables fragments publiés dans les Recueils.

Parmi les traductions en prose, complètes ou partielles, il faut signaler celles de Moutonnet de Clairfons (1776); du comte d'Estouteville (1796); de Rivarol (1785); de Calemard de La Fayette (1835); de Pier Angelot Fiorentino (1840); de Brizeux (1841) et de Lamennais, un peu plus tard.

La version de Lamennais est une très belle paraphrase; celle de Rivarol, une adaptation libre dont il a dit lui-même : « Il n'est point d'artifice dont je ne me sois avisé dans cette traduction que je regarde comme une sorte d'étude faite d'après un grand poète. C'est ainsi que les jeunes peintres font leurs cartons d'après les maîtres. » Et plus loin il se vante de ne s'être pas appesanti sur le mot-à-mot, sur la précision, conseillant au lecteur de recourir au texte, s'il le comprend, et de se contenter de ses couleurs : « S'il ne le comprend pas, que leur importe! »

*
* *

Tant de désinvolture nous a fait préférer la version plus littérale et plus exacte d'Artaud de Montor, dont la première édition, publiée en trois volumes in-8° de 1811 à 1813, obtint un succès tel qu'on en fit paraître une seconde, de 1828 à 1830, en neuf volumes in-32.

Le chevalier Artaud de Montor, né en 1772 à Paris, mort en 1849, avait émigré pendant la Révolution; il rentra en France sous le Consulat, servit le gouvernement de Napoléon dans la carrière diplomatique, où il resta sous la Restauration, puis se livra entièrement aux lettres. Son histoire de Pie VII, couronnée par l'Académie en 1838, est un livre très intéressant écrit avec beaucoup de soin, ainsi que son histoire des souverains pontifes.

Mais sa traduction du Dante a été la préoccupation de sa vie, il y a donné tout son effort, toute sa foi littéraire.

*
* *

La première édition du poème du Dante parut dans les États de l'Église, à Fuligno, le quatrième mois de l'année 1472; elle est intitulée : *La Commedia di Dante Alighieri di Fiorenza.* On a imprimé en 1512, à Venise, la vingt-quatrième édition intitulée : *Opere del divino poeta Dante*; en 1516 la vingt-neuvième édition portait son titre définitif : *La divina Commedia* que Dante avait appelée *Commedia*, tout court, c'est-à-dire poème dans un style mixte.

Sous l'influence des reines Catherine et Marie de Médicis il y eut des éditions italiennes publiées à Lyon, mais on les débitait plus en Italie qu'en France.

Les traductions françaises illustrées les plus remarquables sont celles de Gustave Doré et Yan' D'argent.

Mais la plus curieuse collection de gravures est celle que nous reproduisons, et qui, avec le texte édité à Venise en 1757, a été dédiée à l'impératrice de Russie.

Cette collection de cent gravures, œuvre de plusieurs artistes italiens, offre le plus grand intérêt; elle est, pour ainsi dire, inconnue. Quelques exemplaires seulement ont été conservés dans nos grandes bibliothèques et dans celles de l'étranger.

Jamais la librairie française n'a offert au public une semblable réédition digne des érudits, et à la portée de tous les amateurs de gravures.

Nous reproduisons, en photogravure, le titre de ce magnifique ouvrage.

L'ÉDITEUR.

LA DIVINA COMMEDIA

DI

DANTE ALIGHIERI

Con varie Annotazioni, e copiosi Rami adòrnata.

ALLA SAGRA IMPERIALE MAESTA

DI

ELISABETTA PETROWNA

IMPERATRICE DI TUTTE LE RUSSIE ec. ec. ec.



IN VENEZIA,

MDCCLVII.

PRESSO ANTONIO ZATTA.

CON PRIVILEGIO DELL' ECCELLENTISS. SENATO.

DANTE

ET

LA DIVINE COMÉDIE

Dante Alighieri naquit à Florence en 1265 et mourut à Ravenne le 14 septembre 1321.

Il grandit au milieu des luttes municipales de l'Italie du XIIIe siècle.

Il avait d'abord pris rang dans la cité Florentine en se faisant inscrire au registre matricule des arts et métiers pour être compté parmi les citoyens actifs, suivant les lois de la République. Un ancien rôle prouve qu'il avait choisi le sixième des Arts majeurs, celui des médecins et des pharmaciens. Il s'y trouve porté en ces termes : « Dante, poète florentin », mention curieuse qui lui conserve sa vraie figure sous le voile d'une profession fictive adoptée sans doute pour la forme parce que les poètes, ces sublimes artisans, n'étaient pas considérés comme exerçant une industrie dans une République marchande où les nobles eux-mêmes devaient s'enrôler sous l'une des bannières des corps et métiers, pour être quelque chose dans l'État. Contraint de s'attacher à une profession active il avait choisi la médecine comme une des plus libérales, sans qu'il ait eu besoin d'en pratiquer l'art. Il lui suffit sans doute d'en avoir étudié les principes.

Avant d'esquisser à grands traits les phases principales de la vie du poète que l'on a surnommé l'Homère chrétien, relatons l'épisode qui a exercé sur sa vie poétique la plus grande et la plus heureuse influence.

*
* *

Voici, d'après Boccace et d'après l'excellent commentaire historique de M. Ferdinand Arrivabene, le récit des premières amours du Dante et de Béatrix

Vers le printemps de 1274, Dante, âgé de neuf ans, et Béatrix, âgée de huit ans, se rencontrèrent dans une fête d'enfants. La fille de Foulques avait des grâces singulières dans ses mouvements; elle se distinguait par des paroles graves et sérieuses: Alighieri ressentit sur-le-champ une vive passion.

Avec le temps l'amour ne fit qu'augmenter; Dante n'avait de plaisir, de repos et de consolation qu'en voyant *Bice*. Il prit bientôt l'habitude d'abandonner toute occupation pour aller là où il croyait la trouver.

Il dit lui-même : « Quelquefois l'amour m'assaillait si fortement qu'il ne restait en moi d'autre signe de vie qu'une pensée qui me parlait de ma *Donna* ».

Un jour, habillée d'un vêtement blanc, elle passait dans une rue où elle rencontra Dante qu'elle regarda et qu'elle salua. Alors il éprouva un si délicieux bonheur de ce doux salut, que, comme enivré, il alla, à l'écart, penser à sa béatitude.

Une fois, dans une église, il se trouva placé de manière à pouvoir contempler Béatrix; une autre dame qui les séparait, prenant pour elle les regards enflammés du jeune Toscan, y répondit par de gracieuses prévenances. Il adressa des vers à cette dame afin de mieux cacher ses sentiments pour Béatrix.

Cependant il osa composer une épître en l'honneur des soixante plus belles femmes de Florence; il plaça le nom de Béatrix au nombre neuf et ainsi il risqua de laisser échapper son secret; pour le ressaisir il chanta dans d'autres vers le départ de cette dame aux *prévenances* qui avait quitté la ville. Béatrix, rencontrant une seconde fois Dante, ne lui adressa plus ce doux salut qui avait été sa *béatitude*. Il se décida à découvrir toute sa passion de peur que Béatrix ne méconnût cette tendresse, ou ne fût en colère; et des vers plus éloquents lui expliquèrent, à elle seule, ses longs tourments de poète.

Une femme plus clairvoyante que les autres devina enfin le grand secret et dit à Alighieri : « Mais à quelle fin aimes-tu donc cette Béatrix, puisque tu ne peux supporter sa présence? Dis-nous-le, car le but de cet amour doit être bien nouveau? »

Il répondit que l'ivresse de ses désirs consistait dans le doux salut, et que, quand ce doux salut était refusé, elle consistait dans les paroles qui honoraient l'objet de son admiration.

Cependant la beauté, la grâce, la magnificence de la taille de Béatrix étaient telles, qu'elle ne pouvait plus traverser les rues qu'on ne courût au-devant d'elle; on l'entourait dans les promenades.

Le poète dit à ce sujet : « Quand elle était passée, si on ne la suivait pas on s'écriait : « Ce n'est pas une femme, c'est un des plus beaux anges « du ciel! »

*
* *

La plus chère étude de Dante fut la poésie qui consistait alors dans les *rimes d'amour*, imitation de la poésie des troubadours, passée depuis peu des Provençaux en Italie, origine hautement proclamée par l'auteur de *la Divine Comédie.*

Ces « rimes d'amour » servaient alors de parure à la métaphysique; chaque pièce avait un double sens éclairé par le poète; ces pièces, véritables énigmes, se renvoyaient de l'un à l'autre et les beaux esprits appréciant la délicatesse des sentiments, la finesse des allusions, cherchaient à deviner le sens moral du sonnet et le nom de la Dame qui l'avait inspiré.

Dante aussitôt fut proclamé le vainqueur de ces tournois de discrète galanterie.

Dans un livre curieux, la *Vita nova*, il a su exprimer avec un art infini sa mystérieuse et chaste passion pour la jeune fille immortalisée par ses vers, pour cette idéale Béatrix qui, très prosaïquement, vers 1287, épousa Simon di Bordi et mourut en 1290, dans sa vingt-sixième année.

C'est à cette époque que, pour s'étourdir sans doute, Dante commit d'assez grands écarts de jeunesse très favorisés par les mœurs dissolues des dames florentines. Il s'en confesse lui-même dans *la Divine Comédie*, et Béatrix dans le paradis lui reproche sévèrement ces désordres.

Pour l'arracher à cette existence de dissipation sa famille lui fit épouser, en 1292, Gemma, de la maison de Donati, dont il eut trois ou quatre enfants : deux fils dont l'aîné, Pietro, commenta *la Divine Comédie.*

Son fils aîné laissa une postérité qui a subsisté longtemps à Vérone; un autre nommé Jacopo; une fille morte religieuse se nommait Béatrix; et peut-être une autre fille à laquelle nul souvenir ne se rattache.

Malgré sa fécondité cette union ne dut pas être heureuse; les Donati devinrent des ennemis implacables du poète qui, attentif à se peindre dans ses ouvrages et à y consigner tous les faits importants de sa vie, garde sur sa femme le silence le plus complet; ce qui, selon certains, peut être attribué à la réserve usitée à cette époque.

*
* *

Dante, dans sa jeunesse, se montra un brave. Placé à l'avant-garde au combat de Campaldino où les Arétins avaient été vaincus par l'armée guelfe de Florence et de Sienne, il fit à vingt-quatre ans ses premières armes et écrivit naïvement après la bataille : « Je n'étais plus un enfant, mais un soldat armé pour mon pays. Je passai de la crainte extrême d'une défaite à l'immense joie d'une victoire. »

L'année suivante il prit part à l'expédition de Lucques contre les Pisans.

Plus tard de nombreuses missions diplomatiques le conduisirent à Ferrare, à Pérouse et à Naples. Il fut élevé à la première magistrature de la cité et devint, en 1300, au milieu des discordes civiles, l'un des six prieurs de Florence.

Charles de Valois entra dans la ville en 1301, et Dante, dépouillé de ses biens, fut procrit et condamné à périr dans les flammes s'il était pris sur le territoire de la République.

Dès lors il n'eut plus de repos, parcourut l'Italie, reçut l'hospitalité des Scaligers de Vérone.

Ensuite il revint à Paris, où il avait étudié déjà, suivant les cours des écoles fameuses de la rue du Fouarre, écoutant et se passionnant pour les brillantes leçons du professeur Siger de Brabant: Durant ce second séjour il assista au procès des Templiers, et ce spectacle, joint à quelques déceptions, augmenta la haine qu'il portait à la maison de France, dont un membre opprimait sa patrie. Les événements le rappelèrent au delà des Alpes, où l'empereur Henri VII, ranimant les espérances du proscrit, annonçait sa prochaine arrivée.

Le poète se mit ardemment à son service, multipliant les manifestes. Henri VII entra à Milan, soumit Crémone, Brescia, Pavie, se fit sacrer à Rome, mais assiégea vainement Florence. Il mourut en 1313, et avec lui s'éteignirent les dernières espérances du poète exilé à qui l'on offrit de rentrer dans sa ville natale s'il faisait, un cierge à la main, amende honorable, mais qui fièrement refusa de « passer par ce chemin ».

Dante se réfugia à Ravenne, à Lucques, et enfin à Frioul, où il mourut en 1321 sous l'habit de l'ordre de Saint-François.

***

Le moyen âge commençait de finir. Dante a concentré toute sa pensée, toutes ses passions, toutes ses haines, tout son amour dans le poème qui l'a immortalisé et qu'il commença en l'an 1300, « au milieu du chemin de sa vie ».

Il l'annonce au début du poème, dans le *canto primo* :

DELL' INFERNO

Nel mezzo « del cammin di nostra vita.
Mi ritrovai, per una « selva oscura,
Che la diritta via era smarrita :
E quanto a dir, qual era, e cota dura,
« Questa selva « selvaggia, ed aspra, e « forte;
Che nel pensier « rinnuova la paura ».

« *La Divine Comédie*, dit Ozanam, est la *Somme* littéraire et philosophique du moyen âge, et Dante est le saint Thomas de la poésie. »

« C'est l'âme du moyen âge qui est comprise et se manifeste dans celle de Dante, » répète un publiciste anglais, Thomas Carlyle.

Résolu d'élever à Béatrix, objet de son amour mystique, un monument digne d'elle, le poète fut d'abord sous l'empire d'une vision qui lui montra de nouvelles routes à parcourir et le transporta hors du monde sensible dans la région de l'enfer et du ciel. Mais si puissante que fût son imagination elle ne fit cependant que refléter les croyances populaires du XIIIe siècle, où le sort des âmes après la mort occupait fortement les esprits. Des légendes merveilleuses, les scènes du Jugement dernier écrites sur la pierre des cathédrales, la représentation des mystères si goûtés au moyen âge, tout disposait Dante à l'œuvre dont il n'a pas conçu tout d'abord le vaste plan.

Il commença même à écrire l'Enfer en vers latins hexamètres; mais, sentant sa force et obéissant à une inspiration hardie, il abandonna ce projet et, le premier, osa faire de la langue vulgaire d'Italie une langue épique, un instrument de haute poésie.

« *La Divine Comédie*, a écrit un de ceux qui l'ont le mieux aimée, un de ses plus consciencieux biographes, Henri Dauphin, est un poème sans modèle et resté sans imitateurs. On peut, au point de vue classique, trouver cette composition bizarre, mais ceux qui l'ont condamnée comme une œuvre informe et monstrueuse n'en avaient certainement pas saisi le majestueux ensemble ni mesuré la haute portée. Ils n'avaient vu sans doute dans ce voyage à travers les régions de la mort qu'une fanstamagorie capricieuse et sans but. Il y a cependant un but bien marqué, annoncé tout d'abord au lecteur attentif. »

*
* *

« Le véritable sujet du poème, versifié par tercets, est la régénération du poète, de Dante lui-même, qui, égaré par ses passions, ne rentrera dans la droite voie que par des chemins inaccessibles aux vivants. Il ne s'agit pas ici de la délivrance du tombeau du Christ, mais du rachat d'une âme opéré par de merveilleuses pérégrinations. »

La Divine Comédie est à la fois une encyclopédie religieuse et une épopée où le moyen âge se reflète tout entier comme dans un miroir, avec ses arts, ses idées et ses mœurs.

— L'obscurité reprochée à Dante accuse souvent l'ignorance du lecteur peu versé dans les profondeurs de la théologie scolastique.

Plus il est sublime lorsqu'il expose la doctrine de saint Thomas, plus est abstraite sa théologie personnifiée en Béatrix. Mais ce qui est ténèbres

pour les uns est lumière rayonnante pour les autres, grâce à la beauté du vers, à la propriété de l'expression et à la richesse de la forme.

— Heureuse obscurité que celle qui se dissipe au flambeau de l'étude et de la raison, si elle n'enlevait pas au premier poète de l'Italie la gloire d'en être en même temps le plus populaire! Qu'on songe d'ailleurs, si l'on veut rendre son style responsable de quelques passages obscurs, aux immenses difficultés qu'il avait à vaincre, ayant entrepris de tout exprimer dans un poème véritablement encyclopédique, au moyen d'un langage aussi imparfait que la langue vulgaire italienne, au commencement du XIVe siècle. Le travail qu'il a dû faire sur cette langue, pour l'assouplir, pour l'étendre au besoin de sa pensée, se dérobe à nous aujourd'hui et nous sommes moins frappés des qualités d'un style simple et naturel, énergique et concis, plein d'éclat et d'harmonie, que nous ne sommes choqués de la crudité de certains détails qui nous semblent accuser l'enfance de l'art. On lui rendra plus de justice après l'avoir mieux étudié.

Dante, comme Pascal et Corneille, a porté du premier bond l'art du style aussi loin qu'il peut aller; et quant à son vocabulaire, qui contient peu de mots vieillis et d'autres en plus grand nombre dont il a doté la langue italienne, c'est assez dire, pour sa gloire, qu'il a passé tout entier dans le dictionnaire de l'académie della Crusca.

*
* *

Artiste prodigieux, Dante a créé l'instrument et presque la matière de son œuvre, et ce n'est ni une pensée de haine, ni une pensée d'amour qui a inspiré la « comédie », mais surtout une préoccupation religieuse. Il y a dans la vie morale de Dante une parfaite unité; sans abandonner la philosophie, il inclina de plus en plus vers la théologie.

« Ce qui, dit en concluant un de ses critiques les meilleurs parmi les modernes, M. Alfred Jeanroy, ce qui constitue le grand mérite de son œuvre capitale, c'est que nous y saisissons tout l'homme du XIVe siècle, avec ses passions, ses idées, ses préjugés, mais que toutes ces choses sont ressenties par un des esprits les plus droits et les plus élevés, traduites par un des artistes les mieux doués que l'humanité ait jamais produits. »

Dante représente, comme il l'explique, l'âme humaine en général : celle-ci se trouve dans la sombre vallée de la vie, sans savoir comment elle y a été jetée; elle voudrait en sortir pour gravir la montagne rayonnante, c'est-à-dire pour atteindre à la félicité, mais elle voit se dresser devant elle la luxure, le vice propre à la jeunesse, l'orgueil plus terrible qu'elle, enfin l'avarice, le plus redoutable des vices, parce qu'il s'accouple à tous. L'homme ne peut leur échapper qu'en se mettant sous la conduite de la raison qui lui en montre les funestes conséquences. Si Virgile est choisi

par Dante pour représenter la raison éclairée par la philosophie, c'est qu'il était considéré au moyen âge comme le type du sage et du savant (le peuple faisait de lui un magicien). Il faut ajouter aussi que sa quatrième Églogue le faisait regarder comme un précurseur du christianisme et que le sixième livre de l'*Énéide* le désignait comme un guide tout naturel pour un voyage dans les régions infernales.

Mais la raison humaine peut tout au plus nous faire comprendre la laideur du péché et nous en affranchir par le remords symbolisé par le purgatoire. La félicité éternelle, à laquelle l'homme aspire, consiste dans l'union intime avec Dieu, et cette union est la récompense de la foi dont la théologie nous révèle les mystères. C'est bien la théologie en effet que symbolise l'idéale et angélique figure de Béatrice.

Là, a écrit Moland, dans une remarquable préface, là est le « secret de sa force et de sa gloire; il n'a pas seulement une vigueur d'imagination incomparable, mais à cette faculté merveilleuse se joint l'art qu'ignorait le moyen âge primitif. Il unit la savante et sobre poésie antique à la grande et prestigieuse poésie des légendes et des symboles. Il parle un magnifique langage : son pinceau est aussi sûr que ses couleurs sont éclatantes. Pas un trait qui ne réveille une longue suite de pensées; un vers suffit à contenir tout un drame; un mot suscite la complète vision de ce qu'il paraîtrait impossible de peindre et d'exprimer. »

*
* *

On a souvent esquissé la figure du Dante : Boccace en a tracé le portrait le plus vraisemblablement ressemblant. « Dante fut d'une stature moyenne et, quand il parvint à l'âge mûr, il cheminait un peu courbé. Il avait la démarche empreinte de gravité et de mansuétude; toujours il était vêtu de draps assez fins, ajustés comme il convenait à son âge. Il avait le visage long, le nez aquilin, les yeux plus grands que petits, le menton allongé; sa lèvre inférieure débordait la lèvre supérieure. Il avait le teint brun, la barbe et les cheveux épais, noirs et crépus; la figure était mélancolique et pensive...

« Dans ses habitudes publiques et domestiques, il était admirablement retenu et modeste, plus que tout autre courtois et civil. Il buvait et mangeait peu et constamment aux heures réglées; il louait les mets délicats et s'alimentait de mets communs... Il parlait rarement à moins qu'on ne l'interrogeât, néanmoins, quand il le fallait, il était très éloquent, avec une prononciation excellente et prompte... »

Les peintres italiens ont maintes fois reproduit ce visage hautain, ce front penseur. Raphaël, dans une de ces fresques merveilleuses qui sont la gloire du Vatican, a retracé, en symboles, les illustrations et les bien-

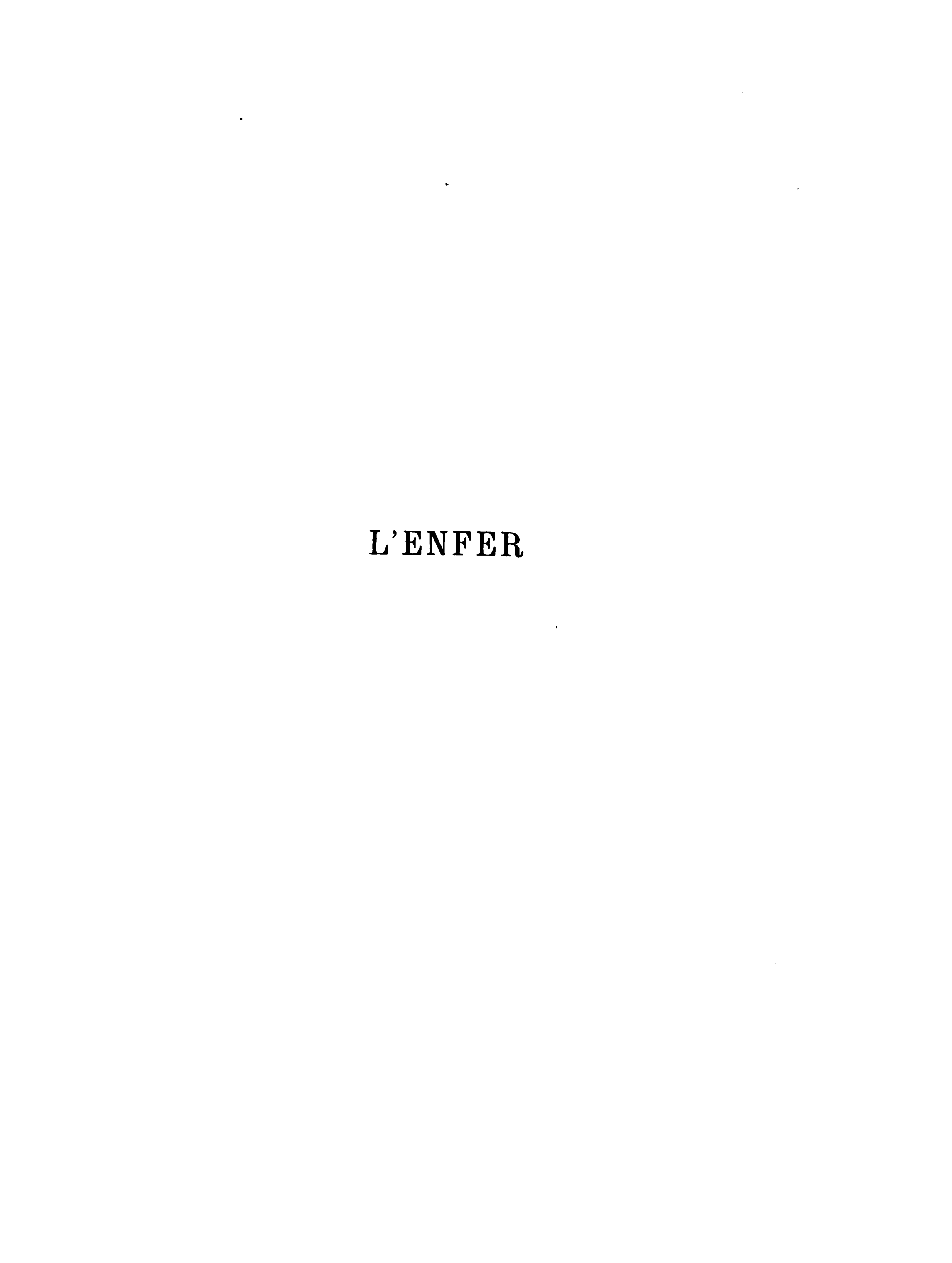
faits du catholicisme. La plus belle de ces fresques, à cause de la beauté parfaite du sujet et du bonheur de l'exécution, laisse voir des groupes d'anges dans le ciel entr'ouvert, et, sur la terre, une nombreuse assemblée de pontifes et de docteurs de l'Église. Au milieu de l'un des groupes on distingue un visage remarquable par l'étrangeté du caractère, la tête ceinte non d'une tiare ou d'une mitre, mais d'une guirlande de laurier.

C'est Dante Alighieri, à peu près tel que l'ont popularisé, à travers les siècles, les peintres italiens et français.

BRÉVANNES.







L'ENFER

ANALYSE DE « L'ENFER »

A l'aurore du XIVe siècle, au moment où le jubilé accordé par le pape Boniface VIII réjouissait la chrétienté, Dante, à l'exemple du Sauveur descendu aux enfers pendant que son corps était au tombeau, vit s'ouvrir devant lui, le soir du Vendredi saint, l'extase d'une sainte vision, les routes du sombre abîme.

Par la volonté du Très-Haut, le Purgatoire et le Paradis, objet des sublimes aspirations du poète, lui devinrent accessibles.

La première partie du voyage s'accomplit en vingt-quatre heures, depuis le soir du vendredi jusqu'au samedi à la nuit tombante.

Mais cette entrée de la nuit était le point du jour pour l'autre hémisphère où Dante était alors parvenu après avoir percé la terre entière. Là s'élevait la montagne du Purgatoire où le temps ne se mesure pas, non plus que dans les sphères du Paradis, par où se termine le saint pèlerinage.

A partir de ce moment le chemin n'a plus une durée certaine; on ne voit même pas bien comment il quitte les régions éthérées; ainsi l'exige le sens mystique attaché à ces pérégrinations.

L'Enfer, d'après la description du Dante, se divise en dix grandes parties : un vestibule et neuf cercles concentriques, vastes entonnoirs se rétrécissant jusqu'au centre de la terre.

Après avoir franchi la porte, on trouve le vestibule coupé en deux par l'Achéron; dans la première partie errent ceux qui furent sans vertus et sans vices; la seconde comprend les Limbes, séjour des enfants morts sans baptême : c'est le premier cercle.

Le second est réservé aux luxurieux; le troisième aux gourmands; le quatrième aux prodigues et aux avares; le cinquième aux vindicatifs; le sixième aux hérésiarques.

Avant de passer à la description des autres cercles, le poète s'arrête et, dans le onzième chant, jette un dernier coup d'œil sur ce qu'il vient de

voir et partage en trois cercles, comme un nouvel Enfer, les parties qu'il lui reste à parcourir.

Le premier cercle de cette division nouvelle, le septième de l'Enfer entier, se subdivise en trois enceintes fortifiées où sont punis tous ceux qui ont exercé des violences et commis des crimes.

Le second (huitième cercle) se subdivise en dix vallées réservées aux coupables de perfidies.

La troisième (neuvième et dernier cercle) comprend quatre donjons où sont châtiés tous les traîtres.

Au milieu de chaque cercle s'ouvre un gouffre conduisant au cercle suivant; l'imagination du poète trouve, pour les franchir, les moyens les plus divers.

L'ENFER

CHANT PREMIER*

Au milieu de la course de notre vie [1], je perdis le véritable chemin, et je m'égarai dans une forêt obscure : ah! il serait trop pénible de dire combien cette forêt, dont le souvenir renouvelle ma crainte, était âpre, touffue et sauvage. Ses horreurs ne sont pas moins amères que les atteintes de la mort [2]. Pour expliquer l'appui secourable que j'y rencontrai, je dirai quel autre spectacle s'offrit à mes yeux. Je ne puis pas bien retracer comment j'entrai dans cette forêt, tant j'étais accablé de terreur, quand j'abanbonnai la bonne voie. Mais à peine fus-je arrivé au pied d'une colline où se terminait la vallée qui m'avait fait ressentir un effroi si cruel, que je levai les yeux et que je vis le sommet de cette colline revêtu des rayons de l'astre qui est un guide sûr dans tous les voyages. Alors s'affaiblit la crainte qui m'avait glacé le cœur pendant la nuit où j'étais si digne de pitié. Tel que celui qui, sorti des profondeurs de la mer, se tourne, suffoqué d'effroi, vers cet élément périlleux, osant le contempler, mon esprit, qui n'était pas encore assez rassuré, se tournait vers le lieu que je venais de franchir, lieu terrible qui voue à l'infamie ceux qui ne craignent pas de s'y arrêter. Reposé de ma fatigue, je continuai de gravir la montagne déserte, de manière que le pied droit était le plus bas. Et voilà que, tout à coup, une panthère agile et tachetée de diverses couleurs apparaît devant mes yeux, et s'oppose avec tant d'obstination à mon passage, que plusieurs fois je me retournai pour prendre la fuite.

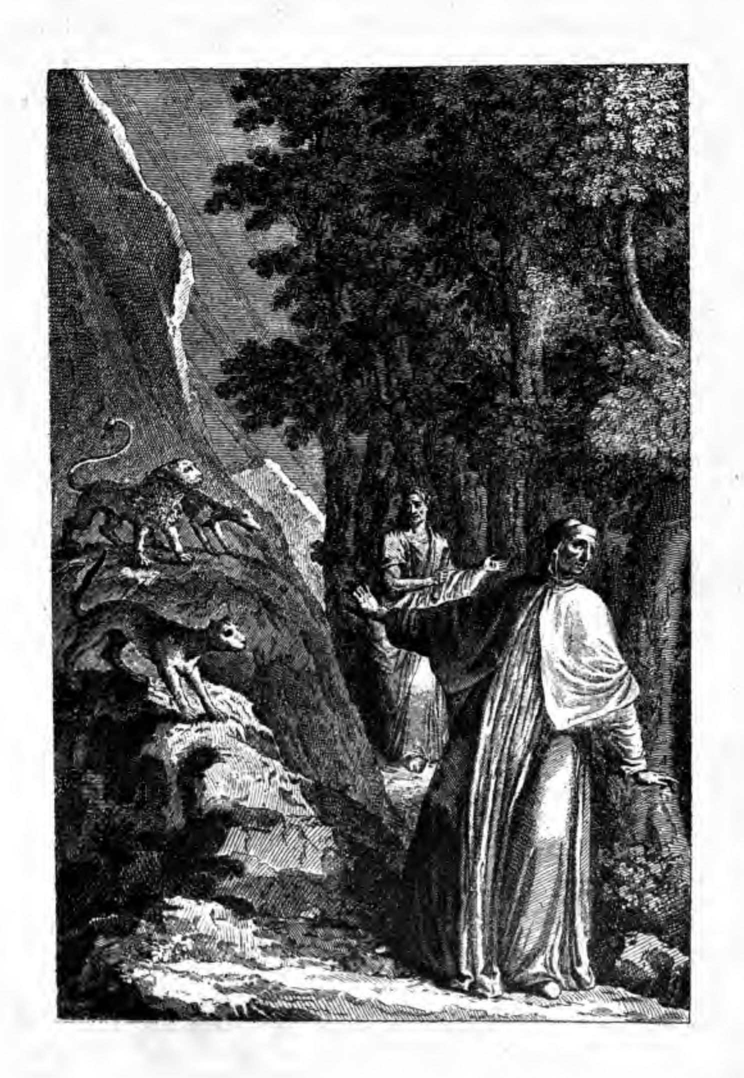
Le jour avait commencé à renaître, le soleil s'élevait entouré des mêmes étoiles qui l'accompagnaient au moment où l'amour divin

* Les notes sont placées à la fin de chaque partie.

créa cet œuvre sublime. Le charme de la saison, la fraîcheur du matin m'avaient bien rassuré sur la peau brillante de la panthère. Cependant une nouvelle frayeur me saisit à l'apparition d'un lion horrible : il semblait courir sur moi, à travers l'air épouvanté, portant la tête haute, et paraissant pressé d'une faim dévorante. En même temps une louve avide, d'une maigreur repoussante, et souillée encore des traces de ses fureurs, en fixant sur moi ses yeux qui lançaient la terreur, me fit perdre l'espoir de franchir la colline [3].

Semblable à celui que la soif de l'argent tourmente, et qui, s'il vient à perdre ses richesses, ne cesse, dans sa douleur, de faire entendre des sanglots, je m'affligeais profondément en voyant la louve impitoyable s'avancer à ma rencontre et me repousser insensiblement là où se tait l'astre du jour. Je reculais précipitamment vers la vallée ténébreuse, lorsque je distinguai devant moi un personnage à qui un long silence paraissait avoir ôté l'usage de la voix. En l'apercevant dans cet immense désert, je lui criai : « Prends pitié de moi, qui que tu sois, ombre ou homme véritable. » Il me répondit : « Je ne suis plus un homme, je l'ai été. Mes parents furent Lombards, et Mantouans de patrie. Je puis dire que je suis né sous le règne de Jules-César, quoiqu'il n'ait été revêtu de la dictature que longtemps après ma naissance, et j'ai vécu à Rome sous l'empire bienfaisant d'Auguste, quand on adorait encore des dieux faux et trompeurs. J'ai été poète, et j'ai chanté le pieux fils d'Anchise, qui a fui loin de Troie, après que la flamme eut dévoré le superbe Ilion. Mais toi, pourquoi retournes-tu vers cette fatale forêt? pourquoi ne franchis-tu pas ce mont délicieux qui est le principe et la cause des joies de la terre? — Es-tu donc, lui dis-je en rougissant de l'état de crainte où il m'avait surpris, es-tu ce Virgile, cette source qui répand des flots d'une harmonieuse poésie? O flambeau, ô gloire des autres poètes, puissent mes longues études et l'amour passionné avec lequel j'ai cherché tes vers me protéger auprès de toi! Tu es mon maître, tu es mon modèle; à toi seul je dois ce style noble qui a pu honorer mon nom. Vois-tu cette bête sanguinaire dont je fuis les approches? secours-moi, illustre sage, sa férocité m'épouvante. »

Virgile, me voyant verser des larmes, répondit : « Si tu veux sortir de ce lieu sauvage, il faut suivre une autre route. Cette louve qui t'effraye empêche qu'on ne s'engage dans ce chemin. Elle dévore à la fin ceux qui s'obstinent à y pénétrer. Insatiable de sa nature, plus elle trouve de proies à déchirer, plus la faim la dévore. Elle s'accouple avec un grand nombre d'animaux, et il en est un plus grand nombre encore dont elle ne dédaignerait pas les caresses immondes : mais bientôt paraîtra le Lévrier [4] qui doit exter-



miner cette louve sans pitié. Il ne sera pas nourri de l'ambition de posséder des terres et des richesses; il ne s'alimentera que de sagesse, de bienfaisance et de courage. Né entre *Feltro* et *Feltre*, il sera le sauveur de l'Italie épuisée qui vit, pour sa gloire, mourir de leurs honorables blessures la vierge Camille, Turnus, Nisus et Euryale. Il poursuivra la louve, jusqu'à ce qu'il l'ait rejetée dans l'abîme des pleurs, d'où l'envie l'a vomie sur la terre. Pour ton avantage, suis-moi donc, je serai ton guide : je te ferai sortir de ce lieu terrible; je te conduirai à travers le royaume éternel, où tu entendras les accents du désespoir, où tu verras le supplice de ces anciens coupables qui invoquent à grands cris une seconde mort : tu visiteras ensuite ceux qui vivent satisfaits au milieu des flammes, parce qu'ils espèrent jouir, quand le ciel le permettra, d'une divine béatitude. Si tu veux monter au séjour des ombres bienheureuses, une âme plus digne que moi de cet honneur [5] te protégera dans ce glorieux voyage. A mon départ, je te laisserai auprès d'elle. Le souverain qui règne sur les mondes ne veut pas que je serve de guide dans son empire, parce que je n'ai pas connu la foi véritable. Sa puissance s'étend sur toutes les parties de l'univers; mais c'est dans le ciel qu'il fixe son séjour. C'est là que tu dois admirer sa capitale et son trône : heureux ceux qu'il appelle jusqu'à lui! »

Alors je parlai ainsi : « O poète! je te le demande au nom de ce Dieu que tu n'as pas connu, aide-moi à fuir cette forêt et d'autres lieux plus funestes; accompagne-moi dans ces régions dont tu m'as entretenu; fais que je voie ceux que tu dis plongés dans un si profond désespoir, et conduis-moi jusqu'à la porte confiée à saint Pierre. »

Virgile alors se mit en marche, et je suivis ses pas.

❧ ❧ ❧

CHANT DEUXIÈME

Le jour commençait à disparaître, et l'air plus rembruni appelait au repos les habitants de la terre. Moi seul je me préparais à soutenir la fatigue d'une pénible route, et les émotions de la pitié, que va retracer mon esprit fidèle. O muses, ô intelligences sublimes, secondez-moi; ô mémoire qui écrivis ce que j'ai vu, c'est ici que tu manifes-

teras ta noblesse! Alors je parlai ainsi : « Poète qui me guides, dis-moi si mon courage peut suffire à la haute entreprise dans laquelle tu m'engages : tu m'apprends que le père de Sylvius[6], vivant, et avec un esprit capable de sentir, obtint de voir les profondeurs du royaume immortel; tout être doué de quelque sagesse, s'il pense aux heureuses destinées promises à la famille d'Énée, ne s'étonnera pas que l'ennemi de tout mal ait montré tant de courtoisie envers ce prince. Le fils d'Anchise avait été désigné par le souverain des hautes sphères pour être le fondateur de la féconde Rome et de son empire, que le ciel protégeait avec l'intention d'y placer ensuite le successeur du premier Pierre; et dans ce voyage que tu as si dignement chanté, Énée entendit des choses qui lui présagèrent sa victoire et l'éclat du manteau pontifical.

« Le vase d'élection fut ravi dans le ciel : il devait rapporter de ce saint pèlerinage un nouvel appui pour la foi qui est le principe de notre salut. Mais moi, pourquoi dois-je obtenir le même bienfait? Et qui me l'accorde? Je ne suis ni Énée ni Paul; ni à mes yeux, ni aux yeux d'aucun mortel, je ne suis digne d'un tel honneur. Si je te suis, je crains que ma tentative ne soit insensée. Tu es sage, tu me comprends mieux que je ne m'exprime. »

De même qu'un homme qui, changeant de pensée, renonce à ce qu'il avait voulu entreprendre, je m'arrêtai au milieu de cette montagne obscure, effrayé de la témérité d'une entreprise si peu réfléchie, et déterminé à ne point pénétrer plus avant.

« Si je t'ai bien compris, me répondit le poète magnanime, ton âme cède à un mouvement de terreur. La vile crainte souvent détourne l'homme d'une tâche honorable, et le fait fuir comme l'animal timide qu'épouvante une ombre mensongère. Rassure tes esprits : apprends pourquoi je suis venu près de toi et ce qui m'a fait courir à ton aide, dans le premier moment où tu as excité ma compassion.

« Je me trouvais parmi ceux qui attendent au milieu des Limbes que leur sort soit fixé, lorsque je fus appelé par une femme sainte et belle. Je lui dis que j'obéirais à ses ordres. Ses yeux brillaient d'une clarté plus éblouissante que celle des étoiles, et elle m'adressa ces paroles d'un ton de voix suave et angélique :

« Ame bienfaisante de Mantoue, dont le nom vit encore dans le « monde et vivra autant que le mouvement des créations célestes, « mon ami, et non celui de la fortune, a trouvé sur la plage déserte « des obstacles qui l'ont effrayé et l'ont fait retourner en arrière. « Je crains qu'il ne se soit déjà égaré. Peut-être viens-je trop tard « à son secours, d'après ce que j'ai entendu dans le ciel. Va, « emploie les ornements de ton éloquence, fais tant d'efforts pour « le sauver que ma douleur soit apaisée : c'est Béatrix qui t'en



« conjure. Je viens d'un lieu d'où je ne veux pas rester longtemps « éloignée. Ma tendresse pour mon ami sera l'excuse de mes prières. « Quand je serai de nouveau devant mon maître, je me louerai sou- « vent de toi auprès de lui. »

Béatrix se tut, et je lui dis :

« O reine de vertu! c'est par toi seule que l'homme surpasse en excellence les créatures contenues sous le ciel qui a la plus petite circonférence. Tes commandements me sont doux; si je les avais déjà exécutés, je croirais encore t'avoir obéi trop tard. J'ai assez entendu ta volonté ; mais comment ne crains-tu pas de descendre dans ce monde ténébreux, du haut de ce royaume immense où tu brûles de retourner? » — « Je vais, me répondit-elle, satisfaire à ta « demande en peu de mots; et tu apprendras pourquoi je ne crains « pas de venir parmi vous. Il faut redouter ce qui peut apporter « quelque mal, mais non pas ce qui ne saurait nuire. Je suis, par « la faveur de Dieu, telle que votre misère et les flammes de ces « gouffres ne peuvent m'atteindre. Il est dans le ciel une femme « bienveillante [7] qui gémit des obstacles que je t'envoie combattre. « Sa charité arrête l'effet d'un jugement sévère. Cette femme s'est « adressée à Lucie dans ses prières, et lui a dit : « *Ton ami fidèle a* « *besoin de ton secours, je le recommande à ta clémence.* » « Lucie, « ennemie de tout ce qui ne connaît pas la pitié, est venue dans le « lieu où j'étais assise près de l'antique Rachel, et m'a parlé ainsi : « *Béatrix, ô vraie louange de Dieu, est-ce que tu ne vas pas secourir* « *celui qui t'a voué un si ardent amour, celui qui, pour toi, s'éleva si* « *noblement au-dessus du vulgaire? N'entends-tu pas ses sourds gémis-* « *sements? ne vois-tu pas qu'il se débat contre la mort, sur ce fleuve* « *dont l'océan le plus agité ne se vante pas de surpasser les orages*? »

« A peine eus-je entendu ces paroles que, plus prompte qu'un « homme qui court à ses profits, ou qui fuit un malheur, je quittai « mon siège glorieux, pleine de confiance dans ta pure éloquence, « qui t'honore toi et ceux qui la suivent pour modèle. »

Béatrix cessa de parler; et, me regardant avec des yeux baignés de larmes, elle semblait m'inviter à ne pas différer de partir. Je lui ai donc obéi. Je suis venu à toi comme elle a voulu, et je t'ai délivré de la louve qui te fermait le plus court chemin pour franchir la montagne. Mais maintenant réponds, pourquoi demeures-tu immobile? pourquoi ne chasses-tu pas de ton cœur cette ignoble crainte? pourquoi n'as-tu plus ni audace, ni courage, puisque trois femmes bénies daignent s'occuper de toi dans le ciel, et que ma voix te promet le bonheur? »

Tel que des fleurs abattues et fermées par le froid de la nuit se relèvent sur leur tige et s'entr'ouvrent aux premiers rayons du soleil qui les colore, tel je sentis renaître mes forces affaiblies. Une ardeur

généreuse entra dans mon cœur, et je m'écriai : « Qu'elle fut charitable celle qui prit ma défense! Que tu fus bienfaisant, toi qui accourus à la première parole de ma protectrice! Tu m'as rendu le désir de suivre ma haute entreprise. Marche, tous deux nous n'avons plus qu'une volonté; tu es mon guide, tu es mon seigneur, tu es mon maître. »

Je me tus : Virgile s'avança, et je le suivis dans un chemin tortueux et sauvage.

CHANT TROISIÈME

PAR moi l'on va dans la cité des larmes; par moi l'on va dans l'abîme des douleurs; par moi l'on va parmi les races criminelles. La justice anima mon sublime créateur : je suis l'ouvrage de la divine puissance, de la haute sagesse et du premier amour; rien ne fut créé avant moi, que les substances éternelles, et moi je dure éternellement. O vous qui entrez, laissez toute espérance! »

Telles sont les paroles que je vis tracées en caractères noirs au-dessus d'une porte. Je dis alors : « Mon maître, ces paroles sont terribles. » Il me répondit avec un ton d'assurance : « Il faut renoncer ici à toute défiance, il faut bannir toute lâcheté; nous sommes arrivés aux lieux dont je t'ai parlé; tu y verras les ombres plaintives qui ont perdu la connaissance de la béatitude. » En même temps mon guide me prit par la main d'un air riant, qui me rendit mon courage, et il m'introduisit dans les mystères de l'abîme.

Là, des soupirs, des plaintes, des gémissements profonds se répandaient sous un ciel qui n'est éclairé d'aucune étoile. Un premier mouvement de pitié m'arracha des larmes. Mille langages divers, des cris de désespoir et de rage, d'affreux hurlements, des voix rauques ou retentissantes, accompagnés du choc tumultueux des mains, produisaient un bruit impétueux dont ce brouillard perpétuel est agité, comme le sable est soulevé par le vent de la tempête. Et moi qui avais la tête ceinte d'un voile d'incertitude et d'erreur, je m'écriai : « O mon maître! qu'entends-je? quel est ce peuple d'infortunés vaincus par la douleur? — Voilà, me



répondit-il, quel est le sort des âmes malheureuses de ceux qui vécurent sans vice et sans vertu. Elles sont confondues avec les anges indignes qui, dans leur égoïsme, ne furent ni fidèles ni rebelles à Dieu. Ces âmes que le ciel chassa pour ne rien perdre de sa pureté, ne sont pas précipitées dans les gouffres infernaux, parce que les coupables qui les habitent pourraient tirer vanité d'une telle compagnie. — O maître! dis-je ensuite, quelle est la douleur cuisante qui leur fait jeter de tels cris? » Il me répondit : « Tu vas l'apprendre en peu de mots. Ces esprits n'ont pas l'espoir de la mort, et leur destinée obscure est si avilie, qu'ils sont envieux même d'un sort plus terrible. Le monde n'a gardé aucun souvenir de leur existence; la miséricorde et la justice les dédaignent. Ne parlons plus d'eux; mais regarde et passe. »

Je vis alors un grand nombre d'âmes (je n'aurais jamais cru que la mort eût dévoré tant de victimes) se précipiter en foule à la suite d'un étendard emporté en tournant, comme indigné du moindre retard. Je cherchai à reconnaître une de ces âmes, et je vis celui qui fit, par lâcheté, le *grand refus*[8]. Je ne doutai pas que cette foule ne fût celle des hommes inertes qui ne sont agréables ni à Dieu ni à ses ennemis. Ces malheureux, qui ne furent jamais vivants, étaient nus, et piqués sans cesse par des insectes et des guêpes. Le sang confondu avec leurs larmes tombait à leurs pieds, où il était recueilli par des vers affamés.

Je me hasardai à regarder encore, et j'aperçus plus loin une autre multitude d'âmes au bord d'un grand fleuve. « Maître, dis-je à mon guide, apprends-moi quelles sont ces autres ombres que je discerne à l'aide du faible jour qui nous éclaire, et quelle loi les force à se presser de traverser ce fleuve. — Je t'en instruirai, répondit-il, lorsque nous aurons atteint le formidable Achéron. » Craignant d'être devenu importun, et baissant les yeux avec respect, je m'abstins de parler davantage, jusqu'au moment où nous arrivâmes à la rive.

Nous vîmes alors paraître un vieillard à cheveux blancs, monté sur une barque; il criait : « Malheur à vous, âmes dépravées, n'espérez jamais de revoir le ciel; je viens pour vous mener à l'autre rive, dans la région des ténèbres, au milieu des flammes et des glaces éternelles : et toi, homme vivant, qui te présentes ici, éloigne-toi de ceux qui sont morts. » Il ajouta, voyant que je ne m'éloignais pas : « C'est par un autre chemin, et non à ce port, que tu peux traverser cette onde; il faut qu'une barque plus légère te conduise sur l'autre bord. — Caron, dit alors mon guide, ne résiste pas : on le veut ainsi, là où l'on peut tout ce que l'on veut; ne demande rien de plus. »

A ces mots, le visage barbu de ce nocher du marais fétide perdit

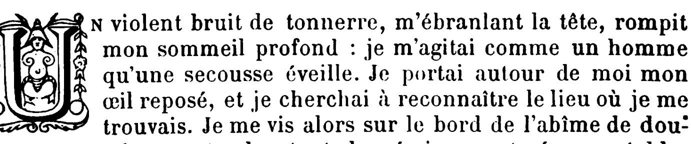
les traces de la colère qui avait chargé ses yeux de flammes menaçantes. Mais les âmes nues et harassées qui avaient entendu les paroles dures de Caron, changèrent de couleur et grincèrent des dents; elles blasphémaient Dieu, elles maudissaient leurs parents, les enfants de leurs enfants, l'espèce humaine, le lieu, le temps de leur naissance; ensuite elles se réunirent, en versant des larmes, au bord du fleuve terrible où est attendu tout homme qui ne craint pas Dieu. L'infernal Caron, roulant ses yeux enflammés, les rassemble toutes, et frappe de sa rame les plus lentes à se mouvoir.

Tels que dans l'automne les feuilles tombent des arbres l'une après l'autre, tant que les branches n'ont pas rendu à la terre toutes leurs dépouilles, les fils impies d'Adam se jettent dans la barque un à un, au moindre signe du pilote, semblables à l'oiseau que trompe la ruse de l'oiseleur. Ainsi les ombres s'embarquent sur l'onde noire; et, avant qu'elles soient descendues à l'autre bord, une autre foule s'est déjà rassemblée sur la première rive. « Mon fils, me dit mon guide bienfaisant, ceux qui meurent dans la colère de Dieu arrivent ici, de tous les pays de la terre. Ils sont tourmentés du besoin de traverser le fleuve, parce que la justice divine les aiguillonne, et que leur crainte se change en désir. Jamais une âme vertueuse n'a passé ici; et si Caron t'a voulu repousser, tu dois deviner quel est le motif de ces menaces. »

Virgile cessa de parler : le sombre royaume trembla si fortement, que le souvenir de cette émotion couvre encore mon esprit de sueur. Il s'éleva sur cette terre de larmes un vent mêlé d'éclairs qui me fit perdre tout sentiment, et je tombai comme un homme que le sommeil accable.

❧ ❧ ❧

CHANT QUATRIÈME



Un violent bruit de tonnerre, m'ébranlant la tête, rompit mon sommeil profond : je m'agitai comme un homme qu'une secousse éveille. Je portai autour de moi mon œil reposé, et je cherchai à reconnaître le lieu où je me trouvais. Je me vis alors sur le bord de l'abîme de douleurs, où se font entendre tant de gémissements épouvantables imitant les fracas de la foudre. Cet abîme était nébuleux, obscur et



immense. En y fixant mes yeux, je ne pouvais distinguer aucun objet. « Descendons maintenant dans le monde des ténèbres, me dit mon guide en pâlissant, je vais marcher le premier, tu me suivras. » Mais, me sentant tout ému de sa pâleur, je lui parlai ainsi : « Toi qui sais si bien ranimer mon courage, dis, quand tu es maintenant si épouvanté toi-même, comment pourrais-je te suivre? » Mon guide me répondit : « Les angoisses cruelles de tant de malheureux plongés dans cette enceinte de larmes impriment sur mon visage une compassion que tu prends pour de la crainte. Allons, la longueur du chemin ne nous permet pas de différer davantage. » Alors il entra et me fit entrer avec lui dans le premier cercle qui environne l'abîme. Là, autant que je pus m'en convaincre, en prêtant attentivement l'oreille, on n'entendait pas des plaintes; mais des soupirs agitaient l'air de la prison éternelle, parce qu'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants y éprouvaient une douleur de l'âme sans tourment. « Eh bien, me dit mon généreux maître, tu ne demandes pas quels sont ces esprits que tu vois; apprends, avant d'avancer encore, que ces ombres n'ont pas péché. Mais il ne suffit pas qu'elles aient eu des mérites, puisqu'elles n'ont pas reçu le baptême, porte de la foi dans laquelle tu as été élevé. Si, parmi ces esprits, il en est qui vécurent avant la venue de Jésus-Christ, ils sont ici, parce qu'ils n'adorèrent pas Dieu d'une manière convenable. Je suis au nombre de ces derniers. C'est pour cette raison, et non pour aucun crime, que nous sommes relégués dans ce lieu, et notre infortune se borne à vivre encore dans le désir, sans conserver l'espérance. »

A ces mots, je fus saisi d'une vive douleur : je reconnus qu'une grande quantité de personnages d'une vertu éminente devaient voir dans ces Limbes leur sort encore suspendu. Alors je parlai ainsi, pour me confirmer dans cette foi qui triomphe de toutes les erreurs : « Dis-moi, ô maître, dis-moi, ô seigneur, le mérite de quelques-unes de ces ombres, ou celui de quelque intercesseur, les peut-il faire sortir de ce lieu pour les conduire à la gloire du ciel? » Le sage Romain, entendant ces paroles discrètes, me répondit :

« Il y avait peu de temps que j'étais arrivé dans ces Limbes, quand j'y vis descendre un être puissant[9], couronné de tous les signes de la victoire. Il en fit sortir notre premier père, Abel son fils, Noé, Moïse à la fois législateur et obéissant, le patriarche Abraham, le roi David, Israël, son père, et ses enfants, Rachel pour qui Israël fit tant de sacrifices, beaucoup d'autres enfin, et il les emmena dans le séjour de la béatitude. Je t'apprendrai en même temps qu'avant eux aucun homme n'avait été sauvé. »

Virgile continuait de parler. Nous marchions en traversant une

forêt remplie d'une foule d'ombres diverses. Nous n'étions pas parvenus à une grande distance de l'entrée de l'abîme, quand j'aperçus une lueur qui avait vaincu l'hémisphère des ténèbres. Je vis bientôt qu'un peuple d'hommes célèbres habitait ce lieu. Je dis alors : « O toi, qui honores les sciences et les arts, apprends-moi quels sont ceux qui, par leur vie illustre, ont mérité d'obtenir ce séjour privilégié où ils sont séparés des autres âmes. » Mon guide répondit : « La haute renommée qu'ils ont laissée sur la terre que tu habites les rend dignes de cette faveur et de cette récompense du ciel. » J'entendis alors une voix qui s'écriait : « Honorez le sublime poète qui nous avait quittés, et dont l'ombre revient parmi nous. » La voix se tut, et je vis venir quatre personnages majestueux. Leur visage n'annonçait ni joie ni tristesse. « Vois, me dit mon maître, celui qui, un glaive à la main, précède les autres, comme leur roi; c'est Homère, le prince des poètes. Après lui vient Horace le satirique. Ovide est le troisième. Le dernier est Lucain. Chacun d'eux mérite, comme moi, le nom qu'une seule voix vient de faire entendre. Ils s'avancent pour me rendre les honneurs dont je suis digne. » Je vis alors se réunir cette école imposante du prince de la haute poésie, qui, comme un aigle, plane sur les autres poètes. Ces illustres personnages parlèrent quelque temps ensemble; ensuite ils se tournèrent vers moi. Leur salut amical fit sourire mon guide. Ils m'honorèrent encore davantage, puisqu'ils m'admirent dans leur auguste compagnie, et je me trouvai le sixième parmi des grands hommes si renommés. Nous marchâmes ensemble jusqu'à cette lumière brillante que j'avais aperçue. Nous parlions de choses qu'il est beau de taire en ce moment, comme là il convenait d'en faire le sujet de notre entretien. Nous nous trouvâmes bientôt au pied d'un noble château, sept fois entouré de hautes murailles, que baignait un fleuve limpide et peu profond. Nous le passâmes facilement, guidés par nos sages compagnons, et nous entrâmes dans le château par sept portes, pour arriver dans un pré émaillé d'une fraîche verdure. J'y remarquai d'autres personnages au regard calme et sérieux. Ils parlaient rarement, et d'une voix douce; j'admirai l'autorité de leur visage. Nous nous dirigeâmes vers un point plus découvert, plus éclairé et plus élevé, d'où je pus distinguer toutes les âmes à la fois. Là, on me montra, sur l'émail fleuri, des esprits sublimes que je me réjouis d'avoir contemplés. Je vis Électre[10] environnée d'une foule de héros, parmi lesquels je reconnus Hector, le fils d'Anchise, César armé de ses yeux étincelants. D'un autre côté, je vis Camille, Pentésilée, et le roi Latinus assis à côté de Lavinie sa fille; je vis ce Brutus qui chassa Tarquin; je vis Lucrèce, Julie, Marcia, Cornélie; plus loin, Saladin était seul à l'écart. J'aperçus,

en élevant les yeux, le maître de ceux qui aiment la sagesse, assis au milieu de sa famille de philosophes qui lui offrent l'hommage de leur admiration. Je vis Socrate et Platon, qui n'ont pas obtenu une renommée moins brillante; Démocrite, qui croit que le monde est l'effet du hasard; Diogène, Anaxagore, Thalès, Empédocle, Héraclite et Zénon; Dioscoride, cet excellent observateur de la qualité des substances; Orphée, Tullius, Linus, Sénèque le moraliste, le géomètre Euclide, Ptolémée, Hippocrate, Avicenne, Galien, Averroës, le célèbre commentateur. Je ne puis en nommer davantage : mon sujet m'entraîne, le dire n'équivaut pas au fait. Alors notre société de six se divisa : mon sage guide, m'éloignant de cet air pur et tranquille, me ramena dans la région des ténèbres.

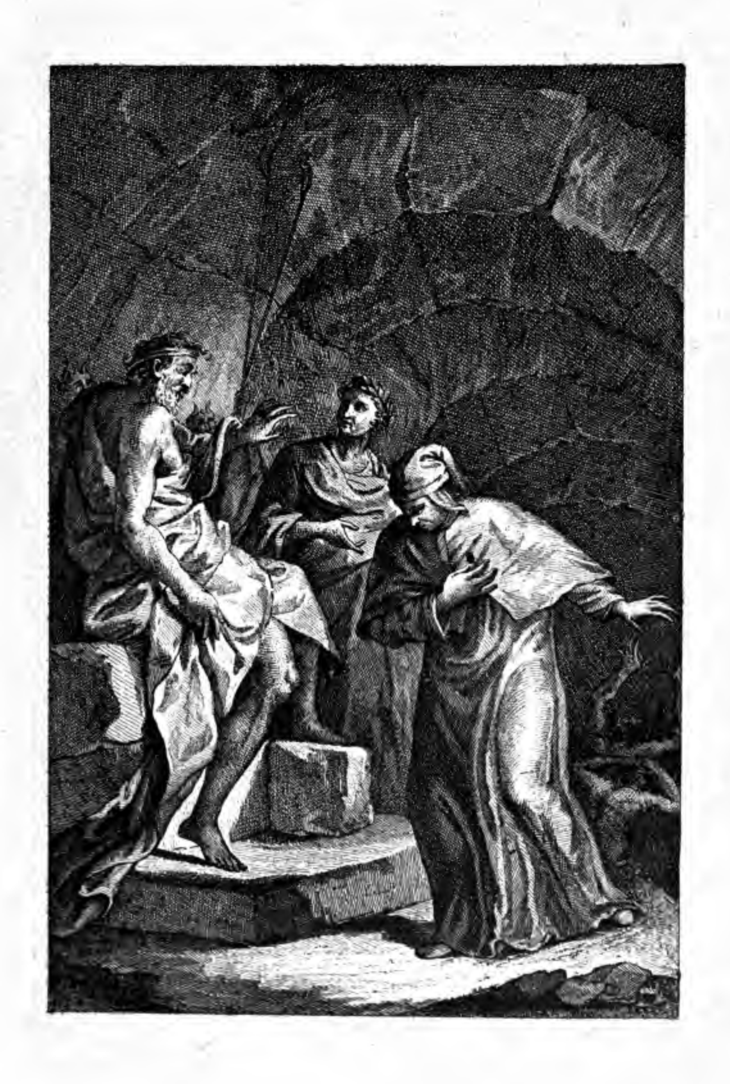
CHANT CINQUIÈME

Je descendis du premier cercle dans le second, d'une étendue moins spacieuse, mais où l'on éprouve des douleurs plus vives qui arrachent des cris lamentables. C'est là que siège, en grinçant des dents, l'horrible Minos.

Il pèse les crimes de ceux qui entrent; il les examine, et, par le roulement de sa queue, il va leur assigner le lieu de leur supplice. Ainsi, quand un coupable paraît devant Minos, il est contraint à tout avouer. Ce juge du crime, chargé d'en connaître, voit bientôt la région de l'Enfer où cette âme doit souffrir, et il indique, par le nombre des replis de sa queue, celui des neuf cercles où le damné doit être précipité. Une grande multitude d'âmes est toujours en la présence du juge : elles s'accusent, elles entendent, et tout à coup sont plongées dans le gouffre. « O toi qui es entré dans l'hospice des douleurs, me dit Minos en suspendant son terrible ministère, prends garde à qui tu t'abandonnes; ne te laisse pas tromper par l'entrée facile de ce séjour? » — « Pourquoi ces cris? lui répondit mon guide; ne mets pas obstacle à son voyage qu'ont ordonné les destins : on le veut ainsi, là où l'on peut tout ce que l'on veut. Je ne dois pas t'en dire davantage. »

J'entendais déjà des voix plaintives. J'arrivai dans un lieu où elles redoublaient leurs gémissements, qui formaient, dans cette enceinte *muette* de toute lumière, un mugissement semblable à celui de la mer battue par une tempête. La tourmente infernale qui n'a jamais de repos entraîne les âmes dans son tourbillon, et les pousse avec fracas contre les débris d'innombrables rochers. Là, elles renouvellent leurs cris et leurs lamentations, en blasphémant la vertu divine. J'appris que l'on condamnait à ce supplice les ombres charnelles qui avaient asservi la raison aux plaisirs des sens.

De même que le froid fait prendre aux étourneaux un vol irrégulier, de même cette tourmente emporte, choque, repousse et ramène les âmes coupables, sans qu'aucun espoir de relâche ou d'adoucissement à cette peine vienne leur rendre quelque courage. Telles les grues disposées en files allongées fendent l'air et le frappent de leurs cris lugubres, telles les ombres enlevées par la tempête poussent sans cesse de sourds gémissements. « O mon maître, dis-je, quelles sont ces âmes infortunées que cet air noir *déchire*? » Il me répondit : « Celle que tu vois ici la première régna sur une foule de peuples aux langages différents. Elle s'adonna tellement à l'impudicité que, pour éviter le blâme dû à ses emportements, elle eut pour loi de regarder comme permis ce qui lui était agréable : c'est Sémiramis, qui donna le sein à Ninus, et fut son épouse. Elle gouverna le pays où commande aujourd'hui le Soudan. Cette autre est celle qui chercha la mort par amour, et mourut infidèle aux cendres de Sichée. Tu vois, après elle, la luxurieuse Cléopâtre. » On me fit ensuite remarquer, en me les montrant de la main, Hélène, pour qui coula tant de sang, le grand Achille qui, en aimant, courut à une mort prématurée, Pâris, Tristan [11], et plus de mille autres ombres que l'amour conduisit au trépas. Tandis que mon guide me nommait ces princesses des premiers âges et ces antiques guerriers, la compassion entra dans mon cœur. « O poète, dis-je à mon maître, je parlerais avec plaisir à ces deux ombres qui volent ensemble et qui s'abandonnent au vent, dans leur course légère. — Attends, reprit-il, qu'elles soient arrivées plus près de toi, et prie-les, au nom de l'amour qui les tient encore unies, de s'arrêter un moment. Elles viendront à nous. » Lorsque le vent les dirigea de notre côté, j'élevai la voix et leur parlai ainsi : « O âmes infortunées, venez vous entretenir avec nous, si aucun obstacle ne s'y oppose! » Telles que des colombes appelées à leur nid, objet de leur tendre affection, sillonnent l'air d'un vol rapide, les deux âmes, tant notre invitation eut de force, quittent la foule où se trouvait Didon, et accourent vers nous à travers la tempête. L'une d'elles



me dit : « Nous te saluons, être gracieux et bienveillant qui viens nous visiter dans cet air de ténèbres, nous qui avons teint le monde de notre sang. Si le roi de l'univers nous était favorable, nous le conjurerions de t'accorder des jours de paix, puisque tu as quelque pitié de nos maux éternels. Pendant que le vent se tait, comme à présent, nous écouterons ce que tu vas dire, et nous répondrons à tes demandes. La contrée qui m'a vue naître est voisine de la mer où descend le Pô, fatigué du tribut des diverses eaux qu'il a reçues dans son sein. L'amour, qui enflamme si vite une âme noble, rendit celui que tu vois près de moi passionné pour ces charmes séduisants qui me furent si cruellement enlevés (le souvenir de cette barbarie oppresse mon cœur). L'amour, qui ne dispense de l'amour aucun objet aimé, m'enivra d'une tendresse si vive qu'elle ne m'a pas encore abandonné. L'amour nous entraîna tous deux à la même mort. Le lieu où Caïn est tourmenté attend le monstre qui nous arracha le jour. »

L'ombre acheva de parler. A ces mots déchirants, touché d'une vive douleur, je baissais les yeux. Mon guide me dit : « Que fais-tu? — Hélas! répondis-je, combien de douces pensées et de désirs brûlants ont dû les conduire au terme de la vie! Je me retournai ensuite vers les deux âmes, et je dis : Françoise[12], ton supplice excite la douleur et la pitié; mais écoute encore : au temps de vos doux soupirs, quand et comment connûtes-vous la tendre intelligence de vos cœurs? » L'âme répondit ainsi : « Il n'est pas de peine plus vive que de se rappeler, dans le malheur, les jours de la félicité; c'est une vérité enseignée par ton maître.

« Puisque tu veux connaître la première source de notre amour, tu vas m'entendre pleurer et parler à la fois. Nous lisions un jour, pour nous distraire, l'histoire des amours de Lancelot. Nous étions seuls, sans aucune défiance. Plusieurs fois cette lecture nous arracha des larmes et nous fit changer de couleur. Un seul moment décida de notre sort. Quand nous lûmes que cet amant si tendre avait imprimé un baiser sur le doux sourire de son amante, Paul (ah! que jamais il ne soit séparé de moi) imprima, tout tremblant, un baiser sur mes lèvres. Le livre et celui qui l'écrivit furent pour nous un autre GALLÉHAUT[13]. Ce jour-là nous ne lûmes pas davantage. »

Pendant que l'une des âmes parlait ainsi, l'autre pleurait si amèrement que, dans une émotion pénible de pitié, je perdis l'usage de mes sens, et je tombai comme tombe un corps sans vie.

❦ ❦ ❦

CHANT SIXIÈME

Au moment où, recouvrant mes esprits, je sortis de cette tristesse profonde que j'avais ressentie en contemplant l'état déplorable des deux tendres parents, je vis, autour de moi, de quelque côté que je tournasse mes mouvements, mes pas et mes regards, de nouveaux tourments et de nouveaux tourmentés. J'étais arrivé au cercle de la pluie éternelle, froide, funeste et maudite, composée des mêmes matières, tombant sans cesse dans une quantité toujours égale, irrévocablement réglée par le destin : une grêle épaisse mêlée de neige, une eau noirâtre infectant la terre, inondent avec fracas l'enceinte ténébreuse de ce cercle qui est le troisième de l'Enfer. Cerbère, chien cruel et si dissemblable des autres animaux, aboie obstinément de ses trois gueules contre les damnés que la justice divine y a renfermés. On ne peut voir sans frémir les yeux enflammés de ce monstre, ses poils rudes et sanglants, son ventre élargi, ses pattes armées de griffes dont il écorche, déchire et pourfend les esprits confiés à sa garde. Les impies, à qui la pluie glacée fait pousser d'affreux hurlements, n'ont d'autre soulagement que de présenter souvent au supplice le côté de leur corps où la douleur est moins récente. Dès qu'il nous vit, le reptile immense ouvrit ses gueules, et, tout tremblant de colère, il nous montra ses défenses menaçantes. Mon guide alors se baissa, prit de la terre dans ses deux mains, et la jeta dans les gueules affamées. Tel le chien qui, par ses cris perçants, annonce son avidité, et qui s'apaise aussitôt qu'on lui a jeté sa pâture qu'il s'empresse de dévorer, tel le démon Cerbère ferma ses trois gueules qui assourdissent, par leurs effroyables aboiements, les ombres condamnées à les entendre.

Nous passions à travers ces âmes qu'accable la pluie noirâtre, et nous marchions sur leurs ombres qui paraissaient des corps. Elles restaient étendues à terre, excepté une qui se leva au moment où elle nous vit passer. Elle me dit : « O toi qui as été conduit dans cet Enfer, reconnais-moi si tu le peux! Tu étais né avant ma mort. » Je répondis : Les angoisses que tu éprouves te rendent peut-être méconnaissable, et il ne me paraît pas que je t'aie vu jamais. Dis-moi, qui es-tu? toi jeté dans un lieu si triste, pour subir une peine qui, si elle n'est pas la plus terrible, doit être la plus fatigante? » L'ombre prit ainsi la parole : « Ta ville, qui regorge d'envieux, m'a vu naître sur cette terre où l'on devrait



couler des jours si fortunés; vous, concitoyens, vous m'appelâtes Ciacco [14], et je suis condamné à recevoir cette pluie pour expier le crime fatal de la gourmandise. Je ne suis pas la seule âme qui ait mérité ce supplice. Toutes les ombres que tu vois ici ont commis la même faute. » A ces mots il se tut. Je lui répondis : « Ciacco, ta peine fait couler mes larmes; mais apprends-moi, si tu le sais, comment finiront les divisions de ta patrie. Renferme-t-elle au moins quelque juste? Apprends-moi la cause des dissensions qui l'ont assaillie. — Écoute, reprit-il : A la suite d'un grand débat, ils répandront le sang. Le parti dont le chef est venu des bois chassera l'autre parti, qui se retirera en désordre. Après trois révolutions de *soleils*, celui-ci reprendra l'avantage. Enfin, les derniers triompheront à l'aide d'un prince qui se portera pour médiateur. Cette faction régnera longtemps, et opprimera violemment ses ennemis dont elle bravera la fureur, et dont elle n'écoutera pas les plaintes. Florence compte encore deux justes [15], mais elle les méconnaît. L'orgueil, la jalousie et l'avarice, de leurs brandons homicides, ont embrasé tous les cœurs. » Ciacco cessa de faire entendre ses paroles douloureuses. Je lui dis : « Accorde-moi plus de détails, je t'en conjure. Où sont Farinata [16], Tegghiajo, qui furent si vertueux? que sont devenus Jacques Rusticucci, Arrigo et Mosca, et d'autres qui s'appliquèrent à mériter l'admiration de la patrie? J'ai un grand désir de savoir de toi s'ils ont été dévoués aux flammes de l'Enfer, ou s'ils ont en partage les béatitudes du ciel. » L'âme répondit : « Ils sont parmi des ombres plus coupables. D'autres crimes les ont précipités dans un cercle plus profond, où tu pourras les voir si tu descends plus bas. Maintenant, je t'en supplie, quand tu seras retourné sur la terre, cet heureux séjour, rappelle-moi à la mémoire de mes concitoyens; je ne puis pas t'en dire davantage, je ne puis plus te répondre. » Alors il renversa ses yeux, me regarda encore un moment, baissa la tête, en retombant à terre avec les autres âmes criminelles.

Mon guide me dit : « Elles ne se relèveront plus jusqu'au moment où sonnera la trompette de l'ange, à l'arrivée de la puissance ennemie du crime : alors chacune d'elles retrouvera son triste tombeau, reprendra sa chair et ses traits, et entendra l'arrêt qui retentira dans l'éternité. » Nous traversâmes à pas lents cet amas d'ombres glacées par la pluie, en nous entretenant un peu de la vie future. « Mais ces tourments, dis-je à mon maître, croîtront-ils après la haute sentence? deviendront-ils moins cruels ou plus cuisants? — Rappelle-toi les leçons de ta science, interrompit mon guide : elle t'apprend que plus une substance approche de la perfection, plus elle doit ressentir vivement le bien et la douleur. Quoiqu'elle ne doive pas atteindre la perfection, cette race maudite, cepen-

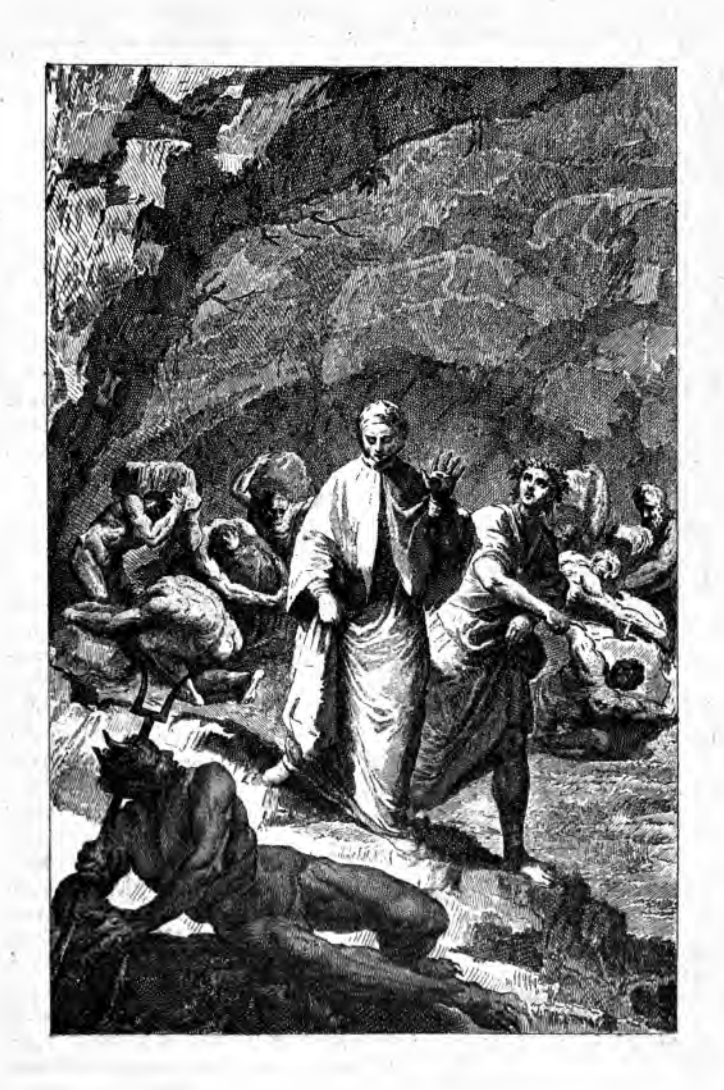
dant elle espère y parvenir davantage, après le jugement solennel. »

Nous parcourions ainsi le cercle en discourant sur d'autres objets que je m'abstiens de rapporter. Nous arrivâmes au point où la pente devient plus rapide, et nous y trouvâmes Plutus, ce formidable ennemi.

CHANT SEPTIÈME

PLUTUS[17], d'une voix rauque, s'écria : *Papé satan, papé satan, aleppe*[18]. Mais le généreux guide, qui fut une source abondante de savoir, me dit, pour me rendre du courage : « Ne crains rien : quelle que soit sa puissance, il ne t'empêchera pas de descendre dans cette enceinte. » Puis, se retournant vers ce démon superbe, il lui cria : Tais-toi, loup de malédiction, déchire-toi toi-même dans ta rage. Ce n'est pas sans raison que nous pénétrons dans l'abîme : on le veut ainsi là où Michel a puni le viol orgueilleux. »

La bête formidable tomba à terre, comme les voiles tombent renversées, lorsque le mât éclate et se rompt. Nous atteignîmes facilement la quatrième cavité, en nous enfonçant davantage dans l'entonnoir infernal qui engouffre les crimes de l'univers. O justice de Dieu! qui pourrait décrire le tableau de nouveaux tourments qui se déroula devant mes yeux? Pourquoi nos crimes provoquent-ils tant de supplices? Les damnés de cette enceinte, en se rencontrant dans cette danse effroyable, se choquaient avec violence, comme les ondes amenées par des courants opposés se heurtent avec fracas, près de l'écueil de Charybde. Je distinguai alors une foule d'ombres qui portaient péniblement des fardeaux énormes, en poussant des hurlements de douleur. Elles se frappaient l'une l'autre, et se criaient mutuellement : « Pourquoi retiens-tu sans cesse, et toi, pourquoi jettes-tu? » Les âmes tournaient ainsi, en se partageant entre elles l'enceinte obscure, et en se répétant leur refrain honteux; et, quand elles avaient parcouru la moitié du cercle qui leur était réservé, elles retournaient précipitamment se heurter à l'impitoyable combat. Mon cœur était ému de compassion. Je dis à mon maître : « Quels sont ces infortunés? Parmi ceux que je vois à notre gauche, ont-ils été clercs ceux qui en portent le signe? » Il me répondit : « Ceux-ci ont été si *chauves*





d'esprit que, dans la première vie, ils n'ont pas su user de leur fortune avec mesure. Tu comprends assez ce que ces esprits ont été, si tu entends ce que leur voix aboie, quand ils sont arrivés à la moitié de leur course, où un vice différent les sépare. Ils ont été clercs, ceux à qui tu vois la tonsure; ce sont des papes et des cardinaux, qu'une excessive avarice a dominés.

— Mais apprends-moi, ô mon maître, dis-je alors, ne pourrais-je pas reconnaître quelques-uns de ceux qui se souillèrent de tels vices? — Non, me dit-il, renonce à cette pensée : la vie sordide qu'ils ont menée les a rendus si difformes, qu'ils n'y a aucun moyen de retrouver leurs traits. C'est à ces deux *heurts* sans fin qu'ils sont condamnés. Ceux-ci sortiront de leurs tombeaux le poing fermé; ceux-là dépouillés de leur chevelure : pour avoir mal donné et mal tenu, ils perdent le séjour de la gloire céleste, et sont entraînés à ce combat éternel. Je ne dépense pas plus de paroles pour te prouver combien il est terrible. Juge donc, mon fils, quelle est la frivolité de ces biens que donne *la fortune*, et que les mortels cherchent à s'arracher : tout l'or que l'on a vu ou que l'on voit sur la terre ne pourrait pas donner un instant de relâche aux peines cuisantes de ces malheureux. »

Je repris ainsi : « O mon maître! apprends-moi ce qu'est cette Fortune que tu viens de nommer. Qu'est-elle donc pour tenir si fortement dans sa main les biens de la terre? »

Il répondit : « O créatures insensées! quelle ignorance! Je veux t'alimenter de ma sentence. Celui dont la science est universelle a créé les cieux et les moteurs qui les conduisent. Par l'effet d'une distribution égale de la lumière, chaque partie des cieux est visible pour la partie de la terre qui lui correspond. Le même souverain a commis aussi à une intelligence régulatrice le soin des biens de ce monde : c'est elle qui, de temps en temps, fait passer ces biens périssables d'une famille à une autre famille, d'une nation à une autre nation, sans que la prudence humaine puisse y apporter le moindre obstacle.

Voilà pourquoi un peuple commande et l'autre dégénère, au gré de cette volonté capricieuse, dont la volonté est cachée comme un serpent sous l'herbe. Votre savoir est vainement opposé a cette intelligence : elle pourvoit à son propre ministère, juge, ordonne, comme font les autres intelligences créées de Dieu. Ses changements n'ont pas d'intermittence; la nécessité la contraint à un mouvement qui l'emporte dans une précipitation continuelle; telle est celle que maudissent souvent ceux qui devraient la bénir, et qui l'accusent à tort. Mais elle poursuit sa course heureuse, et n'entend pas ces plaintes. Joyeuse, ainsi que les autres créatures d'un ordre supérieur, elle imprime le mouvement à sa sphère, et jouit glorieusement de sa béatitude.

« Maintenant, descendons vers des tourments plus affreux. Les étoiles qui montaient quand je suis arrivé près de toi, commencent à s'abaisser, et nous défendent de trop tarder à nous avancer. »

Nous achevâmes de traverser le cercle ; nous trouvâmes ensuite une source bouillonnante, et dont l'eau, plus noire que *perse*, tombait dans un fossé qu'elle avait creusé. En côtoyant le bord de l'onde ténébreuse, nous entrâmes dans un chemin encore plus âpre et plus terrible. Ce ruisseau funeste, quand il est arrivé au pied des côtes impures de cette enceinte, forme un étang qu'on appelle Styx.

J'attendais impatiemment le spectacle qui allait s'offrir à mes yeux, et j'aperçus des âmes nues plongées dans la fange. Je remarquai leurs traits irrités : elles se frappaient, non pas seulement avec les mains, mais avec la tête, avec la poitrine, et se déchiquetaient de leurs dents meurtrières.

» Voilà, me dit mon maître, les âmes de ceux qui s'adonnèrent à la colère. Elle remplissent cet étang; et jusqu'au fond de ces eaux, une foule innombrable est vouée au même supplice. Regarde ces tourbillons; le tourment des condamnés soulève la face de ces ondes fétides. Plongés dans ce limon ils disent : « Nous ne connûmes que la rage sous ce ciel doux que récrée le soleil, et nous conservâmes dans nos cœurs une violence coupable; nous sommes tourmentés maintenant dans ces eaux limoneuses. »

Tel est l'*hymne* qu'ils coassent dans ce marais où ils ne peuvent articuler des paroles entières.

Nous tournâmes ainsi tout autour d'une partie de ce lac immonde, les yeux fixés sur les ombres englouties dans la fange, et nous arrivâmes enfin au pied d'une tour.

CHANT HUITIÈME

Je dis, pour suivre mon récit, qu'avant d'arriver au pied de la tour, nos yeux avait perçu deux flammes qu'on avait placées sur ses créneaux : une autre tour plus éloignée avait répondu par un semblable signal que nous n'avions pu discerner qu'avec peine. Je me tournai vers mon maître, cette mer immense de tout savoir, et je lui dis : « Que signifie ce signal? qui a été chargé de le faire ? à



quoi répond cet autre feu? » Mon guide me parla ainsi : « A travers ces eaux fangeuses, si le brouillard du gouffre éternel ne t'empêche pas de distinguer les objets, tu dois apercevoir ce qu'on attend ici. » Un arc ne lance pas la flèche dans l'air aussi promptement que s'avançait une petite barque montée d'un seul nocher qui criait : « Tu es donc arrivée, âme félone? — Phlégias [19], Phlégias, cette fois tu cries en vain, lui dit mon guide, tu ne nous verras auprès de toi que le temps nécessaire pour traverser l'onde impure. » Semblable à celui qui, voyant qu'il a été cruellement trompé, se plaint amèrement, Phlégias gémit d'être forcé à contenir sa colère. Mon guide entra dans l'antique barque, et m'y fit descendre; mais elle ne parut chargée que quand j'y fus entré avec lui, et elle sillonna l'onde plus profondément, lorsqu'elle m'eut reçu moi, et mon guide. Nous parcourions ainsi le marais de la mort, quand il se présenta devant nous une ombre couverte de fange, qui me dit : » Qui es-tu, toi qui viens ici avant l'heure? » Je répondis : « Je passe, et je ne dois pas rester avec toi : mais toi qui es ainsi défiguré, qui es-tu toi-même? » L'ombre reprit : « Tu vois bien que je suis un de ceux qui habitent l'empire des larmes. » Je continuai ainsi : « Ah! esprit maudit de Dieu, séjourne éternellement au milieu des plaintes et des gémissements! Je te connais, quoique tu sois tout sali de fange. » L'ombre alors saisit l'esquif de ses deux mains; mais mon maître, qui s'en aperçut, la repoussa, en lui criant : « Fuis loin d'ici avec ces autres chiens. » En même temps il me serra dans ses bras, me baisa le visage, et me dit : « O noble mortel, qui éprouves une sainte colère, bénie soit la femme qui t'a enfanté! Cette ombre fut, dans le monde, livrée à un fol orgueil; aucune vertu n'a orné sa mémoire. Tu vois comme son âme est furieuse. Que de grands rois seront un jour engloutis dans ce cloaque, comme de vils pourceaux ne laissant après eux que d'horribles mépris! — O mon maître, dis-je alors, que je voudrais, avant de sortir de cette barque, voir ce coupable plongé dans ce vil bouillon! » Virgile me répondit : « Tu seras satisfait avant d'avoir touché le rivage. » Je vis bientôt les autres âmes impures poursuivre cette ombre. J'en loue et j'en remercie encore le ciel. Toutes criaient : « A Philippe Argenti. » Et ce Florentin superbe, ne pouvant se venger, se déchirait de ses propres dents. Nous le laissâmes en butte à ses outrages : le dégoût m'empêche de prolonger ce récit. J'entendis alors de nouveaux gémissements, et je prêtai une oreille attentive. Mon maître me parla ainsi : « Mon fils, nous approchons de la ville qui s'appelle *Dité* [20]. C'est le séjour le plus peuplé ; c'est là que tu verras des ombres qui ont commis de plus grands crimes. — En effet, répondis-je, j'aperçois déjà ses *mosquées*; elles sont

enflammées, comme si le feu les dévorait. — Oui, reprit-il, c'est le feu éternel, dont elles sont pénétrées, qui leur donne la couleur rougeâtre que tu remarques dans cette partie plus basse de l'Enfer.

Nous approchâmes des hauts retranchements qui entourent cette terre de désolation dont les murs paraissaient de fer. Ce ne fut qu'après quelques détours que nous atteignîmes un point où le nocher nous cria d'une voix forte : « Sortez, voilà l'entrée. » Auprès des portes, plus de mille de ces rebelles, tombés en pluie, du ciel, disaient avec fureur : « Mais quel est donc celui qui, sans la mort, s'avance dans son empire? » Mon guide les prévint, par un signe, qu'il voulait leur parler secrètement. Leur fureur effroyable se calma, et ils répondirent : « Toi, viens ici sans lui, et qu'il se retire, cet autre qui a été assez audacieux pour entrer dans ce royaume! qu'il s'en retourne seul à travers les sentiers pénibles de ces régions ténébreuses; qu'il essaye de retrouver la route, s'il le peut! Tu resteras parmi nous, toi qui as eu l'imprudence de le guider dans ces contrées obscures. » Juge, ô lecteur! si je ne dus pas perdre tout courage, en entendant ces paroles cruelles! Je craignis de ne pouvoir jamais retourner sur la terre. Je dis alors : « O mon guide chéri, qui m'a rassuré tant de fois, toi qui m'as arraché au plus imminent danger, ne m'abandonne pas; et s'il m'est défendu d'avancer encore, recherche rapidement avec moi les traces de nos pas.

« Ne crains rien, me répondit-il, un être surnaturel nous a permis solennellement de parcourir ces enceintes. Aucune puissance n'a le droit de nous interdire le passage. Attends-moi ici, reprends courage, conçois une vive espérance. Je ne t'abandonnerai pas dans ce monde de larmes. »

A ces mots, ce généreux père me quitte en me laissant en proie au *oui* et au *non* qui se débattent dans ma tête. Je ne pus entendre ce que mon guide dit aux rebelles. Il resta peu de temps auprès d'eux; bientôt nos ennemis rentrèrent dans leurs retranchements avec la plus grande vitesse, et refermèrent violemment les portes sur mon maître, qui revint à moi en marchant à pas lents; il baissait à terre ses yeux qui n'annonçaient plus l'espérance, et, en soupirant, il disait : « Qui m'a donc refusé l'entrée de la vallée des douleurs! Et toi, continua-t-il, rappelle ton courage; que mon indignation n'abatte pas ton assurance! je vaincrai leur présomption, quelle que soit la résistance qu'ils préparent : cette insolence n'est pas nouvelle. Ils ont déjà tenté un effort non moins outrageant, à cette porte où tu as lu l'inscription de mort, et qui, encore aujourd'hui, présente ses gonds fracassés. Mais déjà s'avance seul et sans guide, à travers les cercles, celui qui

doit punir l'audace de ces démons, et nous ouvrir les portes de cet empire. »

❧ ❧ ❧

CHANT NEUVIÈME

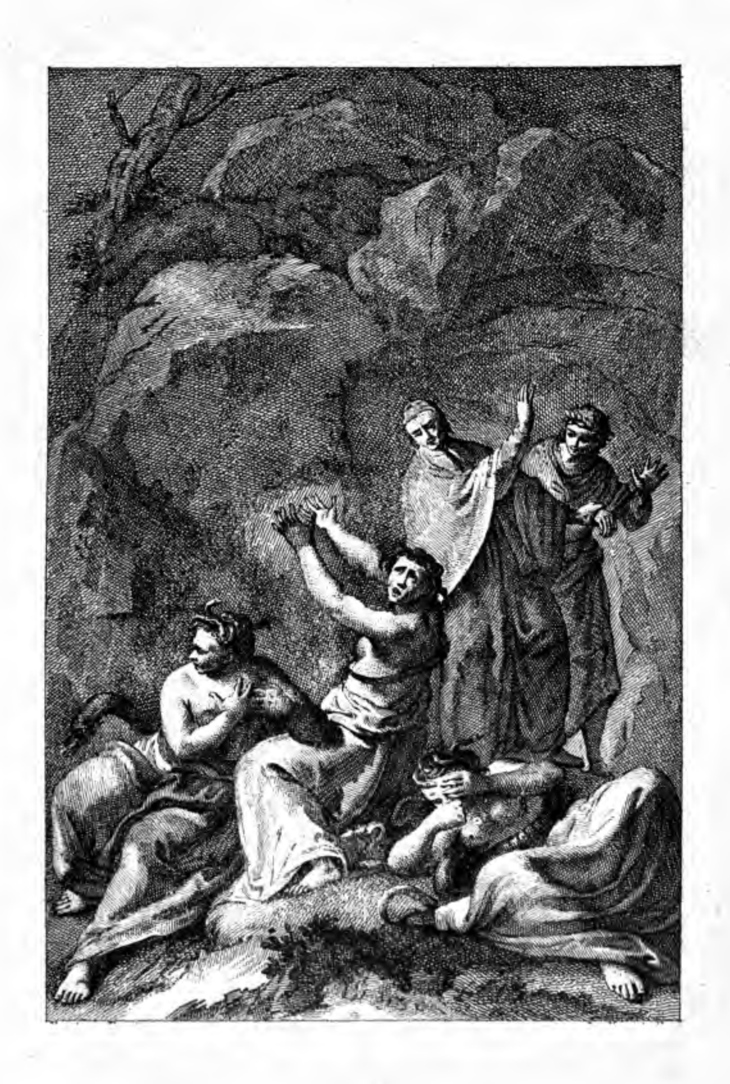
Mon guide, voyant la pâleur de mes traits qu'altérait la peur, s'efforça de ramener le calme sur son visage; tout à coup il s'arrête, attentif, comme un homme qui écoute, parce que l'œil ne pouvait pénétrer bien avant dans l'air obscurci par ces brouillards; il commence ainsi : « Nous l'emporterons sur nos ennemis... Si nous n'étions pas vainqueurs!... Il s'est offert un tel appui!... qu'il me tarde que ce secours arrive! » Je vis bien que mon guide cherchait à modifier ce qu'il avait dit d'abord. Ma peur augmenta, parce que j'interprétais peut-être mal ses premières paroles entrecoupées. Je lui adressai alors cette question : « Vit-on jamais descendre au fond de cette région impure quelques-uns des esprits qui sont condamnés seulement à vivre sans espérance? » Il me répondit : « Il est rare qu'aucun de nous entreprenne le voyage dans lequel tu me vois engagé. Il est vrai que déjà une fois je pénétrai dans l'abîme des douleurs, par l'effet d'une conjuration magique de cette cruelle Éricto [21] qui rendait les corps à la vie. Depuis peu de temps mon âme avait quitté son enveloppe mortelle, lorsque Éricto me fit entrer dans les murailles de la ville de *Dité*, pour ramener un esprit du cercle de Judas. Ce cercle est le plus profond, le plus sombre et le plus éloigné du ciel qui embrasse l'univers. Je sais le chemin, rassure-toi. Ce marais fétide entoure la cité de douleurs, dont nous voyons avec indignation qu'on nous interdit les approches. » Il ajouta d'autres paroles que je n'ai pas retrouvées dans ma mémoire. Mes yeux s'étaient tout à coup portés sur la haute tour couronnée de flammes; j'y vis paraître trois furies infernales teintes de sang : elles avaient les formes et les traits d'une femme; des hydres verdâtres ceignaient leurs flancs; de petits serpents et des cérastes qui figuraient leurs cheveux tombaient sur leur front livide. Mon guide, qui reconnut les suivantes de la reine des pleurs éternels, me dit : « Regarde les féroces Érinnyes : à gauche, est Mégère; celle qui verse des larmes à droite est Alecto; Tisiphone est au

milieu. » A ces mots, il se tut. Elles se déchiraient le sein de leurs ongles sanglants, se frappaient à coups redoublés, et poussaient des cris si affreux que, dans ma frayeur, je me serrai contre le poète. Elles disaient en nous regardant : « Qu'on apporte la tête de Méduse, et nous le convertirons en pierre. Nous n'avons pas tiré une vengeance assez terrible de Thésée! — Retourne-toi, dit mon maître, ferme les yeux, si l'on montre la tête de la sœur des Gorgones : à peine tu l'aurais aperçue, qu'il n'y aurait plus d'espoir, pour toi, de revoir la lumière. » En même temps il me fit tourner le visage en arrière; et, ne se confiant pas assez à mes mains, il mit encore les siennes devant mes yeux. O vous qui avez l'entendement sain, découvrez la science qui se cache sous le voile de ces vers étranges!

Mais déjà, à travers la noire vallée des tempêtes, on entendait un bruit qui faisait trembler les deux rives. C'est ainsi qu'un vent impétueux, irrité par des chaleurs contraires, embrasse une forêt dans ses vastes tourbillons, ébranle les arbres, arrache les branches, les lance au loin avec fracas, et, précédé d'un nuage épais de poussière, s'avance, orgueilleux, en chassant devant lui les bergers et les animaux. Mon guide retirant ses mains qui couvraient mes yeux, me dit : « Promène ta vue sur cette écume antique, là où la fumée est plus acerbe. »

Telles les grenouilles poursuivies par la couleuvre ennemie s'enfoncent sous les eaux jusque dans l'asile le plus impénétrable, telles mille âmes coupables fuyaient devant celui qui traversait le Styx à pied sec, d'un pas lent, et qui de sa main gauche repoussait l'air empesté, ne paraissant être fatigué que de ce soin. Je devinai que c'était un envoyé du ciel, et je regardai mon maître, qui me fit signe de me taire et de m'incliner. Quel noble dédain se montrait sur le visage de l'ange! Il arriva près de la porte, la frappa d'une baguette, et l'ouvrit sans effort. « Démons chassés du ciel, race méprisée, s'écria-t-il en se plaçant sur le seuil de la porte terrible, quelle est votre présomptueuse arrogance? Pourquoi regimber contre cette volonté qui doit toujours atteindre son terme, et qui a tant de fois accru vos tourments? Que vous sert de frapper de la corne contre les destins? Votre Cerbère, s'il s'en souvient, porte encore à son cou et à son menton pelés les traces des liens qui ont enchaîné sa rage. » L'ange alors se retourna vers le marais fangeux sans nous parler, et nous parut un être mordu d'un intérêt bien autrement impérieux que celui de l'homme qu'il a devant les yeux.

Puis nous avançâmes, rassurés par les saintes paroles de l'envoyé céleste, et nous franchîmes la porte sans aucune résistance. J'avais le désir de connaître ce que ces retranchements pouvaient ren-



fermer. J'envoyai partout mes regards curieux, et j'aperçus à droite et à gauche une immense campagne remplie de nouvelles douleurs et de nouveaux tourments.

De même que dans les campagnes d'Arles où le Rhône néglige le cours de ses eaux stagnantes, et à Pola, près du Quarnaro qui baigne les confins de l'Italie, on voit une quantité immense de sépulcres couvrir la terre de monticules inégaux, de même des tombeaux épars s'offraient à ma vue; mais le spectacle qu'ils présentaient était plus pénible et plus amer. Ils étaient séparés par des flammes plus ardentes que le fer rougi sous la main du forgeron. Tous leurs couvercles étaient soulevés, et l'on entendait des lamentations qui paraissaient arrachées par de cruelles souffrances. « Maître, dis-je, quels sont ceux qui, ainsi renfermés dans les cachots brûlants, jettent des cris si douloureux? — Ce sont, me répondit-il, les hérésiarques et ceux qui ont embrassé leur secte : ces tombes sont plus remplies que tu ne crois; chacun est ici enfermé avec son semblable : les sépulcres sont plus ou moins environnés de flammes. »

Alors il marchait à droite, et nous passâmes entre les supplices et les hautes murailles de la cité.

❧ ❧ ❧

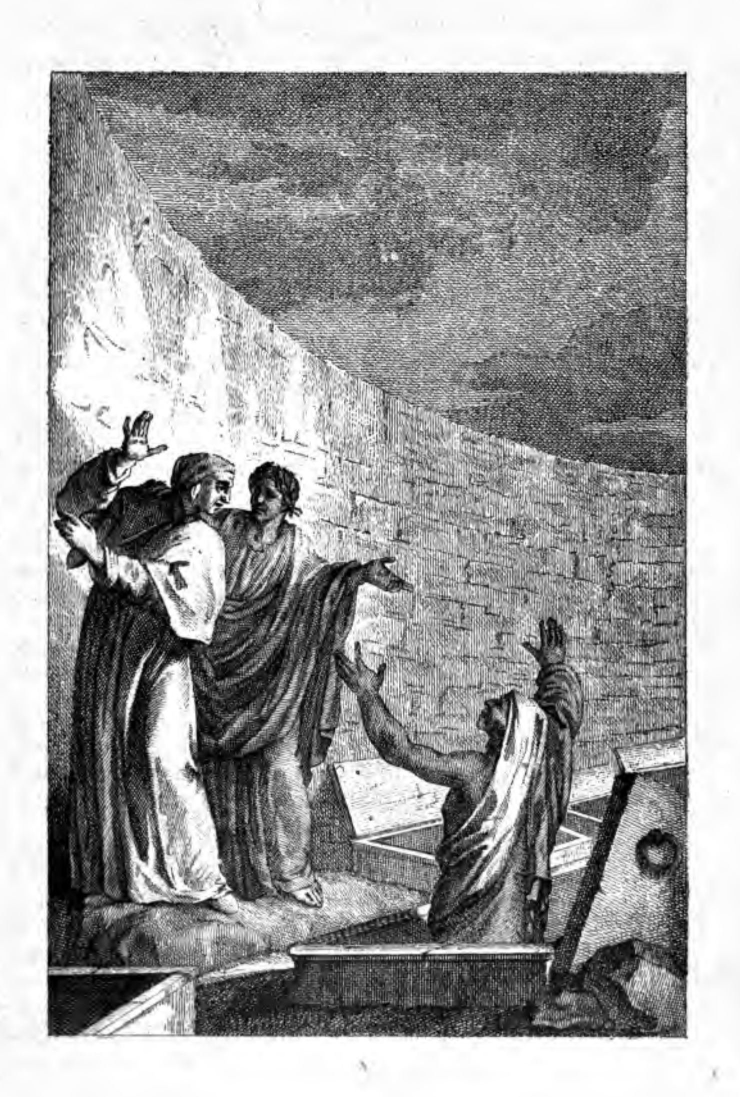
CHANT DIXIÈME

Mon maître, que je suivais, s'avançait par un sentier secret, entre les murailles de l'enceinte et les sépulcres enflammés. Je m'écriai : Poète doué d'un haut courage, qui me conduis à ton gré dans cette région impie, réponds-moi, et contente mon désir. Pourrait-on voir ceux qui sont enfermés dans ces tombes ardentes? elles sont ouvertes, et la garde n'en est confiée à personne. » Il me répondit : « Elles seront fermées, quand les coupables qui les habitent reviendront de la vallée de Josaphat, avec leurs dépouilles qu'ils ont laissées sur la terre. Épicure et tous ses sectateurs, qui font mourir l'âme avec le corps, ont leurs sépulcres de ce côté. Je vais anssi satisfaire à ta demande et prévenir un désir que tu n'exprimes pas. — O mon maître chéri, repris-je, je ne te cache ce qui est dans mon cœur que pour ne parler qu'avec mesure, et ce n'est pas

seulement en ce moment que tu m'as disposé à cette réserve. »

Tout à coup, d'un tombeau sortirent ces paroles : « O Toscan, toi qui, vivant, t'en vas ainsi à travers la cité du feu, parlant modestement, te plaît-il de t'arrêter en ce lieu? Ton langage me fait connaître que tu as reçu le jour dans cette noble patrie à laquelle mes victoires furent peut-être si funestes. » Saisi de crainte, je me rapprochai de mon guide, qui me dit : « Tourne-toi; que fais-tu? C'est Farinata [22] qui se dresse dans son sépulcre. Vois-le depuis la ceinture jusqu'à la tête. » J'avais fixé sur lui mes regards, et déjà de son front superbe, et dans une attitude menaçante, il semblait braver la puissance de l'Enfer. Alors de ses courageuses mains, mon guide me conduisit, à travers les cercueils, vers Farinata, en ajoutant : « Que tes paroles soient claires et précises. » A peine fus-je arrivé au pied de la tombe, que celui-ci me considéra, et me dit d'un air de dédain : « Quels ont été tes ancêtres? » Moi, dans mon désir de lui marquer toute ma déférence, je lui parlai sans détour : alors il éleva un peu la tête, puis il dit : « Ils ont été cruellement opposés à moi, à ma famille et à mon parti : aussi deux fois les envoyai-je en exil. » Je répondis : « S'ils furent chassés de leur patrie, ils surent bien deux fois y rentrer; et aujourd'hui vos partisans proscrits n'ont pas su bien apprendre l'art de revoir leurs foyers. » Alors un autre coupable se leva du même tombeau; mais on ne voyait que sa tête; l'ombre paraissait s'être dressée sur ses deux genoux : elle regarda autour de moi, comme pour savoir si quelqu'un m'accompagnait; et, quand elle fut assurée que j'étais seul, elle dit en pleurant : Si c'est la force du génie qui t'a ouvert l'entrée de cette prison *aveugle*, dis, où est mon fils, pourquoi n'est-il pas avec toi? — Je ne viens pas ici de moi-même, répondis-je; celui qui m'attend plus loin m'a conduit en ces lieux. Votre fils Guido [23], peut-être *eut-il* trop d'éloignement pour lui. » Ses paroles et le genre de supplice m'avaient appris quel était le nom de cette ombre : aussi je pus lui parler d'une manière précise. Tout à coup l'ombre s'écria en se levant : « Comment, mon fils... peut-être *eut-il*... N'est-il plus au nombre des vivants? La douce lumière ne frappe-t-elle plus ses yeux? » J'hésitais à répondre : l'esprit retomba et disparut.

L'âme magnanime qui m'avait invité à rester près d'elle ne changea pas de visage, et, gardant sa contenance imposante et orgueilleuse, reprit son discours interrompu : « Oui, dit-elle, ils n'ont pas su bien apprendre cet art, ce qui me tourmente plus que ce lit de flammes; mais la déesse qui règne ici ne se sera pas manifestée cinquante fois dans tout l'éclat de sa gloire, que tu sauras toi-même combien cet art est difficile; et si tu continues d'habiter ce monde, qui est si doux, dis-moi pourquoi ce peuple,



dans ses lois, se montre si impitoyable contre les miens. — Le sang, répondis-je, que votre fureur a versé, et qui a teint les flots de l'Arbia, fait adresser aujourd'hui dans notre temple des prières si funestes! »

Farinata secoua la tête en soupirant, et continua en ces termes : « Je n'étais pas seul alors; ce n'était pas sans motif que j'avais apporté aux exilés le secours de mon bras; mais je me montrai seul là où, lorsque tous permettaient qu'on détruisît Florence, je la défendis à visage découvert. » Je repris ainsi : « Que Dieu ne refuse pas la paix à vos descendants! Mais vous, dissipez un doute qui m'agite. Suivant ce que je puis comprendre, il me semble que vous pénétrez l'avenir, quoique cependant le présent ne vous soit pas connu. — Nous, reprit Farinata, nous sommes comme celui dont la vue est affaiblie, et qui distingue souvent mieux les objets éloignés : la suprême Puissance daigne encore nous accorder ce bienfait. Lorsque les choses approchent ou existent, notre intelligence est vaine; et si on ne vient pas nous apporter les faits, nous ignorons tout ce qui se passe sur votre terre. Cette même intelligence n'aura plus d'action, lorsque la porte de l'avenir sera fermée. »

Dans l'affliction que je ressentis de ma faute, je dis : « Vous apprendrez à celui qui vient de disparaître que son fils est encore au nombre des vivants : je n'ai tardé à répondre que parce que j'étais tourmenté du doute que vous venez d'éclaircir.

J'entendis mon guide me rappeler : je priai l'ombre de me dire promptement en quelle compagnie elle se trouvait; elle me répondit : « Dans cette enceinte, nous sommes plus de mille ombres différentes. Là est le second Frédéric; ici est le Cardinal[24] Je me tairai sur le nom des autres. »

A ces mots, elle s'enfonça dans le sépulcre. Je me rapprochai de l'antique poète, en pensant à la prédiction que j'avais entendue, et qui me paraissait si fatale. Il me dit en marchant : « Pourquoi es-tu si effrayé? » Je lui en fis connaître la raison : « Eh bien, reprit-il, que ton souvenir conserve fidèlement ce que tu viens d'apprendre : mais en cet instant pense à me suivre ». Puis il éleva la main et ajouta : « Quand tu seras devant l'ineffable lumière de la femme dont les yeux divins ont la faculté de tout voir, tu connaîtras, auprès d'elle, le voyage entier de ta vie. » En parlant ainsi, il tourna à gauche. Nous cessâmes de côtoyer la muraille, et nous prîmes un sentier, pour descendre vers une vallée qui exhalait une odeur dégoûtante.

CHANT ONZIÈME

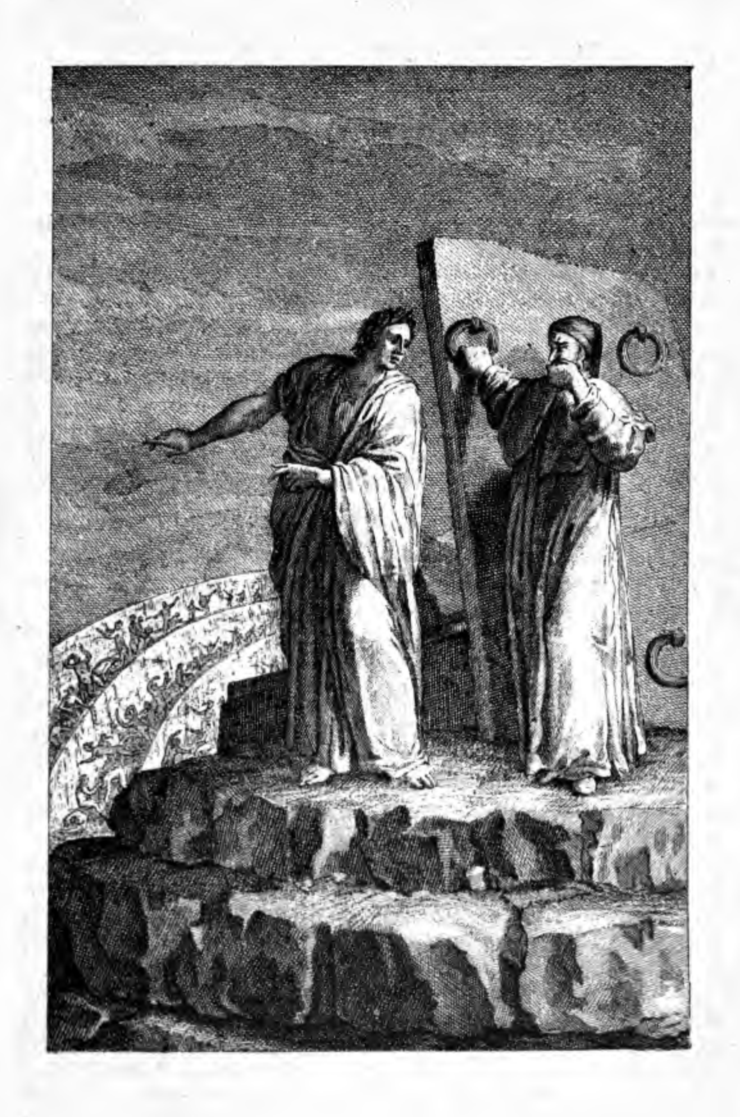
l'extrémité de cette vallée s'élevaient, en cercle, d'énormes blocs de rocher, et nous arrivâmes devant une grande quantité d'âmes encore plus cruellement tourmentées : à cause de l'horrible fétidité qu'exhalait cet abîme, nous fîmes quelques pas en arrière et nous nous trouvâmes près d'un grand tombeau entr'ouvert, sur lequel on lisait : « *Je garde le pape Anasthase que Photin entraîna loin de la voie véritable.* » Mon maître me dit : « Ici nous devons descendre lentement ; accoutume-toi d'abord à l'odeur que répand ce lieu empesté, puis avançons avec courage. — Eh bien ! répondis-je, cherche par quels moyens ces instants pourront n'être pas perdus pour nous. — Oui, reprit-il, j'avais la même pensée, mon fils : dans cette nouvelle enceinte de roches se trouvent trois cercles semblables à ceux que tu as vus, mais ils sont plus petits et se rétrécissent de degrés en degrés ; ils sont tous remplis d'ombres maudites. Apprends comment et pourquoi elles sont punies : il te suffira ensuite de les voir.

« L'injustice est le but de toute méchanceté que le ciel poursuit de sa haine : on cherche à atteindre ce but par force ou par fraude. La fraude, qui est un vice propre à l'homme, excite davantage le courroux de Dieu ; aussi les frauduleux sont-ils plus profondément engloutis que les autres, et assaillis de plus vives douleurs.

« Le premier cercle contient les violents : il est divisé en trois enceintes, parce qu'il y a trois sortes de violences. On fait violence à Dieu, à soi, au prochain, et aux choses qui sont propres à Dieu, à soi, et au prochain, comme tu vas en être convaincu.

« On fait violence à son prochain par des blessures douloureuses, ou par le coup de la mort. On lui fait violence en commettant des vols, en portant la hache et la flamme dans sa propriété : aussi la première enceinte voit tourmenter, par des peines distinctes, les homicides, les brigands et les incendiaires.

« Un homme peut porter sur sa personne une main violente, ou dissiper ses biens ; alors c'est dans la seconde enceinte du même cercle qu'est condamné à un repentir inutile celui qui se prive de la clarté de votre soleil ; c'est là qu'est plongé éternellement celui qui, après avoir fréquenté les sociétés dangereuses, a détruit sa fortune et n'a plus eu que des pleurs à verser sur cette terre où il eût pu couler des jours fortunés.



« On peut faire violence à la Divinité, en niant son existence, en blasphémant dans son cœur, et en méprisant la Nature et ses bienfaits : alors la troisième enceinte, qui est la plus petite, marque de la même empreinte les habitants de Sodome et de Cahors, et celui qui, dans ses pensées et dans ses paroles, ose mépriser la Divinité.

« La fraude peut s'employer contre celui qui nous donne sa confiance et contre celui qui nous la refuse. Ce moyen inique détruit le lien de l'amour que la Nature a créé pour unir tous les êtres; aussi, dans le second cercle, sont engloutis l'hypocrisie, les promesses menteuses, la sorcellerie, les faux, le vol, la simonie, les lâches complaisances pour les débauchés, les fourberies et souilleries semblables. Cet autre genre de fraude qui trompe la confiance, détruit non seulement l'amour que la Nature a mis en nous, mais encore le sentiment que fait naître l'amitié, ce témoignage si touchant d'une tendre intelligence; aussi c'est dans le plus petit de tous les cercles, là où est relégué *Dité*, sur qui pèse l'univers, que quiconque a trahi, est voué à des tourments épouvantables. » Je parlai ainsi : « O maître! ton explication est claire et me démontre bien ce que sont ces vallées infernales et les races qui les habitent : mais dis-moi, ceux qui sont plongés dans ces marais fangeux, ceux qu'emporte le vent impétueux, ceux qui sont battus d'une pluie éternelle, ceux enfin qui se heurtent avec des injures si féroces, pourquoi ne sont-ils pas punis dans la cité enflammée, s'ils ont excité la colère de Dieu? et s'ils n'ont pas excité sa colère, pourquoi sont-ils ainsi tourmentés? — Hé quoi, reprit mon maître, ton esprit, contre sa coutume, s'abandonne au délire; quelle autre idée vient t'occuper? ne te rappelles-tu pas que l'*Éthique*, qui a été le sujet de tes études, traite des trois dispositions que réprouve le ciel : l'incontinence, la malice, et la bestialité insensée? ne te rappelles-tu pas que l'incontinence offense moins la Divinité, et ne mérite qu'une plus légère punition? Réfléchis sur cette sentence : vois quels sont ceux qui sont punis dans les cercles que tu as franchis, et tu comprendras pourquoi on a séparé ces coupables des autres félons, et pourquoi les premiers sont moins tourmentés par la justice divine.

« — O soleil, m'écriai-je, qui dissipes les ténèbres de mon esprit, et qui donnes du prix à mes doutes, comme à mon savoir, tranche un dernier nœud, et reviens à ce point où tu as dit que l'usure offense la bonté de Dieu! » Mon guide répondit : « La philosophie fait connaître à celui qui l'étudie dans toutes ses parties que la nature reçoit son influence de l'intelligence suprême et de sa divine volonté. La physique apprend ensuite que l'Art se conforme, autant qu'il peut, à la Nature, comme le disciple

s'étudie à imiter le maître, et qu'ainsi l'Art n'est qu'une émanation de Dieu qui a formé la Nature. Si tu te rappelles bien la Genèse, c'est de la Nature et de l'Art que l'homme dut attendre les productions nécessaires à sa vie habituelle, et celles qu'une sage prévoyance ordonne d'amasser. L'usurier prend une autre voie, il méprise en elle-même la Nature, et, dédaignant l'Art qui l'accompagne, il place ailleurs son espérance. Mais suis-moi; maintenant il faut marcher : le signe des Poissons[25] s'avance sur l'horizon; le char de Bootès s'approche des cavernes d'où s'échappe le Caurus, et plus loin l'accès de l'abîme paraît devenir plus facile. »

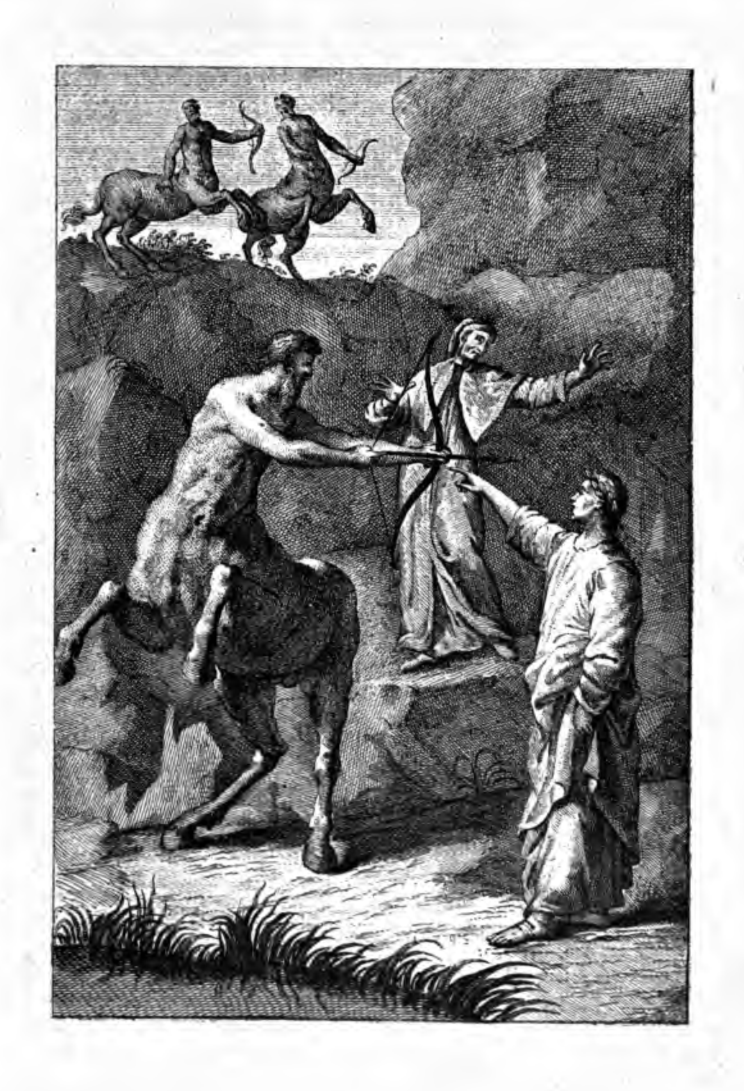
CHANT DOUZIÈME

Le lieu où nous descendions était si sauvage que tout regard craindrait d'en contempler l'horreur. La pente rapide de ce rocher égalait en âpreté l'effondrement qui détourna les eaux de l'Adige près de Trente; funeste effet de l'ébranlement d'une cavité souterraine ou d'un tremblement de terre, qui rompit tout chemin entre la plaine et la montagne. Sur la cime du rocher, on voyait ce monstre, l'infamie de l'île de Crète, qui fut conçu dans le sein d'une génisse artificielle. Quand il nous aperçut, il se mordit lui-même, comme fait souvent celui que la colère enflamme. « Tu crois peut-être, lui cria le poète, que tu vois ce roi d'Athènes qui te donna la mort sur la terre. Fuis, bête ignoble : celui que je guide ne vient pas endoctriné par les conseils de ta sœur : il vient pour être témoin des souffrances que vous endurez. »

Le Minotaure s'agita, semblable au taureau dont le corps fléchit du côté où il a reçu le coup mortel, et qui chancelle sur ses pieds défaillants. Alors mon sage maître me dit précipitamment : « Cours à l'ouverture, descends pendant qu'il est en fureur. » Nous avançâmes donc à travers cet amas de rochers ruinés et de pierres que le poids de mon corps faisait glisser sous mes pieds.

Je marchais tout rêveur; Virgile me parla ainsi :

« Tu penses peut-être à ce précipice gardé par cet animal furieux dont j'ai vaincu la colère. La dernière fois que je descendis



dans cette partie basse de l'Enfer, le rocher ne s'était pas encore écroulé; mais peu de temps avant la venue de celui qui enleva victorieusement à *Dité* cette glorieuse proie, si ma mémoire est fidèle, l'horrible vallée trembla dans toute sa profondeur. Je crus que l'univers venait de subir ces lois qui rappellent toutes les substances aux mêmes principes, et qui font imaginer que nous pouvons retomber dans le premier chaos : c'est alors que cet antique rocher se brisa et se renversa sur lui-même. Mais fixe les yeux sur la vallée dont nous approchons : vois cette rivière de sang dans laquelle est condamné à gémir celui qui s'est abandonné à la violence envers les autres. O passion aveugle! ô colère insensée qui nous subjugues dans cette vie de si courte durée, et qui nous attire de si cruels châtiments dans la vie éternelle!... » Je distinguai alors une fosse énorme, arrondie en demi-cercle, telle que me l'avait dépeinte mon guide.

Sur le bord étroit de cette fosse, couraient des centaures armés de flèches, comme ils avaient coutume de l'être sur la terre, quand ils se livraient à l'exercice de la chasse. Ils s'arrêtèrent en nous voyant descendre : trois d'entre eux s'écartèrent de la troupe, nous menaçant de leurs arcs qu'ils avaient préparés à l'avance. Un des trois cria de loin : « A quels tourments venez-vous, vous qui descendez la côte? dites le, sans avancer davantage, ou je tire cet arc.... Bientôt, reprit mon maître, nous ferons réponse à Chiron et non à toi, qui as toujours été, pour ton malheur, trop précipité dans tes désirs. »

En même temps Virgile me toucha légèrement, et il ajouta : « Celui-là est Nessus, qui mourut pour la belle Déjanire, et se vengea lui-même après sa mort. Celui qui est au milieu, et dont tu peux remarquer la tête inclinée, est le grand Chiron qui nourrit Achille; le dernier est Pholus, qui s'enflamma d'une si violente colère. Ces centaures, avec plus de mille autres, bordent la fosse et repoussent à coups de flèches les âmes plongées dans le sang, qui cherchent à en sortir plus que leur condamnation ne le permet. » Nous nous approchâmes de ces monstres agiles : alors Chiron, prenant un trait, releva sa barbe touffue avec la coche, et dit à ses compagnons : « Vous êtes-vous aperçus que celui qui est derrière l'autre donne le mouvement à ce qu'il touche? les pieds des morts n'ont pas cette faculté. »

Mon guide, qui était déjà arrivé près de Chiron, à la hauteur de sa poitrine, où se réunissent les deux natures, lui répondit : « Oui, il est vivant; j'ai été chargé seul de le guider dans le noir abîme. C'est la nécessité et non le plaisir qui le conduit ici. Une femme céleste a suspendu ses chants divins, pour me commettre cet office nouveau. Cet être n'est pas un brigand, et moi je n'ai jamais été

une âme coupable : toi, au nom de cette vertu qui a dirigé mes pas dans ce chemin ténébreux, donne-nous un des tiens qui nous montre un gué facile, et qui porte celui-ci sur ses épaules : mon compagnon n'est pas un esprit qui vole en l'air. »

Chiron, se tournant à droite, dit à Nessus : « Toi, guide-les, et fais éloigner les autres centaures qui pourraient se trouver sur leur passage. » Avec cette escorte fidèle, nous nous mettons en marche le long du fleuve de sang bouillonnant où les damnés poussaient d'horribles cris. Plusieurs étaient plongés jusqu'aux cils des paupières.

Le centaure nous dit : « Ce sont les tyrans qui répandirent le sang et s'enrichirent de rapines; ici ils expient leur insatiable cupidité. Là est Alexandre, ici le cruel Denis qui frappa la Sicile de tant d'années de douleurs. Cette tête couverte d'une chevelure noire est celle d'Ezzélino; l'autre, couverte de cheveux blonds, est celle d'Obizzo d'Est : un fils parricide (c'est bien la vérité) a tranché la vie de ce dernier. » J'avais regardé le poète; il me dit : « Écoute Nessus, il t'instruira le premier; je ne puis être maintenant que ton second interprète. » Peu après, le centaure s'arrêta devant une foule d'ombres qui avaient toute la tête hors du fleuve écumeux, et nous montra une âme placée à l'écart, en nous disant : « Celui-ci perça, en la présence de Dieu, le cœur que l'on honore sur les bords de la Tamise [26]. » Je vis d'autres âmes qui tenaient hors du fleuve la tête et la moitié du corps; il y en eut plusieurs dont je reconnus les traits. Peu à peu le sang diminuait au point qu'il ne recouvrait plus que les pieds de quelques ombres, et ce fut alors que nous passâmes le fleuve à gué.

Le centaure parla ainsi dans ce moment : « Puisque, de ce côté, tu vois que les eaux diminuent, tu comprends facilement que, de l'autre côté, elles sont plus profondes vers le point où il est ordonné que gémisse la tyrannie. C'est là que la justice divine a plongé Attila, le fléau de la terre, Pyrrhus et Sextus; là, René de Cornéto et René Pazzi, qui commirent tant de brigandages sur les voyageurs, versent des larmes que leur arrachent le fleuve bouillant. »

A ces mots, le centaure nous quitta et repassa l'onde sanglante.

❧ ❧ ❧

CHANT TREIZIÈME

Nessus n'avait pas encore atteint l'autre bord, quand nous entrâmes dans un bois où l'on ne voyait les traces d'aucun sentier. Les feuilles n'avaient pas la couleur de la verdure ordinaire, mais une sorte de couleur noirâtre. Les rameaux étaient noueux et embarrassés, privés de fruits, souillés d'épines et de substances vénéneuses. Les animaux sauvages qui habitent entre Cornéto et la Cécina n'ont pas de retraites si horribles et si touffues. C'est là que déposent leur nid ces difformes harpies qui chassèrent des Strophades les Troyens, en annonçant leurs futures infortunes : on reconnaît ces monstres à leurs ailes étendues, à leur col et à leur visage d'hommes, à leurs pieds armés de serres et à leur ventre énorme couvert de plumes. Perchées sur ces arbres hideux, elles y faisaient entendre des cris plaintifs. Mon bon maître me dit : « Apprends, avant d'entrer, que tu es dans la seconde enceinte : tu la parcourras jusqu'à ce que tu arrives à celle des sables qui te pénétrera d'horreur. Regarde si tu vois des choses qui te fassent prêter foi à mes chants. » J'entendais des cris de toutes parts, et je ne voyais pas d'âmes coupables. Je m'arrêtai tout épouvanté. Je crois *que* mon guide crut *que* je croyais *que* tant de voix étaient celles d'ombres qui étaient cachées pour nous : « Eh bien! dit-il, si tu romps quelques branches de cette forêt, tu verras ton erreur se dissiper. »

J'avançai la main, et je rompis un rameau d'un grand arbre. Le tronc cria sur-le-champ : « Pourquoi me déchires-tu? » En même temps un sang noir coula le long de l'écorce, et le tronc recommença ainsi : « Pourquoi me blesses-tu? n'as-tu aucun sentiment de pitié? Nous fûmes des hommes, nous sommes aujourd'hui des troncs animés. Ta main devrait encore nous respecter, quand même nos âmes eussent été celles de vils reptiles. » De même qu'un rameau vert présenté à la flamme fait entendre, par le côté opposé, le bruit de l'air qui s'en dégage, de même, de ce tronc sortaient à la fois du sang et des paroles, et, dans un mouvement de crainte, je laissai tomber la branche que j'avais rompue. Mon sage guide dit alors : « O âme justement offensée! si celui-ci avait pu croire ce qu'il a cependant lu dans mes vers, il n'eût pas porté la main sur tes rameaux; mais il n'aurait pas cru ce qu'il a vu, si je ne lui avais conseillé de faire ce que je me

reproche à moi-même. Et toi, dis-lui qui tu es : pour te consoler, il parlera de toi dans le monde, où il lui est permis de retourner. » Le tronc répondit : « Tu m'interroges avec de si douces paroles, que je ne puis me taire; et vous deux, daignez donc permettre que je m'entretienne quelque temps avec vous. Je suis celui qui posséda les deux clefs du cœur de Frédéric [27] : je les tournai si doucement, en ouvrant et en fermant, que j'éloignai tous les hommes de ses secrets. Je fus fidèle dans mon glorieux emploi; je lui consacrai ma foi et même mon existence. La vile courtisane [28], ce vice et cette peste ordinaire des cours, qui ne cessa de fixer ses yeux vindicatifs sur le palais de César, enflamma tous les esprits contre moi; et leur colère alluma tellement celle d'Auguste, que des jours de gloire se changèrent bientôt en des jours de deuil. Mon esprit, qui avait toujours été irréprochable, me rendit injuste envers moi-même. Je crus, dans mes dédains, que la mort mettrait fin à mes disgrâces. Au nom des racines récentes de cet arbre, je vous jure que jamais je ne manquai de foi à mon maître, qui était un si vertueux souverain. Si l'un de vous retourne au monde, qu'il daigne donc rendre quelque honneur à ma mémoire, qui souffre encore des coups que lui a portés l'envie. »

Le poète attendit un moment pour savoir si le tronc parlerait encore, et me dit : « Ne perdons pas de temps; interroge-le, si tu veux entendre de sa bouche quelque autre révélation. » Je répondis au poète : « Demande-lui toi-même ce qui peut m'intéresser. Je ne pourrais lui adresser de nouvelles questions, tant mon cœur est brisé par la pitié. »

Le Mantouan recommença en ces termes : « Que mon compagnon fasse avec empressement ce que tu désires, ombre emprisonnée sous ce tronc! mais dis-nous comment l'âme entre dans ces nœuds; et, s'il est possible, dis-nous également si jamais quelque esprit se dégage d'un semblable corps. » Le tronc souffla fortement, et son souffle produisit ces paroles : « En peu de temps vous aurez entendu ma réponse. Quand une âme féroce sort du corps dont elle se sépare volontairement, Minos la précipite au septième cercle; elle tombe alors dans la forêt; là où le sort la jette, elle germe comme une semence; elle s'élève d'abord en plante, ensuite en arbre. Les harpies, se nourrissant de ses feuilles, excitent en elle une douleur aiguë, et provoquent des cris lamentables qui s'échappent par ses blessures. Comme les autres âmes, nous serons appelées pour recueillir nos dépouilles, mais sans obtenir de nous en revêtir une autre fois. Il n'est pas juste que l'homme reprenne ce qu'il s'est ravi à lui-même. Nous en traînerons ici les lambeaux; et nos corps, exilés dans la forêt



ténébreuse, retourneront se suspendre aux rameaux de l'arbre, demeure éternelle de notre âme tourmentée. »

Nous écoutions encore, croyant que le corps allait continuer de parler, lorsque nous fûmes distraits par un bruit semblable à celui qui attire l'attention du chasseur, quand au milieu du frémissement de l'air et des feuilles, il entend venir à lui le sanglier et les chiens qui le poursuivent. Nous vîmes, sur la gauche, deux infortunés nus et déchirés, fuyant à travers la forêt dont ils rompaient tous les jeunes branchages. Celui qui était devant, criait : « O mort! accours, accours à mon aide. » L'autre, qui gémissait de ne pas fuir assez vite, criait : « O Lano[29] ! ta course n'était pas si légère au combat de la *Pieve del Toppo*. » Ensuite, sans doute hors d'haleine, et ne pouvant fuir davantage, il se retrancha dans un buisson épais. Derrière eux, la forêt se remplissait de chiennes affamées et lancées comme des lévriers qu'on a récemment déchaînés : elles s'acharnèrent sur le coupable qui s'était arrêté, le déchirèrent à pleines dents, ainsi que le buisson, et emportèrent dans le bois ses membres palpitants.

Mon guide me prit par la main : il me mena vers le buisson ensanglanté qui avait si mal protégé l'ombre criminelle, et qui poussait des cris, en faisant entendre ces mots : « Jacques de Saint-André, à quoi t'a-t-il servi de me demander un refuge? moi, qu'ai-je de commun avec tes crimes? » Mon maître s'arrêta près du buisson, et lui parla ainsi : « Qui étais-tu, toi qui souffles avec des mots de sang ces paroles si douloureuses? » Le buisson répondit : « Ames qui êtes venues voir le ravage cruel de mes rameaux, rassemblez-les au pied de ce tronc malheureux. Je suis né dans cette ville qui rejeta son premier maître pour offrir son culte au Précurseur : aussi ce maître qu'elle a méprisé emploiera-t-il son arme terrible à la persécuter. Si un débris de la statue de ce protecteur ne reposait pas encore sur la rive de l'Arno, les citoyens qui relevèrent cette cité des ruines sous lesquelles Attila l'avait ensevelie, se seraient inutilement livrés à cette glorieuse entreprise. Je suis ici, parce que j'ai fait pour moi-même un gibet de ma propre maison[30]. »

❧ ❧ ❧

CHANT QUATORZIÈME

L'AMOUR de la patrie m'émut tendrement : je ramassai les feuilles éparses, et je les rendis au buisson dont les plaintes venaient d'altérer la voix. Nous arrivâmes ensuite au point où la seconde enceinte se sépare de la troisième, et où la justice céleste déploie d'autres châtiments terribles. Nous vîmes d'abord une lande privée de toute espèce de plantes : la forêt de douleurs environne cette lande, comme le fleuve de sang entoure la forêt.

A peine arrivés sur ce sol aride, semblable à celui que foulèrent les pieds de Caton [31], nous nous arrêtâmes.

O vengeance de Dieu, que tu dois inspirer de terreur à quiconque lira ce que ce spectacle offrit d'épouvantable à mes yeux! Je vis une foule innombrable d'âmes nues qui versaient des larmes amères, et paraissaient comdamnées à des supplices différents. Les unes étaient couchées, renversées sur le dos; quelques autres étaient péniblement accroupies et ramassées sur elles-mêmes; d'autres marchaient circulairement sans s'arrêter. Ces dernières étaient plus nombreuses; les damnés, en plus petit nombre, qui ne pouvaient marcher, faisaient entendre des cris plus animés. Sur toute la surface du sol sablonneux tombaient avec lenteur de larges flammes, ainsi que, par un temps calme, dans les Alpes, tombent doucement des flocons de neige. De même qu'Alexandre, dans les déserts brûlants de l'Inde, vit descendre à terre des flammes que des soldats, par ses ordres, foulaient aux pieds sur-le-champ, pour en amortir plus tôt l'effet destructeur, de même la pluie de feu éternel descendait sur les coupables, et, en embrasant le sol, comme le choc de la pierre enflamme l'amorce, redoublait les souffrances des réprouvés. Leurs misérables mains, dans une agitation continuelle, se fatiguaient à repousser et à secouer la pluie de feu qui venait brûler à chaque instant toutes les parties du corps. Je parlai ainsi : « Maître, qui as vaincu jusqu'ici tous les obstacles, excepté ceux que nous ont opposés les redoutables démons, à la porte de la ville de *Dité*, apprends-moi quel est ce pécheur superbe qui semble mépriser ces flammes, et qui est étendu ici, les yeux hagards, et plein d'un orgueilleux dédain pour le supplice qu'il endure. » Ce personnage, entendant que je parlais de lui à mon guide, s'écria : « Mort, je suis ce que je fus vivant : que Jupiter fatigue le ministre qui fabrique les foudres



aiguës dont je fus frappé le jour où je respirai pour la dernière fois; qu'il harasse successivement la troupe de ces noirs forgerons, habitants de l'Etna; qu'il appelle l'obéissant Vulcain à son aide, comme au combat de Phlégra; qu'il me foudroie de toute la vigueur de son bras, une allégresse entière manquera toujours à la vengeance de Dieu. » Alors mon guide adressa la parole à cette ombre, d'un ton si terrible, que je ne l'avais pas encore entendu parler ainsi : « O Capanée! lui dit-il, tu es puni, toi, plus qu'un autre coupable, puisque tu conserves ici ton orgueil. Ta rage est le plus dur supplice auquel on ait pu te comdamner. » Ensuite le sage se tourna vers moi, et me dit d'un ton plus doux : « Il fut un des sept rois qui assiégèrent Thèbes; il méprisa Dieu, et il ose encore le mépriser : mais, comme il vient de l'entendre de ma bouche, ses dépits sont la récompense bien due à ses blasphèmes. Et toi, mon fils, suis-moi dans ce sentier; évite de porter tes pas sur le sable brûlant; approche-toi plus près du bois. »

Nous arrivâmes, sans parler, près d'un fleuve dont les flots couleur de sang me remplissent encore de terreur. Tel que le ruisseau qui sort du BULCAIME et dont les prostituées d'alentour se partagent les eaux sulfureuses, ce fleuve se répandait à travers le sable couvert de flammes. Le fond et les bords étaient construits en pierres; aussi je pensai que c'était là qu'il fallait marcher. Mon guide me dit : « Depuis que nous avons franchi la porte dont l'entrée est trop facile à tous les hommes, tu n'as rien vu d'aussi remarquable que ce ruisseau qui amortit ici toutes les flammes. » Je priai le Romain de m'expliquer avec détail ce qu'il me faisait désirer si vivement de connaître. Il parla en ces termes : « Au milieu de la mer, est une contrée à moitié détruite, appelée encore l'île de Crète, qui fut gouvernée par un roi sous lequel le monde vécut dans la chasteté. Là est une montagne connue sous le nom d'*Ida*; elle était baignée de fontaines et couronnées de forêts; maintenant elle est déserte comme une chose qui a vieilli. Rhéa y avait placé secrètement le berceau de son fils; et c'était souvent à la faveur de cris prolongés qu'elle empêchait qu'on n'entendît les vagissements de l'enfant. Dans les flancs de la montagne, on voit un énorme vieillard debout[32], qui tourne les épaules vers Damiette, et fixe ses regards sur Rome comme sur son miroir; sa tête est formée d'un or épuré, ses bras et sa poitrine sont d'argent, ses flancs de cuivre, le reste du corps se termine en fer affiné; mais le pied droit est d'argile, et c'est sur ce faible appui que pose la masse entière. Toutes les parties, excepté celle d'or, présentent quelques fentes d'où coulent des larmes qui s'infiltrent dans la montagne. Leur cours se dirige vers cette vallée où elles

donnent naissance à l'Achéron, au Styx et au Phlégéthon : enfin, elles tombent encore dans les cercles les plus bas de cet empire, où elles deviennent la source impure du Cocyte. Tu verras plus tard quel est cet autre fleuve. » Je répondis : « Mais si ce fleuve tombe de la terre, comment ne le vois-je qu'ici? » Mon guide reprit : « Tu sais que ce royaume est d'une forme arrondie. Quoique tu aies pénétré bien avant, tu as toujours marché vers la gauche, pour éviter de tomber dans le plus profond de l'abime, et tu n'es pas encore arrivé au point placé sous celui où tu as commencé à descendre : ne montre donc pas un visage étonné, s'il est des choses que tu ne puisses pas encore comprendre. — Mais, ô maître! dis-je, où se trouvent le Phlégéthon et le Léthé? tu ne parles pas de ce dernier, et tu dis que l'autre provient de cette pluie. » Virgile répondit : « Toutes tes questions me sont agréables; mais dans le fleuve bouillonnant tu aurais dû reconnaître le Phlégéthon, ce qui aurait dissipé l'un de tes doutes. Tu verras aussi le Léthé, mais loin de cette fosse : c'est là que vont se purifier les âmes qui se sont repenties, et dont Dieu a remis la faute. Maintenant il est temps de quitter le bord du bois. Suis-moi; ces rives qui amortissent les flammes et leur action ardente offrent un chemin assez facile. »

CHANT QUINZIÈME



Nous marchions le long de ce fleuve terrible sur ses bords construits en pierre. La vapeur qui s'en élevait garantissait l'eau et ses rives d'une trop forte action de la pluie de flammes. De même que les Flamands, entre Cadsandt et Bruges, craignant l'effort de la tempête, s'élèvent des digues qui repoussent l'Océan; de même que les Padouans, sur les bords de la Brenta, avant le temps où Chiarentana ressent l'ardente influence du soleil, défendent leurs villes et leurs châteaux par des travaux hardis : de même l'architecte sublime de cette enceinte avait fait construire, dans les proportions convenables, par ceux à qui il avait daigné en commettre le soin, les digues sur le bord desquelles nous avancions.

Nous étions éloignés de la forêt, que je n'aurais pu revoir du



point que j'occupais alors, à moins que je n'eusse regardé en arrière, et nous rencontrâmes une foule d'âmes qui marchaient à nous en côtoyant le fleuve : elles nous regardaient, ainsi qu'on regarde, le soir, les objets peu éclairés, baissant leurs paupières, comme fait un tailleur affaibli par les ans, pour enfiler son aiguille. Je fus connu par un de cette famille qui, saisissant le pan de ma robe, s'écria : « Quelle merveille! » A peine m'eut-il tendu les bras que je fixai les yeux sur ses traits noircis; et, malgré la difformité de son visage brûlé par les tourments, je le reconnus à mon tour. Je m'inclinai vers lui, et je dis : « Quoi? vous êtes ici, *Ser Brunetto*[33] ! ». Il me répondit : « O mon fils! permet que Brunetto Latini revienne sur ses pas un moment avec toi, et qu'il abandonne quelque temps les autres âmes. » Je repris ainsi : « Je vous en conjure moi-même, autant que je le puis, parlez avec moi; voulez-vous que je m'asseye auprès de vous? je le ferai, s'il plaît à celui-ci, car je vais avec lui. — O mon fils, repartit Brunetto, pour peu qu'une de ces âmes s'arrête un instant, elle est condamnée à rester, cent années, immobile sous cette pluie de flammes. Avance donc, je marcherai près de toi, et je rejoindrai ensuite ma bande, qui, comme moi, pleure éternellement. » Je n'osais quitter le bord, pour m'avancer de front avec lui; aussi je marchais dans l'attitude soumise du respect. Brunetto continua ainsi : « Quel sort ou quel destin te conduit en ces lieux avant l'heure marquée? Quel est celui-ci qui te montre le chemin? » Je répondis : « Là-haut, sur cette terre de sérénité, je me suis égaré dans une vallée, avant d'être parvenu au milieu du chemin de la vie. Hier matin, j'ai cherché à en sortir : celui que vous voyez près de moi m'est apparu, lorsque je faisais tous mes efforts pour retrouver le chemin, et il me ramène dans le monde par cette voie ténébreuse. » Brunetto reprit : « Si tu n'es pas abandonné par l'heureuse influence de son étoile, tu arriveras au port de tes espérances : tel est le sage calcul que j'ai fait là-haut, où l'on ne connaît pas les tourments qui ne doivent plus finir. Si je ne fusse pas mort pour l'éternité, moi qui ai vu le ciel si favorable à tes désirs, je t'aurais donné des encouragements. Ce peuple méchant et ingrat, qui est descendu autrefois de Fiésole[34], et qui conserve encore de la dureté et de l'âpreté de ses montagnes, te déclarera une guerre cruelle, parce que tu seras vertueux. Il est juste que la figue savoureuse ne porte pas ses fruits parmi les épines sauvages. Une ancienne tradition dit que ce peuple est aveugle : c'est une race avare, envieuse et superbe. Évite de te salir de leurs impuretés. Ta fortune te réserve tant d'honneur, que les deux partis auront faim de ton retour; mais cette faim appellera toujours en vain la pâture. Que ces bêtes de Fiésole se

dévorent entre elles, et ne détruisent pas la plante, si quelqu'une peut croître innocemment au milieu de leur fumier empoisonné, surtout si, dans cette plante, on voit revivre l'antique semence de ces Romains qui ne s'éloignèrent pas, quand on éleva ce nid de malice et de perversité! — Si Dieu exauçait mes prières, dis-je à Brunetto, vous ne seriez pas banni du séjour de la vie; je garde un touchant souvenir de cette voix chère et paternelle qui m'enseignait comment l'homme s'immortalise (ce souvenir brise mon cœur en ce moment), et il faut que, pendant que je vis encore, on m'entende vanter vos bienfaits. Je me rappellerai ce que vous me dites de mes destinées; et si j'arrive jusqu'à une femme céleste qui les connaît, je l'entretiendrai de votre prédiction et d'une autre que je viens d'entendre. Sachez en même temps que ma conscience ne me fait aucun reproche, et que je suis prêt à supporter tous les coups du sort. Cette prédiction n'est pas nouvelle pour moi : ainsi, que la fortune agite sa roue, et que le villageois remue sa bêche, comme il leur plaira! »

Virgile alors, se tournant à droite, me dit : « Il a bien écouté celui qui prend note. » Je continuai de marcher près de Brunetto, et je lui demandai qui étaient ses compagnons les plus connus et les plus distingués; il répondit : « Quelques-uns méritent d'être nommés; il sera mieux de ne pas parler des autres; je n'en aurais pas le temps. Tous ont été, ou des clercs, ou des littérateurs renommés, et d'un haut talent : ils se rendirent coupables d'un même vice. Priscien et François Accurse sont au nombre de cette foule infortunée, et si tu avais eu le désir de repaître tes yeux d'un si hideux spectacle, tu aurais pu voir celui que le serviteur des serviteurs de Dieu envoya des bords de l'Arno à ceux de Bacchiglione, où il laissa les nerfs qu'il avait *perversement* tendus[35]. Je pourrais te montrer d'autres coupables, mais je ne dois ni te parler, ni te suivre davantage. Je vois déjà s'élever, dans les sables, une nouvelle vapeur. Voilà des âmes au milieu desquelles je ne puis me trouver; je me borne à te recommander mon *Trésor*, je vis encore dans cet ouvrage. » Alors il se retourna, et courut avec la légèreté de ceux qui, dans la campagne, à Vérone, se disputent le *palio*[36] vert, et il paraissait bien le coureur qui gagne et non pas celui qui perd.

❧ ❧ ❧

CHANT SEIZIÈME

Nous entendions déjà résonner confusément le bruit de l'eau qui se précipite en cascades dans la huitième enceinte; ce bruit était semblable au bourdonnement des abeilles autour de la ruche. Alors trois ombres quittèrent une foule qui passait sous la pluie de feu, et vinrent à nous, en criant : « Arrête, toi qui, à ton vêtement, parais être un des citoyens de notre coupable patrie. » Hélas! que de plaies cicatrisées et récentes offraient leurs corps brûlés par les flammes! le souvenir que j'en ai conservé excite encore ma compassion. Mon guide prêta l'oreille à leurs cris, se tourna vers moi, et me dit : « Suspends ta marche : il faut leur témoigner quelques égards; d'ailleurs, si la violence des flammes ne ravageait pas ce lieu, la célérité te conviendrait plus à toi qu'à ces ombres. » Quand elles nous virent arrêtés, elles recommencèrent leurs premiers cris; et, lorsqu'elles furent arrivées vers nous, toutes trois tournèrent en cercle, sans prendre de repos.

Tels les gladiateurs nus et frottés d'huile, avant de commencer le combat, cherchent à découvrir leur avantage et le point par lequel ils commenceront l'attaque : telles les ombres, en tournant, tenaient sans cesse leurs yeux fixé sur moi, quoique le mouvement des pieds contrariât souvent cette attitude. L'une d'elles commença en ces termes : « Cette pluie de flammes et ce séjour ténébreux doivent nous vouer au mépris, et nous, et nos prières : qu'au moins le nom que nous avons laissé sur la terre te dispose à nous dire qui tu es, toi vivant, qui as obtenu de marcher ici d'un pas assuré.

Celui-ci, dont tu vois que je suis les traces, maintenant nu et dépouillé, eut un rang plus élevé que tu ne penses; il fut le petit-fils de la vertueuse Gualdrada; il s'appella Guido-Guerra, et, dans la vie, il se distingua par sa prudence et sa bravoure,

Cet autre, qui foule après moi ce sable enflammé, est Tegghiajo Aldobrandi, dont, là-haut, on devrait suivre les sages avis. Et moi qui partage leurs tourments, je fus Jacques Rusticucci : ma cruelle épouse fut la première cause de mes crimes. » Si je n'avais redouté les atteintes du feu, je me serais jeté dans le fleuve, auprès de ces ombres gémissantes, et je crois que mon guide l'eût permis; mais la crainte de la flamme vengeresse désarma mon courage, et m'empêcha de m'abandonner au désir que j'éprouvais

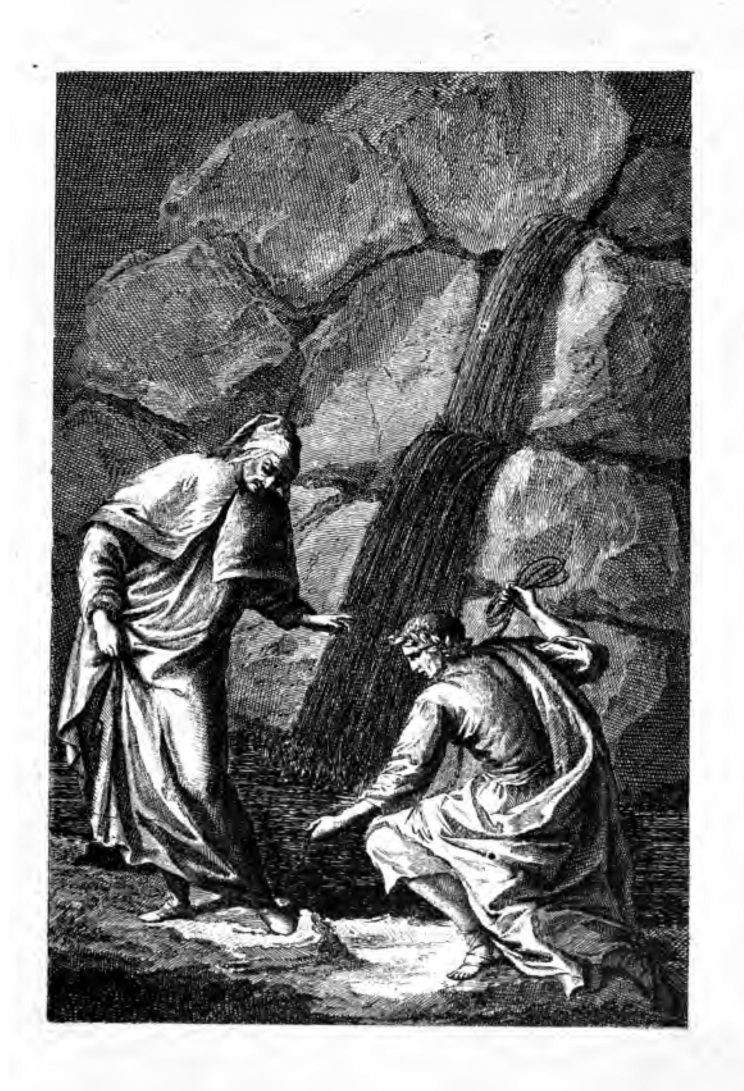
de les serrer dans mes bras. Je parlai ainsi : « Aussitôt que mon maître m'eût dit qu'il venait à nous des ombres telles que vous, votre sort malheureux excita en moi de la compassion, et non du mépris; longtemps vos souffrances seront gravées dans ma mémoire : la même terre nous a vus naître; j'ai toujours entendu parler de vous avec affection, et j'ai porté dans mon cœur vos nobles exemples et vos noms honorables. Je traverse ce lieu d'amertume, et je vais au jardin de la béatitude, cueillir les doux fruits qui me sont promis par mon guide sincère; mais auparavant il faut que je visite le dernier réduit de cet empire. »

L'ombre qui avait déjà parlé répondit : « Puisses-tu parcourir une longue vie! puisse ta renommée te survivre! Mais, dis-nous, la courtoisie et la valeur habitent-elles notre ville comme autrefois, ou en sont-elles tout à fait bannies? Guillaume Borsière, depuis peu de temps descendu parmi nous et qui pleure plus loin, avec nos compagnons, nous afflige par ses récits douloureux. » Je criai alors en élevant la tête : « Les nouvelles familles, les fortunes subites, ont engendré en toi, ô Florence, l'orgueil et tous les excès dont tu gémis chaque jour. » Les trois esprits qui entendirent cette réponse s'entre-regardaient, comme on se regarde l'un l'autre quand on entend une vérité qui frappe l'attention. Tous trois répondaient : « Que tu es heureux, si, lorsque tu veux satisfaire aux demandes des autres, tu peux toujours t'exprimer avec tant de liberté et de franchise sans courir aucun danger! Écoute notre prière : si tu revois la splendeur des étoiles, après être sorti de ce sombre empire, et si tu peux t'écrier, *je l'ai parcouru*, daigne rappeler notre nom sur la terre. » Les âmes alors, rompant leur ronde, fuirent comme emportées par des ailes rapides : et, en moins de temps qu'il n'en eût fallu pour dire un *amen*, elles avaient disparu.

Mon maître recommençait à marcher. Je le suivais, et nous avions à peine fait quelques pas, que le bruit des eaux dont nous approchions nous empêcha de nous entendre.

Semblables à ce fleuve qui tombe de Monviso, à la gauche des Apennins, sur un lit qu'il s'est creusé lui-même, et qui, appelé *Aquacheta*, avant de pénétrer dans la vallée, perd ce nom près de Forli, et s'élance en une seule masse à San Benedetto, où il devrait trouver réunis plus de mille habitants, ces eaux rugissantes faisaient retentir une roche inaccessible, d'un fracas assourdissant.

Mes reins étaient ceints d'une corde, avec laquelle j'avais espéré pouvoir garrotter la panthère à la peau tachetée, je me dépouillai de cette ceinture, et après l'avoir repliée sur elle-même, je la donnai à mon guide, qui me l'avait demandée. Il se tourna à droite, et la fit descendre dans le gouffre ténébreux.



Je disais en moi-même, en voyant mon maître suivre des yeux la corde qui se déroulait : « Nécessairement quelque événement nouveau va nous répondre. »

Que les hommes doivent être prudents auprès de ceux qui non seulement voient leurs actions, mais qui pénètrent encore leurs pensées? Mon guide me dit : « Au moment même, viendra ce que j'attends et ce que ta pensée voit comme en songe. »

Le mortel doit toujours, autant qu'il peut, refuser de répéter une vérité qui paraît une imposture, il s'expose à se couvrir de confusion, sans être cependant coupable. Mais ici, je ne puis me taire, lecteur; je te jure par les vers de cette *comédie*, moi qui dois désirer qu'ils obtiennent quelque gloire, je vis s'avancer, à travers l'air épais et obscur, un monstre qui aurait porté l'effroi dans les cœurs les plus intrépides : il approchait, semblable au matelot qui, pour arracher l'ancre enfoncée dans un écueil caché sous la mer, allonge ses bras péniblement tendus et se rattrape des pieds.

CHANT DIX-SEPTIÈME

MON guide commençait à me parler ainsi : « Voilà le monstre à la queue acérée, qui perce les montagnes, qui rompt les murailles, et qui brise les armes les plus dures, voilà le monstre qui pourrit le monde entier. » En même temps il lui fit signe d'approcher des bords pierreux de l'abîme. Alors cette image dégoûtante de la fraude avança la tête et le torse, en laissant sa queue en arrière. Sa figure était celle d'un homme juste; la peau de son visage était douce; le reste de son corps se terminait en serpent. Le monstre était armé de deux griffes velues; des nœuds tachetés couvraient son dos, sa poitrine et ses flancs : la couleur de ces nœuds surpassait en éclat celle des ouvrages d'Arachné, et des étoffes préparées par les Turcs et les Tartares. De même qu'on voit sur le rivage un esquif à moitié baigné par les flots, là où le castor s'exerce à faire sa guerre accoutumée, le long des bords habités par les Germains gloutons, de même nous voyions la bête cruelle qui s'était abattue sur la rive de pierre dont est entouré le champ de l'arène brûlante.

La queue s'agitait dans l'air, en repliant la pointe fourchue qui, comme dans le hideux scorpion, en armait l'extrémité. Mon guide me dit : « Il faut que nous allions vers le point où cette bête maudite est venue se poser. »

Nous descendîmes donc à droite, en nous détournant de quelques pas pour éviter le sable ardent ; et, quand nous fûmes arrivés au but marqué par mon maître, nous aperçûmes une grande quantité d'ombres sur le bord que nous venions d'atteindre. « Afin que tu connaisses exactement ce cercle, me dit mon guide, approche-toi d'elles, et vois quel est leur sort : mais que tes entretiens ne soient pas trop longs. Pendant que tu seras dans leur compagnie, je prierai ce monstre de nous recevoir sur ses fortes épaules. »

Je m'avançai donc sur le bord du septième cercle, où gisaient ces races dévorées par la douleur qui s'élançait de leurs yeux : elles cherchaient, avec le secours de leurs mains, à écarter les flammes ou les vapeurs. C'est ainsi que, dans les chaleurs de l'été, les chiens impatients se défendent ou du pied ou du museau, contre les puces, les mouches et les taons qui les déchirent.

Je regardai plusieurs de ces ombres que le feu tourmente. Je ne reconnus pas leurs traits ; mais j'observai que plusieurs d'elles portaient suspendue au cou une bourse marquée de certaines couleurs [37], et dont ils semblait que leur regard aimait à se repaître. En les considérant attentivement, je distinguai sur la poitrine de la première de ces ombres une bourse jaune, qui lassait apercevoir un lion d'azur.

Plus loin, je vis, sur une autre bourse d'une couleur pourprée, une oie plus blanche que le lait. Une âme qui présentait une truie d'azur [38] sur une bourse blanche me dit : « Que fais-tu donc dans cette fosse ? Retire-toi, et, puisque tu es encore vivant, rapporte sur la terre que Vitaliano, qui habite près de mon palais, doit s'asseoir ici à ma gauche : Padoue est ma patrie ; mais ces Florentins qui m'environnent crient souvent : « Qu'il vienne donc, ce Chevalier souverain qui apportera ici une bourse ornée de trois becs ! [39] » En parlant ainsi, l'ombre tordit sa bouche, et elle avança la langue comme un bœuf qui lèche ses naseaux.

Craignant qu'un plus long retard ne déplût au Sage qui m'avait permis de le quitter, j'abandonnai ces âmes maudites. Mon guide, qui était déjà placé sur le dos du redoutable animal, me cria : « Il faut que tu montres de la force et de l'audace ; on ne descend ici que par de semblables escaliers. Monte devant moi, je veillerai à ce que la queue ne puisse te blesser. » En écoutant ces paroles, je devins tel que celui qui, attendant les accès de la fièvre, sent un froid mortel s'insinuer dans ses veines, et demeure tout tremblant



à l'aspect même éloigné d'un lieu humide. Mais les menaces que je craignais d'entendre de la bouche de Virgile pénétrèrent mon âme de cette confusion que les reproches d'un bon maître font éprouver à un serviteur fidèle : je m'assis donc sur cette croupe effroyable. Je voulus dire : « O mon guide! serre moi dans tes bras »; mais je ne pus articuler ces paroles. Celui qui m'avait déjà secouru si puissamment dans un péril imminent, me soutint d'un bras ferme et vigoureux; et aussitôt que je fus placé, il dit : « Géryon, tu peux partir; fais un large circuit pour descendre; pense au nouveau fardeau qui t'est confié. » Géryon [40] recula, comme la barque peu à peu recule, et se dégage des bords, en voguant en arrière; et, quand il se sentit libre, il se retourna, étendit sa queue, ainsi que l'anguille qui fuit sous la main, et ramena vers lui l'air déplacé par ses griffes aiguës.

Lorsque je me vis ainsi suspendu, et que je n'eus plus sous les yeux d'autre objet que le monstre, je fus plus épouvanté que le téméraire Phaéton quand, abandonnant les rênes du char céleste, il laissa dans le ciel les traces de destruction que nous y voyons encore; ou plus effrayé que le malheureux Icare, lorsqu'il sentit la cire s'échauffer, ses flancs se déplumer, et que son père lui criait : « Tu prends le mauvais chemin! »

Ma peur fut semblable quand je ne vis plus que l'air et la bête; elle continuait lentement, lentement; s'abaissait en tournant sans que je m'aperçusse du trajet autrement que par le vent qui sifflait autour de moi et sur ma tête. A droite, les eaux se précipitaient dans le gouffre avec un bruit horrible.

J'osai un moment porter en bas mes regards; mais le précipice me glaça d'effroi. Je vis bientôt de nouveaux feux et j'entendis d'autres plaintes; je me ramassais, en tremblant, sur moi-même : je connus alors que je m'étais approché d'un lieu où des tourments plus affreux commençaient à m'environner.

Un faucon qui, après s'être élancé avec légèreté, a longtemps parcouru les plaines de l'air, sans être rappelé et sans avoir vu aucune proie, fatigué de sa course pénible, et bientôt intimidé par le fauconnier sévère qui lui crie : « Comment, tu reviens! » descend en tournoyant, et s'abat, plein de colère et de dépit, loin de son maître; ainsi Géryon nous amena au pied de la roche ruinée, et, après nous avoir déposés à terre, s'éloigna comme la flèche que la corde vient de lancer.

ꝶ ꝶ ꝶ

CHANT DIX-HUITIÈME

Il est dans l'Enfer un lieu appelé *Malèbolge*[41] : le fond et les parois de ce séjour terrible présentent un amas informe de roches d'une couleur sombre comme celle du fer. Au milieu de cette plaine maudite est un puits large et profond, dont, à son lieu, on dira la structure. L'espace qui s'étend entre le puits et le pied de la roche escarpée est d'une forme arrondie, et séparé en dix vallées distinctes. Ces vallées sont semblables à ces retranchements qui environnent les châteaux, pour en protéger les murailles dans la partie munie de ce genre de défense; et, comme ces forteresses communiquent à la campagne par des ponts jetés de distance en distance, de même ces rochers, suspendus en forme d'arches, offrent une communication non interrompue des vallées avec le puits qui les termine.

C'est dans ce lieu que nous nous trouvâmes, après que Géryon nous eut secoués de son échine. Le poète marchait à gauche, et je le suivais : à droite, je vis de nouvelles douleurs, de nouveaux tourments et de nouveaux bourreaux qui remplissaient la première vallée.

Au fond étaient placées les ombres nues des pécheurs; ils se partageaient cette enceinte où ils suivaient des directions opposées. La moitié de ces ombres venait vers le point que nous occupions; l'autre moitié marchait dans le même sens que nous, mais à plus grands pas.

Comme les pèlerins qui, lorsque l'année du jubilé a réuni un grand nombre d'âmes pieuses à Rome, traversent le pont dans un ordre sagement prescrit; d'un côté passent ceux qui s'avancent vers le château, et vont visiter le temple de Saint-Pierre; de l'autre, reparaissent ceux qui retournent vers la montagne : de même des démons cornus foulaient, à droite et à gauche, le sol noirâtre, tenant en main des fouets dont ils battaient cruellement les âmes les plus paresseuses.

Avec quelle rapidité les premiers coups précipitaient les pas de ces malheureux! aucun d'eux n'attendait qu'un second ou un troisième coup vînt châtier sa lenteur. Mes yeux rencontrèrent une ombre que je crus reconnaître; je m'attachai à la considérer. Mon guide bienveillant suspendit ses pas, et permit que je m'arrêtasse un instant. Le flagellé crut se cacher en baissant la vue;



mais ce fut en vain, et je lui dis : « Toi, qui baisses rapidement tes yeux vers la terre, tu es *Venedico Caccianimico*, si ces traits ne sont pas trompeurs. Quel crime t'a donc condamné à des sauces si poignantes : « Je l'avoue avec peine; mais je suis entraîné par le charme et la douceur de ton langage qui me rappelle notre ancienne terre. C'est moi, quoiqu'on l'ait nié, qui livrai la belle Ghisola aux désirs impudiques du Marquis : mais je ne suis pas ici le seul Bolonais; cette région en est si remplie que la Savéna et le Réno n'entendent pas autant que ces lieux répéter *Sipa* [42] : pour t'en convaincre, rappelle-toi l'ignoble avarice qui nous est propre. » Il parlait encore, lorsqu'un démon le frappa violemment de son fouet, en disant : « Marche, vil corrupteur, il n'est pas ici de femmes à vendre. »

Je me rapprochai de mon guide, et nous arrivâmes sur un rocher qui s'avançait en forme de pont; nous le franchîmes, et, tournant à droite, nous nous éloignâmes des murailles éternelles de cet abîme. Arrivés au point où ce rocher, suspendu en voûte, laisse passer les coupables sous son arche ténébreuse, mon guide me dit : « Arrête-toi, et tâche de distinguer ceux de ces autres condamnés dont tu n'as pas encore aperçu le visage, parce qu'ils marchaient dans la direction que nous suivions nous-mêmes. »

Du haut de cet antique pont, nous regardâmes cette file qui s'avançait vers nous, et que d'autres démons, armés de fouets retentissants, poursuivaient aussi avec fureur. Mon guide, sans que je l'interrogeasse, reprit ainsi : « Considère cette ombre d'une haute stature qui s'approche; il ne paraît pas que la douleur lui arrache des larmes; comme cette âme retient toujours sa dignité royale! C'est Jason qui, par sa prudence et par sa valeur, ravit la toison à Colchos. Il passait à Lemnos, après que des femmes impies eurent égorgé tous les habitants mâles de cette île : là, il séduisit, par des paroles et des actions insidieuses, la jeune Hypsiphyle, qui, auparavant, avait si noblement trompé ses compagnes; ensuite il l'abandonna, lorsqu'elle portait déjà dans son sein le fruit de son imprudent amour.

« C'est cette faute que Jason expie dans cet abîme de tourments; il porte aussi la peine de sa perfidie avec Médée : il est accompagné de ceux qui ont commis de semblables crimes. Tu sais assez maintenant ce que renferme la première vallée, et tu connais la cause du supplice de ceux qu'elle déchire. »

Nous avions traversé le premier pont, et nous approchions de celui de la seconde enceinte, lorsque nous vîmes ceux qui y étaient *nichés*, atteints de nausées violentes, et se frappant cruellement de leurs propres mains. Une vapeur épaisse, qui s'élevait de cette vallée, repoussait à la fois la vue et l'odorat. Ce lieu est si profond qu'on

n'en aperçoit que les parois, même en se plaçant au milieu du pont qui les domine : j'y vis une foule innombrable d'ombres plongées dans un fumier qui me parut le *privé* de l'univers. Je cherchais des yeux quelque coupable qui me fût connu; j'en remarquai un si chargé d'immondices, qu'on ne pouvait distinguer s'il était laïque ou clerc. Il me cria : « Pourquoi es-tu si avide de me voir, plutôt que ces autres si vilainement souillés?

— Pourquoi? lui répondis-je : c'est que je t'ai vu sur la terre avec une chevelure parfumée. Tu es Alexis Interminelli de Lucques : aussi je te poursuis de l'œil plus que les autres. » Il repartit en se frappant la tête : « Les flatteries qui, là-haut, ont empoisonné ma bouche m'ont plongé dans ce séjour immonde. »

« Porte ta vue plus avant, me dit mon guide, tâche d'atteindre avec les yeux la figure de cette femme échevelée qui se déchire de ses mains fétides, qui tantôt s'accroupit, et tantôt se relève : c'est la courtisane Thaïs, qui, lorsque son amant lui dit : « Ai-je de grands mérites auprès de toi? » répondit : « Oui, tu es merveilleusement digne de mes bonnes grâces. » Retirons-nous maintenant, nous avons assez rassasié nos regards. »

❦ ❦ ❦

CHANT DIX-NEUVIÈME

O Simon, vil magicien! ô lâches qui devenez ses sectateurs impies! vous, dont la rapacité prostitue, pour de l'or, les choses de Dieu qui doivent être épouses de bonté, il faut donc que la trompette vous signale, puisque la troisième fosse est votre prison! Nous avions traversé le pont qui plonge sur l'enceinte suivante. O suprême sagesse, qu'elle est louable, la justice sévère que tu déploies dans le ciel, sur la terre et dans l'empire des crimes! Je vis, sur les bords et sur le sol de la fosse maudite, la pierre livide parsemée de trous arrondis et d'une même largeur; ils me paraissaient égaler en grandeur ceux qui servent de fonts sacrés dans mon noble baptistère de Saint-Jean : je me les rappelle si bien, qu'il y a peu d'années, je brisai le marbre d'une de ces ouvertures, où un enfant se noyait. Que cette révélation détrompe quiconque aurait conservé contre moi des préventions offensantes! [43]





De la bouche de chacun de ces trous sortaient les pieds des pécheurs et leurs jambes jusqu'au point où elles se grossissent; le reste du corps était caché dans l'intérieur de la fosse; les pieds étaient entourés de flammes qui les dévoraient, comme on le voyait à des mouvements convulsifs qui auraient brisé les liens les plus artistement tordus.

De même que le feu qui s'élève d'une torche allumée se meut seulement dans la partie la plus élevée, de même les flammes qui environnaient les condamnés brûlaient l'extrémité de leurs pieds. Je dis à mon maître : « Quel est celui qu'une flamme plus ardente consume, et qui, par l'effet de la douleur, agite ses pieds avec plus de violence? » Mon guide répondit : « Si tu veux m'accompagner plus bas, à l'endroit même où il gémit, tu apprendras de lui qui il est, et quels furent ses crimes. — Ce qui te plaît, repris-je, ne peut que m'être agréable. Tu es le maître, tu sais ce que l'on fait. Tu connais d'ailleurs ma pensée, sans que je doive l'expliquer. »

Nous avançâmes donc vers la quatrième enceinte, et nous descendîmes à gauche dans la vallée remplie de ces pécheurs à moitié enterrés. Mon maître ne se détacha pas de mes côtés qu'il ne fût arrivé près du coupable qui, par l'excessive agitation de ses pieds, attestait tant de souffrances. « Qui que tu sois, m'écriai-je, toi qui es ainsi renversé et enfoncé comme un pal, esprit malfaisant, parle, si tu le peux. » J'étais dans l'attitude du religieux chargé d'exhorter le perfide assassin, qui, à demi plongé dans la terre, rappelle son consolateur, pour temporiser avec la mort. L'ombre cria : « Es-tu déjà arrivé et encore ainsi debout; Boniface? vraiment es-tu déjà arrivé et encore ainsi debout? Le don de prévision m'aurait-il trompé! As-tu été sitôt rassasié de ces richesses pour lesquelles tu n'as pas craint d'en imposer à l'auguste épouse que tu as ensuite répudiée? »

Je devins tel que ceux qui ne comprennent pas ce qu'on leur dit, et qui, comme s'ils étaient privés d'oreilles, ne peuvent répondre à leur tour. Alors Virgile me parla ainsi : « Réponds-moi sur-le-champ : « Je ne suis pas celui, non je ne suis pas celui que tu crois. » J'obéis à mon guide. L'esprit tordit ses pieds avec plus de violence; puis, avec une voix gémissante, il reprit : « Eh bien! que me veux-tu donc? Si tu as désiré de savoir qui je suis, tellement que tu n'aies pas craint de descendre dans la vallée, apprends que je fus revêtu du manteau éclatant. Je fus un des fils de l'Ourse[44] superbe; et, pour élever les *Oursins* cupides, j'engloutis à la fois les richesses de la terre dans mes coffres, et mon âme dans les enfers. Au-dessous de ma tête sont plongés plus profondément, dans les fentes de la pierre, ceux qui ont été simoniaques avant moi. Je serai précipité à mon tour, lorsque viendra celui dont j'ai

cru deviner l'arrivée, quand je me suis hâté de t'adresser ma subite question. Mais ces pieds renversés auront été dévorés par les flammes plus de temps que ceux de l'être vénal qui doit me remplacer.

Après lui[45] viendra, du couchant, un pasteur sans loi, et plus coupable, qui nous recouvrira tous deux. Ce sera un nouveau Jason, semblable à celui dont parle le livre des Machabées. Le souverain qui gouverne la France protégera la laideur des actions de celui que j'attends, comme le roi auquel obéissait Jason se plut à le protéger. »

Peut-être me livrai-je ici à une colère folle, mais je répondis en ces termes : « Dis-moi, quel trésor Notre-Seigneur demanda-t-il à saint Pierre, avant de lui confier les clefs de son royaume? Il ne lui dit rien autre, sinon : « Suis-moi. » Pierre et ses compagnons ne dépouillèrent pas de son or et de son argent le disciple Mathias, quand il fut choisi par le sort pour succéder au Traître. Tu as été justement puni; garde avec toi les richesses que tu as amassées par de vils moyens, et qui t'encouragèrent à braver la puissance de Charles.

Si je n'étais arrêté par le respect que m'inspirent les augustes clefs que tu as tenues sur la terre de félicité, je t'adresserais encore des paroles plus indignées. Votre avarice est un scandale pour l'univers : vous foulez aux pieds le bon, vous élevez le méchant. Pasteurs, vous fûtes révélés à l'Évangéliste, quand il vit celle qui est assise sur les eaux se prostituer aux rois; celle-là même qui naquit avec sept têtes, et qui, dans les dix cornes, trouva la preuve de sa force, tant que la vertu plut à son époux.

Vous vous êtes créé des dieux d'or et d'argent. Quelle autre différence y a-t-il entre vous et l'idolâtre? Vous adorez cent divinités, tandis qu'il n'en adore qu'une seule. Ah! Constantin, que de maux apporta, non ta conversion, mais la dot que reçut de toi le premier pontife qui fut riche et puissant! »

Pendant que je lui chantais de tels reproches, l'ombre, soit qu'elle fût tourmentée par la colère, soit qu'elle le fût par sa conscience, agitait ses pieds dans tous les sens. Je crois que mon guide ne me désapprouvait pas, et qu'il entendit avec plaisir mes paroles véridiques.

Il me prit alors avec les deux bras, et remonta par le chemin qu'il avait choisi pour descendre. Il ne cessa de me presser contre son cœur, jusqu'à ce qu'il m'eût ramené sur le pont qui conduit de la quatrième vallée à la cinquième; et là il me déposa doucement sur le sol, parce qu'il était si dur et si âpre qu'à peine la chèvre aurait pu le gravir.

Nous vîmes ensuite une autre région de tortures.

CHANT VINGTIÈME

Mes vers doivent décrire de nouvelles peines, et commencer le vingtième chant de la première *cantica*, qui traite des tourments de l'Enfer. J'étais avide d'observer le nouveau spectacle qui allait m'offrir d'autres douleurs. Il se présenta à mes yeux un grand nombre d'âmes plongées dans un silence entremêlé de pleurs, et s'avançant du pas ralenti de ceux qui chantent les litanies dans notre monde. Lorsque je considérai ces ombres plus attentivement, il me sembla que leur tête n'était plus dans le rapport accoutumé du menton avec le commencement de la poitrine. Leur visage était tourné du côté des épaules : enfin, ces âmes à qui il était interdit de voir l'espace qui s'étendait devant elles, étaient obligées de marcher à reculons; peut-être les effets de la paralysie ont-ils ainsi *distordu* le corps humain ; mais je ne l'ai jamais vu, et je ne crois pas que ce soit possible. O lecteur, que Dieu t'accorde de tirer quelque fruit de ce récit! mais aussi juge si je pouvais contempler d'un œil sec notre image si misérablement déformée que, par la fente des épaules, les larmes tombaient des yeux sur les.... Je pleurais, appuyé sur une partie saillante du pont, et mon guide me dit : « Es-tu aussi de ces insensés...? Ici c'est être pieux que d'être sans pitié ! Est-on plus scélérat que l'homme qui se laisse attendrir par le spectacle de la justice divine? Lève, lève la tête, et vois celui sous lequel la terre s'entr'ouvrit aux yeux des Thébains. Tous s'écriaient: *Où vas-tu t'engloutir, Amphiaraüs?*[46] *Pourquoi abandonnes-tu les combats?* et il ne cessait de rouler de vallée en vallée, jusque dans l'empire où Minos étend son bras de fer sur les humains. Observe que le dos de ce coupable occupe la place de sa poitrine; et, parce qu'il a trop voulu voir en avant, il ne voit maintenant que par derrière, et marche à pas rétrogrades.

« Remarque Tirésias qui changea de traits et de formes, et qui devint femme, d'homme qu'il était : il fallut qu'il frappât de sa verge magique les deux serpents accouplés, avant de pouvoir reprendre la force de son sexe. Plus loin, près du ventre de Tirésias, est Arons[47], qui avait fixé sa demeure au milieu des filons du marbre éblouissant de Luni, cultivé par les Carrarais qui habitent plus bas. C'est de ce point qu'il considérait sans obstacle la mer et les étoiles. Cette femme, que tu ne vois pas, dont les tresses déployées couvrent le sein, et que ce supplice condamne à porter

ainsi sa chevelure, fut Manto, qui visita un grand nombre de contrées, et s'arrêta dans le lieu où je pris naissance. Il me plaît que tu m'écoutes un peu.

« La ville de Bacchus fut réduite en esclavage après la mort du père de Manto; alors cette vierge parcourut longtemps le monde. Là-haut, dans la belle Italie, est un lac appelé Bénaco, situé au pied des Alpes tyroliennes qui la séparent de la Germanie : entre Garda, Val Camonica et l'Apennin, les eaux s'écoulent, je crois, vers ce lac, par mille et mille sources fécondes; au milieu est un point où les évêques de Trente, de Vérone et de Brescia auraient le droit, s'ils passaient dans ce lieu, de répandre leurs bénédictions. A l'endroit où la rive est plus basse, est située Peschiéra, belle et forte citadelle, capable de couvrir les possessions des citoyens de Bergame et de Brescia. Là, le Bénaco se dégorge et devient un fleuve qui serpente à travers de frais pâturages; il s'appelle alors le Mincio, et non plus Bénaco, jusqu'à Governo, où il se jette dans l'Éridan.

« A peu de distance, il trouve une vallée où il s'étend et forme un marais malsain dans les ardeurs de l'été. La vierge sévère, arrivée en ce lieu, vit cette terre inhospitalière dépourvue d'habitants : c'est là que, pour fuir toute société humaine, elle fixa son séjour avec ceux qui l'avaient suivie, qu'elle exerça son art magique, et qu'elle laissa son corps privé de son âme. Les hommes dispersés dans les environs, alors attirés par la protection qu'assurait ce marais immense, fréquentèrent ce lieu : ils bâtirent une ville sur le tombeau de la fille de Tirésias, et sans consulter autrement le sort, ils appelèrent cette ville Mantoue, du nom de celle qui, la première, y avait établi son séjour.

« Cette ville était plus florissante avant que la duplicité de Pinamonte se fût jouée de la crédulité des Casalodi. Je t'ai parlé ainsi, pour que tu puisses opposer la vérité au mensonge, si jamais tu entendais attribuer une autre origine à ma patrie. »

Je répondis : « O maître! la clarté de tes paroles excite tellement ma confiance, que celles des autres seraient pour moi des charbons éteints. Dis maintenant si, dans cette foule qui s'avance, tu vois des ombres dignes d'être remarquées : mon esprit n'est plus occupé que de ce soin. » Mon guide reprit ainsi : « Celui dont la barbe épaisse retombe sur ses épaules rembrunies fut augure et se joignit à Calchas, en Aulide, pour couper le premier câble des vaisseaux du port, lorsque la Grèce fut si épuisée d'hommes, qu'à peine les plus jeunes fils des guerriers restèrent dans leurs berceaux : il s'appela Eurypile; ma haute tragédie le nomme ainsi dans une de ses parties : tu dois te le rappeler, toi qui la sais tout entière.

« Cet autre, dont les flancs sont si décharnés, fut Michel Scot, qui connut le jeu des impostures de la magie. Tu vois Guido Bonatti, tu vois Asdent[18], qui se repent trop tard d'avoir abandonné son cuir et son ligneul; tu vois ces femmes malheureuses qui laissèrent l'aiguille, la navette et le fuseau, pour étudier l'art de deviner, à l'aide des herbes ou des images de cire.

« Mais viens maintenant : déjà l'astre où le peuple croit apercevoir Caïn et ses épines paraît à l'horizon, et touche la mer sous Séville. Hier, cet astre brillait de toute sa clarté. Tu dois te rappeler que, dans la forêt où je te trouvai engagé, sa lumière ne t'a pas nui. »

Mon guide me parlait en ces termes, et nous continuions d'avancer.

CHANT VINGT ET UNIÈME

Nous nous avancions ainsi de pont en pont, nous livrant à des entretiens que je ne retrace pas dans cette *comédie*. Quand nous fûmes arrivés à la partie la plus élevée du cinquième pont, nous nous arrêtâmes pour contempler cette nouvelle fosse de *Malébolge*, et les tourments de ceux qui versent des pleurs stériles dans cette enceinte plus obscure.

De même que, pendant la saison des frimas, dans l'arsenal des Vénitiens, on voit bouillir la poix tenace destinée à radouber les bâtiments endommagés qui ne peuvent être confiés à la mer, ici l'on répare à neuf un navire, là on introduit l'étoupe goudronnée dans les flancs entr'ouverts du vaisseau qui a fait plus d'un voyage; l'un façonne les rames, l'autre arrondit en câbles le chanvre obéissant; ceux-ci dressent la misaine; ceux-là élèvent l'artimon; de la poupe à la proue, les coups de la hache et les cris de la scie retentissent : de même bouillait, non par l'effet de la flamme, mais par l'ordre de la justice divine, un bitume épais qui engluait toute l'étendue de la vallée d'une liqueur visqueuse.

Je n'apercevais encore que ses bouillonnements multipliés, et des gonflements rapides, auxquels succédait un affaissement subit. Pendant que j'étais occupé à considérer ce spectacle, mon

guide me dit, en m'écartant du lieu où j'étais : « Prends garde, prends garde! » Alors je me tournai, semblable à celui à qui il tarde de regarder ce qu'il doit fuir, mais qui, sentant son courage succomber à une crainte soudaine, n'ose pas s'arrêter pour reconnaître le danger, et je vis derrière moi un démon noir qui marchait sur le pont.

Que sa figure était féroce! Que ses gestes étaient menaçants! Il avait les ailes étendues, et la marche légère. Ses épaules pointues et élevées portaient un pécheur, qu'il tenait suspendu par les pieds, et il cria : « *Malebranche*! ô mes compagnons de cette vallée! voilà un des anciens de la ville de sainte Zita, engloutissez-e sur-le-champ; que je retourne vite dans cette contrée qui est bien fournie de tels coupables. Là tout homme est vénal, excepté Bonturo [50] : là, pour de l'argent, d'un *non* on vous fait un *oui*. » A ces mots, il jeta le réprouvé et disparut plus prompt que e chien déchaîné qui poursuit le voleur.

L'ombre plongea et revint sur la poix, la tête élevée; mais les démons placés sous le pont crièrent : « Ici on n'a pas l'assistance de la *Sainte Face* [51]; ici on nage autrement que dans le Serchio; et si tu ne veux pas sentir les atteintes de ces griffes, enfonce ta tête dans la poix. »

Alors ils déchirèrent le pêcheur de plus de cent coups de fourche, en ajoutant : « Ici, tu dois te récréer à couvert; et si tu trafiques maintenant, tu trafiqueras en cachette. » C'est ainsi que le cuisinier ordonne à ses aides armés de crocs, de plonger plus avant les viandes dans la chaudière, afin qu'elles ne remontent pas à la surface.

Mon maître me dit : « Pour qu'on ne voie pas que tu es avec moi, cache-toi derrière un rocher qui puisse te protéger, et, quelque offense qu'on me fasse, ne redoute rien; je connais le terrain : j'ai déjà vu semblable fourberie. » Ensuite il traversa le pont; mais à peine arriva-t-il sur celui de la sixième vallée, qu'il eut besoin de s'armer d'un nouveau courage.

Comme des dogues furieux attaquent le pauvre qui demande, sur-le-champ, quelque secours, là où il s'arrête, les démons sortirent avec impétuosité de l'arche du cinquième pont, et menacèrent mon guide de leurs fourches aiguës. Il leur cria : « Arrêtez, qu'aucun de vous ne soit félon! Avant de me repousser avec ces fourches, envoyez un des vôtres pour qu'il m'entende; il saura bientôt s'il peut me *gaffer*. » Tous criaient : « Malacoda, va lui parler. » Puis il s'arrêtèrent : un seul avança en disant : « Que veux-tu? — Crois-tu, Malacoda, reprit mon maître, que je serais arrivé ici sans craindre votre fureur, si la divine volonté et un destin bienfaisant ne m'eussent protégé? Laisse-moi poursuivre



mon voyage. Dans le ciel il est voulu que je serve de guide à un autre, à travers ces sentiers sauvages. » Alors céda l'orgueil du démon : sa fourche tomba à ses pieds, et il dit à ses compagnons : « Qu'il ne soit pas repoussé! » En ce moment mon guide me parla ainsi : « O toi, qui te tiens caché et tapi dans un enfoncement de ce pont, viens à moi sans rien craindre! » Je lui obéis sur-le-champ; mais les démons s'avancèrent tous à la fois, et je tremblais qu'ils ne fussent parjures.

C'est ainsi que ces guerriers sortis de Caprone sur la foi d'un traité, craignirent pour leur vie, au milieu des rangs d'ennemis si acharnés. Je m'approchai très près de mon guide, sans cesser d'observer les mouvements des démons dont les regards expriment tant la perfidie; ils abaissaient leurs crocs. « Veux-tu, disait un d'eux à son compagnon, veux-tu que je le harponne par la croupe? — Oui, répétaient-ils tous à la fois, frappe-le! qu'il sente ta fourche! » Mais le chef, qui s'entretenait avec mon guide, se tourna et dit : Doucement, doucement, Scarmiglione. » Il ajouta, en nous regardant : « Vous autres, vous ne pouvez pas avancer davantage, parce que le sixième pont s'est écroulé vers le fond de la vallée; mais, si vous voulez pénétrer plus avant, marchez sur ce bord qui divise les enceintes. Plus loin vous trouverez un autre pont que vous traverserez. Hier, douze cent soixante-six ans, moins cinq heures, s'étaient écoulés depuis que ce chemin a été rompu.

« J'envoie là plusieurs des miens pour voir si quelque coupable ne s'expose pas à élever sa tête. Marchez avec eux; ils ne vous feront aucun mal. Partez, au nombre de dix, Alichino, Calcabrina et Cagnazzo ; suivez, Libicocco, Draghinazzo, Ciriatto à la défense meurtrière, Graffiacane, Farfarello, Rubicante l'insensé : Barbariccia commandera la troupe. Côtoyez le fleuve de poix : que ceux-ci arrivent sains et saufs à l'autre pont qui est encore debout sur l'abîme. »

Je m'écrirai alors : « O mon maître! qu'entend-je? mais allons-y sans escorte, si tu sais le chemin; pour moi, je n'en demande aucune : n'est-tu plus aussi prudent qu'auparavant? Vois ces démons, comme ils grincent des dents! leurs yeux nous annoncent d'affreux malheurs. » Le sage me répondit : « Ne redoute rien; laisse-les grincer des dents à leur aise; ce n'est pas contre nous qu'ils sont irrités, c'est contre les coupables condamnés à bouillir dans le bitume enflammé. »

Les démons s'avancèrent à gauche; mais auparavant ils avaient regardé leur chef d'un air d'intelligence, en serrant la langue avec un rire moqueur et d'effroyables grincements, et Barbariccia ouvrait la marche par les sons redoublés d'une trompette insolente et fétide.

CHANT VINGT-DEUXIÈME

J'ai vu, dans les campagnes d'Arezzo, des cavaliers se mettre en marche, avancer, reculer, pour attirer l'ennemi et engager le combat; j'ai vu des fourrageurs ravager cette contrée; j'ai vu les nobles exercices des tournois et des joutes : j'ai entendu le roulement des tambours, le son de l'airain religieux, les trompettes retentissantes, les marches guerrières de notre patrie, et des étrangers; j'ai vu enfin les signaux des châteaux : mais ni les mouvements d'une armée nombreuse, ni même ceux d'un vaisseau qui obéit à la lumière des fanaux et des étoiles ne rappellent un chalumeau aussi extravagant que celui de la troupe infernale.

Nous marchions avec les dix démons : ô société cruelle! mais on doit trouver les saints dans l'église, et les gloutons dans les tavernes. Mes yeux étaient fixés sur la poix bouillante, pour mieux distinguer les supplices qu'on faisait endurer aux coupables qui y étaient *allumés*.

De même que les dauphins, en courbant leur échine, avertissent ainsi les navigateurs de sauver le navire, de même quelques-uns des pécheurs, pour alléger leur supplice, élevaient leurs épaules à la surface du fleuve, et, plus prompts que l'éclair, les replongeaient sous le bitume. Les damnés étaient semblables à ces grenouilles qui, sur le bord d'un marais, découvrent leur tête en cachant le reste du corps : mais aussitôt que Barbariccia se montrait, ils se jetaient sous la poix. Je vis un de ces malheureux, et j'en frissonne encore!... il avait attendu trop longtemps, comme il arrive quelquefois qu'une grenouille se retire plus tard : alors Graffiacane, qui était plus près de lui, l'accrocha par sa chevelure souillée de résine, et l'arracha du fleuve comme une loutre suspendue à l'hameçon. Je savais le nom de tous ces démons, parce que je les avais remarqués quand on les avait choisis, et parce qu'en marchant ils s'étaient nommés entre eux. Les maudits criaient tous à la fois : « Rubicante, saisi-le aussi de ta fourche, et déchire sa peau de mille blessures. » Je dis alors à mon maître : « Peux-tu savoir quel est cet infortuné qui est ainsi tombé au pouvoir de ses ennemis? » Mon guide s'approcha de lui, et lui demanda où il avait pris naissance. Celui-ci répondit : « Je suis né dans le royaume de Navare; ma mère, épouse d'un homme corrompu, qui avait su détruire en peu de temps sa santé et son patrimoine, me



mit au service d'un seigneur : je fus ensuite admis dans l'intimité du bon roi Thibault. Là, je m'attachai à trafiquer des grâces, et j'expie ce crime dans cette fournaise. »

Le démon Ciriatto, dont la bouche était armée de deux défenses, comme celles d'un sanglier, en faisait sentir les cruelles atteintes au damné, qui ressemblait à la souris tombée sous la griffe des chats cruels; mais Barbariccia entoura le prévaricateur de ses bras, et dit : « Suspendez vos coups, tant que je le tiendrai. » Il ajouta, en se tournant vers mon guide : « Parle-lui, si tu veux apprendre d'autres détails, avant qu'on le déchire. — Eh bien! reprit mon maître, en s'adressant à l'ombre, parmi les autres coupables, en connais-tu, sous la poix, qui soient Italiens? — A l'instant, répondit l'ombre, je viens d'en quitter un de cette nation, qui était près de moi. Puissé-je être encore enfoncé à ses côtés! je ne redouterais ni ces griffes ni ces fourches. — Nous avons trop longtemps attendu, cria Libicocco. En même temps il frappa le bras du réprouvé avec son croc, et lui en emporta des lambeaux : Draghinazzo voulu lui saisir la jambe, mais le décurion lança sur eux un regard effroyable. Quand les démons se furent apaisés, mon guide dit au coupable, qui regardait tristement ses blessures : « Quel était celui qui t'accompagnait, quand tu t'es exposé témérairement à tomber entre leurs mains? » Il répondit : « C'est frère Gomita, ce pervers de Gallura, ce vase de fraude : il eut sous sa puissance les ennemis de son maître, et il trahit indignement sa cause pour les servir; il en reçut de l'or et les laissa libres, comme il le dit lui-même; enfin, dans ses autres emplois, il fut coupable de baraterie, non en détail, mais en grand. Cette ombre converse souvent avec don Michel Sanche [52] de Logodoro : leurs langues ne se lassent jamais de parler ensemble de la Sardaigne. Mais regardez ce démon qui grince des dents; je parlerais encore, si je ne le voyais s'apprêter à me déchirer. »

Le grand prévôt dit à Farfarello, qui paraissait se disposer à frapper sa victime : « Retire-toi, vil oiseau de malice. » Le coupable reprit ainsi : « Si vous voulez voir et entendre des Lombards, des Toscans, j'en ferai venir; mais que les *Malebranche* se retirent à l'écart; que mes compagnons n'aient pas à craindre leur fureur. Si vous le permettez, je m'assiérai dans ce lieu même, et, tout seul que je suis, j'en ferai venir un grand nombre, quand je sifflerai, comme il est d'usage parmi nous, lorsqu'un des condamnés peut se montrer impunément en dehors du fleuve. »

A ces mots Cagnazzo secoua la tête, et dit : « Voyez l'artifice que celui-ci invente pour se rejeter au fond. » L'ombre, qui avait un génie fécond en ruses, répondit : « Je suis en effet bien malicieux, moi qui expose mes compagnons à de plus grands tourments! »

Alichino se laissa gagner; et, quoique en opposition avec les autres démons, il dit au Navarrais : « Écoute; si tu échappes, je ne te suivrai pas seulement au galop, mais je volerai rapidement sur la surface du lac : allons, laissons-le en liberté; retirons-nous à quelques pas, et voyons s'il a lui seul plus de pouvoir que nous. »

Lecteur, apprête-toi à voir un nouveau jeu. Chacun des démons se retourna pour se cacher, Cagnazzo le premier, quoiqu'il eût été d'abord le moins crédule. Le Navarrais alors choisit bien son temps, pris son élan, se jeta dans le lac, et put échapper ainsi à leur puissance. La troupe des démons fut indignée : celui qui avait accepté le premier la proposition se mit en mouvement avant les autres, et cria : « Tu es atteint. » Mais ce fut en vain : ses ailes lui refusèrent la même vitesse que la crainte avait donnée au coupable, en le précipitant au fond du lac, et le démon fut arrêté à sa surface. C'est ainsi que le canard, quand il aperçoit le faucon, s'enfonce sous les eaux et que le faucon remonte dans les airs, fatigué et honteux de n'avoir pu saisir sa proie. Calcabrina, irrité contre Alichino, partit d'un vol rapide, désirant ardemment que son compagnon n'atteignît pas l'ombre du coupable, pour avoir l'occasion de le déchirer lui-même.

Le prévaricateur ayant tout à fait disparu, alors Calcabrina porta ses griffes sur son compagnon, et lui livra un terrible combat : l'autre ne le refusa pas, et, comme un épervier redoutable, opposa à son ennemi des serres menaçantes. Bientôt le choc impétueux des démons les fit tomber tous deux dans le lac bouillant; la chaleur les sépara au même instant; mais ils ne purent se relever, malgré leurs efforts, tant la poix visqueuse avait englué leurs ailes. Barbariccia, affligé de cette querelle, envoya quatre des siens de d'autre côté de la vallée : armés de leurs crocs, ils descendirent sur le bord, et les présentèrent aux démons emprisonnés qui étaient déjà presque consumés par la poix.

Pour nous, en ce moment, nous laissâmes ces misérables souillés par le bitume enflammé.

CHANT VINGT-TROISIÈME

Nous marchions seuls, l'un devant l'autre, sans escorte et en silence, la tête baissée, comme se suivent les frères mineurs. Cet événement me rappelait la fable où Ésope met en scène le rat et la grenouille : le commencement et la fin de la querelle présentaient avec la fable une exacte similitude, ainsi que se ressemblent *mo* et *issa*[53]. Mais comme une pensée en fait naître une autre, je fus frappé d'une idée qui accrut ma première crainte ; je disais en moi-même : — Ces démons se sont battus à cause de nous ; ils ont été couverts de ridicule et dévorés par la poix ; et si leur colère se joint à leur volonté dépravée, ils nous poursuivront, plus cruels que le chien qui saisit au cou le lièvre tremblant. » La peur me faisait hérisser les cheveux ; je regardai derrière moi, et je dis : « O maître ! si nous ne nous cachons pas sur-le-champ, je redoute les démons furieux des *Malebranche*. Ils nous suivent : il me semble même les entendre. » Le guide répondit : « Si j'étais un cristal doublé de plomb, je ne réfléchirais pas ton image aussitôt que je devine ta pensée ; elle est conforme à la mienne, et j'ai composé un seul conseil de ton sentiment et du mien : si cette côte qui s'offre maintenant à notre droite est inclinée et nous permet de descendre dans la sixième vallée, nous braverons aisément ceux qui peuvent nous faire la chasse. » A peine avait-il achevé, que je vis les démons accourir les ailes étendues, et raser la terre pour nous saisir plus promptement. Tel qu'une mère éveillée par le pétillement des flammes, se lève, demi-nue, prend son fils, et fuit plus occupée de la conservation de ce fardeau précieux que de la sienne propre, mon guide me prit dans ses bras et descendit légèrement le long du rocher qui séparait les deux vallées. L'eau qui se précipite pour donner le mouvement au moulin n'est pas si rapide, quand elle approche de la roue, que la marche de mon maître, qui me portait sur son cœur, plutôt comme un fils que comme un compagnon. A peine fûmes-nous arrivés au pied de l'enceinte, que les démons parurent sur le rocher que nous venions de quitter ; mais il n'y avait plus rien à craindre ; la haute providence, qui les avait placés là, pour être ministres de la cinquième vallée, ne leur permettait pas d'en franchir l'étendue.

Nous vîmes bientôt des âmes qui marchaient à pas ralentis en

pleurant et en manifestant une vive douleur. Elles étaient revêtues de chapes garnies de capuchons peu élevés qui tombaient devant leurs yeux, et taillées comme celles que portent les religieux de Cologne. Ces chapes étalent à l'extérieur l'éclat de l'or, mais elles sont en dedans garnies de lames de plomb si épaisses et si lourdes, que les chapes de Frédéric [54], à côté d'elles, auraient semblé une paille légère : ô manteau écrasant, quand on doit en être accablé pour l'éternité!

Nous nous tournâmes à gauche pour mieux entendre les plaintes et nous nous avançâmes sur la même ligne que les ombres; ces malheureux traînaient un poids si pesant, et qui les contraignait à marcher si lentement, qu'à chaque pas nous en laissions derrière nous un grand nombre. Je dis à mon guide : « Tâchons d'en trouver un dont on connaisse le nom et les actions; et, tout en allant, porte tes yeux autour de toi. » Un d'eux, qui reconnut le langage toscan, cria derrière moi : « Arrêtez, vous qui courez si vite à travers l'air ténébreux; et toi peut-être tu sauras de moi ce que tu demandes. — Eh bien, reprit mon guide, attends et règle tes pas sur les siens. » Je m'arrêtai, et je vis deux coupables qui montraient dans tous leurs regards un grand désir de s'entretenir avec moi; mais ils étaient retardés par la voie étroite et courbés sous le fardeau énorme qui allongeait leur marche laborieuse. A peine arrivés, ils me regardèrent de leurs yeux louches, sans se parler; ensuite ils se dirent : « Celui-ci, au mouvement de sa bouche, paraît être vivant; et s'ils sont morts, par quel privilège sont-ils exempts de gémir sous notre lourde étole? » Ils continuèrent ainsi : « Toscan, qui est parvenu jusque dans le collège douloureux des hypocrites, ne dédaigne pas de dire qui tu es. »

Je répondis : « Je suis né sur les bords fleuris de l'Arno, dans la grande ville; j'ai ici le corps que je n'ai jamais quitté : mais qui êtes-vous, vous-mêmes dont je vois les joues baignées de larmes? quelle est donc la douleur qui étincelle dans vos yeux? » Un d'eux parla en ces termes : « Ces chapes dorées sont d'un poids si épais que nos cœurs plient comme les balances sous des poids trop lourds : nous sommes natifs de Bologne, et nous fûmes *Frères joyeux* : je m'appelai Catalano, celui-là Loderingo. Ta ville nous donna l'autorité, parce qu'elle a coutume de choisir des hommes étrangers aux partis, et nous répondîmes à ses vœux, comme on le voit encore près de Gardingo. » Je repris à mon tour : « O frères! vos mauvaises... » Mais je n'achevai pas, parce que je vis un homme crucifié à terre, par trois pals : aussitôt qu'il m'aperçut, il se tordit sur lui-même en soufflant dans sa barbe, avec de profonds soupirs. Frère Catalano, qui le remarqua, s'écria : « Ce



transpercé que tu regardes a dit aux Pharisiens qu'il fallait qu'un homme mourût pour le peuple : tu le vois couché nu, en travers sur le chemin; et tous ceux qu'accablent ces poids énormes doivent, en passant, le fouler lentement sous leurs pieds. Le même supplice est réservé à son beau-père et à ceux du Conseil qui furent une mauvaise semence pour les Juifs. » Je vis alors Virgile s'étonner du supplice qu'endurait celui qui était si ignominieusement étendu en croix dans cet exil éternel. Mon maître dit ensuite au frère : « Vous est-il permis de m'apprendre si, à droite, il est quelque chemin par lequel il nous soit facile d'avancer, sans appeler des anges rebelles à venir nous guider dans ce lamentable empire? » Le frère répondit : « Plus près d'ici que tu ne l'espérais, s'élève un rocher qui, après avoir pris naissance au pied de la grande enceinte, traverse toutes les vallées de douleurs : il n'est rompu que dans cette partie; mais vous pouvez passer sur ses ruines qui sont assez praticables. » Mon guide baissa un moment les yeux, et dit : « Comme il nous a trompés, le chef de ceux qui enfourchent les damnés! — J'ai entendu nombrer à Bologne, reprit le frère, les vices du démon, et on l'accusait, entre autres crimes, d'être faux et père du mensonge. »

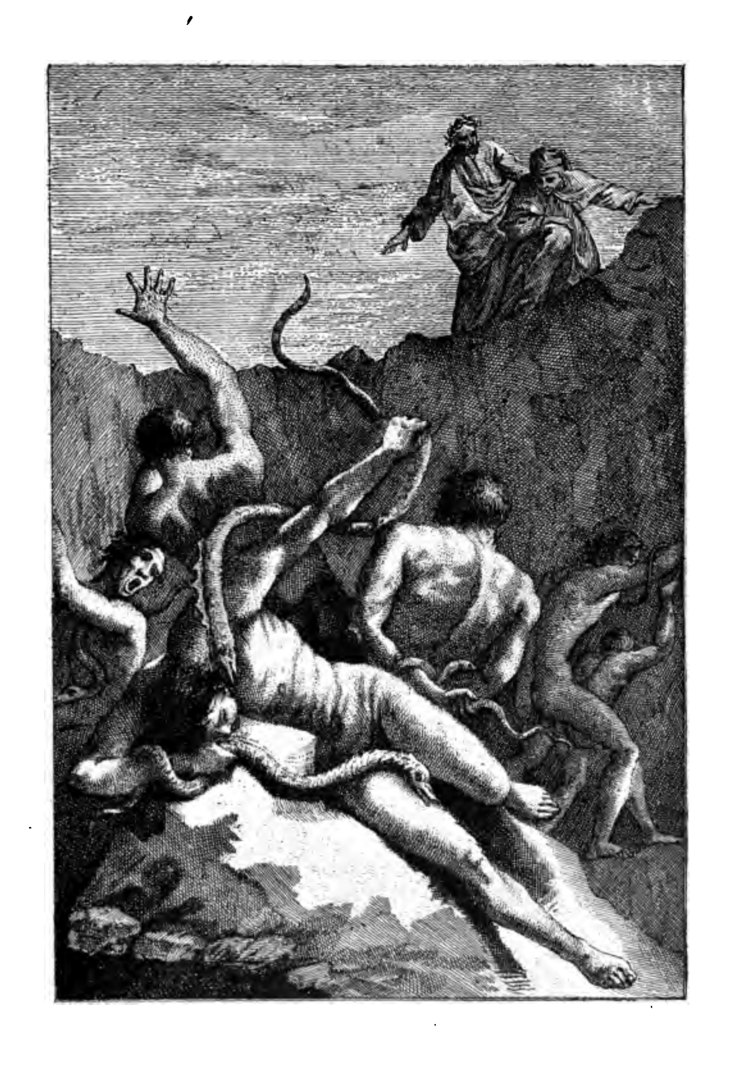
Alors le guide, montrant sur son visage quelque altération causée par la colère, s'éloignait à grands pas. Je quittai les pécheurs si cruellement vêtus, et je suivis les traces du guide chéri.

CHANT VINGT-QUATRIÈME

DANS la partie de l'année encore jeune, où le soleil, sous le signe du Verseau, commence à réchauffer ses rayons, où les jours vont conquérir la longueur de temps que les nuits leur avaient enlevée; lorsque le givre imite, au milieu de nos champs, dans sa durée incertaine, la couleur de la neige, sa blanche sœur, le villageois qui n'a pas de nourriture à donner à ses bestiaux se lève, sort, trouve la campagne argentée par la gelée, et, se frappant lui-même, dans son dépit, retourne à sa maison, se livre à des plaintes douloureuses, comme l'infortuné qui ne sait pas ce qu'il faut faire;

puis il renaît bientôt à l'espérance, en voyant la face du monde ranimée en un instant; enfin, il prend sa houlette, et chasse devant lui, au dehors, ses troupeaux affamés : ainsi je m'affligeai, quand je vis le front du maître se troubler; mais je connus bientôt qu'un remède salutaire avait promptement guéri un mal passager.

Lorsque nous arrivâmes au pont rompu, mon guide se tourna vers moi, de cet air bienveillant avec lequel il m'avait souri au pied de la montagne. Il réfléchit un moment; ensuite, après avoir bien considéré le monceau de ruines, il me prit dans ses bras : et, semblable à l'ouvrier qui, de ses mains achevant un ouvrage, en prépare un nouveau dans sa pensée, le poète, en m'élevant sur la cime d'un rocher, en cherchait des yeux un autre aussi favorable, et me disait : « Attache-toi fortement à ce débris, mais auparavant assure-toi de sa solidité. » Ce chemin n'était pas une route à suivre pour des hommes couverts de chapes de plomb, puisque Virgile, ombre légère, et moi qu'il soutenait, nous pouvions à peine gravir ces décombres; et si de ce côté la voie n'eût été très courte, je ne sais ce qu'aurait éprouvé mon guide, mais moi, assurément, j'eusse été vaincu par la fatigue. Comme *Malébolge* s'abaisse toujours en pente en se rapprochant du puits, on marche sans cesse, dans des vallées, entre les roches qui s'élèvent et les profondeurs de l'abîme. Nous atteignîmes le bord où se terminent les ruines. J'étais si hors d'haleine en arrivant, que je fus obligé de m'asseoir un moment. « Maintenant, dit mon maître, il faut que tu *déparesses*. Quand on reste couché sur la plume ou sur le duvet, on n'acquiert pas de renommée; et, sans la renommée, la vie de l'homme laisse une trace semblable à celle de la fumée dans l'air et de l'écume sur l'onde. Lève-toi, repousse la fatigue à l'aide de ton esprit, qui triomphera toujours, s'il ne se laisse pas abrutir par la lourdeur du corps. Tu as une plus longue échelle à monter; il ne suffit pas d'avoir vu cet empire : si tu m'entends, que ta destinée future te serve d'aiguillon. » Je me levai alors, en me montrant plus disposé à tout braver, que je ne l'étais en effet, et je répondis : « Va, je suis courageux et entreprenant! » Nous avançâmes sur le pont qui était étroit, rude, difficile, plus rapide que celui qui précédait. Je parlais en marchant pour ne pas paraître pusillanime, lorsqu'une voix, qui partait de la septième vallée, articula des sons entrecoupés. Je ne pus entendre ce qu'elle disait, quoique je fusse sur la partie la plus élevée du pont qui conduit à cette enceinte. L'esprit dont la voix frappait mes oreilles semblait enflammé de colère. Je m'étais baissé en vain : mes yeux, qui n'étaient que ceux d'un homme vivant, ne pouvaient pénétrer à travers l'obscurité. Je dis à mon maître : « Allons à l'autre bord, et descendons le pont : d'ici j'entends et je ne comprends pas; je vois et je ne



distingue pas. — Pour toute réponse, reprit-il, je t'accorderai ce que tu désires. Il faut obéir en silence à une demande sage et discrète. »

Nous descendîmes le pont du côté où il va joindre la huitième vallée, et je vis son étendue tout entière. J'y aperçus une si grande quantité de serpents de toute espèce, que le souvenir de ce spectacle me glace d'épouvante.

Que la Libye et ses sables, que l'Éthiopie et les bords de la mer Rouge ne vantent plus leurs scorpions, leurs aspics, leurs cérastes, leurs hydres, leurs amphisbènes, ni toutes les pestilences qui y sont engendrées. Au milieu de cette confusion innombrable de reptiles, couraient des âmes nues et épouvantées, sans espérer un refuge ni le secours de l'héliotrope. Leurs mains étaient liées avec des serpents, qui, pour mieux les assujettir, enfonçaient leur queue et leur tête dans le flanc des coupables, et semblaient ne plus former qu'un corps avec eux. Tout à coup un de ces serpents piqua au cou un de ces infortunés, qui, en aussi peu de temps que la main figure un *i* ou un *o*, s'enflamma, se consuma et tomba réduit en cendres. Mais à peine fut-il consumé, que les cendres se rapprochèrent d'elles-mêmes sur le sol, et que le coupable redevint subitement ce qu'il était auparavant. C'est ainsi que de sages écrivains nous représentent mourant après cinq siècles, et renaissant de sa cendre, le phénix, qui ne s'est nourri ni d'herbes ni de plantes, mais de l'amomum et des pleurs de l'encens, et qui termine sa vie sur un lit embaumé de nard et de myrrhe odorante.

Le damné restait debout devant nous, tel que cet homme que l'on a vu succomber aux effets d'une constriction subite qui intercepte le cours des esprits vitaux, ou à la violence des démons dont la fureur l'entraîne, et qui s'est relevé ensuite de l'angoisse cruelle qu'il vient d'éprouver, jetant çà et là des regards hébétés, et poussant de profonds soupirs. O sévère justice de Dieu! ta vengeance se signale donc par de tels coups! Mon guide demanda au coupable qui il était. Il répondit : « Il y a peu de temps que je suis tombé, de Toscane, dans cette région d'effroi. Mulet obstiné que je fus, je préférai à la vie des hommes celle des brutes. Je suis Vanni Fucci, une bête. Pistoie me fut une digne tanière. — Prie-le, dis-je à mon maître, de s'arrêter; demande-lui quelle est la faute qui l'a précipité dans cette vallée : je l'ai vu homme de colère et de sang. » Le pécheur, qui m'entendit, ne s'offensa pas; mais il éleva vers moi son visage couvert de honte, et dit : « Je suis plus affligé de ce que tu me surprends dans cette misère, que je ne l'ai été en perdant la vie. Cependant je ne puis te refuser ce que tu me demandes. J'ai mérité d'être ici, parce que j'ai dérobé les vases

sacrés dans l'église, et que j'ai fait soupçonner faussement un autre de ce crime. Pour que tu ne jouisses pas trop de m'avoir vu dans cet état déplorable, si jamais il t'est permis de sortir de ces ténèbres, écoute ma prédiction : Pistoie se purgera des citoyens du parti des Noirs; ensuite Florence changera ses mœurs et son gouvernement : des vallées de la Magra, Mars soulève des vapeurs qui, formant des nuages épais et une tempête tumultueuse, livreront un affreux combat dans les champs de Picène, et là il écrasera le parti des Blancs, qui doit être anéanti. Je ne t'ai parlé ainsi que pour te contrister par une violente douleur. »

CHANT VINGT-CINQUIÈME

Le voleur cessa de parler; puis élevant les deux mains, et de chacune d'elles *faisant la figue*, il cria : « C'est à toi, Dieu...... c'est toi que je brave! » Mais alors un serpent (et depuis ce temps cette race m'est chère) s'attachait à son cou, en l'entrelaçant, comme s'il lui avait dit : « Je ne veux pas que tu parles davantage. » Un autre, étreignant les bras du coupable, l'enveloppa tellement dans ses anneaux repliés, qu'il ne pouvait exécuter aucun mouvement.

Pistoie, Pistoie, que ne te réduis-tu en cendres toi-même jusque dans tes fondations, puisque tes enfants apprennent chaque jour à devenir plus scélérats!

Dans tous les cercles obscurs de l'Enfer, je n'avais pas vu un esprit si orgueilleux; pas même celui qui tomba sous les murs de Thèbes. Le coupable, ainsi assiégé par les serpents, ne put proférer une autre parole, et prit la fuite. Je vis alors un centaure accourir plein de rage en criant : « Où est-il, où est-il cet obstiné? » Les Maremmes ne sont pas habitées par autant de couleuvres que ce centaure en portait sur sa croupe, jusqu'à l'endroit où commence la nature humaine. Sur ses épaules était placé un dragon qui, les ailes étendues, vomissait des flammes contre quiconque l'approchait. Mon maître me dit : « Ce centaure est Cacus, qui souvent fit un lac de sang sous les rochers du mont Aventin. Cacus est séparé de ses frères, parce qu'il déroba frauduleusement le grand troupeau qui paissait près de sa



caverne : il tomba sous la massue d'Hercule, qui mit un terme aux cruautés de ce monstre, et qui, dans sa vengeance, le frappa peut-être de cent coups dont il ne sentit que dix. »

Le maître parlait ainsi : mais le centaure avait disparu. A l'instant trois esprits s'approchèrent de nous; nous ne les vîmes, mon guide et moi, que lorsqu'ils nous crièrent : « Qui êtes-vous? » Cette question nous interrompit, et nous regardâmes ces ombres que je ne connaissais pas. Il arriva qu'une d'elles paraissant suivre son entretien, en nomma une autre, en disant : « Et *Cianfa*, qu'est-il devenu? » Pour faire signe à mon guide de garder le silence, je mis le doigt sur la bouche. Maintenant, ô lecteur! si tu as quelque répugnance à croire ce que je te dirai, comment en serais-je étonné? je le crois à peine, moi qui l'ai vu de mes yeux. Je considérais les esprits : un serpent, dont trois pieds armaient chaque flanc, s'élance vers l'une des ombres et s'attache tout entier à son corps; il lui serre la poitrine avec les pieds du milieu, saisit ses bras, des pieds de devant, puis, il lui fait une profonde morsure dans les deux joues; ensuite il lui appuie les pieds de derrière sur les cuisses, et lui perce les côtes de sa queue qu'il ramène en replis tortueux sur les reins du damné. Jamais le lierre n'attacha aux branches de l'arbre des filaments entortillés aussi étroitement que la bête immonde entrelaça ses membres autour de ceux du coupable. Les substances de l'homme et du serpent commencèrent à s'incorporer, à mêler leurs couleurs, et à se fondre l'une dans l'autre, comme si elles avaient été formées toutes deux d'une cire brûlante ; l'homme ne se distinguait plus du serpent, de même que, devant un feu ardent, le papier reçoit une couleur rembrunie, qui n'est pas encore le noir, mais qui n'est plus la blancheur naturelle.

Les deux autres esprits regardaient, et chacun d'eux criait : « O Angelo, quel changement nous te voyons subir! Tu n'es ni une seule substance ni deux substances distinctes. » Déjà les deux têtes n'en formaient plus qu'une; deux faces s'y confondaient dans une seule où l'on entrevoyait les traces de deux figures; les bras participaient encore des deux autres natures : les cuisses, les jambes, le ventre et le torse devinrent des membres hideux, que le regard des hommes n'a jamais observés. Alors toute forme primitive fut anéantie; enfin cette image intervertie, qui ne composait aucun être, et qui en figurait deux, marchait devant nous d'un pas lent.

Comme le lézard, se glissant de buissons en buissons, dans les ardeurs de la canicule, traverse un chemin avec la rapidité de l'éclair, tel paraissait un petit serpent enflammé, livide et noir

comme la semence du poivre, qui s'avançait vers les deux autres esprits. Le serpent piqua l'un deux à cette partie du corps qui nous transmet nos premiers aliments, ensuite tomba et resta étendu devant le coupable. L'ombre blessée ne se plaignit pas, et regarda le serpent sans rompre le silence : immobile, elle éprouvait des bâillements douloureux comme celui que la fièvre ou le sommeil accable. Le serpent et l'ombre continuèrent de se contempler réciproquement : la plaie de l'une et la bouche de l'autre exhalaient chacune une forte fumée, qui se rencontrait et se réunissait dans l'air.

Que Lucain taise le récit des souffrances de Sabellus et de Nasidius, et qu'il écoute ce que je vais décrire! Qu'Ovide ne nous entretienne pas de Cadmus et d'Aréthuse! je ne lui porte aucune envie, si, dans ses vers, ce poète change l'un en serpent et l'autre en fontaine. Jamais il ne fit voir deux natures métamorphosées en présence l'une de l'autre, tellement que leurs formes fussent prêtes incontinent à échanger mutuellement leur matière.

Par une funeste intelligence, l'homme et le serpent se répondirent ainsi : le serpent ouvrit sa queue en deux parties acérées; le coupable blessé resserra ses pieds déjà fortement approchés l'un de l'autre. Les cuisses et les jambes de celui-ci se réunirent au point qu'elles ne formaient plus qu'une seule masse où l'on n'apercevait aucune jointure. Chez celui-là, la queue prenait la forme des pieds que l'homme voyait disparaître dans sa nature. La peau du premier s'amollissait, celle du second se couvrait d'écailles. Je vis les deux bras de l'homme rentrer dans les aisselles, et les deux pieds de devant du reptile, si courts qu'on les apercevait à peine, s'allonger à mesure que se raccourcissaient les bras du coupable. Les pieds de derrière du serpent, se tordant ensemble, devinrent cette partie que l'homme doit cacher, et que le damné voyait remplacer par deux pieds amassés qui venaient d'y naître. La fumée que le serpent et l'homme exhalaient les couvrant alors d'une couleur naturelle et donnant à l'un une chevelure qu'elle enlevait à l'autre, le premier se dressa sur ses pieds, le second tomba pour ramper, et ils ne cessaient de fixer l'un sur l'autre leurs horribles regards. Le nouvel homme qui était debout ramena vers les tempes l'excédent de substance qui formait son visage, et de ses joues saillantes on vit sortir des oreilles. Ce qui ne prit pas en arrière un caractère déterminé vint figurer le nez, et donner aux lèvres la proportion convenable. Le nouveau serpent qui rampait, avançant sa hideuse figure, retira ses oreilles dans sa tête, comme les limaçons replient leurs cornes. La langue de celui-ci, qui lui permettait auparavant d'articuler des sons, se fendit en deux parties; la langue de

l'autre, entr'ouverte en fourches aiguës, se referma, et la fumée s'évanouit. L'âme devenue serpent prit la fuite dans la vallée en sifflant, l'autre articulant des paroles, et tournant son corps nouveau, cria, en crachant sur son compagnon : « Il faut bien que Buoso rampe autant de temps que moi dans l'abîme. »

C'est ainsi que je vis des âmes subir entre elles différentes métamorphoses dans le septième égout de *Malébolge*. Qu'on m'excuse en faveur de la nouveauté, si ma plume s'est quelque temps égarée. Quoique mes yeux fussent fatigués, et que mon esprit fût troublé, je pus reconnaître Puccio Sciancato, le seul des trois esprits venus les premiers, qui n'eût éprouvé aucun changement : l'autre était celui dont la mort, ô Gaville[55], te fit verser des larmes.

CHANT VINGT-SIXIÈME

Réjouis-toi, ô Florence; tu es si grande que tes ailes s'étendent sur terre et sur mer, et que ton nom s'est répandu même dans les Enfers. J'ai trouvé, parmi les voleurs, cinq de tes concitoyens, et quels concitoyens! j'en ai honte, et tu n'en retireras pas un grand honneur. Si les songes du matin sont plus véridiques que ceux de la nuit, tu connaîtras dans peu de temps les maux que te désirent ardemment, non seulement les autres peuples, mais encore les habitants de Prato. Si ces maux t'avaient déjà accablée, tu ne les aurais pas éprouvés trop tôt : qu'ils t'écrasent donc, puisque telle est la volonté du destin! Ce qui me tourmentera le plus, c'est que je verrai ces malheurs dans un âge plus avancé.

Nous remontâmes et nous suivîmes le même chemin par lequel nous étions descendus. Dans cette route pénible, à travers ces âpres rochers, nous n'osions hasarder nos pas sans les assurer de nos mains. Je pensai alors avec douleur à ce que j'avais vu; je n'y pense pas encore sans une peine profonde, et je mets un frein à mon esprit, pour qu'il ne s'égare pas loin du chemin de la vertu, et que je ne me ravisse pas à moi-même l'avantage qu'a pu me donner une influence heureuse ou un don du ciel.

De même que, dans le cours de cette saison brûlante, où l'astre

qui éclaire le monde développe plus longtemps sa robe éclatante et pourprée, le villageois qui se délasse sur la colline, à l'heure où les insectes dévorants remplacent la mouche que le repos invite au silence, voit, autour de ses moissons et de ses vignes, les *lucioles* dans le vallon : de même, lorsque je me fus approché de la huitième enceinte, et que j'en aperçus le fond, je la vis étinceler de flammes resplendissantes. Tel que celui qui appela deux ours pour le venger, qui contempla le char d'Élie que deux chevaux emportaient au ciel, et peu à peu ne distingua plus qu'une flamme légère sous la forme d'un nuage lumineux, tels je vis ces feux brillants s'agiter dans la sombre vallée; ils renfermaient chacun un pécheur qu'ils rendaient invisible. Je me dressai sur mes pieds au milieu du pont, pour considérer ce spectacle; et si je ne m'étais appuyé sur un rocher, je serais tombé dans la fosse redoutable. Mon guide, qui remarqua mon attention, me dit : « Ces feux contiennent des esprits; chacun d'eux est revêtu de cette flamme qui les embrase de toutes parts. — O mon maître, répondis-je, après l'avoir entendu, j'en suis plus rassuré, mais déjà j'avais compris qu'il en était ainsi, et je voulais te le dire. Apprends-moi quelle est cette flamme qui se partage comme celle du bûcher où l'on plaça Étéocle et son frère. — Là, me répondit le sage, sont tourmentés Ulysse et Diomède : ils subissent la même vengeance, parce qu'ils se sont livrés à la même colère. Dans cette flamme, ils pleurent l'embûche frauduleuse du cheval de bois qui amena la ruine d'Ilion, dont un descendant fut l'honorable tige des Romains. Ces deux ombres y pleurent aussi la ruse employée contre Déidamie, qui, dans le tombeau, se plaint encore d'Achille : elles gémissent encore de l'enlèvement de la statue de Pallas. — S'ils peuvent encore parler de ce feu qui les enveloppe, dis-je alors, je t'en prie, mon maître, je t'en conjure avec mille instances, permets-moi d'attendre que la double flamme soit arrivée jusqu'ici : tiens, vois comme je me penche vers eux, dans l'empressement de ma curiosité, pour mieux les considérer. — Ta prière, dit mon guide, est digne d'éloges. Je consens à ta demande; mais garde le silence ; laisse-moi parler : je devines ce que tu désires. Peut-être ces personnages, parce qu'ils furent Grecs, dédaigneraient-ils de te répondre. »

Lorsque la flamme fut arrivée, et que mon guide jugea à propos de l'interroger, j'entendis ce maître chéri s'exprimer ainsi : « O vous deux qui êtes enfermés dans le même tourbillon de feu! si j'ai bien mérité de vous pendant ma vie; si j'ai été digne de vos louanges, quand j'ai écrit, dans le monde, mon poème d'un style élevé, ne vous alarmez pas, mais que l'un de vous deux nous dise où il a terminé ses jours! »

La partie la plus élevée de l'antique flamme s'abaissa avec un murmure semblable à celui que produit le vent; ensuite promenant çà et là sa cime obéissante, comme si elle eût remué la langue, elle jeta des sons en dehors, et prononça ces paroles : « Quand je parvins à me soustraire à la puissance de Circé, qui me tint éloigné des hommes pendant plus d'un an, auprès de ce lieu qu'Énée a cru, depuis, devoir nommer Gaëte, ni les embrassements d'un fils, ni la douleur d'un vieux père, ni l'amour de mon épouse Pénélope, qui aurait dû assurer son bonheur, ne purent vaincre en moi le désir de connaître le monde, ses vices et ses vertus. Je m'abandonnai, dans la haute mer, sur un vaisseau avec le peu de compagnons qui s'étaient attachés à mon sort : je vis l'un et l'autre rivage jusqu'à l'Espagne, la Sardaigne, les îles voisines et la partie du royaume des Maures que la mer baigne de ses flots. Moi et mes compagnons, nous étions atteints par la vieillesse qui affaiblissait nos forces, lorsque nous arrivâmes à ce détroit où Hercule plaça les deux signaux qui avertissaient l'homme de ne pas pénétrer plus avant. Je laissai Séville à ma droite, comme j'avais laissé Ceuta à ma gauche. « O mes compagnons, dis-je alors, qui êtes « arrivés dans les mers de l'Occident, après avoir bravé tant de « dangers, et qui n'avez, comme moi, que peu de temps à survivre, « ne vous refusez pas, en marchant contre le cours du soleil, la « noble satisfaction de voir l'hémisphère privé d'habitants; consi- « dérez votre dignité d'homme : vous n'avez pas été appelés à « vivre comme la brute, mais vous devez acquérir de la gloire « et de sublimes connaissances. »

« A cette courte harangue, mes compagnons furent enflammés d'une telle ardeur pour continuer le voyage, qu'à peine aurais-je pu la contenir : nous dirigeâmes la proue vers le couchant, et, nous abandonnant à la folle entreprise, nous poursuivîmes notre route vers la gauche.

« Déjà la nuit voyait se déployer devant elle toutes les étoiles de l'autre hémisphère; l'astre polaire ne se montrait plus qu'à l'extrémité de l'horizon : nous avions vu cinq fois reparaître l'éclat argenté de la lune, depuis que nous entreprenions ce grand voyage, quand nous aperçûmes une montagne que la distance rendait encore obscure, et qui était la plus haute que j'eusse encore observée. Nous nous livrâmes à une joie qui bientôt se changea en douleur. Il s'éleva, de cette terre nouvelle, un tourbillon qui vint frapper la proue du vaisseau; trois fois la tempête fit tourner le navire, puis elle fracassa la poupe, et, comme il plut à *cet autre*[57], l'Océan se referma sur nous.

ꝁ ꝁ ꝁ

CHANT VINGT-SEPTIÈME

La flamme gardait le silence, se redressait et nous quittait, congédiée par mon aimable guide, quand une autre qui la suivait attira mon attention vers la cime dont elle était couronnée, et dont il s'échappait un bruit confus. Semblable au taureau de Sicile, qui mugissait par la voix des victimes qu'on y avait renfermées, comme si la douleur eût déchiré ses flancs d'airain, et qui, par un châtiment bien juste, fit entendre pour premier mugissement le cri de l'ouvrier qui avait perfectionné cette invention barbare, cet esprit prononçait des paroles qui, étouffées dès le principe, parce qu'elles ne trouvaient pas d'issue, se convertissaient en un bruit pareil à celui de la flamme.

Mais enfin la voix se fraya un chemin, en donnant aux paroles cet éclat qu'elle avait reçu de la bouche de l'ombre qui était près de moi, et nous entendîmes ces mots : « O toi à qui je m'adresse, et qui parlais à l'instant le langage lombard en disant à un autre esprit : « Maintenant, retire-toi, je n'ai plus à t'entretenir — ... » quoique je sois arrivé plus tard, ne refuse pas de me répondre; tu vois que je consens à parler, et cependant le feu me dévore. Si, pour venir dans ce monde dépourvu de lumière, tu as quitté la douce terre d'Italie, où j'ai commis toutes mes fautes, réponds : Les habitants de la Romagne sont-ils en paix ou en guerre? Moi, je suis né dans les montagnes placées entre Urbin et celles où le Tibre donne un cours plus libre à ses eaux. »

J'écoutais avec attention et la tête baissée, lorsque mon guide me dit, en me touchant légèrement : « Parle, toi; celui-là est Italien. » Et moi, qui avais déjà une réponse préparée, sans tarder, je commençai ainsi : « O âme qui es ainsi cachée, ta Romagne n'est et ne fut jamais sans guerre dans le cœur de ses tyrans : je n'y ai cependant pas laissé de guerre déclarée. Ravenne est ce qu'elle était il y a beaucoup d'années : l'aigle de Polente y commande et couvre encore Cervia de ses ailes. Le lion vert tient en sa puissance la terre qui soutint la *longue épreuve*, et qui présenta un amas sanglant de cadavres français [58].

Le vieux dogue, celui de Verrucchio, qui est plus jeune, ces deux monstres qui firent cruellement mourir Montagna, continuent leurs ravages sur leur proie accoutumée. Le lionceau au champ blanc, qui change de parti à chaque saison, régit les villes





du Lamone et du Santerno. La cité qu'arrose le Savio, de même qu'elle est située entre une plaine et une montagne, vit de même tantôt sous la liberté, tantôt sous l'oppression. Et toi, maintenant, qui es-tu? Ne sois pas plus inexorable qu'on ne l'a été avec toi, et que ton nom vive à jamais dans le monde! »

L'esprit tourmenté agita la cime de sa flamme, murmura quelque temps à sa manière, et fit entendre ces paroles : « Si je croyais adresser ma réponse à un homme qui dût retourner sur la terre, cette flamme cesserait de s'agiter; mais, puisque jamais, si ce que l'on dit est véritable, aucun être n'a pu sortir vivant de cet empire, je te réponds sans craindre l'infamie : je fus d'abord homme de guerre; ensuite je portai le froc, croyant que la ceinture purifierait mes fautes; et certes j'aurais eu raison de le croire, si le grand pontife que je maudis ne m'eût replongé dans mes premiers égarements. Tu va savoir comment et pourquoi je devins coupable.

« Tant que je fus un assemblage de ces substances que j'avais reçues de ma mère, mes œuvres ne furent pas celles du lion, mais celles du renard : je connus toutes les ruses, toutes les voies couvertes, et l'art de la fraude qui m'a rendu si célèbre dans la contrée. Quand je me vis arrivé à cet âge où chacun devrait baisser la voile et rouler les cordages, ce qui m'était agréable me parut odieux. Je me livrai au repentir; et si j'eusse continué de marcher dans cette route, malheureux que je suis! j'aurais assuré mon salut.

« Le prince des nouveaux pharisiens avait alors déclaré la guerre, non aux Sarrasins et aux Hébreux, mais aux seigneurs qui habitent près de *Latran*. Chacun de ses ennemis était adorateur du Christ; aucun d'eux n'avait été commerçant dans les terres du Soudan, et n'avait aidé à reconquérir la ville d'Acre. Ce chef ne vit en lui ni son suprême ministère ni les ordres sacrés; il ne vit pas en moi ce cordon qui autrefois ceignait des religieux plus macérés par la pénitence; et comme Constantin, dans les montagnes de Socrate, pria Sylvestre de le guérir de la lèpre, ce pontife me conjura de le guérir de sa fièvre orgueilleuse; il me demanda conseil : je me tus, parce que ses paroles me paraissaient dictées par l'ivresse. Il ajouta : « Affranchis-toi de tout soupçon, « je t'absous d'avance, mais enseigne-moi à faire tomber les rem-« parts de Palestine. Tu sais que je puis ouvrir et fermer le ciel « avec la puissance de ces deux clefs que mon prédécesseur « répudia. »

Ces arguments spécieux me frappèrent. Je pensai que mon silence serait interprété contre moi, et je répondis : « O mon père, « puisque tu m'absous du crime que je vais commettre, écoute :

« promets beaucoup, tiens peu, et tu triompheras du haut de ton « siège glorieux. » A ma mort, François[39] vint me réclamer; mais un des Chérubins infidèles lui cria : « *Tu ne l'auras pas, ne me fais « pas tort, il doit venir avec mes esclaves. Il a donné un conseil frau- « duleux; aussi depuis ce temps, je l'ai toujours tenu sous ma domi- « nation. On ne peut absoudre celui qui ne se repent pas. Il est impos- « sible de vouloir le péché et de s'en repentir à la fois : il y a « contradiction dans cette proposition.* »

O malheureux que je fus, quand il m'enleva en ajoutant : « *Tu ne pensais pas que je fusse logicien!* » Alors il me jeta aux pieds de Minos. Ce juge ceignit huit fois de sa queue ses flancs inflexibles; et, en la mordant avec rage, il cria : « Celui-ci va au feu qui absorbe les coupables. » — Voilà pourquoi tu me vois ici gémir sous un si cruel vêtement. »

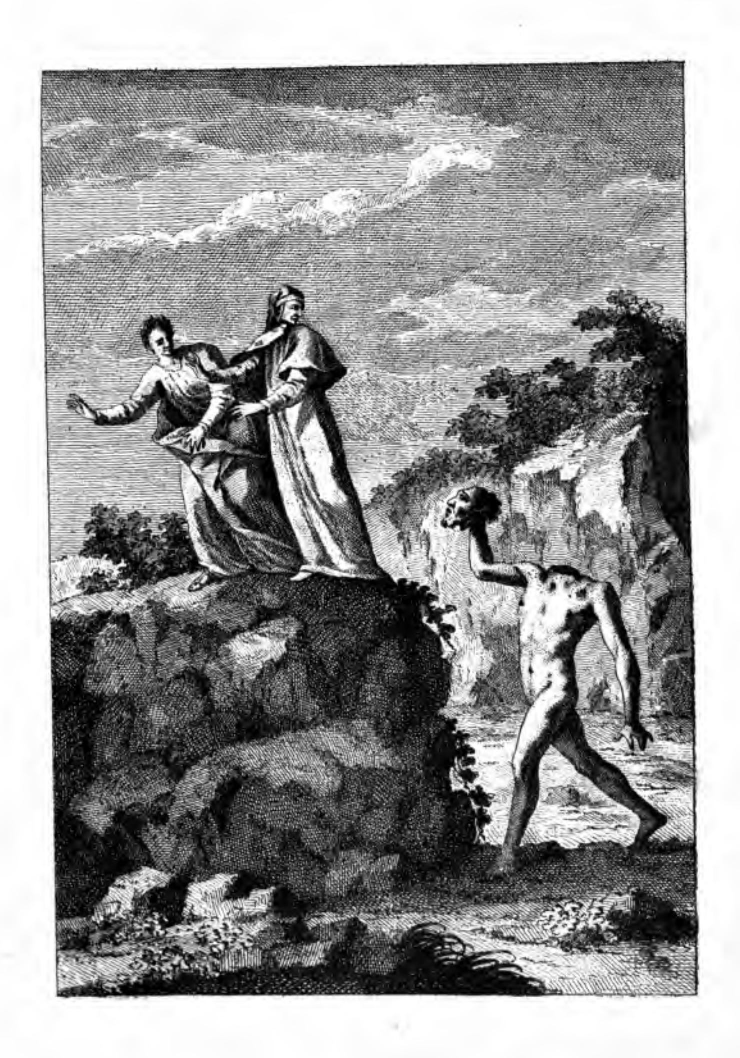
Quand elle eut parlé ainsi, la flamme s'éloigna; et le mouvement agité de sa cime aiguë exprimait sa douleur.

Nous traversâmes le pont, mon guide et moi, et nous arrivâmes près de la vallée où l'on fait payer l'amende éternelle à ceux qui sèment la discorde et la division parmi leurs semblables.

❦ ❦ ❦

CHANT VINGT-HUITIÈME

Qui pourrait, même après un travail opiniâtre, même avec des expressions dégagées des chaînes de la poésie, décrire éloquemment le spectacle de sang et de plaies cruelles qui s'offrit à mes yeux! Qui pourrait avec succès entreprendre cette tâche téméraire, et ne pas redouter l'insuffisance de notre langue et la médiocrité de notre esprit qui ne peut comprendre de si hautes connaissances! En vain on rassemblerait ceux qui furent frappés, en combattant contre les Romains, dans les plaines de la Pouille, cette contrée jouet de la fortune; en vain on réunirait les héros atteints du fer ennemi pendant la longue guerre où, sur la foi de Livius, historien véridique, il se fit une simple moisson d'anneaux de chevaliers; en vain on exhumerait les guerriers qui succombèrent sous le bras terrible de Robert Guiscard, ces soldats dont l'*ossuaire* remplit et les vallées de Cépérano, où les habitants infidèles manquèrent



10

de courage, et les prairies de Tagliacozzo, où le vieux Allard triompha par la ruse; tous ces infortunés, rendus à la vie, étaleraient à la fois leurs membres mutilés, qu'ils donneraient une faible idée de cet amas de plaies livides et de spectres sanglants que présente la neuvième vallée. L'image d'une tonne sans fond rappellerait peu fidèlement à la pensée le premier esprit que je rencontrai. Il était fendu depuis le menton jusqu'au fond des entrailles. Ses intestins retombaient sur ses jambes; on voyait les battements de son cœur, et ce ventricule où la nature prépare les sécrétions fétides. Je le considérais avec attention : alors il me regarda; et de ses mains s'entr'ouvrant encore la poitrine, il me dit : « Vois comme je suis fendu! vois comme Mahomet est déchiré! Devant moi est Aly en pleurs; il marche, la tête ouverte depuis le menton jusqu'au front. Tous les autres que tu aperçois ici ont aussi vécu sur la terre, et pour avoir semé des schismes et le scandale, ils sont ainsi fendus. Là derrière est un démon qui plonge de nouveau le tranchant de son épée dans les entrailles de tous tant que nous sommes, parce que nos blessures sont refermées quand nous reparaissons devant lui, après avoir parcouru tout le chemin des pleurs. Mais qui es-tu, toi qui restes oisif sur ce pont pour retarder peut-être d'un instant le supplice dû à tes propres accusations? » Mon maître répondit : Il n'a pas encore perdu la vie; aucune faute ne le conduit aux tourments. Il doit connaître les supplices de tous les cercles : moi qui suis mort, je suis chargé de le conduire. La vérité seule est sortie de ma bouche. »

A ces mots, une foule d'âmes qui entendirent ces paroles s'arrêtèrent pour me regarder, et la suprise leur fit un moment oublier leurs souffrances.

« Toi, qui dans peu reverras peut-être le soleil, dis donc à frère Dolcino qu'il ramasse des vivres, s'il ne veut pas être entouré dans des montagnes pleines de neige, s'y voir forcé d'abandonner au Novarais une victoire qu'il n'obtiendra pas autrement, et venir bientôt me rejoindre dans l'abîme. » Ainsi me parla Mahomet, après avoir quelque temps suspendu ses pas; puis il continua sa marche douloureuse. Un autre qui avait la bouche fendue, le nez coupé jusques aux yeux, et à qui il ne restait plus qu'une oreille, s'était arrêté devant moi tout surpris; il ouvrit sa bouche ensanglantée, et dit : « O toi qu'aucune faute n'a condamné à venir ici, et qui as dû voir la terre italienne, à moins qu'une trop grande ressemblance ne m'abuse, souviens-toi de *Pierre de Medicina*, si tu retournes jamais dans ces belles plaines qui descendent de Verceil à Marcabo, fais savoir aux deux citoyens les plus distingués de Fano, à Messer Guido et à Angiolello, que si notre prédiction, ici,

n'est pas vaine, ils seront précipités d'une barque, et noyés près de la Cattolica, par la trahison d'un cruel tyran. Dans l'immensité de la mer qui s'étend entre Chypre et Majorque, Neptune n'a jamais vu commettre un si grand crime par des pirates ou par la race des Grecs. Le traître de Rimini, que la perte d'un œil à rendu difforme, et qui gouverne cette terre malheureuse où tel qui est près de moi n'aurait jamais voulu porter ses pas, invitera ces deux infortunés à une conférence, et donnera un tel ordre, qu'il n'aura pas été nécessaire d'offrir des prières et des vœux pour apaiser les vents furieux de Focara. — Si tu veux que je rappelle ta mémoire dans le monde, dis-moi, lui répondis-je, quel est celui à qui la vue de Rimini fut si amère? » L'ombre alors porta la main à la figure d'un de ses compagnons, et lui ouvrit la bouche en criant : « Le voilà, mais il ne parle pas. Chassé de Rome, il détruisit les hésitations de César, en lui disant que celui qui a tout préparé, doit ne plus retarder son entreprise. » Oh! qu'il me paraissait souffrir avec sa langue tranchée, ce Curion, qui osa proférer un conseil si hardi! Un autre, qui avait les deux mains coupées, levait ses moignons dans l'air ténébreux, et présentant sa figure souillée de sang, criait : « Tu te souviendras aussi de Mosca; hélas! c'est moi qui dis : *La chose faite a une tête*, ce qui fut la source des malheurs de la Toscane. » J'ajoutai : « et la cause de la destruction de ta race. »

A ce reproche, l'ombre, accablée sous le poids d'une double douleur; se retira avec des transports de désespoir et de rage. Je continuai de repaître mes regards de cet horrible spectacle : il s'en offrit un surtout à mes yeux que je craindrais de retracer dans ce poème, sans autre preuve que mon témoignage, si je n'étais rassuré par ma conscience, cette compagne fidèle, dont la rectitude rend l'homme fort et vertueux. Je vis un de ces coupables (je crois le voir encore) marcher, avec le triste troupeau, comme tous les autres, mais privé de sa tête. Il la tenait à la main suspendue comme une lanterne dont il semblait s'éclairer. Cette tête nous regardait, et la bouche disait : « Hélas! » Comment peut-il se trouver deux corps en un seul, et une seule âme en deux corps? L'inventeur de tels supplices sait, lui seul, comment ils peuvent s'accorder avec les lois de la nature.

Quand il fut arrivé près du pont, le damné souleva sa tête pour me faire mieux entendre ces paroles lamentables : « Vois ma douleur cruelle, toi qui, pendant ta vie, peut visiter l'empire des morts! as-tu jamais été témoin d'un tourment plus affreux? Apprends, si tu veux parler de moi, que je fus Bertrand de Born, qui donnai des conseils funestes au roi Jean. J'armai le fils contre le père : Achitofel n'excita pas, par de plus lâches instigations,

Absalon contre David. Parce que je divisai des êtres nés pour vivre tendrement unis, je porte ma tête séparée de mon principe, qui reste dans ce tronc informe. C'est ainsi que le talion, mon châtiment, retrace ma conduite criminelle. »

CHANT VINGT-NEUVIÈME

La foule de ces malheureux, leurs blessures cruelles avaient tellement rempli mes yeux de larmes, que je désirais trouver le loisir de les répandre; mais Virgile me dit : « Que regardes-tu encore? pourquoi ta vue s'obstine-t-elle à considérer ces ombres mutilées? Tu ne t'es pas laissé abattre par cette compassion dans les autres vallées. Si tu voulais compter ces âmes, pense que cette enceinte a vingt-deux milles de tour; déjà la lune est sous nos pieds; le temps qui nous est accordé n'est pas long : tu dois voir bien d'autres tourments que tu ne vois pas encore. » Je répondis : « Si tu avais observé la cause de mon attention, tu m'aurais peut-être permis de rester quelques moments de plus. » Je parlais ainsi en suivant les pas de mon guide qui continuait d'avancer.

J'ajoutai : « Je crois que, dans cette enceinte de terreur où je fixais mes yeux, une ombre de ma famille pleure la faute qui là-haut est si cruellement expiée. — Que ta pensée, me dit mon maître, ne se porte pas plus longtemps sur cet esprit; ne songe qu'à me suivre, et qu'il reste où il a mérité d'être puni. Je l'ai vu au pied du pont te montrer au doigt, et te menacer fortement : j'ai entendu qu'on le nommait *Géri del Bello.* Tu étais alors si occupé de celui qui défendit Hautefort, que tu n'as pas regardé de ce côté; ensuite Géri a disparu. — O mon guide! dis-je, la mort violente qu'il a reçue, et qui n'a pas été vengée par un seul des siens dont l'honneur ait élevé l'âme, l'aura rendu dédaigneux pour moi; il se sera éloigné sans me parler, mais ce noble dédain redouble ma tendresse pour lui. »

Nous parlions ainsi en descendant au pont d'où l'on verrait l'autre vallée tout entière, si un plus grand jour l'éclairait. Arrivés à ce dernier cloître de *Malébolge*, nous pûmes déjà distinguer les reclus qui l'habitaient. Des gémissements si poignants vinrent me frapper, que je fus obligé de couvrir mes oreilles avec mes mains.

Là régnaient des contagions comparables à celles que présenteraient, dans le mois consacré à Auguste, les hospices réunis de Valdichiana, les Maremmes empestées et les plaines méphitiques de la Sardaigne : il sortait de cet abîme une odeur empoisonnée, semblable à celle qui s'exhale des plaies gangrenées. Nous descendîmes, en marchant à gauche, dans le fond de cette vallée, où la justice infaillible du souverain Maître, accomplissant son terrible ministère, punit les faussaires qu'elle a enregistrés, là même, sur son livre ineffaçable. Je ne crois pas qu'on ait pu éprouver une plus vive douleur à l'aspect du tableau hideux de la maladie qui attaqua le peuple d'Égine [60], quand l'air infecté de miasmes pestilentiels fit périr les animaux jusqu'au dernier insecte, et réduisit ces nations antiques, suivant le témoignage des poètes, à retrouver dans une fourmilière les moyens de se reproduire.

Je voyais ces esprits languir en tas divers, étendus dans cette vallée obscure ; l'un était couché sur le ventre, celui-là gisait sur les flancs de son compagnon ; un autre rampait péniblement dans la contrée ténébreuse. Nous marchions à pas lents, sans parler, écoutant et regardant ces malheureux qui ne pouvaient se dresser sur leurs pieds. Je vis deux coupables qui se prêtaient un appui mutuel, comme ces vases qu'on place l'un sur l'autre pour réchauffer les aliments.

Ces ombres étaient couvertes de croûtes lépreuses, de la tête aux pieds. Tous ces esprits, plus agiles que le valet qui, pressé par son maître, ou provoqué par le sommeil, promène avec rapidité l'étrille sur les flancs du coursier, enfonçaient leurs ongles aigus dans cette lèpre que d'insupportables démangeaisons leur faisaient gratter avec rage. Mais, ô vain secours ! leur peau encroûtée tombait par lambeaux sous leurs doigts, comme on voit tomber, sous le couteau de celui qui l'apprête, les longues écailles d'un scare ou d'un autre poisson.

Mon guide adressa ces mots à une de ces ombres : « O toi qui t'écorches si cruellement de tes propres mains, dont tu sembles faire des tenailles, dis-moi, compte-t-on quelques Italiens parmi ceux d'entre vous qui sont condamnés à ce supplice ? Réponds, et puissent tes ongles supporter ce travail éternel ! » Un esprit répondit en pleurant : « Nous deux que tu vois si difformes, nous sommes Italiens ; mais toi, qui es-tu, toi qui nous as adressé une demande ? — Je suis chargé, dit mon guide, de conduire cet être encore vivant, de degré en degré, et de lui faire parcourir tout l'empire infernal. » Les deux esprits cessèrent de s'appuyer l'un sur l'autre, et, dans un état de tremblement convulsif, se tournèrent vers moi, ainsi que plusieurs qui avaient pu entendre les paroles du Sage. Mon maître s'approcha, et me dit ces mots :





« Maintenant, entretiens ces esprits en liberté. » Alors, sur son commandement, je m'exprimai en ces termes : « Que votre nom ne s'efface pas dans le monde mortel, mais qu'il voie mille révolutions de l'astre du jour! Qui êtes-vous? quel pays vous a vus naître? Que votre supplice insupportable ne vous détourne pas de me parler avec confiance! » Un d'eux répondit : « Je naquis à Arezzo, et Albert de Sienne me fit condamner aux flammes : cependant ce n'est pas l'arrêt des hommes qui m'a conduit ici. Il est vrai que je dis à Albert, mais en riant : « Je saurais prendre mon vol dans les airs. » Ce dernier, qui avait du zèle et peu de lumières, me pria de l'initier dans cette science, et ce fut seulement parce que je n'avais pas formé un nouveau Dédale, qu'il me fit brûler par celui qui le reconnaissait pour son fils : c'est pour m'être livré à l'alchimie, que l'infaillible Minos m'a condamné à rouler dans la dixième vallée. »

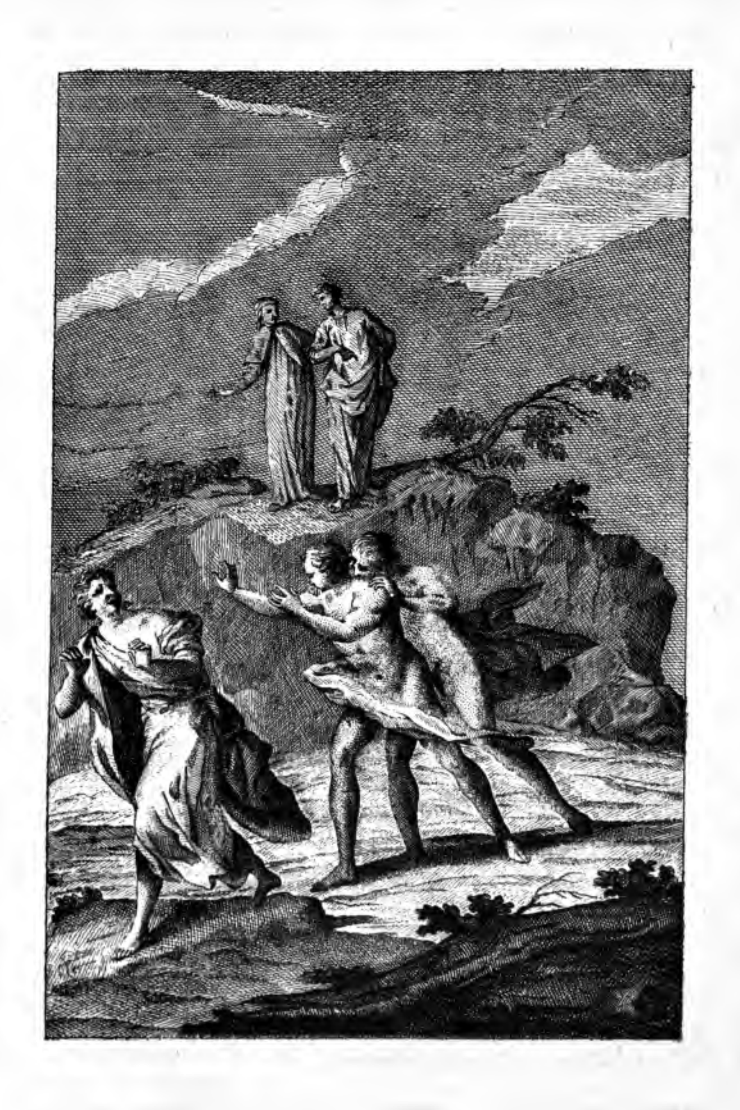
Je dis alors au poète : « Fut-il jamais une nation plus vaine que la nation siennoise? Non, certes, pas même la nation française! L'autre lépreux, qui m'entendit ainsi parler, répondit à mes paroles : « Exceptes-en Stricca, qui sut faire des dépenses si modérées, et Nicolas qui, dans la ville où l'on a conservé cet usage, inventa *la riche coutume* d'assaisonner les faisans avec des épices. Exceptes-en la folle société dans laquelle Ceccia d'Asciano dissipa le revenu de ses bois et de ses vignes, et celle où l'Abbagliato montra son grave esprit de prudence. Veux-tu savoir qui te seconde ainsi contre les Siennois? considère-moi bien, tu reconnaîtras ma figure qui te répondra; je suis l'ombre de Capocchio; c'est moi qui falsifiai les métaux dans des opérations alchimiques : tu dois te souvenir, si je ne m'abuse, que j'ai toujours été un singe très adroit. »

CHANT TRENTIÈME

QUAND Junon, jalouse de Sémélé, ne craignit pas de persécuter si souvent cette princesse du sang thébain, Atamas devint si insensé que, voyant son épouse s'approcher avec ses deux fils dans ses bras, il cria : « Tendons les filets, que je prenne la lionne et ses lionceaux! » Aussitôt il avança ses bras cruels, saisit celui de ses enfants qui se nommait Léarque, le fit tourner plusieurs fois dans

les airs, et le brisa contre un rocher : alors la mère se précipita dans les eaux avec son autre fils. Quand la fortune voulut abaisser la grandeur des Troyens et leur puissance qui montrait tant d'audace, et que le royaume et le souverain furent anéantis, Hécube, languissante, désolée et captive, après avoir vu périr Polyxène, et avoir trouvé, sur le bord de la mer, le corps de son fils Polydore, éprouva d'affreux déchirements, et fit entendre les aboiements forcenés d'une chienne, tant la douleur avait renversé ses esprits. Mais ni les cruautés des Thébains, ni celles que les Troyens, dans l'une et l'autre catastrophe, exercèrent sur des animaux ou sur des hommes, ne peuvent être comparées aux fureurs de deux âmes nues qui couraient en mordant ce qu'elles rencontraient, comme fait le pourceau à qui son toit vient d'être ouvert. L'une de ces âmes accourut près de Capocchio, lui asséna sur la nuque des coups violents, le renversa, et, le tirant à elle, lui fit labourer avec son ventre le sol âpre et sauvage. L'habitant d'Arezzo, qui en fut tout tremblant de frayeur, me dit : « Ce furieux est Gianni Schicchi, dont la rage va accommodant ainsi ce qu'elle rencontre. » Je répondis : « Si cette autre âme ne vient te déchirer de ses affreuses morsures, peux-tu me dire qui elle est, avant qu'elle disparaisse? » Il reprit ainsi : « C'est l'âme antique de cette scélérate Myrrha qui, contre les lois de l'amour honnête, devint amie de son père. Pour commettre son crime elle emporta un déguisement, comme cet autre qui est plus loin, dicta, au nom de Buoso Donati, pour posséder la reine du haras, un faux testament auquel il donna les formes légales. »

Après que ces deux furieux, qui avaient arrêté ma vue, eurent continué leur course impétueuse, je me retournai pour considérer les autres coupables; j'en vis un dont le corps, s'il avait été tranché là où l'aine se termine, aurait eu la forme d'un luth. Une hydropisie qui, par l'effet d'une humeur funeste, avait détruit toutes les proportions du visage et des flancs, tenait entr'ouvertes les lèvres de ce damné : il ressemblait à l'homme qui, défiguré par les ravages de l'étisie, rapproche péniblement, dans sa soif dévorante, une lèvre du menton, et l'autre de son nez. L'âme s'écria : « O vous qui êtes exempts de peines dans ce monde misérable, et je ne sais pourquoi, regardez le supplice de maître Adam! Pendant ma vie, j'ai possédé tout ce que j'ai désiré, et maintenant, hélas! je soupire après une goutte d'eau. Les ruisseaux qui, du Casentin, portent leurs ondes à l'Arno par des canaux frais et délicieux, me sont toujours présents, et ce n'est pas en vain : leur souvenir me dessèche plus que le mal qui décharne mes traits. La justice sévère qui me punit m'offre, dans le lieu même où j'ai péché, l'image que poursuit mon stérile désir. C'est à Roména que





j'ai falsifié la monnaie frappée au coin de Baptiste; et, là-haut, ce crime me fit condamner aux flammes. Au moins, que n'aperçois-je ici les ombres barbares de Guido d'Alexandre et de leur frère! je donnerais, pour les voir sur ce sol brûlant, l'eau limpide de *Fonte-Branda*[61]. S'il faut en croire les âmes pleines de rage qui ont le privilège de parcourir ce cercle empesté, un d'eux est déjà parmi nous. Mais que me fait son supplice, à moi qui ai les membres appesantis? S'il m'était accordé d'avancer d'un doigt en cent années, je me serais déjà mis en chemin pour chercher ce monstre dans cette vallée qui compte onze milles de long, et n'a pas moins d'un demi-mille de large. C'est à cause d'eux que je suis associé à cette odieuse famille; ce sont eux qui m'ont ordonné de frapper des florins à trois carats d'alliage. »

Je l'interrompis en lui disant : « Qui sont ces deux abjects couchés à ta droite, et qui fument comme des mains mouillées pendant l'hiver? » Il répondit : « J'ai trouvé ces ombres ici, quand je suis tombé dans cet abîme; depuis ce temps elles sont restées immobiles, et je ne crois pas qu'elles puissent se mouvoir jamais. L'une est la perfide qui accusa Joseph; l'autre, le fourbe Sinon, ce Grec de Troie. Une fièvre aiguë leur fait exhaler cette vapeur putréfiée. » Le dernier, indigné de s'entendre appeler d'un nom si infâme, frappa de son poing le ventre durci de l'hydropique, et le fit résonner comme un tambour. Maître Adam répondant par un coup sur la figure de Sinon, et qui ne parut pas moins violent, lui adressa ces mots : « Quoiqu'il me soit pénible de remuer mes membres engourdis, j'ai encore le bras prompt à frapper. — Pourquoi, dit le fils de Sisyphe, quand tu marchais aux flammes, ne l'avais-tu pas si dispos? Tu l'avais plus libre quand tu battais tes florins. — Tu dis ici la vérité, reprit l'hydropique; mais tu ne la dis pas de même aux Troyens, lorsqu'on te somma de la dévoiler. — Moi, reprit Sinon, j'ai dit une fausseté, oui, mais toi tu as falsifié la monnaie. Je suis ici pour un seul crime, et toi pour plus de forfaits qu'aucun autre démon. — Parjure, souviens-toi du cheval, répliqua le coupable au ventre tendu; que ton supplice soit de savoir que tout le monde connaît ta perfidie. — Et toi, dit le Grec, languis avec cette soif qui brûle ta langue, et cet amas d'eau qui, comme une muraille, te dérobe la vue du reste de ton corps. — Ta bouche, repartit le monnayeur, ne s'ouvre que pour proférer des paroles criminelles : si j'ai soif, si mon ventre est ainsi gonflé, tu es dévoré de cette fièvre qui te consume, et qui te fait exhaler une vapeur putride : il ne faudrait pas t'inviter longtemps à lécher le miroir de Narcisse. »

J'étais occupé à les entendre, quand mon maître me dit : « Continue donc d'écouter : pour rien, je te chercherais querelle. »

Lorsque mon guide m'eut parlé de ce ton de colère, je me retournai vers lui plein d'une honte dont je n'ai pas perdu le souvenir. Tel que celui qui, voyant dans son sommeil un malheur fondre sur lui, désire que le trouble qui le tourmente ne soit qu'une vaine illusion, et fait des vœux pour n'avoir point à gémir de cette image mensongère, de même, de ma pensée, je désirais m'excuser; mais en même temps mon désir secret était entendu sans que je susse quel pouvoir le révélait à mon maître. Il me dit : « Moins de confusion demanderait grâce pour une faute plus grave que la tienne. Point de tristesse; et si jamais tu rencontres des ombres engagées dans de semblables rixes, n'oublie pas que je suis près de toi; c'est une action basse de les écouter. »

CHANT TRENTE ET UNIÈME

Mon guide venait de m'adresser des reproches qui m'avaient fait rougir de honte; mais ses dernières paroles apportaient des consolations dans mon âme. Ainsi la lance qu'Achille avait reçue de son père, faisait des blessures qu'elle avait le don de guérir.

Nous quittâmes cette triste vallée, en marchant, sans parler, sur le bord qui l'environne : là, le jour n'avait pas tout à fait disparu; la nuit n'avait pas déployé ses voiles : cependant ma vue s'étendait peu autour de moi. En cet instant retentit un cor dont le son aurait étouffé celui du tonnerre : Je dirigeai toute la puissance de mes yeux vers le point d'où partait ce son effroyable. Le bruit du cor de Roland ne fut pas si terrible après la bataille sanglante où Charlemagne perdit le fruit d'une guerre sacrée. J'avançai la tête, et il me sembla voir plusieurs tours élevées.

Je dis à mon maître : « Quelle est cette Terre? » Il me répondit : « Ton œil veut pénétrer trop avant; aussi, à travers ces ténèbres épaisses, il en impose à ton imagination abusée. Quand tu seras arrivé, tu verras combien les sens nous trompent à une grande distance : mais marche plus vite. » Il me prit alors par la main, et me dit d'une voix douce : « Avant d'approcher davantage, apprends, afin d'en être moins étonné, que ce ne sont pas là des

tours, mais des géants qui sont autour du puits infernal, et que tu vois depuis les pieds jusqu'au milieu du corps. »

De même que l'œil, quand la vapeur se dissipe, peu à peu distingue ce qu'elle cachait à notre vue; de même à mesure que je m'avançai davantage à travers l'air épais et obscur, et que j'approchai de plus près, mon erreur s'évanouit, mais je sentis accroître mon épouvante. Tels que des tours couronnent Montéreggione, célèbre par ses murailles arrondies, tels les horribles géants, que Jupiter, du haut du ciel, menace encore lorsqu'il lance le tonnerre, vus jusqu'à mi-corps, semblaient flanquer de tours menaçantes le bord qui environne le dernier abîme. Je distinguais les traits, les épaules, la poitrine, une partie des flancs de l'un deux, et ses bras tombant le long des côtes. Lorsque la nature cessa de créer de tels monstres, elle mérita sans doute des éloges; elle enlevait à Mars de terribles instruments de guerre; elle ne se repent pas, il est vrai, de continuer à créer des éléphants et des baleines; mais on peut voir à l'aide de sages réflexions, combien elle est juste et discrète : en effet, là où l'esprit et l'intelligence savent se joindre à la puissance et à la méchanceté, les efforts des hommes ne peuvent opposer aucune résistance.

Le visage de ce géant présentait la longueur et la largeur de la pomme de pin de Saint-Pierre, à Rome. Ses autres membres étaient dans la proportion d'une face aussi monstrueuse. Le bord qui couvrait la partie inférieure de son corps, en laissait découvrir assez pour que trois habitants de la Frise, élevés l'un sur l'autre, se fussent vantés en vain d'atteindre à la chevelure de cet orgueilleux rebelle, puisque l'on comptait plus de trente grands palmes, du point où s'attache le manteau jusqu'au bord du puits infernal. La bouche formidable, qui ne peut chanter des psaumes plus doux, cria : « RAPHE LMAI AMEC HZA BIALMI[62]. — Ame insensée, lui dit mon guide, cherche un vain amusement dans le son de ce cor; exhale ainsi ta fureur, quand la colère ou une autre passion vient te dominer! Ame perverse, si tu ignores où ce cor est suspendu, cherche le long des muscles de ton cou, tu trouveras la courroie qui soutient ce fatal instrument : remarque donc qu'il décrit un cercle autour de ton énorme poitrine. » Mon maître me dit ensuite : « Voilà Nembrot, il s'accuse lui-même; c'est depuis qu'il manifesta son arrogante inexpérience, qu'on ne parle plus une seule et même langue dans le monde. Laissons-le, ne perdons pas nos paroles : le langage des hommes lui est aussi inconnu que le sien l'est à toute la terre. »

Nous fîmes un détour à gauche, et, à la portée du trait, nous trouvâmes un géant plus grand et plus redoutable. Je ne saurais dire quelle main invincible a pu garotter un tel monstre; mais

une chaîne qui assujettissait sur sa poitrine son bras gauche, et sur ses reins son bras droit, le tenait lié depuis le cou jusqu'à cette moitié du corps que l'on pouvait apercevoir, et se repliait cinq fois autour de ses flancs. « Ce superbe géant, dit mon guide, voulut éprouver sa puissance contre celle du grand Jupiter, et voilà quelle fut sa récompense : il s'appelle Éphialte ; il s'abandonnait aux accès de son audace téméraire, quand les géants intimidèrent les dieux ; il ne peut plus mouvoir ces bras qui lui servirent à entasser les montagnes. — Je voudrais, repris-je, voir, s'il se peut, Briarée, ce géant que l'on dit d'une hauteur si démesurée. » Mon guide répondit : « Tu verras Antée près d'ici ; il est libre, et parle intelligiblement : c'est lui qui nous déposera au fond du dernier abîme. L'autre que tu demandes est plus éloigné, mais il est tel qu'Éphialte, et enchaîné comme lui : il a seulement un aspect plus féroce. » A ces mots Éphialte secoua ses chaînes : jamais un tremblement de terre, qui ébranle une tour énorme, ne fit entendre un bruit aussi terrible. Alors je craignis plus que jamais la mort, et l'effroi allait m'anéantir, si je ne me fusse souvenu que le géant avait les mains garottées.

Nous continuâmes de marcher, et nous vîmes Antée dont le corps, sans comprendre la tête, dépassait le gouffre de cinq aunes. Mon maître parla ainsi : « O toi qui fis un butin de mille lions dans la vallée fortunée où Scipion se couvrit de gloire et mit en fuite Annibal et les siens, il paraît qu'on croît que tu aurais donné la victoire aux fils de la terre, si tu avais accompagné tes frères à la haute guerre contre les dieux : ne dédaigne pas de t'abaisser et de nous déposer là où le Cocyte est couvert de glaces ! Ne me fais appeler ni Titye ni Tiphée. Celui que je conduis peut rassasier ton âme avide de renommée : abaisse-toi, et ne tords pas ainsi ton visage. Oui, il peut parler de toi dans le monde, celui-ci qui est vivant, et destiné à une longue carrière, si la grâce ne l'appelle pas à elle avant le temps. » Alors le géant étendit sur mon guide ces mains qui pressèrent si rudement Hercule. Le sage Romain me dit, quand il se sentit saisir ainsi : « Fais en sorte que je puisse te tenir fortement. » Et il me serra contre lui tellement que nos corps ne formaient qu'un faisceau. Tel que la Garisende, si on la considère du côté où sa cime inclinée inspire tant d'effroi, paraît prête à se renverser, quand il passe un nuage au-dessus de ses créneaux, tel me sembla le formidable Antée, quand je le vis abaisser ses bras. J'avoue qu'alors j'aurais préféré toute autre voie : mais il nous porta légèrement au fond de l'abîme qui renferme Lucifer et Judas. A peine nous eut-il déposés, qu'il se releva comme le mât d'un vaisseau.

CHANT TRENTE-DEUXIÈME

Si je savais composer des vers d'un ton âpre et rauque, comme il conviendrait d'en offrir ici pour décrire le puits sur lequel s'appuient tous les autres cercles, j'exprimerais le suc de ma pensée avec plus de force; mais, puisque ce don m'est refusé, ce n'est pas sans crainte que je me hasarde à retracer ce que j'ai vu. La description du centre de l'univers ne peut être ni un jeu futile, ni l'entreprise d'une langue qui ne sait encore que balbutier. Femmes, qui avez aidé Amphion à élever les murailles de Thèbes, accordez-moi votre généreuse assistance, et que mes chants s'élèvent à la hauteur du sujet. O race maudite de coupables, qui habitez ce lieu dont il est si difficile de présenter un tableau fidèle, que n'avez-vous été, dans le monde, des brebis et des chèvres!

Quand nous fûmes parvenus dans le puits obscur, plus bas que le sol où reposaient les pieds du géant, je considérai les hauts retranchements de l'abîme, et j'entendis qu'on me disait : « Prends garde à tes pas, évite de fouler aux pieds la tête des misérables accablés qui ont été tes frères. » Je me tournai, et je m'aperçus que je marchais sur un lac glacé qui ressemblait plutôt à un cristal qu'à un fleuve. Le Danube qui traverse l'Autriche, et le Tanaïs qui roule ses eaux sous un ciel encore plus rigoureux, n'entravent pas leur cours d'une enveloppe aussi épaisse. Les monts Tabernick et Pierra Piana s'écrouleraient sur ce lac, qu'on n'entendrait pas à sa surface le moindre craquement.

De même qu'on voit la grenouille qui coasse, la tête hors des marais, à l'époque de l'année où la villageoise pense à glaner, de même on voyait les ombres livides sous cet hiver éternel, plongées dans la glace jusqu'à cette partie du visage où se signale la honte, et imitant, en faisant claquer leurs dents, le bruit du bec de la cigogne. Elles avaient toutes la tête renversée en avant; le froid qu'elles éprouvaient et la douleur dont elles étaient pénétrées se manifestaient par ce choc de leurs dents et le gonflement de leurs yeux.

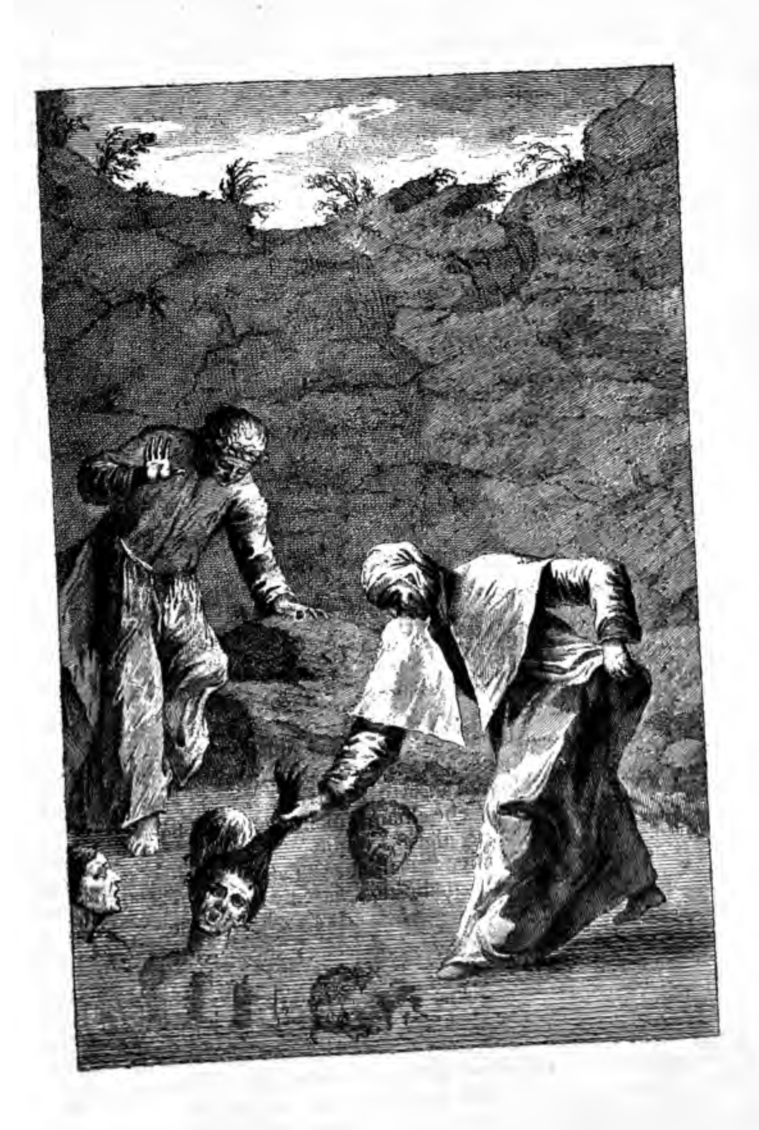
Quand j'eus observé quelque temps ce spectacle, je regardai à mes pieds, et je vis deux ombres qui se serraient si étroitement, que leurs chevelures étaient confondues. « Dites-moi; qui êtes-vous, m'écriai-je, ô vous qui vous étreignez si fort? » Ces ombres élevèrent la tête, mais leurs yeux étaient baignés de larmes qui,

tombant sur leurs cils, y restèrent tout à coup, condensées par la glace : bientôt elle rapprocha encore les deux coupables, en les resserrant ensemble visage contre visage : jamais un lien de fer n'a plus fortement tenu appliqué le bois contre le bois. La fureur des ombres fut telle, qu'elles s'entre-heurtèrent comme deux béliers.

Une autre âme, à qui le froid avait fait tomber les oreilles, et qui inclinait sa face humiliée, me dit : Pourquoi te mires-tu en nous? veux-tu savoir qui sont ces deux esprits? Ils naquirent, ainsi que leur père Albert, dans la vallée d'où descend le Bisenzio; ils sont aussi fils de la même mère, et tu parcourras toute l'enceinte de Caïn avant de trouver une ombre qui ait plus mérité qu'eux d'être abreuvée de l'amertume du bouillon de glace. Je n'en excepte pas celui à qui Artus fit dans le flanc une si large blessure que les rayons du soleil traversèrent son corps, ni Focaccia, ni celui qui avec sa tête m'empêche de voir plus avant, et qui fut appelé Lassolo Mascheroni. Si tu es Toscan, tu dois connaître ce dernier. Pour que tu n'aies pas à m'interroger davantage, apprends que je suis Camiccione de Pazzi : j'attends Carlino, qui vienne ici montrer un être plus méprisable que moi. »

Je vis beaucoup d'autres visages que le froid avait rendus violets; aussi le souvenir de cet étang me pénétrera-t-il toujours d'horreur.

Je m'avançais ainsi vers le centre où tendent tous les corps graves, et je tremblais de crainte dans ces ténèbres perpétuelles. En marchant parmi ces ombres impies, j'ignore si ce fut un effet de ma volonté, du destin ou du hasard, mais mon pied heurta fortement contre une tête. L'âme cria en pleurant : « Pourquoi m'insultes-tu? si tu ne viens pas venger la journée de Monte-Aperto, pourquoi me frappes-tu? » Je dis alors : « O mon maître! attends-moi, que j'éclaircisse un doute auprès de cette ombre; puis nous avancerons aussi vite que tu voudras. » Mon guide s'étant arrêté, je dis à celui qui blasphémait encore : « Qui est-tu, toi qui me fais de tels reproches? » Il reprit : « Mais qui es-tu toi-même, toi qui marches dans le cercle d'Anténor en frappant les visages des autres si rudement que, quand même tu serais vivant, tu aurais encore frappé trop fort? » Je répondis : « Je suis vivant, et il peut t'être agréable, si tu es avide de quelque renommée, que je place ton nom avec ceux que j'ai déjà recueillis. — Moi! s'écria-t-il, je désire le contraire, et même retire-toi; ne me donne plus de sujets de plaintes : tu ne sais pas bien flatter sur ce marais. » Je saisis alors le coupable à la nuque, et je dis : « Il faudra bien que tu parles, ou il ne restera pas un cheveu sur cette tête. — Eh bien! reprit-il, arrache mes cheveux, foule ma tête aux pieds, tu ne sauras jamais qui je suis. » L'esprit aboyait en renversant sa





tête en avant, et j'avais déjà la main remplie des débris de sa chevelure, quand un autre cria : « Qu'as-tu donc, Bocca? il ne te suffit pas de grincer les dents, il faut que tes aboiements nous importunent. Quel démon te tourmente! — Maintenant, repris-je, il m'est indifférent que tu parles, traitre maudit; à ta honte, je porterai de vraies nouvelles de toi. — Va-t'en, répondit-il, raconte ce qu'il te plaira de raconter; mais si tu sors d'ici, n'oublie pas celui qui vient d'avoir une langue si prompte à me trahir; il pleure en ce lieu l'argent qu'il a reçu des Français; tu pourras dire : J'ai vu Buoso da Duera, là où les pécheurs sont dans l'étang glacé. On te demandera peut-être qui tu as vu encore : eh bien, tu as à ta droite Beccheria, dont Florence a fait tomber la tête : je crois que plus loin sont plongés Gianni del Soldaniero. Ganellone et Tribaldello qui, trahissant les siens, livra, pendant leur sommeil, la porte de Faenza. »

Nous quittâmes cette ombre, et nous vîmes deux damnées dans une fosse, où la tête de l'un dominait et couvrait celle de l'autre : comme un homme affamé dévore du pain, le premier dévorait la tête de son compagnon, là où le cerveau s'unit à la nuque; il lui rongeait le crâne, comme autrefois Tidée se plut, par vengeance, à broyer sous sa dent le crâne de Ménalippe. Je m'exprimai en ces termes : « O toi qui montres un acharnement de bête féroce contre celui que tu manges, dis-moi quelle est la cause de ta fureur! Lorsque je saurai qui vous êtes tous deux, quel est son crime et à quel point tu as droit de te livrer à une si terrible représaille, je citerai ton nom dans le monde, si la langue avec laquelle je parle ne se dessèche pas. »

❧ ❧ ❧

CHANT TRENTE-TROISIÈME

Le pécheur détourna sa bouche du féroce repas; et, après l'avoir essuyée aux cheveux de la tête qu'il avait rongée par derrière, il commença ainsi : « Tu veux que je renouvelle cette rage désespérée dont le souvenir m'accable avant même que je parle; mais si mes paroles sont une semence qui porte pour fruit l'infamie du traître que je ronge, tu me verras parler et pleurer à la fois. Je ne sais qui tu

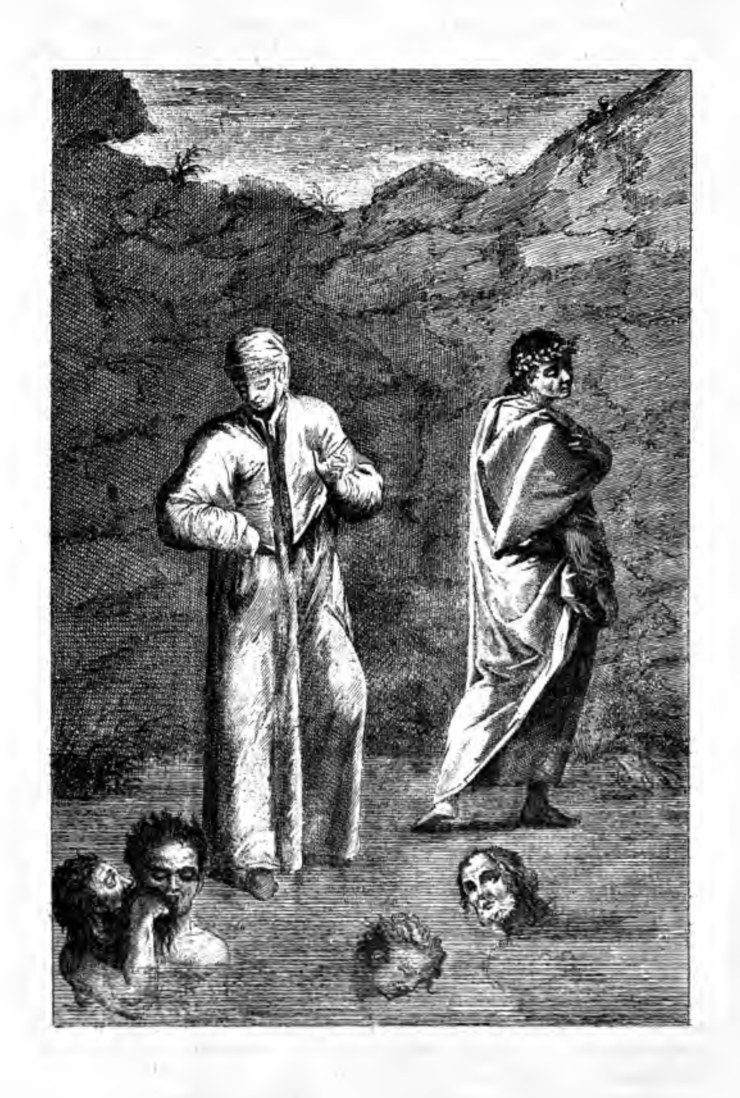
es, ni sous quels auspices tu es venu jusqu'ici; à ton langage, tu me parais Florentin. Apprends que je fus le comte Ugolin; celui-ci est l'archevêque Ruggieri; je te dirai pourquoi je lui suis un tel voisin. Il est inutile de répéter que, malgré ma confiance en lui, victime de ses affreux soupçons, je fus saisi et dévoué à la mort : mais ce que tu ne sais pas, c'est combien cette mort fut atroce; tu vas en entendre le récit, et tu sauras si ce monstre a mérité ma haine. A travers les soupiraux de la tour, à qui, depuis mon supplice, on a donné le nom de *Tour de la faim*, et où tant d'autres seront enfermés après moi, une légère ouverture m'avait déjà, plusieurs fois, fait apercevoir la clarté du jour, lorsque j'eus un songe funeste qui déchira pour moi le voile de l'avenir.

« Ruggieri me paraissait être mon seigneur et mon maître; il poursuivait un loup et ses louveteaux vers la montagne qui dérobe aux Pisans la vue de l'État de Lucques. Il chassait devant lui les Gualandi, les Sismondi et les Lafranchi précédés eux-mêmes de chiennes maigres, affamées et dressées par des mains habiles. En peu de temps le loup et ses petits me parurent fatigués, et les chiennes semblaient, de leur dent aiguë, leur fendre le flanc.

« Quand je fus éveillé, avant l'aurore, j'entendis mes fils, qu'on avait emprisonnés avec moi, pleurer, en dormant encore, et demander du pain. Tu es bien cruel, toi, si tu ne gémis du triste sort qui m'était annoncé; et si tu ne verses pas de larmes, de quoi peux-tu donc pleurer?

« Déjà nous étions debout : déjà approchait l'heure où l'on avait coutume d'apporter notre nourriture; chacun de nous était tourmenté de noirs pressentiments, funeste effet de notre songe. J'entendis clouer les portes de l'horrible tour : je regardai mes enfants sans parler : je ne pleurais pas, tant je me sentis en dedans devenir de pierre. Mes fils pleuraient; mon jeune Anselme me dit : « Pourquoi nous regardes-tu ainsi, mon père? Qu'as-tu « donc? » Je ne pleurai pas encore, et je ne répondis pas tout ce jour et la nuit qui le suivit jusqu'au lendemain, lorsqu'un autre soleil vint éclairer le monde. A peine un faible rayon eut-il pénétré dans la prison de douleurs, que je vis sur la figure de mes quatre enfants les mêmes symptômes d'épuisement qui devaient altérer mon visage. De rage, je me mordis les deux mains. Mes fils, pensant que je faisais ainsi pour manger, se levèrent et me dirent : « O mon père! notre douleur sera moins affreuse, si tu manges de nous : tu nous as donné ces chairs misérables, eh bien, tu les reprends!... »

« Je m'apaisai alors pour ne pas redoubler leur désespoir. Ce jour et le suivant, nous restâmes tous dans un morne silence. Ah!





terre insensible, pourquoi ne t'es-tu pas entr'ouverte? Nous avions atteint le quatrième jour; Gaddo vint tomber à mes pieds, en me disant : « *Mon père, est-ce que tu ne viens pas à mon secours?* » et il expira. Comme tu me vois en ce moment, je vis les trois autres s'éteindre, un à un, entre le cinquième et le sixième jour. La vue troublée par mon état de faiblesse, je roulai sur eux, presque sans connaissance, et je les appelai encore deux jours après leur mort. Ensuite la faim eut plus de pouvoir que la douleur. »

A peine Ugolin eut-il parlé qu'il reprit le misérable crâne, auquel, en tordant les yeux, il donna, avec la fureur d'un chien, des coups de dents qui pénétrèrent jusqu'à l'os.

Ah! Pise, la honte des nations répandues sur ce beau pays ou le *si* résonne, puisque tes voisins sont trop lents à te punir, que la Capria et la Gorgona se détachent de la mer, et que, venant former une digue à l'embouchure de l'Arno, elles fassent refluer ses eaux pour engloutir tous tes habitants! Si le comte Ugolin était accusé d'avoir livré tes châteaux, tu ne devais pas vouer ses enfants à un tel supplice. O nouvelles Thèbes, leur âge rendait innocents Uguccion, Brigata, et les deux que j'ai déjà nommés!

Nous avançâmes, et nous vîmes d'autres ombres plongées dans le froid éternel, mais dont la tête était renversée en arrière. Les larmes qui avaient inondé d'abord leurs joues ne permettaient pas à d'autres larmes de couler : la douleur, trouvant un obstacle dans les yeux fermés par la glace, était forcée de retourner sur elle-même, et redoublait le supplice; enfin, les pleurs cherchant à s'échapper étaient arrêtés sur les cils comme des visières de cristal, et de nouvelles larmes remplissaient toute la cavité de l'œil.

Quoique le froid qui règne dans ce lieu ne fît plus sur ma figure une impression douloureuse, de même qu'il cesse d'offenser une partie de notre corps endurcie par la fatigue, cependant il me parut que je sentais un air refroidi qui frappait mon visage. Je dis à mon maître : « Qui produit donc ce vent? est-ce qu'ici toutes les vapeurs ne sont pas éteintes? » Et lui à moi : « Tes yeux te feront promptement la réponse, et tu connaîtras la cause de ce vent. » Alors un des malheureux de la croûte glacée nous cria : « O âmes si coupables que vous avez été précipitées dans le dernier gouffre, arrachez-moi ces voiles endurcis! que je puisse soulager ma douleur avant que mes larmes *se regèlent* une autre fois! » Et moi à cet esprit : « Dis qui tu es, je t'accorderai mon secours; et si ensuite je n'écarte cet obstacle qui te fait gémir, je veux être plongé au fond de cette glace. » L'ombre repartit : « Je suis frère Albéric, je suis celui dont le jardin a produit des dattes pour des

figues[63] : je reçois ici un digne et juste échange. — Mais, repris-je, est-ce que tu es déjà mort? » L'esprit ajouta : « Je ne puis te dire ce qu'est devenu mon corps dans le monde. Cette *Ptolomée* funeste a ce privilège, que souvent un coupable y roule avant qu'Atropos ait remué les doigts : enfin, pour que tu brises avec plus de zèle les glaçons épais qui enchaînent mes larmes, apprends qu'aussitôt qu'une âme est traîtresse comme la mienne, son corps lui est enlevé par un démon qui le gouverne à son gré pendant tout le temps fixé pour le reste de sa vie. Cette âme tombe alors dans la froide citerne, et peut-être vois-tu encore là-haut le corps de celui qui est glacé près de moi. Tu dois le connaître, si, depuis peu, tu as quitté la terre. C'est Branca d'Oria : il s'est cependant écoulé beaucoup d'années depuis qu'il a été précipité dans cette enceinte.

— Je crois que tu me trompes, lui dis-je, Branca d'Oria n'est pas mort, il mange, il boit, il dort, il s'habille comme nous. » L'ombre répondit : « Michel Sanche n'était pas encore tombé dans la fosse de *Malébranche*, où bout une poix tenace, qu'un diable s'empara, sur la terre, du corps de Branca d'Oria et de celui d'un de ses parents complice de sa trahison. Maintenant étends la main, et ouvre-moi les yeux. »

Je me gardai de le satisfaire, et ce fut une action courtoise que d'avoir manqué à ma parole.

Ah! Génois, hommes sans mœurs et remplis de vices, pourquoi n'êtes-vous pas séparés de l'univers? Je trouvai, auprès du plus méchant habitant de la Romagne, un des vôtres qui avait mérité, avant sa mort, de voir son âme plongée dans le Cocyte, tandis que là-haut son corps semble encore jouir de la vie?

CHANT TRENTE-QUATRIÈME

Les étendards du roi de l'Enfer paraissent devant nous, me dit mon maître; peux-tu les distinguer? » De même que lorsqu'un nuage épais obscurcit l'air, ou lorsque la nuit commence à voiler l'horizon, on croit voir un moulin dont les ailes sont agitées par le vent, de même il me sembla que je voyais un édifice éloigné. La rigueur du froid me fit rapprocher de mon guide; je n'avais pas d'autre abri. Déjà,





et plein de terreur, je le consigne dans ces vers, j'étais arrivé là où toutes les âmes, entièrement plongées dans la glace, ressemblaient, sous sa transparence, à des fétus recouverts d'un cristal. Les unes sont couchées, d'autres debout : celle-ci ne présente que la tête, celle-là étend les pieds : une autre décrit un arc avec ses pieds et sa tête. Quand nous fûmes assez avancés pour qu'il plût à mon maître de me montrer la créature autrefois la plus parfaite de toutes, il se retira de devant moi, et me fit arrêter un moment. « Voilà *Dité*[64], s'écria-t-il; ici il faut que tu redoubles de courage.

Ne demande pas, lecteur, quelle fut alors mon épouvante : je ne la peindrai pas dans ces chants; mes expressions seraient impuissantes. Je ne mourus pas, et je ne restai pas vivant : si tu as quelque intelligence, pense à ce que je devins dans cet état où j'étais hors de la vie et de la mort. Du fond du glacier sortait le souverain de la contrée des pleurs; on ne le voyait que jusqu'à la poitrine. J'atteindrais plutôt à la grandeur d'un géant, qu'il ne serait permis à des géants eux-mêmes d'atteindre à la hauteur des bras de *Dité* : que ne devait donc pas être le corps du monstre armé de bras si redoutables? S'il a été aussi beau qu'il est effroyable aujourd'hui, s'il a osé élever sa tête superbe contre son Créateur, c'est à juste titre que ce coupable est la source de toute douleur.

De quelle stupeur fus-je frappé en voyant trois visages à sa tête! Le visage qui se présentait devant moi était d'une couleur de sang : les deux autres qui naissaient également des deux épaules, se réunissaient vers les tempes : la face, qui était tournée vers la droite, paraissait d'un blanc jaunissant; l'autre avait la couleur des habitants de ces bords où le Nil laisse errer ses eaux. Sous chacun de ces visages paraissaient des ailes proportionnées à la taille démesurée d'un oiseau si formidable ; je ne vis jamais voile de vaisseau d'une telle grandeur. Ces ailes n'étaient pas revêtues de plumes; elles présentaient la substance de celles de la chauve-souris. De ces ailes qu'il agitait à la fois, le démon produisait trois vents différents. Tout le Cocyte était enchaîné sous les glaces autour de *Dité*; il pleurait de ses six yeux, et ses trois mentons étaient inondés de larmes et d'une bave sanguinolente : dans chacune de ces bouches, ses dents resserraient un pécheur; il torturait ainsi trois âmes à la fois. Celle que j'aperçus d'abord souffrait moins des morsures que du déchirement des griffes qui la dépouillaient de sa peau. « L'âme qui est ainsi mordue est Judas Iscariote; vois, sa tête est dans la bouche du monstre, et ses jambes s'agitent en dehors. Des deux autres esprits, dont la tête est pendante, celui que la bouche africaine déchire, est Brutus : observe comme il se tord sans se plaindre. L'autre, qui paraît si remarquable par son

embonpoint, est Cassius. Mais la nuit commence, il faut partir; nous avons tout vu. »

Suivant l'ordre de mon guide, je l'embrassai étroitement : alors il choisit le lieu et l'instant favorables; et, profitant d'un moment où les ailes étaient déployées, il s'attacha aux côtes velues du monstre : il descendit ensuite de flocons en flocons entre son épaisse toison et les glaçons amoncelés.

Lorsque nous fûmes arrivés à la hauteur des hanches du Démon, mon guide se tourna avec peine et avec effort; il plaça, en se renversant, sa tête où il avait les pieds, et s'accrocha comme un homme qui est dans l'action de monter, aux flancs poilus du rebelle : aussi pensai-je que nous retournions une autre fois en enfer. « Tiens-toi bien, me dit le maître, harassé de fatigue, c'est par de tels échelons qu'on s'éloigne de la région des plaintes éternelles. » Il sortit ensuite par la fente d'un rocher, me fit asseoir sur le bord, puis avec prudence il se plaça près de moi. Je ramenai mes yeux sur Lucifer, croyant le retrouver comme je l'avais laissé; mais je le vis, les jambes tournées en haut. Que le peuple grossier, qui ne devine pas le point où j'étais passé, imagine combien je fus effrayé : « Lève-toi, dit mon maître, la route est longue, le chemin est pénible : nous sommes arrivés à la huitième heure du jour. » La voie que nous parcourions n'était pas une de ces voies qui conduisent aux palais, mais un sol rocailleux, âpre et ténébreux. « Avant de sortir de cet abîme, dis-je au maître quand je fus levé, tire-moi de mon erreur. Où est l'étang de glace? Pourquoi Lucifer est-il ainsi renversé? et comment en si peu de temps le soleil est-il venu remplacer la nuit? »

Et lui à moi : « Tu crois être encore vers l'autre côté du pont où je m'attachai aux *poils* du *serpent* qui occupe la cavité placée au milieu du Monde : en effet, il en était ainsi tant que je descendais : mais quand je me suis tourné, tu as passé le point qui est le centre de gravité. Tu es sous l'hémisphère opposé à celui qui couvre la Terre et ses déserts, et sous lequel mourut l'homme qui naquit et vécut sans péché. Tu as les pieds sur le cercle qui est opposé au cercle de Judas : ici le soleil nous éclaire, parce qu'il est caché pour ceux qui sont sous nos pieds. Le monstre, dont les poils me furent une échelle, est encore enfoncé là comme il était auparavant; c'est dans cette position qu'il tomba du ciel. La terre qui s'étendait de ce côté que le corps immense du traître occupe aujourd'hui, se fit un voile, de la mer, par épouvante, et fuit vers notre hémisphère : peut-être en fuyant laissa-t-elle ce vide où nous nous trouvons, et alla-t-elle former cette montagne, pour éviter le voisinage du téméraire. »

Il est un lieu éloigné de Belzébuth de toute la longueur de sa

tombe, et qu'on ne peut voir: mais le bruit d'un ruisseau qui, avec une pente légère, descend par la fente d'un rocher qu'il a creusé dans son cours, me fit connaître que je commençais à m'éloigner des vallées infernales. Mon maître et moi nous entrâmes dans ce chemin secret pour retourner vers le Monde éclairé par le soleil : nous continuâmes de monter sans prendre de repos; mon guide me précédait, et bientôt j'aperçus, à travers une ouverture étroite, une partie des prodiges du ciel : enfin, nous sortîmes, et nous pûmes contempler les étoiles.



NOTES DE « L'ENFER »

CHANT I.

1. Dante entend l'âge de trente-cinq ans auquel il était parvenu lorsqu'il suppose qu'il fit, dans l'autre monde, son voyage commencé en 1300; mais il travailla à son poème jusqu'à la fin de sa vie (1321).

2. Il s'agit de la forêt des vices.

3. La louve est l'emblême de l'avarice comme le lion est celui de l'ambition.

4. Le Seigneur de Vérone, ou bien le chef des Gibelins.

5. C'est Béatrice qui guidera Dante dans le Paradis.

CHANT II.

6. Enée qui, lui aussi, descendit aux Enfers.

7. La clémence divine; Lucie est la grâce.

CHANT III.

8. Probablement Célestin V, qui abdiqua la papauté, ou quelque guelfe blanc ayant excité la colère du Dante pour n'avoir pas combattu afin de sauver les Florentins de l'anarchie.

CHANT IV.

9. Jésus-Christ descendit dans les limbes après sa mort.

10. Fille d'Atlas et mère de Dardanus, fondateur de Troie.

CHANT V.

11. Tristan, neveu du roi Marc de Cornouailles, aima la reine Yseult, épouse de ce prince et fut tué par lui d'un coup d'épée.

12. Françoise de Rimini.

13. Galléhaut était le confident qui favorisa les amours de Genèvre et de Lancelot.

CHANT VI.

14. *Ciacco* qui, en Toscane, signifie pourceau, est le surnom d'un parasite célèbre à Florence à cause de son esprit et de sa gourmandise.

15. Dante lui-même et son ami Guido Cavalcanti.

16. Farinata degli Uberti, chef de la faction des Gibelins.

CHANT VII.

17. Plutus, Dieu des richesses.

18. Montre-toi, Satan, dans ta splendeur.

CHANT VIII.

19. Phlégias, fils de Mars, père d'Ixion, ayant appris que sa fille Coronis avait été insultée par Apollon, alla, dans sa colère, mettre le feu au temple de ce Dieu qui le tua à coups de flèches. Il est ici le démon chargé de surveiller ceux qui sont enclins à la colère.

20. Les anciens appelaient Pluton, *Dis*.

CHANT IX.

21. Ericto, magicienne de Thessalie, raconte Lucain, sur la prière de

Sextus Pompée, fils du grand Pompée, évoqua une ombre des Enfers, pour lui demander quelle serait l'issue de la guerre civile.

· X.

Farinata, Florentin de haute réputation, chef du parti des Gibelins t par conséquent favorable aux intérêts des empereurs et ennemi des s.

Guido Cavalcanti qui, selon Dante, en s'adonnant à la philosophie, ut trop dédaigné Virgile, c'est-à-dire trop négligé la poésie qui seule permettait l'entrée de ces lieux au poète de l'Enfer.

24. Ottaviano degli Ubaldini; on ne l'appelait alors que le Cardinal.

CHANT XI.

25. C'est l'Aurore qui s'approche.

T XII.

Guj, comte de Montfort qui assassina à Viterbe, dans une église, iri, neveu d'Henri III, roi d'Angleterre, et choisit, pour commettre son ne, le moment où, pendant la célébration de la messe, le prêtre élevait l'hostie.

CHANT XIII.

27. Pierre Desvignes, chancelier de l'empereur Fredéric II, soupçonné d'intelligences coupables avec les ennemis de son maître, eut les yeux crevés par son ordre et se tua de désespoir. Il était innocent.

28. L'Envie.

29. Le Siennois Lano, ayant dissipé tous ses biens, avait pris du service dans une armée de la République; tombé dans une embuscade, il pouvait fuir et préféra se faire tuer par les ennemis.

30. Quand Florence adorait les faux Dieux elle avait élevé à Mars un temple où était placée sa statue qui représentait un guerrier à cheval. Les Florentins, devenus chrétiens, avaient enlevé cette statue et l'avaient portée au haut d'une tour, sur les bords de l'Arno. La tour ayant été renversée par Attila, cette statue était restée dans l'Arno jusqu'en 801, époque où Charlemagne commençait à faire rebâtir Florence. La statue fut replacée à l'endroit appelé aujourd'hui *Ponte Vecchio*. Dante veut dire : « Si un débris de la statue de celui qui préside à la guerre ne reposait pas encore sur la rive du fleuve qu'on voit couler à Florence, c'est en vain que ses habitants auraient pensé à relever ses enfants abattus par Attila. C'est le génie militaire des Florentins qui a protégé le rétablissement de leur cité. » Le personnage pendu dans sa maison doit être Roch de Morzy, qui ne voulut pas survivre à la perte de sa fortune.

CHANT XIV.

31. La Lybie.

32. Le *Temps* laissait couler toutes les larmes humaines qui enfantent les fleuves de l'Enfer.

CHANT XV.

33. *Brunetto Latini*, noble Florentin, du parti des Guelfes, vivait à Paris vers 1260 et fut accueilli par saint Louis avec une grande bienveillance. C'est à Paris qu'il composa le *Tesoro*, abrégé de la Bible et résumé des œuvres de Pline et des savants de son temps. Revenu en Italie il fut à Florence le professeur de Dante enfant et écrivit alors le *Tesoretto*, qui a quelque ressemblance avec la *Divine Comédie* et qui contient un tou-

chant et magnifique éloge de saint Louis, à qui l'œuvre est dédiée en témoignage de reconnaissance.

34. Le peuple florentin.

35. Dante fait allusion aux grammairiens et aux jurisconsultes dépravés qui se plaisaient à pervertir les jeunes gens.

36. *Palio*, manteau qu'on donnait en prix aux coureurs.

CHANT XVI.

37. Le poète se fait satirique. Il ne nomme pas les coupables, mais leurs armoiries les fait reconnaître.

38. La truie d'azur rappelle les armoiries de Sicovigni de Padoue.

39. La bourse ornée de trois becs appartient à l'usurier merser Buiamonte de Florence.

40. Géryon, qui figure ici la fraude, était dans la mythologie un roi d'Érythie qui avait trois corps et qui fut vaincu par Hercule.

CHANT XVII.

41. Fosses maudites.

42. Les Bolonais répondent, « soit », « soit », comme nous disons, « oui », « oui ».

CHANT XVIII.

43. Dante avait rompu un des fonts baptismaux de Florence pour retirer un enfant qui s'y noyait. On l'avait, à ce sujet, accusé d'impiété; il s'en défend.

CHANT XIX.

44. La famille Orsini.

45. Après Boniface VIII qui mourra en 1303 viendra de France Clément V, ancien archevêque de Bordeaux, qui mourra en 1314.

CHANT XX.

46. Amphiaraüs, fils d'Apollon et d'Hypermnestre; la veille du jour où il fut englouti dans la terre, avec son char, il était à table au milieu des chefs de l'armée; un aigle fondit sur sa lance, l'enleva, puis la laissa tomber dans un endroit où elle se changea en laurier.

47. Célèbre devin.

48. Asdent, de cordonnier se fit devin à son tour.

CHANT XXI.

49. Malebranche a été composé de deux mots italiens qui signifient *griffes maudites*, nom donné aux démons.

50. Bonturo est ironiquement nommé; il était l'homme le plus vénal de la ville de Lucques.

51. Les Lucquois affirment qu'ils possèdent dans leur église de Saint-Martin, la sainte face de Jésus-Christ, œuvre de Nicodème, son disciple.

CHANT XXII.

52. Ce don Michel Sanche, sénéchal de Logodoro, s'y rendit coupable de rapines et finit par séduire Adelasia, veuve du souverain de Logodoro. Cette femme fit régner Sanche sur une partie de la Sardaigne.

CHANT XXIII.

53. Deux mots synonymes voulant dire « tout à l'heure ».

54. L'empereur Frédéric II avait fait couvrir quelques coupables de chapes de plomb et il avait fait mettre ces malheurenx ainsi vêtus dans un grand vase placé sur des charbons ardents.

CHANT XXV.

55. Les deux derniers qui subissent la métamorphose sont Cavalcante et Buoso. Cavalcante fut tué près de Gaville. Pour venger sa mort on fit tuer un grand nombre d'habitants de ce bourg. C'est lui qui a paru d'abord comme un petit serpent noir et qui est redevenu homme à la place de Buoso.

CHANT XXVI.

56. Élisée étant poursuivi par une foule d'enfants les maudit et tout à coup il sortit d'une forêt voisine deux ours qui dévorèrent quarante-deux de ces malheureux.

57. Altrui se rapporte à Dieu.

CHANT XXVII.

58. Cette ville avait soutenu un siège glorieux contre une armée envoyée par Martin IV et composée en partie de Français qui furent mis en déroute.

59. François d'Assise vint réclamer Guido parce qu'il s'était fait franciscain.

CHANT XXIX.

60. Egine, petite ville voisine du Péloponèse, fut ravagée sous le règne d'Eaque, fils de Jupiter, par une peste qui en enleva tous les habitants. Ovide nous apprend qu'on repeupla cette île avec des fourmis qui furent changées en hommes à la prière d'Eaque; ce sont ces hommes qu'on appela Myrmidons.

CHANT XXX.

61. Fontaine de Sienne.

CHANT XXXI.

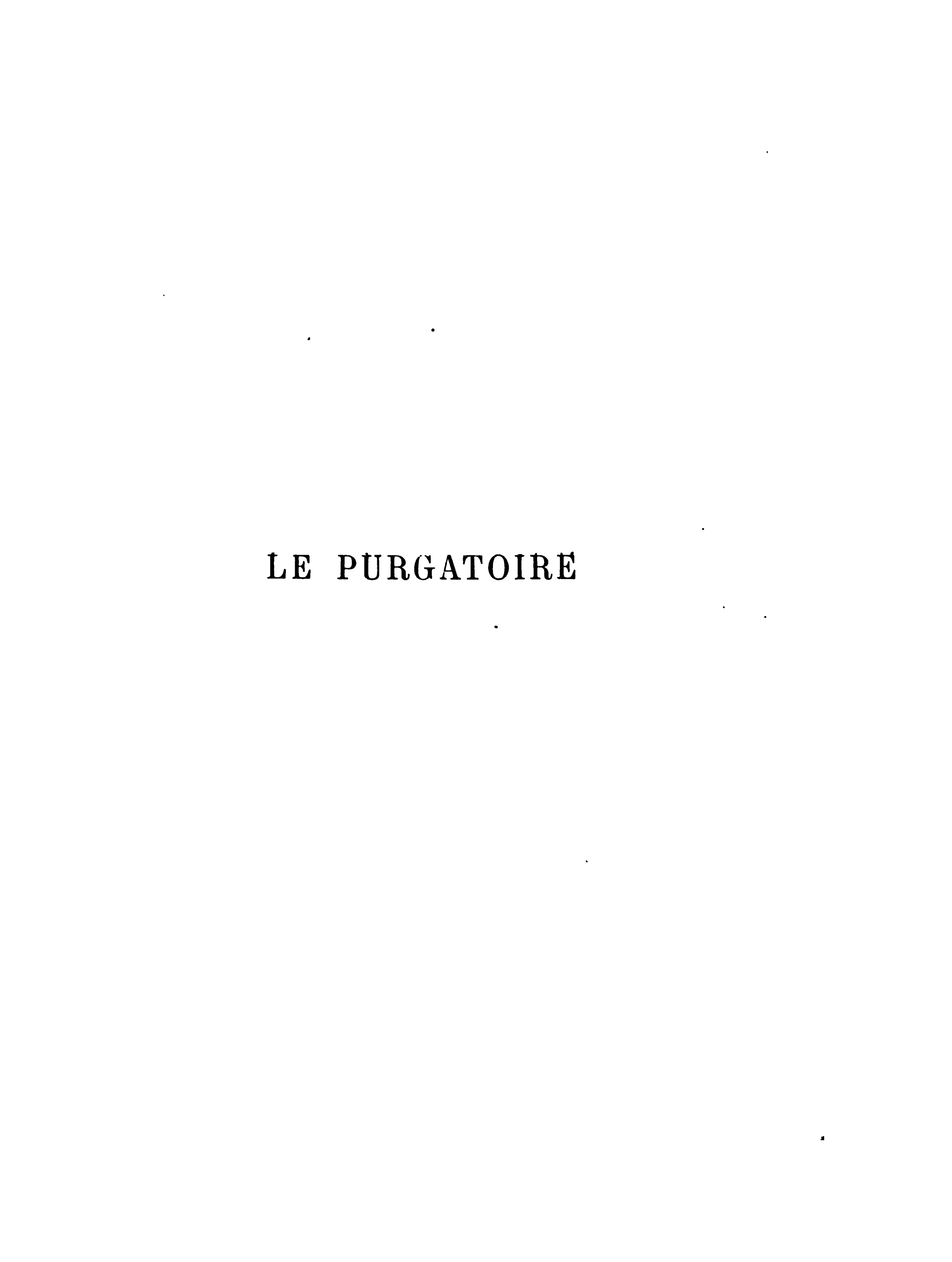
62. Ces mots arabes signifient : « Honore ma splendeur dans l'abime comme elle a brillé dans le monde. »

CHANT XXXIII.

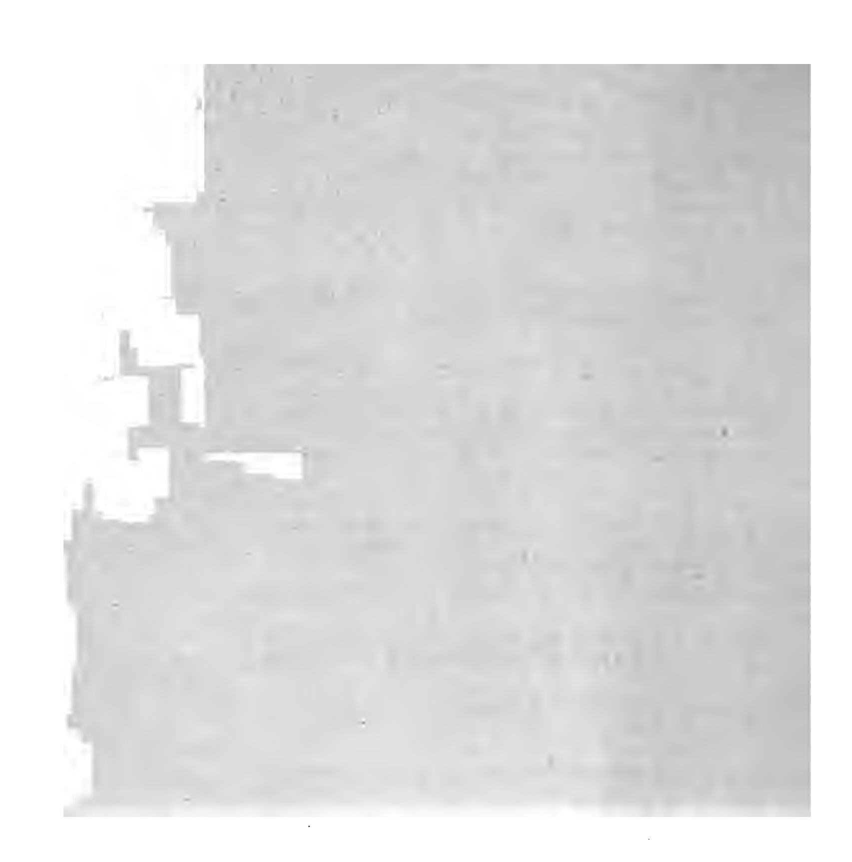
63. Albéric de Manfredi invita à un festin ses voisins avec qui il était en querelle et les fit massacrer au moment où on apportait les fruits, des figues.

CHANT XXXIV.

64. Lucifer.



LE PURGATOIRE



ANALYSE DU « PURGATOIRE »

En sortant du canal souterrain par lequel il était remonté du centre de la terre à sa surface, Dante avait enfin revu le jour. Il se trouvait dans une île déserte occupée presque tout entière par une montagne à large base.

Cette montagne est le Purgatoire. Elle porte à son sommet une forêt, la forêt de l'Éden ou Parradis terrestre, appelée aussi la *Jérusalem nouvelle*. Aussi est-elle précisément l'antipode de Jérusalem ; et de cette position géographique suggérée au théologien par le besoin de montrer la chaîne qui unit le ciel à la terre, de cette bizarre donnée doit naître une foule de phénomènes physiques, de merveilleux spectacles dont le poète saura profiter.

Ainsi la scène s'ouvre dans l'autre hémisphère, pressenti peut-être, mais non encore découvert au temps de Dante. Le point de vue étant pris dans la région australe, au delà du tropique du Capricorne, il faut se tourner du côté du septentrion pour suivre la marche du soleil qui, pour le spectateur ainsi placé, va maintenant de droite à gauche.

L'horizon a dû aussi changer. Le pôle austral s'est découvert et a gagné tout ce qu'a perdu le pôle boréal aux yeux des pèlerins. Aussi le Chariot a-t-il disparu et la voûte céleste, au pôle antarctique, s'est-elle enrichie de quatre étoiles qui, n'étant visibles que dans ces lieux non habités des vivants, avaient été inconnues jusqu'alors, comme le remarque le poète, hormis à nos premiers parents. Trois autres étoiles leur succèdent quand vient la nuit.

Pour expliquer le sens mystique qui se révèle à chaque page dans ce poème, ces étoiles figurent les quatre vertus cardinales et les trois vertus théologales, que nous verrons ailleurs autrement personnifiées par les nymphes qui accompagnent le char et le griffon dans leur marche triomphale à la cime de la montagne. C'est la grande scène qui réalise une des

visions de l'Apocalypse et qui clôt magnifiquement cette seconde partie de la divine épopée.

Si jamais l'inspiration, a écrit Ginguené, se fit sentir dans les chants d'un poète, c'est certainement dans les premiers vers que Dante laisse échapper avec une sorte de ravissement, en quittant l'Enfer pour des régions moins affreuses, où du moins l'espérance accompagne et adoucit les tourments.

LE PURGATOIRE

CHANT PREMIER

PORTÉ maintenant sur une barque légère, mon esprit laisse derrière lui une mer orageuse, et se dispose à parcourir des ondes plus paisibles. Je chanterai le second royaume où l'esprit humain se purifie, et devient digne de s'élancer au ciel. Poésie lugubre, prends un autre ton! Aidez-moi, Muses sacrées, à qui je me suis dévoué! Calliope, élève et ennoblis mon style! accompagne ma voix de ces accents mélodieux qui firent pressentir aux pies[1] misérables qu'elles n'avaient plus de pardon à espérer.

Au moment où j'étais sorti des enceintes ténébreuses qui avaient tant contristé ma vue et mon esprit, mes regards avaient été charmés par une douce teinte de saphir oriental qui se confondait avec un air pur et serein, jusqu'à la partie la plus haute de l'atmosphère. Cette belle planète, qui conseille l'amour, faisait sourire l'orient, en effaçant par sa plus vive lumière celle des Poissons dont elle était escortée. Je me tournai à droite pour considérer l'autre pôle; j'aperçus quatre étoiles qui ne furent jamais observées que par les premiers habitants de la terre : le ciel paraissait se réjouir de leur éclat. O contrée du nord, toi qui ne peux contempler ces astres éblouissants, que je te plains dans ton veuvage! J'abaissai les yeux, je me tournai vers la partie du pôle opposé où le char venait de disparaître, et je vis près de moi un vieillard solitaire dont la noble figure inspirait autant de vénération qu'on en doit à un père. Il portait une longue barbe à moitié blanchie; ses cheveux, qui offraient également l'empreinte d'un grand âge, ombaient par flocons sur sa poitrine : les rayons des quatre étoiles

sacrées réfléchissaient sur sa figure un éclat semblable à celui du soleil.

« Qui êtes-vous, vous qui, marchant contre le cours du fleuve aveugle, avez fui la prison éternelle? dit le vieillard en agitant sa barbe vénérable. Qui vous a guidés? Qui a osé porter devant vous un flambeau téméraire pour vous aider à sortir de la profonde nuit dans laquelle est plongée à jamais la vallée de douleurs? Les lois de l'abîme sont-elles ainsi rompues? Le ciel a-t-il tellement changé ses augustes décrets, que, vous autres, âmes condamnées, vous puissiez approcher de mes grottes? » Alors mon guide me prit la main, et par ses signes, ses gestes et ses paroles, m'invita à saluer le vieillard et à m'agenouiller devant lui. Ensuite Virgile répondit : « Je ne suis point venu ici de moi-même; une femme descendue du ciel m'a prié de prendre celui-ci sous ma protection : puisque tu désires que nous expliquions plus clairement qui nous sommes, ma volonté ne peut contrarier la tienne. Mon compagnon n'a jamais vu sa dernière soirée; mais ses dérèglements l'avaient tellement rendue prochaine, qu'il ne lui restait plus qu'un très court espace à parcourir dans la carrière de la vie. Comme je te l'ai dit, je fus envoyé pour le délivrer, et il n'était pas d'autre chemin que celui où je me suis engagé. Je lui ai montré toute la race coupable; maintenant je veux lui faire connaître les esprits qui se purifient sous ta loi. Il serait trop long de te raconter tout notre voyage. Du haut du ciel, une vertu protectrice m'aide à le conduire pour te voir et t'entendre. Daigne agréer son arrivée : il va cherchant la liberté, ce bien si précieux, ainsi que le sait celui qui lui sacrifie sa vie. Tu m'entends, toi qui pour ce bien ne trouvas pas la mort si amère à Utique où tu laissas tes dépouilles, qui seront si brillantes au grand jour du jugement. On n'a pas révoqué pour nous les édits éternels. Mon compagnon est vivant : moi, je n'ai pas craint les replis funestes de la queue de Minos; j'habite le cercle où l'on admire les chastes yeux de ta chère Marcia, qui semble encore, ô génie sublime! te conjurer de la reprendre pour épouse [2]. Au nom de son amour, accorde-nous donc ton appui, laisse-nous pénétrer dans les sept divisions commises à ta garde : j'en rendrai grâces à Marcia, si tu permets que je te rappelle à son souvenir. — Marcia, repartit Caton, fut si chère à mes yeux qu'elle obtint de moi toutes les grâces qu'elle me demanda, tant que je fus sur la terre. Maintenant qu'elle habite au delà du fleuve inexorable, ses prières ne peuvent plus m'émouvoir : j'obéis à la loi qui me fut imposée quand je quittai les Limbes [3]. Mais si une femme céleste t'anime et t'encourage, comme tu le dis, il est inutile de recourir à ce ton de flatterie; il suffit de me parler au nom de a femme qui t'envoie : avance, fais à ton compagnon



une ceinture de joncs dépouillés de leurs feuilles; lave sa figure; qu'elle ne porte plus aucune trace des vapeurs infernales : il ne conviendrait pas qu'il parût couvert de ces taches impures devant le premier des ministres que tu vas voir, et qui est un des habitants du Paradis [1]. Là-bas, là-bas, dans cet îlot, à l'endroit où se brisent les flots de la mer, naissent des joncs entourés d'un limon épais : il ne peut y croître aucune autre plante ni aucun de ces arbustes ligneux qui ne plient pas sous les efforts de l'eau. Cependant, ne revenez pas de ce côté : le sol qui s'élève vous montrera le point où vous devez gravir la montagne par un sentier moins pénible. »

A ces mots le vieillard disparut. Je me levai sans parler, et je me tournai vers mon guide en fixant sur lui mes regards. Il commença ainsi : « Mon fils, suis mes pas; la plaine s'abaisse sensiblement de ce côté. »

Déjà l'aube chassait l'heure du matin qui fuyait devant elle, et de loin j'aperçus le mouvement onduleux de la mer. Nous avancions dans la plaine déserte, comme des hommes qui retournent à la bonne voie qu'ils ont perdue, et qui semblent marcher en vain jusqu'à ce qu'ils l'aient retrouvée. Quand nous parvînmes à un point où la rosée combat l'action du soleil à la faveur de l'ombre, mon guide posa doucement ses deux mains sur l'herbette. Alors, aussitôt que j'eus deviné son dessein, reconnaissant et attendri, j'approchai de lui mon visage en pleurs, et il fit disparaître ces taches dont l'Enfer avait souillé mes traits. Nous arrivâmes ensuite sur cette plage abandonnée où l'on ne vit jamais naviguer un homme qui puisse espérer de retourner sur la terre, et là il me fit une ceinture, ainsi que Caton l'avait prescrit : mais, ô merveille! à peine eut-il pris quelques humbles joncs que d'autres s'élevèrent à la même place où mon guide venait d'en arracher.

❧ ❧ ❧

CHANT DEUXIÈME

Le soleil était déjà parvenu à l'horizon de Jérusalem, et la nuit, qui est toujours opposée à cet astre, sortait des eaux du Gange, accompagnée du signe de la Balance qui tombe de sa main, quand la nuit est plus longue que le jour. Plus s'approchait le soleil, plus les joues blanches et vermeilles de l'aurore commençaient à se nuancer

d'une teinte orangée. Nous étions sur le bord de la mer, semblables à ces voyageurs qui pensant à leur chemin marchent en idée, mais demeurent immobiles; et de même qu'on voit, le matin, à travers les vapeurs épaisses qui s'élèvent de l'Océan, Mars briller, au couchant, d'un rouge pourpré, de même je vis s'avancer une lueur (puissé-je la contempler une autre fois!) qui sillonnait la mer avec plus de rapidité que l'oiseau le plus léger. J'en détournai un moment les yeux pour interroger mon guide, et la revis tout à coup plus grande et plus éclatante. A droite et à gauche se dessinaient je ne sais quelles formes blanches d'où semblaient se détacher peu à peu d'autres formes de même couleur. Mon maître garda le silence jusqu'à ce qu'il se fût assuré que les premières formes blanches étaient des ailes. Lorsqu'il reconnut le nocher, Virgile me cria : « Tombe, tombe à genoux, voilà l'ange de Dieu; croise tes mains, tu rencontreras désormais de tels ministres : il dédaigne les rames façonnées par l'industrie des hommes, et ne veut pour voiles que ses ailes, dans ce monde si éloigné de tout être vivant. Vois comme il les tient élevées vers le ciel, agitant l'air de ses plumes éternelles qui ne changent pas, ainsi que change la chevelure des mortels. » L'oiseau céleste parut encore plus brillant quand il se fut approché de nous, et l'œil ne pouvait supporter sa splendeur. L'ange aborda avec sa barque élégante et légère qui effleurait à peine la surface de l'eau. Le nocher divin, placé à la poupe, annonçait sa béatitude dans ses traits. Plus de cent âmes étaient assises dans cette barque et chantaient à l'unisson le psaume : « *Quand Israël partit d'Égypte.* » A peine eurent-elles achevé ce cantique, que l'ange les bénit. Elles se jetèrent toutes sur la plage, et il s'en retourna avec sa vélocité ordinaire. La foule d'ombres récemment arrivée paraissait ne pas connaître ce lieu et regardait autour d'elle, comme l'homme devant qui se déploie un nouveau spectacle. Déjà le soleil avait de toutes parts lancé le jour avec ses flèches de lumière, et chassé le Capricorne de la moitié du ciel, quand cette foule inquiète s'approcha de nous en disant : « Si vous le savez, montrez-nous le chemin qui conduit à la montagne. » Virgile répondit : « Vous croyez peut-être que nous connaissons ce séjour; mais, comme vous, nous sommes étrangers; nous ne vous avons précédées que d'un instant, et par un sentier si âpre et si rude que nous regarderons comme un jeu de gravir la montagne. » Les âmes, qui s'aperçurent à ma respiration que j'étais encore vivant, en furent frappées de stupeur.

De même qu'un messager, chargé de porter la branche d'olivier, entraîne sur ses pas la multitude qui se presse et se renverse pour apprendre des nouvelles, de même toutes les âmes fortunées s'approchèrent de moi, comme si elles eussent oublié de marcher





pour devenir belles : j'en vis une qui s'avançait avec tant d'empressement pour m'embrasser, que je courus au-devant d'elle. O ombres vaines, excepté pour la vue! Trois fois je serrai l'ombre dans mes bras, trois fois mes bras vinrent battre ma poitrine. Je la suivis avec un étonnement nouveau, et elle me dit doucement de m'arrêter. Je la reconnus alors, et je la conjurai de suspendre ses pas un moment pour me parler. Elle répondit : « Dégagée de mon corps, je t'aime autant que je t'aimai dans ma vie; aussi je m'arrête. Mais toi, où vas-tu? » Je parlai ainsi : « Mon cher Casella[5], je fais ce voyage pour retourner ensuite dans le monde, qui n'est pas perdu pour moi : et toi, comment as-tu pu tarder tant à venir dans ce séjour d'espérance? — On ne m'a fait aucun tort, reprit Casella : le ministre qui nous conduit quand et comment il lui plaît, m'a plusieurs fois refusé le passage; sa volonté a pour règle la volonté la plus juste. Depuis trois mois, il a accueilli ceux qui ont désiré entrer plus facilement dans sa barque; aussi moi, qui me trouvais sur les bords où l'eau du Tibre va contracter la saveur du sel de la mer, je fus reçu par lui avec bienveillance, non loin de cette embouchure où il retourne, parce que c'est là qu'il rassemble ceux qui ne descendent pas vers l'Achéron. » Je repris en ces termes : « Si une nouvelle loi ne t'a pas fait oublier ton art et ces accents de chants amoureux qui apaisaient toutes mes peines, console mon âme qui, parvenue ici avec son corps, y a rencontré tant de sujets de terreur. » Casella commença ainsi, avec un accent si doux, que le charme de sa voix pénètre encore mon cœur : « *Amour, qui parles à mon esprit.* » Mon maître, toutes les âmes et moi, nous paraissions satisfaits, comme si aucune autre pensée n'eût dû occuper notre esprit. Nous marchions lentement, attentifs à ses chants; mais voilà que le vieillard vénérable nous cria : « Esprits paresseux! quelle est votre négligence! pourquoi différer ainsi? Courez vous dépouiller de cette écorce qui vous empêche de voir la source de tout bien. » Telles les colombes qui, sans faire entendre leurs roucoulements ordinaires, sont réunies pour becqueter encore le froment ou l'ivraie, et bientôt fuient en abandonnant la pâture, si quelque objet excite leur crainte; telles les ombres étrangères, oubliant les chants, coururent vers la côte, comme l'homme qui suit un chemin sans savoir où il doit le conduire : ma fuite et celle de mon guide ne furent pas moins promptes.

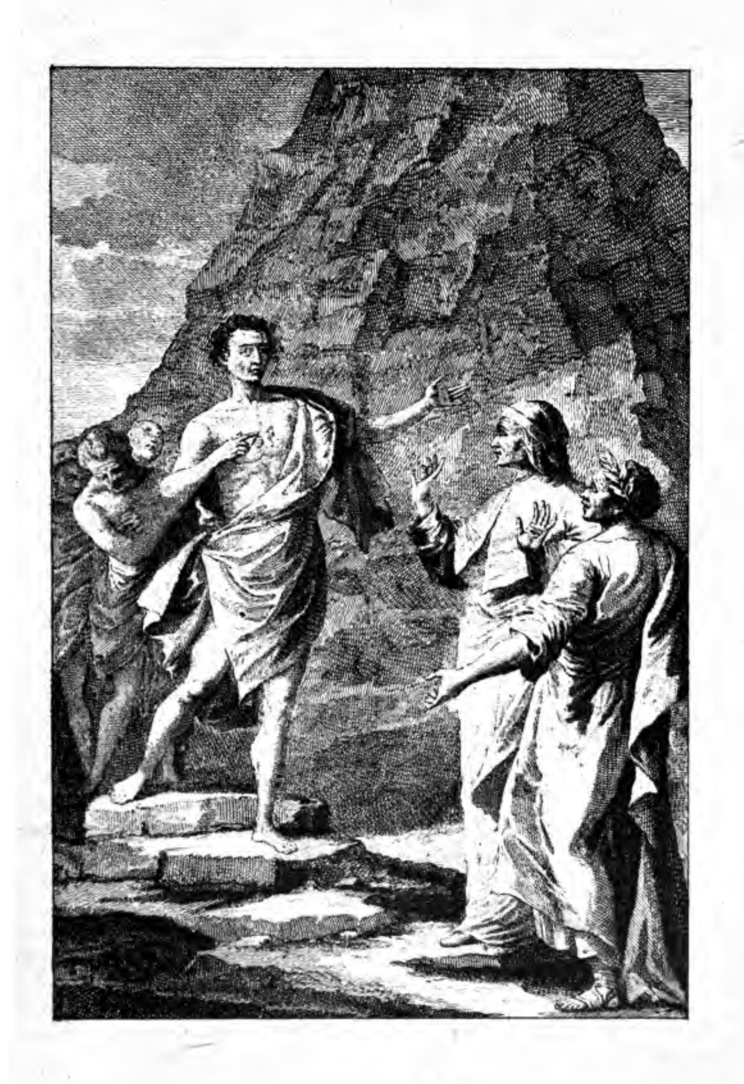
❧ ❧ ❧

CHANT TROISIÈME

PENDANT que cette fuite subite dispersait dans la campagne ces ombres, qui se dirigeaient vers la montagne où la raison divine devait les punir, je me rapprochai de mon fidèle compagnon. Et comment, sans lui, aurais-je continué mon voyage? Qui m'aurait guidé à travers la montagne? Virgile me paraissait se repentir de m'avoir attiré des reproches. O conscience noble et délicate! comme la plus petite erreur est pour nous une morsure cruelle! Quand mon maître cessa de fuir avec cette précipitation qui enlève à une action toute sa dignité, mon esprit, libre d'inquiétude, se dirigea vers l'objet qu'il désirait, et me fit tourner mes regards vers ce séjour qui s'élève du sein des ondes jusqu'au ciel le plus haut. Le soleil, qui répandait derrière moi une lumière rougeâtre, projetait mon ombre devant mes pas, parce que les rayons de l'astre ne pouvaient traverser ma personne. Quand je vis que la terre n'était obscure que devant moi, je me tournai subitement, dans la crainte d'être abandonné, et mon consolateur me dit : « Pourquoi cette défiance? Ne me crois-tu plus avec toi? Penses-tu que je ne suis plus ton guide? La nuit couvre de son voile la contrée où a été enseveli mon corps qui pouvait former une ombre ; Naples le possède après l'avoir enlevé à Brindes : maintenant, si je ne forme pas une ombre, ne t'en étonne pas plus que du spectacle des cieux qui n'interceptent pas leur lumière réciproque. La vertu divine rend bien nos corps, qui sont semblables aux vôtres par les formes, sensibles aux tourments, tels que ceux des flammes et des glaces : mais cette vertu ne nous permet pas de pénétrer ses secrets. Il est insensé, celui qui espère que notre raison pourra élever son intelligence jusqu'à l'opération sublime qui tient une seule substance en trois personnes. O mortels! gardez-vous de chercher avec trop de curiosité la cause des mystères! S'il vous avait été permis de tout comprendre, il eût été inutile que Marie enfantât. Vous avez connu des hommes qui ont désiré sans succès, et qui, au lieu de voir leur curiosité satisfaite, languissent dans une ignorance éternelle. Je parle d'Aristote, de Platon et de beaucoup d'autres. »

Ici mon guide baissa la tête, garda le silence et me parut tout troublé.

Nous arrivâmes au pied de la montagne ; elle était tellement inaccessible, que nos efforts pour la gravir auraient été sans



succès. Comparé à cette montagne, le chemin le plus désert et le plus affreux entre Lerici et Turbia est un escalier agréable et facile. « Mais, dit mon maître en s'arrêtant, qui sait maintenant de quel côté peut monter celui à qui Dieu n'a pas donné des ailes? » Pendant que mon guide tenait la tête baissée, en examinant dans sa pensée le chemin qui restait à parcourir, je regardais autour des rochers qui m'environnaient. A gauche j'aperçus une foule d'ombres qui venaient vers nous; mais on remarquait à peine leurs mouvements, parce qu'elles marchaient à pas lents. « Lève les yeux, dis-je à mon maître, voilà des ombres qui nous donneront des conseils, si tu ne peux en recevoir de toi-même. » Alors il me regarda, et d'un air plus tranquille il répondit : « Allons de leur côté, car elles s'avancent doucement; et toi, doux fils, redouble d'espérance ! »

Nous avions déjà fait mille pas, et les ombres étaient encore éloignées de l'espace que pourrait franchir une pierre lancée par un frondeur habile, quand elles se rapprochèrent toutes des rochers escarpés, et s'arrêtèrent comme s'arrête celui qui ne reconnaît pas le chemin qu'il doit suivre. Virgile leur parla ainsi : « Esprit morts dans la grâce de l'Éternel, esprits qui avez l'assurance de connaître la béatitude, au nom de cette paix que vous attendez tous, dites-nous quel est le chemin pour gravir la montagne; car la perte du temps est sentie plus vivement par celui qui en connaît le prix. »

Lorsque les brebis entendent le signal de la sortie du bercail, on n'en voit d'abord s'avancer qu'une, deux, trois; et les autres, avec une sorte de timidité soupçonneuse, s'arrêtent en portant à terre leur nez et leurs yeux; ce que fait la première, ses compagnes l'imitent; les plus voisines montent même sur son dos si elle suspend sa marche, sans que ces bêtes innocentes et paisibles sachent pourquoi elles agissent ainsi : de même je vis se mouvoir, pour arriver à nous, les premières âmes de cette troupe, aux traits modestes et à la démarche grave. Quand elles virent que mon corps formait à droite une ombre sur le rocher, elles s'arrêtèrent, et reculant même de quelques pas, elles entraînèrent avec elles celles qui venaient ensuite, et qui les imitèrent sans savoir pourquoi. Mon maître leur dit : « Avant que vous m'adressiez aucune demande, je vous avoue que vous avez en effet sous les yeux un corps humain; aussi la lumière de l'astre du monde, que ce corps intercepte, ne parvient pas tout entière sur le sol. Ne vous livrez pas à l'étonnement : croyez qu'on ne cherche pas à franchir cet obstacle sans la protection d'une vertu qui émane du ciel. — Eh bien, venez! nous cria cette troupe respectable en nous faisant signe du dos de la main; venez vous joindre à nous. » Une d'elles

m'adressa ces mots : « Qui que tu sois, en marchant ainsi, regarde, cherche à te souvenir de moi. Ne m'as-tu pas vue sur la terre? » Je me tournai, et je regardai fixement cet esprit : des cheveux blonds accompagnaient une figure douce et agréable : une blessure avait partagé en deux un de ses sourcils. Quand je lui eus répondu que je ne l'avais jamais vu, il ajouta : « Tiens, vois, » et il me montra une autre blessure au millieu de la poitrine. Il reprit en souriant : « Je suis Mainfroy, le petit-fils de l'impératrice Constance : aussi, je t'en conjure, quand tu retourneras sur la terre, va près de ma noble fille, la mère de ces princes qui sont l'honneur de la Sicile et de l'Aragon; et si on a cherché à l'abuser, dis-lui la vérité. Quand on eut rompu ma vie de deux coups mortels, je me dévouai à Dieu qui pardonne volontiers : mes péchés furent horribles, mais la bonté de Dieu ouvre ses bras généreux à tout ce qui lui demande grâce.

« Si le pasteur de Cosence, qui reçut de Clément l'ordre d'aller à la chasse de mes ossements, avait lu en Dieu combien sa bonté est grande, ils reposeraient encore à la tête du pont près de Bénévent, sous la protection des pierres énormes qui les recouvraient : maintenant la pluie souille ces ossements; ils sont la proie des vents, hors du royaume, près du cours du Verde, où ce prélat les fit jeter avec la malédiction des torches éteintes. Mais la malédiction de ces pontifes n'est pas telle, que l'amour éternel ne puisse nous rendre ses bienfaits tant que la mort n'a pas desséché l'espérance. Il est vrai que celui qui meurt contumace envers la sainte Église, quand même il se repentirait à la fin, doit rester en dehors de ce rocher trente fois autant de temps qu'il en a mis à persister dans sa résistance, à moins que des prières secourables n'abrègent la durée de ses tourments. Vois donc si tu peux me réjouir en révélant à ma tendre Constance que tu m'as vu, et que tu as su de moi la longueur du retard qui nous éloigne du saint royaume; car les prières de là-haut nous soulagent beaucoup dans ce séjour. »

CHANT QUATRIÈME

LORSQUE, se livrant au plaisir ou succombant à la douleur, l'âme se recueille en elle-même, il semble que toutes les autres facultés soient absorbées : cette situation contrarie l'erreur de ceux qui croient qu'une âme en nous s'allume sur une autre âme. Cependant, quand on voit ou quand on entend une chose qui attache fortement l'esprit, le temps s'écoule sans que l'homme s'en aperçoive : la faculté qui écoute est autre que celle qui n'est pas affectée : l'une est comme liée, l'autre est libre. Je connus cette vérité par une expérience exacte, en écoutant parler Mainfroy; je m'étonnai que le soleil eût parcouru cinquante degrés sans que je m'en fusse aperçu. Nous arrivâmes bientôt à un point où les âmes crièrent ensemble : « Voilà l'objet de vos demandes. »

Le sentier que l'habitant de la *villa* cache souvent avec un fagot d'épines, lorsque le raisin commence à mûrir, offre un accès beaucoup plus facile et plus large que celui où nous nous engageâmes seuls, mon guide et moi, quand la foule des âmes nous eut quittés. On pénètre à San Leo, on peut descendre à Noli; on monte avec le secours de ses pieds jusqu'au sommet de Bismantua : mais ici il fallait voler avec les ailes légères du vif désir, sous la conduite de celui qui m'encourageait et m'enseignait le chemin.

Nous gravissions le sentier taillé dans le roc, serrés par ses deux étroites parois : l'âpreté du sol nous forçait à nous aider des pieds et des mains. Quand nous fumes arrivés à la partie supérieure du sentier, je m'écriai : « Eh bien ! mon maître, que ferons-nous? » Il répondit : « Ne va pas en arrière, continue d'avancer jusqu'à ce que nous trouvions quelque ombre qui sache nous guider. » Le sommet était si orgueilleux, que la vue ne pouvait pas le vaincre, et la côte était plus rapide que la ligne qui va de la moitié du quadrant au centre. J'étais harassé de fatigue : « O père chéri! dis-je alors, tourne-toi, et vois que je vais rester seul si tu ne t'arrêtes pas un instant. — Mon fils, tâche de te traîner jusqu'ici, » répondit-il en me montrant au-dessus de nous une plate-forme qui se prolongeait autour du mont.

Ce paroles me donnèrent un tel courage, que je fis de nouveaux efforts, et, en rampant péniblement pour suivre mon guide, j'arrivai au point où elle se trouva sous mes pieds. Nous nous assîmes

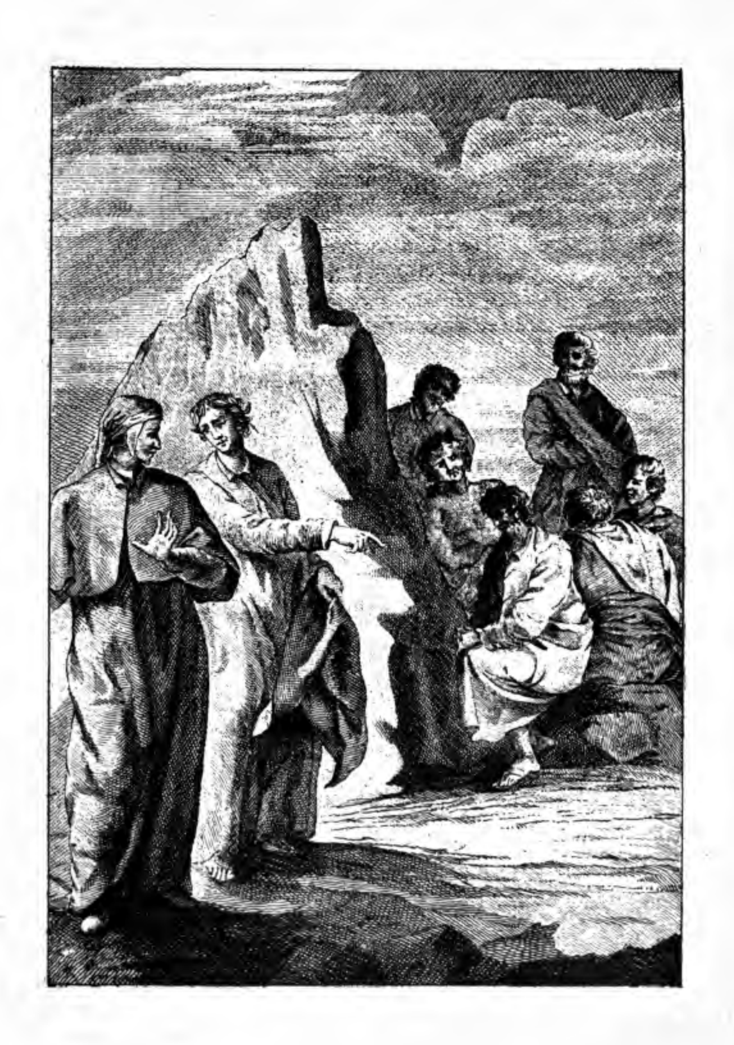
un moment en nous tournant vers le levant, en face du sentier par lequel nous étions montés, car le voyageur aime à ramener ses regards sur le chemin qu'il vient de parcourir. Je baissai d'abord les yeux, ensuite je les levai vers le soleil, et je m'étonnai de voir ses rayons me frapper à gauche. Le poète remarqua bientôt que je contemplais avec étonnement le char de la lumière placé entre nous et les lieux d'où souffle l'aquilon. Il me dit alors : « Si Castor et Pollux [6] accompagnaient cet astre, qui répand son éclat dans les deux hémisphères, tu verrais le zodiaque plus lumineux graviter plus près des Ourses, surtout s'il ne sortait pas du chemin qu'il s'est tracé jusqu'ici.

Quoi qu'il en soit, en te renfermant attentivement en toi-même, figure-toi que Sion et cette montagne ont le même horizon dans différents hémisphères, et tu comprendras, si ton intelligence n'est pas en défaut, que la route où Phaéton s'égara si imprudemment se présente à tes yeux, sur le mont [7], d'un côté opposé à celui où tu la verrais, sur la montagne Sion.

Mon maître, dis-je, je n'ai jamais mieux compris une chose qui me paraissait incompréhensible. Suivant ce que tu dis, je conçois que le cercle qu'on appelle équateur, dans une certaine science, et qui est situé entre la partie où la présence du soleil amène l'été et celle où son absence cause l'hiver, s'éloigne de cette montagne vers le nord quand les Hébreux voient ce même cercle vers la partie australe : mais te plaît-il de m'instruire encore? J'apprendrais avec plaisir si nous avons à gravir cette montagne entière dont mes yeux ne peuvent mesurer la hauteur. » Et lui à moi : « Cette montagne semble plus rude quand on commence à la gravir; mais plus on avance, plus la fatigue diminue. Lorsque le chemin te paraîtra tellement agréable que la marche sera douce comme le mouvement d'un vaisseau sur la mer, tu auras atteint le terme du voyage : c'est là que tu dois espérer du repos; je n'ajoute rien de plus : je suis sûr de t'avoir dit la vérité. »

A peine eut-il parlé, qu'une voix près de nous s'écria : « Peut-être seras-tu, auparavant, plus d'une fois dans la nécessité de t'asseoir. » Alors nous nous retournâmes, et nous vîmes à gauche une grande pierre que Virgile et moi n'avions pas aperçue : nous nous en approchâmes, et nous distinguâmes des âmes assises à l'ombre de cette pierre, dans une attitude négligente.

Une d'elles, qui semblait fatiguée, assise, comme les autres, embrassait ses genoux, sur lesquels elle appuyait son visage. « O mon doux maître! dis-je, regarde attentivement celui-ci, qui est si oisif qu'on croirait que la Paresse est sa sœur. » L'âme se tourna vers nous, puis nous considéra sans déranger sa tête placée sur ses genoux, et dit : Monte, monte, toi qui es si brave. » Je connus





alors qui devait être cet esprit, et la fatigue, quoiqu'elle m'eût ôté la respiration, ne m'empêcha pas d'aller vers lui. Quand je me fus approché : « As-tu bien compris, ajouta-t-il en levant à peine la tête, pourquoi le soleil conduit son char à gauche? L'attitude indolente de cette ombre et la brièveté de ses paroles me firent sourire, et je commençai ainsi : « Belacqua[8], je ne te plains plus maintenant; mais dis-moi pourquoi tu es assis en ce lieu? Attends-tu un guide? Es-tu retombé dans tes anciens accès de paresse? »

Il répondit : « Mon frère, à quoi sert d'aller plus avant? L'ange de Dieu qui est placé à la porte ne me laisserait pas parvenir jusqu'aux douleurs; parce que j'ai différé d'offrir à Dieu les pieux soupirs, le ciel veut que j'attende ici autant de temps que j'en ai mis à retarder ma pénitence, à moins qu'une prière adressée par un cœur vertueux ne vienne à mon secours : à quoi sert toute autre prière? Elle n'est pas agréée de Dieu. »

Déjà le poète s'était remis en marche et me disait : « Suis-moi; le soleil est au milieu de sa course; de son pied, la nuit couvre déjà Maroc. »

❧ ❧ ❧

CHANT CINQUIÈME

J'AVAIS quitté ces ombres, et je suivais les pas de mon guide, quand une d'elles, en me montrant du doigt, cria : « Tiens, il paraît que celui qui est derrière l'autre intercepte à gauche les rayons du soleil : il se meut comme un vivant! » Je me retournai à ces mots, et je vis les esprits attentifs à me regarder moi seul, moi seul, ainsi que l'ombre que projetait mon corps.

« Pourquoi t'inquiètes-tu donc? reprit mon maître : Pourquoi ralentir tes pas? Que t'importe que ces âmes murmurent? Suis-moi, et laisse-les parler; sois la tour inébranlable qui ne laisse pas écrouler sa cime sous la fureur des vents. L'homme qui entasse pensées sur pensées s'éloigne de son but : l'activité d'une idée abat la force d'une autre. » Que pouvais-je répondre, sinon : « Je viens. » En effet, je répondis ainsi, en me couvrant de cette honnête rougeur qui accompagne les traits d'un homme digne de pardon.

Pendant que nous marchions, des âmes s'avançaient en chantant le *Miserere* verset à verset. Quand elles s'aperçurent que mon corps interceptait les rayons de la lumière, elles firent un *oh* long et rauque : deux d'entre elles, semblables à des hérauts, coururent à nous et nous dirent : « Informez-nous de votre condition. »

Mon maître repartit : « Vous pouvez vous retirer et rapporter à ceux qui vous ont envoyées que le corps de mon compagnon est de chair véritable. S'ils viennent de s'arrêter pour contempler son ombre, comme je le pense, on a répondu à ce qu'ils désirent. Qu'ils lui fassent donc honneur; il pourrait leur être utile. »

Les deux âmes retournèrent vers leurs compagnes plus rapidement que les vapeurs embrasées, dans le commencement de la nuit, ne sillonnent l'air pur, et que le soleil ne dissipe les nuages d'août. A peine arrivées, elles revinrent à nous avec les autres, aussi vite qu'un escadron qui s'élance à toute bride. « Ces esprits, qui vont nous entourer et t'adresser des demandes, dit le poète, sont en grand nombre; tu peux les entretenir en marchant. » Ils accouraient en criant : « Arrête un peu tes pas, ô âme qui vas vers la joie, sans avoir perdu ces mêmes substances avec lesquelles tu es née. Examine si jamais tu as connu quelqu'un d'entre nous dont tu puisses porter des nouvelles sur la terre.

« Pourquoi donc continues-tu de marcher? Pourquoi ne t'arrêtes-tu pas? Nous avons tous péri de mort violente; neus fûmes tous pécheurs jusqu'à notre dernier soupir; alors la lumière du ciel nous a éclairés : nous sommes sortis de la vie dans des sentiments de pardon et de repentir, en paix avec Dieu qui nous fait brûler du désir de le contempler. » Je repris ainsi : « Pourquoi, dans vos traits défigurés, ne reconnais-je aucun visage? Mais, ô esprits nés sous d'heureux auspices! parlez; que puis-je faire pour vous? Je le ferai au nom de cette paix qui m'attache aux pas de ce guide bienfaisant avec lequel je voyage de monde en monde. »

Un des esprits parla en ces termes : Chacun de nous se fie à toi, sans que tu t'engages par un serment, pourvu qu'une funeste influence ne détruise pas ta bonne disposition. Et moi, qui parle avant tous les autres, je te conjure, si jamais tu vois cette contrée située entre la Romagne et le royaume de Charles[9], d'inviter courtoisement les habitants de Fano à prier pour moi, afin que je sois purifié de mes fautes si graves. Je suis né dans cette ville; mais je reçus, au sein de celle qui fut bâtie par Anténor, les douloureuses blessures d'où coula le sang qui animait ma vie. Là même où je me croyais le plus en sûreté, d'Este, qui me haïssait plus que ne le voulait la justice, fit commettre ce crime. Si, lorsque je fus atteint à Oriaco, j'eusse dirigé ma fuite vers la Mira, j'existerais



encore dans le royaume où l'on respire; mais je cherchai un refuge dans le marais où les roseaux et la fange m'embarrassèrent tellement que je tombai, et que bientôt la terre devint un lac de mon sang. »

Une autre âme reprit : « Si tu vois s'accomplir le désir qui t'entraîne au haut de cette montagne, daigne, avec une tendre pitié, satisfaire le mien. Je suis Buonconte de Montefeltro : Jeanne [10] et tant d'autres me négligent; aussi tu me vois ici dans cet état d'avilissement. » Et moi à lui : « Quel événement ou quel acte de violence t'arracha de Campaldino, où l'on n'a jamais connu le lieu de ta sépulture? » L'âme reprit : « Au pied du Casentin coule un fleuve qu'on appelle l'Archiano, et qui naît dans l'Apennin au-dessus de l'Eremo. J'arrivai dans l'endroit où ce fleuve perd son nom. J'étais blessé à la bouche et je fuyais à pied, ensanglantant le sol. Là je perdis la vue et la parole; je tombai en prononçant le nom de Marie, et il ne resta plus que mon corps.

« Je vais te dire la vérité, répète-la parmi les vivants. L'ange de Dieu me saisit, et le suppôt de l'Enfer criait : *O toi, pourquoi me prives-tu? Tu emportes son âme pour une petite larme qui fait taire mes droits; mais je vais traiter autrement sa dépouille!* Tu sais comme l'air présente des vapeurs humides qui se résolvent en eau aussitôt qu'elles atteignent une région plus froide de l'atmosphère. L'esprit infernal, ajoutant à son intelligence cette disposition cruelle qui cherche toujours le mal, déchaîna les vents et souffla des exhalaisons funestes, par le pouvoir que lui donne sa nature [11].

« Le soir, il couvrit de nuées l'espace qui s'étend entre Pratomagno et le sommet de l'Apennin; il condensa l'air supérieur; les vapeurs se résolurent en eau; la pluie tomba : ce que le sol n'en put absorber se forma en torrents, et, comme il arrive dans les grandes inondations, elle se précipita vers le fleuve principal, sans qu'aucun obstacle pût la contenir. L'Archiano grossi trouva mon corps refroidi, et l'entraîna dans l'Arno, en séparant mes bras que je tenais placés en croix sur mon sein quand la douleur m'avait fait succomber. Le fleuve me jeta alternativement sur ses deux rives, ensuite m'engloutit sous la proie de sable qu'il avait arrachée aux campagnes. »

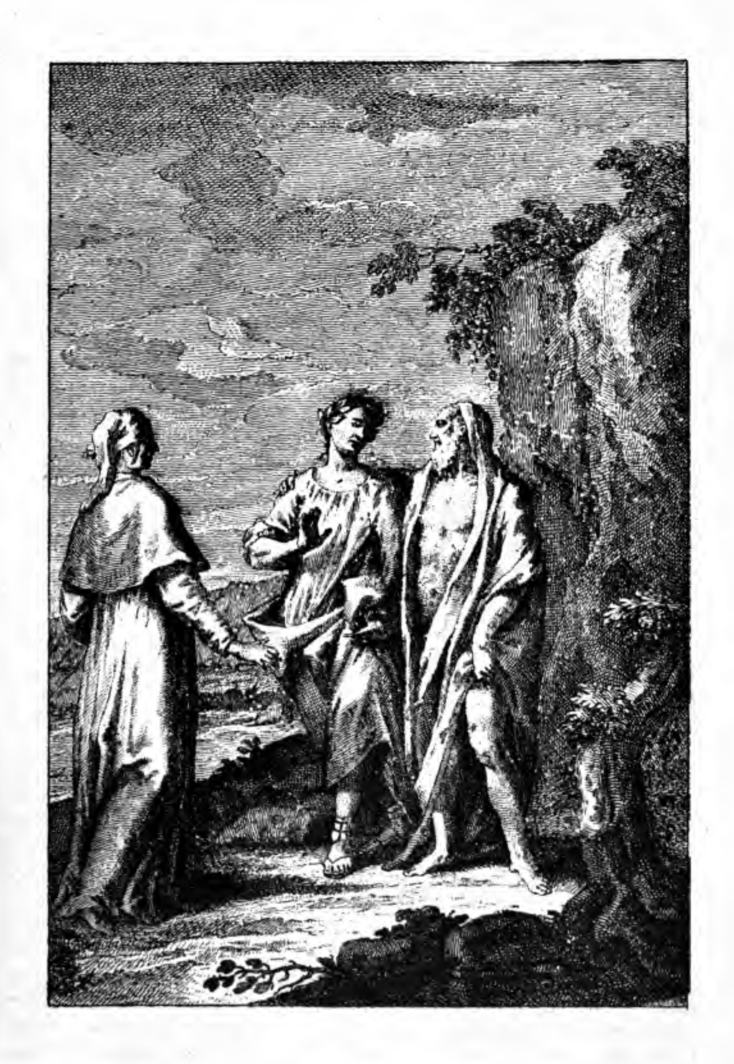
Alors un troisième esprit, succédant au second, me dit : « Quand tu seras de retour dans le monde, et reposé de tes longues fatigues, souviens-toi de moi; je suis Pia : Sienne m'a vu naître, la Maremme a été témoin de ma mort; il sait comment j'ai perdu la vie, celui qui, en m'épousant, avait passé l'anneau à mon doigt! [12] »

❦ ❦ ❦

CHANT SIXIÈME

Quand le jeu de la *chance* est terminé, celui qui perd demeure tout chagrin, répète les coups et s'explique tristement à lui-même comment il a perdu : son heureux adversaire s'avance accompagné par la foule; l'un marche devant lui, l'autre le suit à pas précipités; un troisième l'aborde de côté pour appeler son attention : le vainqueur ne s'arrête pas; il écoute celui-ci et celui-là; il prend la main d'un autre, qui cesse alors d'augmenter le nombre des curieux; et c'est ainsi que, dans son triomphe, il se soustrait aux flots empressés de la multitude : tel je me tournais à droite et à gauche dans cette foule épaisse, et par mes promesses je cherchais à me délivrer de leurs instances. Là on voyait le citoyen d'Arezzo [13] à qui les bras cruels de Ghin di Tacco donnèrent la mort, et celui qui se noya en courant après ses ennemis. Là on voyait Frédéric Novello tendre des mains suppliantes. Plus loin était ce noble de Pise qui fit déployer tant de courage au vertueux Marzucco [14]. Je vis le comte Orso, et cette âme qui, comme elle disait elle-même, fut séparée de son corps par la ruse et la malice, et non par ses crimes; je veux dire Pierre de la Brosse [15] : aussi que la princesse de Brabant ne manque pas de prévoyance, pendant qu'elle est encore sur la terre, si elle ne veut pas faire partie du plus fatal troupeau!

Quand je fus délivré de ces ombres, qui m'adressaient de si instantes supplications pour que, par de ferventes prières, l'on hâtât le moment de leur béatitude, je parlai ainsi : « O ma vive lumière! il me semble que, dans un passage de tes écrits, tu nies que la prière apaise les décrets du Ciel. Ces âmes demandent une telle faveur; leur espérance serait-elle vraie, ou n'ai-je pas bien compris le sens de tes paroles? » Le sage me répondit : « Ce que j'ai écrit est clair, et leur espérance ne sera pas trompée, si on la juge avec un esprit sain. La profondeur du jugement de Dieu ne se relâche pas de ses droits; car un feu d'amour et de charité remplit en un instant le devoir que ceux qui sont enchaînés ici auraient dû plus tôt remplir, et là où j'ai avancé cette proposition, la prière ne pouvait obtenir aucun bon effet, parce que celui pour qui on aurait prié était séparé de Dieu. Ne t'arrête donc pas à ce doute subtil, s'il ne t'est point suggéré par celle qui conduira ton intelligence à la connaissance de la vérité. Je ne sais si tu m'entends;





je parle de Béatrix : tu la verras brillante et fortunée sur la cime de cette montagne. »

Je repris ainsi : « O guide bienfaisant! marchons plus vite; je ne me fatigue plus autant qu'auparavant : vois d'ailleurs que la montagne jette de l'ombre. » Il répartit : « Nous irons aujourd'hui aussi loin que nous pourrons. Quant à la longueur du chemin, il en est autrement que tu ne penses. Avant que tu sois arrivé au sommet, tu verras revenir cet astre qui, étant placé dans l'autre partie de la côte, t'empêche de rompre ses rayons. Mais remarque ici à part cette âme seule et retirée qui nous regarde; elle nous enseignera la voie la plus courte. » Nous nous approchâmes. O âme lombarde, comme tu paraissais fière et superbe! Que de noblesse dans ton regard et de gravité dans ton maintien! Elle ne parlait pas, mais nous laissait venir en nous regardant, à la manière d'un lion qui se repose. Virgile lui ayant demandé le meilleur chemin, elle ne répondit pas à sa demande, et désira savoir quel était notre pays et quelle avait été notre vie.

Mon guide chéri commença ainsi : « Mantoue... » Alors l'ombre, qui se tenait à l'écart, se leva du lieu où elle était assise, en s'écriant : « Habitant de Mantoue, je suis Sordello, de la même ville. » Et ils s'embrassèrent l'un l'autre. Ah! Italie esclave, habitation de douleur, vaisseau sans nocher dans une affreuse tempête, tu n'es plus la maîtresse des peuples, mais un lieu de prostitution! Au seul nom de sa patrie, comme cette âme généreuse fit promptement fête à son concitoyen! Et maintenant ceux qui vivent dans tes contrées se font une guerre implacable; ceux qu'une même muraille et les mêmes remparts protègent, se rongent l'un l'autre.

Cherche, misérable, autour de tes rives, et vois si dans ton sein une seule de tes provinces jouit de la paix. Qu'importe que Justinien t'ait donné le frein des lois, si la selle est vide? Sans lui, tu aurais moins de honte, nation qui devrais être plus fidèle, et laisser César sur la selle, si tu comprenais la volonté de Dieu. Albert de Germanie[16], vois comme cette bête est devenue féroce pour n'avoir pas été corrigée par l'éperon, lorsque tu as commencé à lui imposer le joug! Toi qui abandonnes cette bête indocile et sauvage quand tu devrais enfourcher les arçons, qu'un juste jugement tombe du ciel sur ta race, et qu'il effraye ton successeur! Entraînés par la cupidité, ton père et toi, vous avez souffert que le jardin de l'Empire fût abandonné. Viens voir, homme négligent, les Montecchi, les Cappelletti, les Monaldi, les Filippeschi[17], les uns déjà consternés, les autres dans la crainte de l'être. Viens, cruel, et vois l'oppression de ceux qui te sont fidèles : venge leurs injures, et tu sauras comme le séjour de Santafiora est tranquille. Viens voir ta ville de Rome,

veuve et délaissée, qui pleure, qui t'appelle nuit et jour, et qui s'écrie: « O mon César, pourquoi n'accours-tu pas dans mon sein? »

Viens voir combien on t'aime, et si tu n'as aucune pitié de nous, apprends de ta renommée à rougir de tes retards. S'il m'est permis de le dire, souverain Jupiter qui reçus la mort pour nous, tes yeux justes se sont-ils tournés ailleurs? ou prépares-tu, dans la profondeur de tes décrets, quelque grand bien que nous puissions pénétrer? Toutes les terres d'Italie sont pleines de tyrans. Tout vil factieux devient un *Marcello*.

O ma Florence! tu dois être satisfaite de cette digression : « elle ne te concerne pas; grâces à ton peuple qui s'étudie à être si sage! Beaucoup d'entre vous ont la justice dans le cœur; mais elle est décochée trop tard, parce qu'on craint de ne pas tirer l'arc à propos, et la justice reste sur le bord des lèvres de ton peuple. Plusieurs refusent les charges publiques, mais ton peuple, sans réflexion, s'en va criant : « Je suis courbé... » Réjouis-toi, tu en as sujet; tu es riche, prudente, et en paix. L'effet prouve que je dis la vérité. Athènes et Lacédémone, qui portèrent de si bonnes lois, donnèrent une faible preuve de la sagesse de ces villes, si on les compare à toi, qui crées des institutions si frêles que ce que tu as filé en octobre n'arrive pas à la mi-novembre! Combien de fois, pour ne parler que de ces temps-ci, tu as changé d'institutions, de monnaies, de magistratures, de mœurs, et renouvelé les membres de ta cité! Si tu as quelque souvenir de tes désastres et quelque sens, tu verras que tu ressembles à cette malade qui ne peut trouver de repos sur sa couche, et qui tâche d'apaiser sa douleur en changeant d'attitude.

CHANT SEPTIÈME

Après plusieurs salutations répétées trois ou quatre fois, Sordello s'arrêta, en disant : « Et vous deux, qui êtes-vous? Le sage poète répondit : « Avant que les âmes dignes de monter à Dieu fussent dirigées vers cette montagne, Octave fit ensevelir mes dépouilles : je suis Virgile; je n'ai perdu le ciel que parce que je n'ai pas eu la foi. » Tel que celui dont les yeux sont frappés d'un spectacle





subit qui le plonge dans la stupeur, croit en effet le voir et ne pas le voir : Est-une réalité! s'écrie-t-il; me trompé-je? » tel Sordello baissa ses regards, se rapprocha de Virgile et embrassa ses genoux. « O gloire des latins, dit-il, par qui notre langage montra tout ce qu'il pouvait réunir de grâce et d'éloquence! ô toi, l'honneur éternel du lieu où j'ai pris naissance, quel mérite ou quelle faveur te présente à mes yeux? Si tu me crois digne d'entendre tes paroles, dis-moi, viens-tu de l'Enfer ou d'un autre séjour? » Virgile repartit : « Je suis venu ici à travers tous les cercles du royaume des douleurs. Je marche sous la protection de la vertu du Ciel qui m'a mis en mouvement.

« Ce n'est point pour avoir fait, mais pour n'avoir pas fait, que j'ai perdu ce soleil bienfaisant que tu désires, et dont je n'eus connaissance que si tard.

« Plus bas, il est un lieu où ne règnent pas les tourments, mais qui est attristé seulement par les ténèbres; on n'y entend pas des cris aigus, mais de lamentables soupirs. J'habite ce lieu avec ces pauvres innocents mordus par la mort avant d'avoir été purifiés du péché commun à tous les mortels. Là, je suis avec les esprits qui ne reçurent pas le don des trois vertus saintes, et qui, exempts de vices, connurent les autres vertus et les pratiquèrent toutes. Mais si tu le sais, et si tu le peux, dis-nous, afin de nous faire avancer dans notre voyage, quelle est la véritable entrée du Purgatoire. » Sordello répondit : « Nous n'habitons pas un lieu déterminé que nous ne puissions quitter. J'ai la liberté de parcourir toute cette enceinte, et je vais te guider aussi loin que le jour me le permettra; déjà il commence à baisser; on ne peut pas continuer de marcher pendant la nuit : il sera même prudent de s'arrêter dans un endroit convenable. Des âmes sont ici à l'écart sur notre droite; si tu y consens, je te conduirai vers elles, et tu auras du plaisir à les connaître. — Quoi! reprit Virgile, celui qui voudrait monter de nuit en serait donc empêché par quelque obstacle, ou ne monterait pas parce qu'il n'en aurait pas la force? »

Le bon Sordello, avec son doigt, traça une ligne sur la terre, et il ajouta : « Tu n'avancerais pas de la longueur de cette ligne quand le soleil a quitté l'horizon. Ce ne serait pas que tu eusses à craindre un autre obstacle que les ténèbres pour continuer de monter; mais l'obscurité, par l'impuissance qu'elle cause, prive la volonté de tout effet. Cependant, malgré ces ténèbres, on pourrait retourner dans la partie inférieure et perdre ses pas pendant que le soleil est caché. »

Mon maître, encore tout émerveillé, dit alors : « Eh bien, conduis-nous là où tu dis qu'on peut goûter du plaisir à se reposer. » Nous avions à peine fait quelques pas, lorsque je m'aperçus que

dans cette partie la montagne offrait une vallée semblable à celles qui se forment au pied des monts de notre hémisphère. L'ombre nous dit : « Nous irons là où la montagne se creuse sur elle-même, et nous y attendrons le jour. »

Entre le bord de l'abîme et la partie la plus élevée du chemin, était un sentier oblique qui nous conduisit dans le flanc le plus enfoncé de la cavité. L'or et l'argent raffiné, la pourpre, la céruse, le bois indien le plus brillant, l'émeraude au moment où on la rompt, n'approcheraient pas de l'éclat des fleurs que ce lieu offrit à ma vue : c'est ainsi que le faible est vaincu par le plus fort. La nature n'étalait pas seulement les plus éblouissantes couleurs; elle y exhalait encore un mélange inconnu des odeurs les plus suaves.

Des âmes qu'on n'apercevait pas quand on était hors de la vallée étaient assises dans la prairie, au milieu des fleurs, et chantaient: *O reine, je vous salue.* Sordello nous dit alors : « Le soleil restera maintenant trop peu de temps sur l'horizon : ne me demandez donc pas de vous conduire pour connaître ces esprits; d'ici vous les distinguerez mieux : vous pourrez remarquer leurs gestes plus facilement que si vous étiez dans leur compagnie.

« Celui qui est assis dans la partie la plus élevée, et qui, annonçant encore dans ses traits qu'il a négligé ses devoirs, ne chante pas avec les autres, est l'empereur Rodolphe. Il pouvait guérir les blessures qui firent mourir l'Italie; aussi tarde-t-il à obtenir des prières. L'autre, qui paraît rassurer le premier, gouverna le pays où prend naissance la Moldava, qui porte ses eaux dans l'Elbe, dont les flots se jettent à la mer; il s'appela Ottocare, et dans sa jeunesse il sut mieux gouverner que Venceslas son fils, qui, quoique avancé en âge, s'adonne à la luxure et à l'oisiveté : et celui-ci, remarquable par son nez court ramassé [18], et que tu vois s'entretenir si intimement avec cet autre qui a une si noble figure, mourut en fuyant, et en flétrissant les lis. Vois aussi comme il se bat la poitrine! Remarquez maintenant ce personnage qui, en soupirant, appuie son visage sur sa main.

« Ces deux derniers sont le père et le gendre du roi qui fut le malheur de la France [19]. Ils se rappellent sa vie corrompue et grossière, et de là vient la douleur qui les tourmente. Celui qui semble si robuste, et qui s'accorde en chantant avec cet autre que distingue la grandeur de son nez [20], porta la ceinture de toutes les vertus, et elles auraient été *transvasées* sur le trône s'il eût eu pour successeur le jeune prince qui est assis derrière lui : on n'en peut pas dire autant de ses autres héritiers. Jacques et Frédéric possèdent, il est vrai, les royaumes, mais ils n'ont pas hérité de la meilleure portion de la succession paternelle. Rarement la

probité humaine remonte dans les rameaux ; c'est ainsi que l'ordonne Dieu qui dispense cette vertu, pourvu qu'on la lui demande. Mes paroles s'appliquent en même temps à celui dont je t'ai déjà fait remarquer le nez aquilin, aussi bien qu'à Pierre qui chante avee ce prince. La Pouille et la Provence en gémissent encore de douleur. Le fils dégénère du père autant que Constance s'honore de son mari, plus que ne peuvent le faire Béatrix et Marguerite [21]. Voyez Henri d'Angleterre, ce roi de mœurs si simples, assis ici à l'écart, et qui, de son tronc, a produit de meilleurs rejetons. L'autre qui est en bas parmi eux, et qui en ce moment regarde en haut, est le marquis Guillaume : à l'occasion de sa mort, Alexandrie et ses guerriers firent pleurer les habitants du Montferrat et du Canavésan.

CHANT HUITIÈME

DÉJA était arrivée l'heure qui excite de nouveaux regrets chez les navigateurs, et qui les remplit d'une tendre émotion, le jour où ils ont dit adieu à leurs amis; cette heure mélancolique où le pèlerin qui vient de se mettre en voyage ressent de nouveaux aiguillons d'amour, s'il entend la cloche du soir qui semble pleurer le jour près de mourir : il se fit alors un grand silence, et je vis une des âmes qui se leva et, par un signe de la main, pria les autres de vouloir bien l'écouter. Ensuite elle éleva ses deux mains en tournant ses yeux vers l'orient, comme si elle avait dit à Dieu : « Je ne pense qu'à toi seul. » Elle entonna si dévotement l'hymne : *Avant la fin du jour*, et d'une voix si douce, que je m'oubliai tout à fait moi-même. Les autres ombres, avec la même piété et la même douceur, chantèrent l'hymne entière en tenant leurs regards fixés sur les roues célestes. O lecteur! porte ton attention sur la vérité : le voile est si léger, que tes yeux peuvent la pénétrer. Ensuite cette armée vénérable, en silence, dans l'incertitude de l'attente, leva la tête avec un sentiment de crainte et d'humilité. Je vis sortir du ciel et descendre tout à coup deux anges armés d'épées flamboyantes et privées de leurs pointes; les vêtements de ces anges, verts comme la feuille dans sa fraîcheur, étaient agités

mollement par le mouvement de leurs ailes qui avaient la même couleur. L'un d'eux vint s'abattre près de nous; l'autre descendit sur le bord opposé, et les âmes restaient au milieu de l'espace qui séparait les deux envoyés. On distinguait bien leur tête blonde, mais l'éclat de leur figure ne pouvait être soutenu par les regards, de même que la multiplicité des objets émousse la force du rayon visuel. Sordello nous dit : « Tous deux sortent du sein de Marie pour garder la vallée contre le serpent qui va venir à l'instant. » Moi, qui ne savais quel chemin le reptile devait suivre, je me retournai et, glacé par la crainte, je me serrai fortement contre mon maître chéri. Sordello continua en ces termes : « Maintenant, marchons dans la vallée parmi les ombres respectables; nous les entretiendrons : il sera également doux pour elles de vous voir. » Nous n'eûmes que quelques pas à faire pour arriver auprès d'elles, et j'en vis une qui me regardait comme si elle eût cherché à me reconnaître. Déjà, depuis quelques temps, le jour s'obscurcissait, mais non pas tellement que ses yeux et les miens ne nous laissassent voir ce que nous n'avions pu encore observer. L'esprit et moi, nous nous avançâmes l'un vers l'autre. O Nino![22] juge intègre, combien j'eus de plaisir à voir que tu n'étais pas au nombre des coupables! Nous nous accablâmes de tendres saluts. Ensuite il me dit : « Depuis quand es-tu venu au pied de la montagne à travers les ondes éloignées? — Moi, lui répondis-je, j'y suis parvenu ce matin, après avoir parcouru l'empire des pleurs. J'ai encore la vie périssable, quoiqu'un tel voyage me rende plus facile le chemin de la vie immortelle. » A cette réponse, Nino et Sordello furent frappés d'étonnement; l'un d'eux se tourna vers Virgile; l'autre, en s'adressant à une ombre qui était assise, lui cria : « Viens Conrad, viens voir quelle est la faveur que Dieu a permise. » Il ajouta ensuite en me regardant : « Au nom de la reconnaissance singulière que t'inspire celui qui cache à nos yeux son premier pourquoi, quand tu seras au delà des ondes de ce vaste Océan, dis à Jeanne, ma fille, de prier pour moi à ce divin tribunal où l'on ne répond qu'aux cœurs innocents. Je ne crois pas que sa mère m'aime encore, puisqu'elle a quitté les voiles blancs[23]; mais elle doit les regretter dans son malheur actuel : sa conduite fait aisément comprendre quelle durée peut avoir le feu d'amour dans le cœur d'une femme, si la présence et les caresses de son époux ne viennent souvent le rallumer. La vipère qui forme l'écusson des Milanais n'ordonnera pas pour elle d'aussi belles funérailles que celles qu'elle aurait dues au coq de Gallura. » Il parlait ainsi, non par haine, mais par l'effet d'un zèle sage et discret. Mes yeux avides se fixaient sur le ciel, mais là seulement où les astres ont un cours plus ralenti, comme les parties de la





roue qui sont le plus près de l'essieu. Mon guide me dit : « O mon fils, que regardes-tu? — Je contemple, lui répondis-je, ces trois flambeaux qui de ce côté embrasent le pôle dans toute son étendue. — Les quatre étoiles éclatantes, reprit-il, que tu as vues ce matin sont maintenant sous l'hémisphère, dans la partie où se trouvaient ces flambeaux. » A peine eut-il parlé, que Sordello le tira à lui en disant : « Vois-tu là notre adversaire? » En même temps il le lui montra du doigt. Dans la partie de la vallée opposée à la montagne, on apercevait en effet un serpent, le même peut-être qui présentait à la première femme le fruit amer. A travers l'herbe et les fleurs, l'animal venimeux s'avançait en rampant, montrant tantôt sa tête, tantôt les écailles de son dos, et se léchant comme une bête qui se lisse. Je ne vis pas et je ne puis pas dire comment les autours *célestiaux* se mirent en mouvement, mais je les vis tous deux s'élancer dans les airs : le serpent prit la fuite, en entendant le murmure des ailes verdoyantes, et les anges retournèrent en même temps à leur place première. L'ombre qui s'était approchée du juge, sur son invitation, n'avait pas cessé de me regarder pendant tout le temps qu'avait duré cet assaut, et elle me parla ainsi : « Que le divin flambeau qui te guide vers le ciel trouve en toi l'aliment nécessaire pour atteindre l'azur de la béatitude! Si tu sais quelques nouvelles vraies de Val-di-Magra où des contrées voisines, apprends-les-moi. Je fus le maître dans ce pays; on m'appela Conrad Malaspina. Je ne suis pas l'ancien de ce nom, mais un de ses descendants. Je portais aux miens un amour qui se purifie dans ce lieu. — Je n'ai jamais parcouru vos États, répondis-je; mais quel est le lieu de l'Europe où n'en est pas répandue la gloire? La renommée qui honore votre maison proclame la la magnificence de ses nobles seigneurs, même pour quiconque n'a pas visité vos provinces; et je vous jure qu'il est vrai que votre famille ne perd rien de sa réputation de libéralité et de bravoure. Puisse-t-il être aussi vrai que je verrai le jour céleste! Un caractère heureux et une éducation brillante *privilégient* votre famille; et quoique le monde s'éloigne du vrai chemin, seule elle marche dans la bonne voie en méprisant celle où l'on s'égare.

— Va, me répondit-il, avant que le soleil rentre sept fois dans l'espace où le Bélier imprime ses quatre pieds, cette opinion courtoise sera gravée dans ton esprit plus profondément encore que le récit des autres, si la Providence n'interrompt pas le cours des événements arrêtés pour l'avenir. »

CHANT NEUVIÈME

La concubine de l'antique Tithon[24], sortie des bras de son bon et facile époux, couvrait déjà l'orient d'une splendeur blanchissante, et brillait au milieu des étoiles qui figurent cet animal froid et malfaisant[25] dont la queue blesse les mortels. La nuit avait déjà parcouru deux veilles[26] dans le lieu où nous étions, et la troisième commençait à fuir, lorsque, éprouvant quelque fatigue dans ce corps faible que nous devons à Adam, et me sentant vaincu par le sommeil, je m'étendis sur l'herbe où nous étions assis tous les cinq. A l'heure du matin où l'hirondelle commence ses tristes *lais*, peut-être en souvenir de ses premières douleurs, à ce moment où notre esprit, plus dégagé des impressions corporelles, moins détourné par les besoins de nos sens, est presque doué des facultés divines dans ses visions, il me sembla voir en songe, dans le ciel, un aigle aux plumes d'or voler les ailes déployées, et prêt à descendre auprès de nous. Il me semblait aussi que j'étais dans le lieu où Ganymède laissa les siens quand il fut enlevé jusqu'au céleste banquet. Je pensais en moi-même : « Peut-être est-ce seulement ici que l'aigle saisit sa proie accoutumée, et dédaigne-t-il de se porter ailleurs? » Il me parut ensuite qu'après avoir tournoyé quelque temps, il s'abattit avec la rapidité d'un éclair, et m'enleva jusqu'à la sphère du feu.

Enfin il me sembla que l'aigle et moi nous étions tout en flammes : cet incendie, quoique imaginaire, devint si douloureux, qu'il fallut que mon sommeil se rompît.

Tel Achille réveillé promenait partout ses regards inquiets, ne sachant où il était, quand, l'ayant enlevé au milieu de son sommeil des mains de Chiron, sa mère l'eut porté entre ses bras à Scyros, où les Grecs surent le découvrir; tel je vis fuir le sommeil, et je me troublai comme l'homme dont l'épouvante glace les membres. A mes côtés je ne trouvai que mon guide, mon appui. Le soleil s'était déjà élevé de plus de deux heures, et la vue de la mer m'était dérobée.

« Ne crains rien, me dit mon maître, nous sommes dans la bonne voie; ne cherche pas à restreindre, mais à élargir ton courage : tu es arrivé au Purgatoire. Vois le rempart qui l'environne; vois l'entrée là où le rempart est interrompu : peu avant l'aube qui précède le jour, quand ton âme prenait du repos sur les fleurs





dont la prairie était émaillée, il vint une femme qui dit : « Je suis Lucie[27], laissez-moi l'enlever pendant son sommeil ; je le protégerai dans son voyage. » Sordello est resté avec les autres ombres vénérables ; elle t'enleva, quand le jour fut plus avancé, elle vint ici, et je suivis ses pas. C'est dans ce lieu qu'elle t'a déposé : sans me parler, elle m'a indiqué avec ses yeux célestes cette entrée ; ensuite, elle et ton sommeil ont disparu. »

Comme un homme qui, après avoir douté, se rassure aussitôt que la vérité lui a été démontrée, je me sentis plus animé ; et quand mon guide me vit exempt d'inquiétude, il marcha vers la montagne, et je le suivis.

Lecteur, tu vois comme la matière de mes chants s'ennoblit : ne t'étonne pas si je la soutiens avec plus d'art. Nous nous approchâmes, et quand nous fûmes à ce point où le rempart me paraissait rompu comme une fente qui déchire un mur, je vis une porte, trois degrés de diverses couleurs, et un portier encore silencieux. Je le considérai attentivement, et je distinguai qu'il était assis sur le degré supérieur ; mais sa figure était si lumineuse qu'elle fit baisser mes yeux.

Il avait à la main une épée nue, qui réfléchit sur nous des jets de lumière si brillants, que je ne pouvais la considérer. Il parla ainsi : « Que voulez-vous ? dites-le sans avancer ; qui vous a guidés ? Prenez garde de vous repentir d'être venus ici. » Mon maître répondit : « Une femme du ciel, qui connaît les lois de cet empire, nous a dit : Marchez, voilà la porte. » — Que cette femme daigne donc protéger vos pas, reprit le bienveillant gardien ; avancez et montez ces degrés. » Nous obéîmes. Le premier était d'un marbre blanc si pur et si poli, que j'y retrouvais tous mes traits. Le second degré avait la teinte pourprée et noire d'une pierre calcinée, fendue dans tous les sens. Le troisième me parut formé d'un porphyre rouge comme le sang qui s'échappe de la veine. L'ange de Dieu, assis sur le seuil de la porte qui paraissait de diamant, tenait ses deux pieds sur le troisième degré. Mon guide me fit franchir, sans que j'opposasse aucune résistance, les trois marches redoutables en me disant : « Prie-le humblement d'ouvrir la porte. »

Je me jetai dévotement aux pieds sacrés de l'ange. Je lui demandai, par miséricorde, de m'ouvrir ; mais auparavant je frappai trois fois ma poitrine. Avec la pointe de son épée, le gardien traça sept fois la lettre P sur mon front, et dit : « Fais-toi purifier de ces taches quand tu seras entré. »

Les vêtements de l'ange me parurent avoir la couleur de la cendre ou de la terre desséchée.

Il en tira deux clefs, l'une d'argent et l'autre d'or. Il plaça

d'abord la première, ensuite la seconde dans la serrure de la porte, et combla mes vœux en ajoutant : « Chaque fois que l'une de ces clefs ne se présente pas bien dans une juste direction, cette porte ne peut s'ouvrir; l'une des clefs est plus précieuse, mais l'autre exige beaucoup d'art et d'intelligence, parce que c'est elle qui fait détendre le ressort. Je les tiens de Pierre, qui me dit de commettre une erreur plutôt pour ouvrir la porte que pour la tenir fermée, pourvu que les coupables se prosternent à mes pieds. » Alors il la poussa en dedans et ajouta : « Entrez; mais je vous avertis bien que celui-là qui regarde en arrière doit sortir à l'instant. »

Et les battants de la porte de ce royaume sacré, qui sont d'un métal épais et sonore, roulèrent sur leurs gonds retentissants. Les barrières du Capitole, quand on en chassa Métellus pour y ravir le Trésor, ne firent pas entendre un aussi strident fracas.

J'écoutai attentivement alors le premier bruit qui frappa mes oreilles, et il me sembla entendre des voies douces accompagner ce chant : *Nous te louons, ô Dieu!* Cette impression me faisait ressentir ce qu'on éprouve quand on entend chanter avec l'accompagnement des orgues : l'instrument exécute un verset, et la voix en exécute un autre.

CHANT DIXIÈME



PRÈS avoir passé cette porte, que le vice qui détourne du bon chemin laisse ouvrir si peu souvent, j'entendis, au bruit qu'elle fit en tombant, qu'elle venait de se refermer. Comment ma faute aurait-elle été excusable, si j'avais regardé en arrière?

Nous montions à travers le sentier tortueux, nous balançant des deux côtés, comme l'onde de la mer qui fuit et qui revient. « Il faut ici un peu d'intelligence », dit mon maître en s'approchant de temps en temps des flancs de la montagne; et nous avancions si lentement que la lune, qui décroissait alors, avait cessé de paraître avant que nous eussions pu gravir la roche escarpée. Quand nous eûmes terminé cette course et atteint un point de la montagne où elle se jette en arrière, je sentis mes forces s'affaiblir: mon maître et moi, incertains de notre route, nous restâmes sur





une plate-forme plus solitaire que la voie d'un désert. Sur le sol de cet abîme on n'aurait mesuré que trois fois le corps d'un homme, et le chemin, à droite et à gauche, ne me paraissait offrir qu'une même largeur, partout où mon œil pouvait pénétrer.

Nous n'avions pas encore commencé à nous avancer dans ce cercle, lorsque je reconnus que le flanc intérieur qui, de toutes parts, semblait inaccessible, était d'un marbre blanc orné de bas-reliefs d'un travail si précieux, que non seulement la science de Polyclète, mais la nature elle-même se serait avouée vaincue.

L'ange venu sur la terre avec la nouvelle de la réconciliation si longtemps désirée, qui rouvrit le chemin du ciel, était sculpté devant nous dans une attitude suave d'une telle vérité, qu'on ne l'aurait pas pris pour une image silencieuse. On aurait juré qu'il disait : « Je vous salue », parce que plus loin on avait représenté celle qui nous fit participer au céleste amour, dans une contenance si humble et si modeste, qu'elle semblait dire : *Voici la Servante du Seigneur*, aussi fidèlement que le cachet forme sur la cire l'empreinte d'une figure.

« Ne considère pas un objet seulement », dit mon maître qui était près de moi du côté où bat le cœur des hommes. Je portai ailleurs mes regards, et je vis, dans la partie où mon guide me conduisait, une autre scène sculptée sur le rocher. Je devançai promptement Virgile pour mieux la considérer.

On remarquait d'abord sur le roc le char attelé de bœufs dans lequel était traînée l'arche sainte qui inspire tant de crainte à quiconque veut remplir un office que Dieu n'a pas ordonné. Sur le devant, on distinguait une foule divisée en sept chœurs, si naturellement retracée que deux de mes sens se contredisaient : la vue croyait voir chanter cette foule, et l'ouïe ne l'entendait pas. De même à l'aspect de la fumée de l'encens, mon odorat et mes yeux se livraient encore à un semblable combat. L'humble psalmiste précédait la maison sacrée en dansant, et il paraissait en ce moment même plus et moins qu'un roi. En face, sur la terrasse d'un grand palais, Michol regardait ce spectacle d'un air triste et dédaigneux. Je quittai le point où j'élais arrêté, pour voir de plus près un autre fait historique qui, derrière cette princesse, me laissait apercevoir sa couleur éblouissante. Là était représentée la gloire brillante du prince romain. Grégoire, frappé de la vertu de cet empereur, obtint, en le sauvant, une haute victoire : je parle de l'empereur Trajan. Une veuve désolée et en larmes tenait la bride du cheval de ce monarque qui était environné d'un grand nombre de soldats, et autour duquel flottaient, éclatants d'or, les étendards ornés des aigles de Rome. L'infortunée, au milieu de ce bruit, semblait s'écrier : « O mon maître! venge la

on fils : elle m'a plongée dans ce désespoir ». L'empereur paraissait lui dire : « Attendez que je revienne. » La veuve répondait avec un nouvel accent de douleur : « Mais, ô mon prince! si tu ne reviens pas? — Alors, disait l'empereur, mon successeur prendra soin de ta vengeance. — Et à quoi, répondait encore la veuve, me servira la justice d'un autre, si je recours en à la tienne? — Rassure-toi, reprenait enfin ce prince, il faut j'accomplisse mon devoir avant de passer outre; la justice le it, et la pitié arrête mes pas. »

Celui qui n'a jamais vu une chose nouvelle est l'auteur de ces paroles visibles, paroles neuves pour nous qui n'en connaissons de telles sur la terre.

ndis que je me plaisais à considérer ces scènes d'humilité, si ieuses quand on pense au divin ouvrier qui les a produites, le e disait tout bas : « Voilà beaucoup d'ombres, mais elles ancent lentement; elles nous enseignent le chemin des degrés supérieurs. » Mes yeux, avides de nouveauté, ne tardèrent pas à se tourner vers mon maître. Lecteur, je ne veux pas, toutefois, que tu te livres au découragement, lorsque tu entendras comment Dieu ordonne qu'on répare ses fautes. Ne pense pas au martyre en lui-même; pense à la félicité qui le suit; pense que cette peine ne peut durer au delà de la grande sentence.

Je commençai ainsi : « O mon maître, les objets que je vois s'avancer vers nous ne me semblent pas des personnes. Je ne sais ce qu'ils peuvent être tant ma vue est incertaine. — La condition terrible de leur tourment, répondit-il, les fait courber tellement jusqu'à terre, que moi-même j'ai eu peine d'abord à deviner ce qu'ils étaient; mais regarde fixement, et tâche de *détortiller*, avec tes yeux, ceux qui s'avancent sous ce poids énorme. Tu peux voir déjà comment chacun d'eux est tourmenté. » O chrétiens superbes, faibles et misérables! séduits par une vue égarée, vous avez confiance dans des pas qui vous éloignent de la vraie route : ne vous apercevez-vous point que nous sommes des vermisseaux nés pour former ce papillon angélique qui, sans défense, vole à la justice divine? Pourquoi votre esprit se dresse-t-il comme l'orgueil du coq? Vous n'êtes alors que des insectes défectueux, des vers qui n'accomplissent pas leurs destinées.

De même qu'on voit des figures taillées pour soutenir un toit ou un entablement, toucher péniblement de leurs genoux à leur poitrine (position douloureuse qui excite en celui qui les regarde une peine réelle pour un mal qui n'est pas véritable), de même je vis ces ombres, quand je les considérai attentivement, dans une attitude de gêne et d'efforts : il est vrai qu'elles étaient plus ou moins courbées, selon que le poids qui écrasait leur corps était plus ou

moins lourd; mais celle de ces âmes qui montrait le plus de patience, paraissait dire en pleurant : « J'en suis accablée. »

❧ ❧ ❧

CHANT ONZIÈME

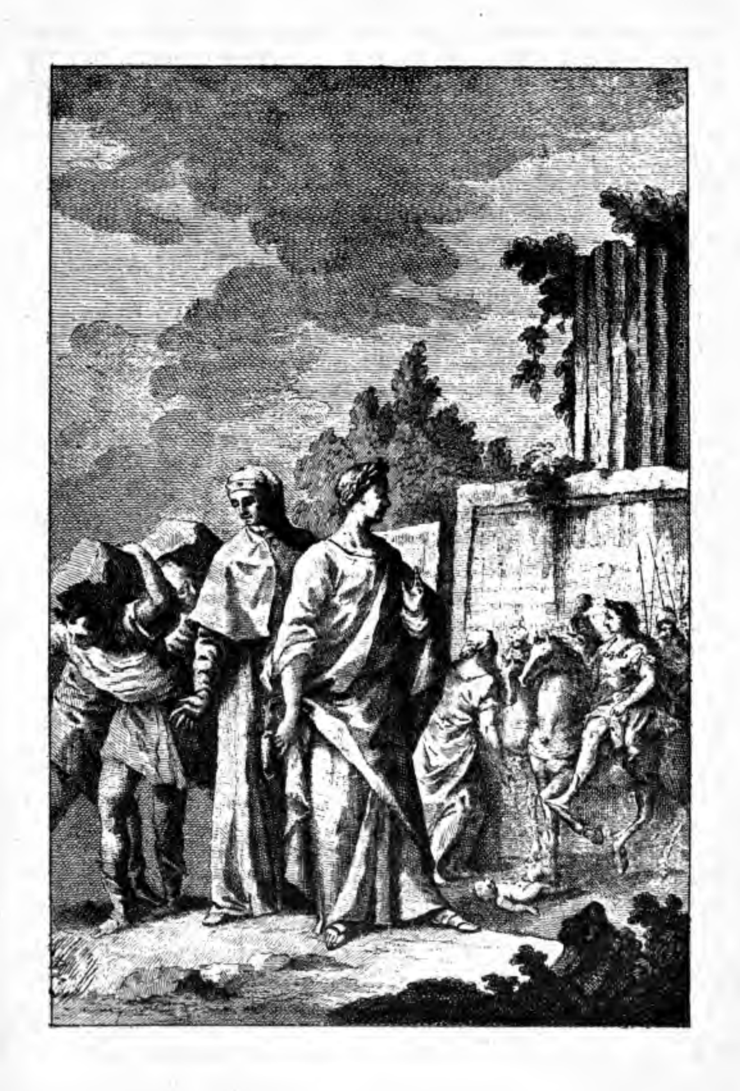
NOTRE Père qui es dans les cieux, non parce que les cieux peuvent te contenir, mais par une suite de ton amour pour les premiers effets de ta puissance, que toute créature loue ton nom et ton pouvoir, comme on doit rendre grâce à ta sapience! Que la paix de ton royaume vienne vers nos âmes! Avec tous nos efforts nous ne pouvons aller vers elle, si elle ne vient pas à nous. De même que les anges te font un sacrifice de leur volonté, en chantant *Hosanna!* puissent les hommes t'immoler aussi leurs passions! Donne-nous aujourd'hui la manne quotidienne sans laquelle celui qui s'efforce le plus d'avancer dans cet âpre désert ne peut faire que des pas rétrogrades; et comme nous pardonnons à chacun le mal que nous avons souffert, et toi aussi, bienfaisant, pardonne, sans regarder ce que nous avons mérité. Ne permets pas que l'antique ennemi livre combat à notre vertu qui reste abattue au premier choc, mais délivre-nous des atteintes qui nous poussent au mal. O Seigneur chéri, nous ne faisons pas cette dernière prière pour nous-mêmes, qui n'en sentons pas le besoin, mais pour ceux qui sont demeurés derrière nous! »

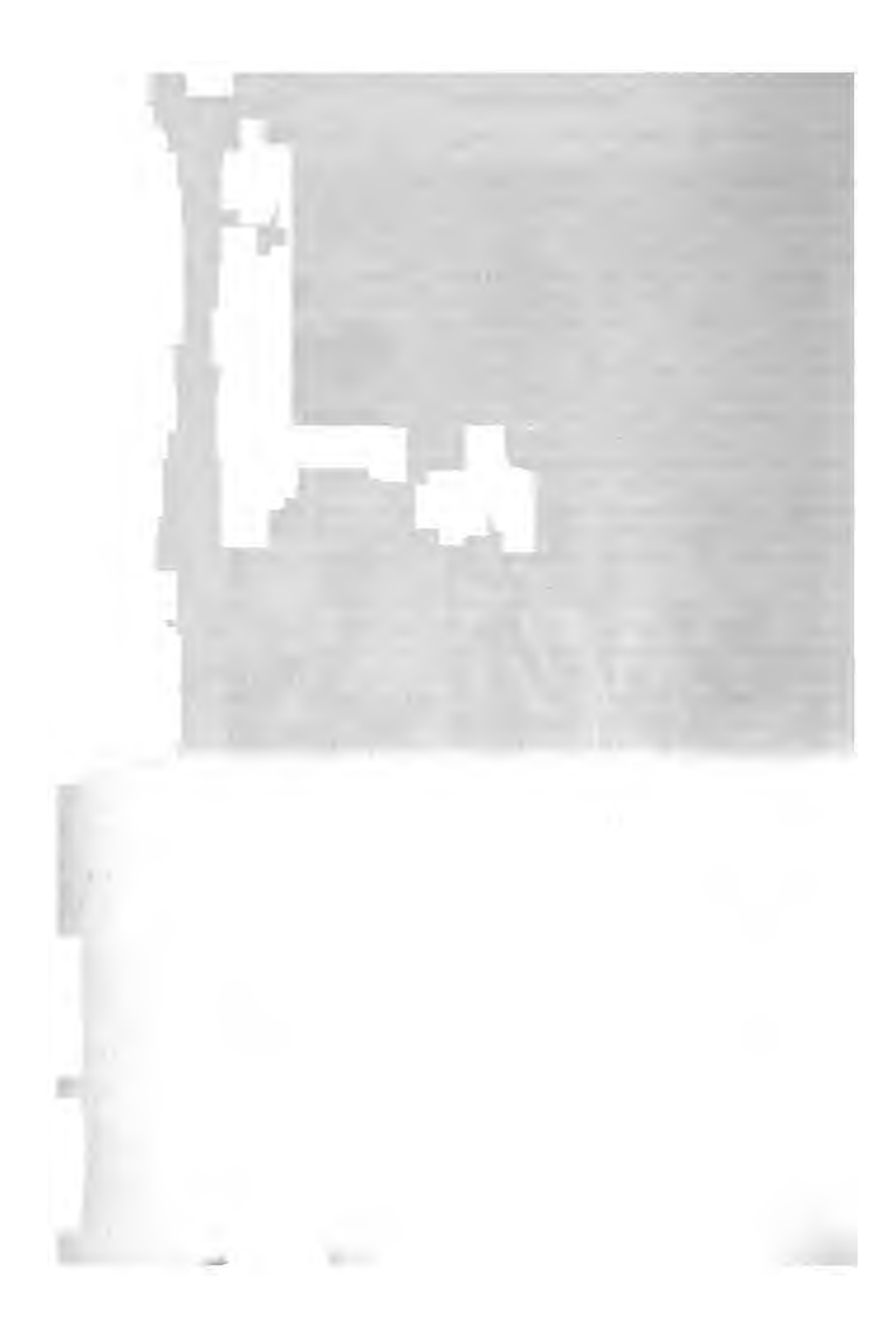
C'est ainsi que sollicitaient d'heureux augures, pour elles et pour nous, ces ombres qui, destinées à se purifier des brouillards du monde, marchaient le long du premier cercle en le suivant inégalement, accablées sous un poids semblable à celui dont nous croyons quelquefois être accablés dans un songe. Si, sur la montagne, on prie si ardemment pour nous, que ne doivent pas dire et faire sur la terre ceux qui ont la volonté attachée à une bonne racine? Il faut donc aider les ombres à laver promptement les taches qu'elles ont apportées du monde, afin que bientôt, plus légères et plus pures, elles puissent s'élever vers les globes étincelants.

Mon guide parla ainsi : « Que la justice et la piété vous soulagent bientôt, pour que vous puissiez agiter vos ailes selon votre ardent

désir! Montrez-nous par quelle voie on franchit plus tôt la montagne, et s'il y a plus d'un chemin, enseignez-nous le plus facile. Celui-ci que je guide sent, malgré son courage, ses pas alourdis par la chair d'Adam dont il est encore revêtu. » Nous ne sûmes pas laquelle des ombres répondit à celui que je suivais, mais nous entendîmes ces paroles : « Venez avec nous à main droite, et vous trouverez un chemin où peut s'engager une personne vivante. Si je n'étais pas empêché par cette pierre qui dompte mon front orgueilleux et me fait ainsi courber la tête, je tâcherais, pour exciter sa compassion en ma faveur, de savoir si je connais celui qui t'accompagne et que tu ne nommes pas. Je fus Italien; un célèbre Toscan, Guillaume Aldobrandeschi, fut mon père. Je ne sais si jamais vous avez entendu ce nom : la noblesse de mon sang, les éclatantes actions de mes ancêtres me rendirent arrogant; ne pensant plus à notre mère commune, je méprisai tellement tous les hommes, que je me vis arracher la vie, comme ne peuvent l'oublier les Siennois et les habitants de Campagnatico. Je suis Humbert; l'orgueil n'a pas seulement causé ma ruine, il a entraîné dans le malheur tous mes parents. C'est donc à cause de mon orgueil que je porte ce fardeau, jusqu'à ce que j'aie satisfait à la justice de Dieu : je fais parmi les morts ce que je n'ai pas fait chez les vivants. » En l'écoutant, je baissai les yeux. Alors une des ombres, non pas celle qui parlait, tourna sa tête sous le poids qui l'écrasait, me vit, me reconnut, et m'appela en fixant les yeux sur moi qui marchais avec elles la face inclinée. « Mais, lui dis-je, n'es-tu pas Oderigi, l'honneur de Gubbio, l'honneur de cet art qu'on appelle, à Paris, enluminure?

— Frère, répondit-il, on trouve plus riantes les feuilles que colorie Franco Bolognese. La gloire est actuellement à lui seul.... et à moi, en partie. Je n'aurais pas été si courtois pendant ma vie, à cause du grand désir que j'avais d'exceller dans l'art qui fut la passion de mon cœur. Je paye en ce moment l'amende que je dois pour un semblable orgueil, et je ne serais pas même en ce séjour, si quand je pouvais encore pécher, je ne me fusse tourné vers Dieu. O vaine gloire des avantages humains! plante fragile! comme, à peine élevée, elle commence à se dessécher, si elle n'est pas fortifiée par une longue suite d'années! Cimabué crut, dans la peinture, être devenu maître du champ; maintenant Giotto a obtenu le cri de la célébrité, et la renommée de celui-là est obscurcie. C'est ainsi qu'un autre Guido a enlevé au premier de ce nom la gloire d'avoir ennobli la langue, et peut-être est-il né un troisième qui détrônera celui-ci. La réputation n'est qu'un souffle de vent qui s'agite d'un côté ou d'un autre, et change de nom en changeant de direction. Avant qu'il se soit écoulé mille années,





espace de temps qui, comparé à l'éternité, passe plus rapidement qu'un froncement de sourcil comparé au mouvement de rotation le plus lent dans le ciel, si tu ne te dépouilles que d'une chair vieillie, toi, auras-tu une réputation différente de celle qui t'aurait été réservée si tu fusses mort en balbutiant les premiers mots de l'enfance? Celui qui marche si lentement devant toi fut célèbre dans toute la Toscane; maintenant à peine murmure-t-on son nom à Sienne. Il gouvernait cependant cette ville à l'époque où fut détruite la rage de Florence qui, dans ce temps, était aussi orgueilleuse qu'elle est aujourq'hui vile et prostituée. Votre renommée a le sort de l'herbe qui naît et se flétrit : celui qui la fait croître sait aussi la décolorer. »

Je répondis : « Les vérités que tu me dis insinuent dans mon cœur une sage humilité : tu abaisses l'orgueil dont j'étais gonflé. Mais qui est celui dont tu parlais à l'instant? — C'est, reprit-il, Provenzano Salvani. Il est ici, parce que dans sa présomption il soumit Sienne à son caprice. Il a marché et il marche toujours sans repos depuis qu'il est mort. Tel est le payement imposé en satisfaction de sa faute à celui qui a mérité ce châtiment sur la terre. »

Je repris ainsi : « Mais si un esprit, qui attend les derniers moments de son existence pour se repentir, demeure en bas de la montagne et ne parvient pas jusqu'en ce lieu, pendant autant de temps qu'il en a mis à différer sa pénitence, à moins qu'une prière salutaire ne le puisse protéger, dis-moi comment cet esprit a-t-il obtenu de parvenir jusque dans ce cercle?

— C'est, reprit l'ombre, parce qu'un jour, pendant le moment le plus glorieux de sa vie, il s'agenouilla volontairement sur la place de Sienne, en déposant toute honte, et se soumit au point de demander, en tremblant de tous ses membres, des secours pour arracher aux horreurs de la captivité son ami qui languissait dans les prisons de Charles. Je n'en dirai pas davantage : je sais bien que mes réponses sont obscures, mais dans peu de temps tes concitoyens te feront mieux comprendre mes paroles. C'est cette action qui fit obtenir à Provenzano de ne pas attendre à la porte du Purgatoire. »

❦ ❦ ❦

CHANT DOUZIÈME

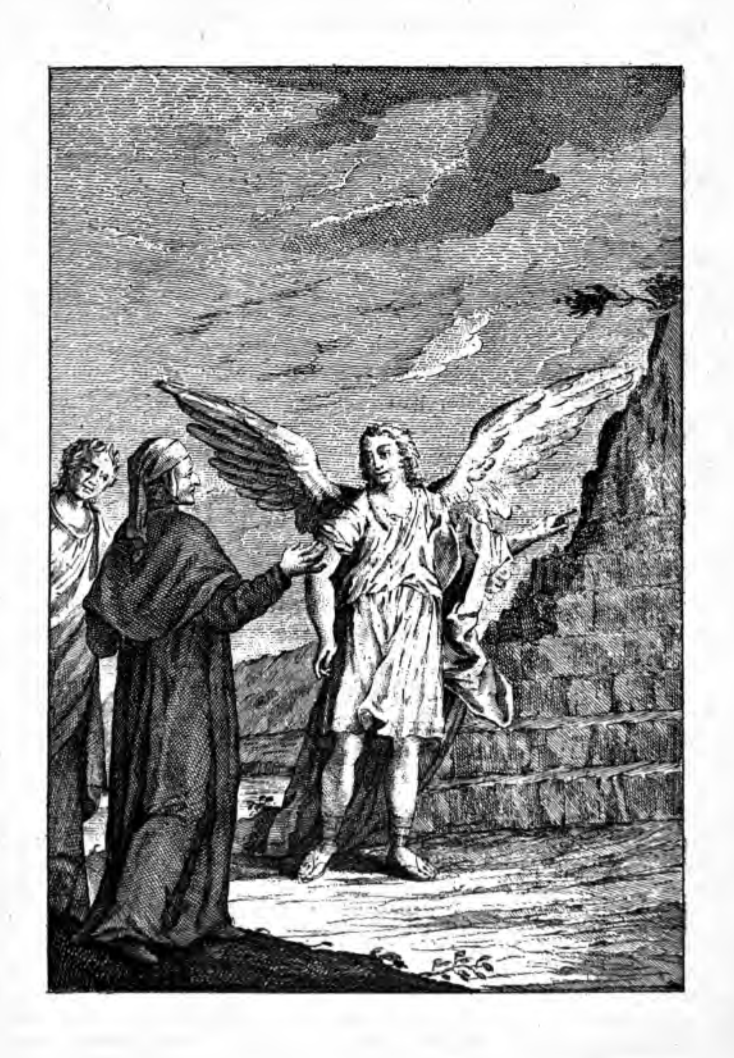
Tant que le permit mon aimable maître, nous marchâmes sur la même ligne, l'âme chargée d'un poids énorme, et moi, comme deux bœufs assujettis au même joug; mais quand Virgile me dit : « Laisse cette ombre et avance, il faut que chacun ici pousse sa barque le mieux qu'il pourra avec la voile et les rames », je me redressai comme il convient de le faire pour marcher, quoique mes pensées restassent abattues et consternées.

Je m'étais mis en mouvement; je suivais avec plaisir les traces de mon guide, et lorsque nous eûmes fait quelque chemin, d'un pied plus léger : « Porte tes yeux en bas, me dit-il; il sera bon que, pour alléger la fatigue du voyage, tu considères le lit de tes pas. »

De même que les tombeaux offrent des inscriptions où l'on peut lire ce qu'étaient dans leur vie ceux qui y furent déposés (inscriptions qui n'impriment l'aiguillon du souvenir que chez les hommes reconnaissants), de même la route était couverte de figures sculptées avec goût. On voyait d'un côté celui qui, créé plus noble qu'aucune autre créature, fut précipité du ciel au milieu des éclats du tonnerre; de l'autre on voyait Briarée atteint d'un trait lancé par des mains divines, étendu sur la terre que les glaces de cette mort accablent de douleur.

On voyait Thymbrée, Pallas et Mars armés, autour de leur père, contemplant les membres épars des géants écrasés. On voyait Nembrot au pied de sa tour insensée, hors de lui, et regardant, plein de dépit, les nations qui l'accompagnaient dans la contrée de Sennaar. O Niobé, quelle douleur altérait ton visage, lorsque je t'aperçus sur ce funeste chemin, entouré de tes *sept et sept* enfants frappés du trépas! O Saül, tu languissais sans vie, percé de ta propre épée, sur le mont Gelboë que ne fécondèrent plus ni les rosées ni les pluies! O folle Arachné, je te voyais déjà à moitié araignée, triste et gémissant sur les débris de la toile qui fit ton malheur!

O Roboam, tes traits ici n'ont rien de menaçant; mais, rempli d'effroi, tu t'enfuis sur un char avant d'être chassé par la fureur populaire! Le sol montrait encore comment Alcméon [28] fit payer à sa mère son orgueilleuse parure, et plus loin comment les fils de Sennachérib se précipitèrent sur lui dans le temple, et l'y massa-





crèrent sans pitié. On distinguait la scène cruelle de Tomyris qui disait à Cyrus : « Tu as eu soif de sang, et je t'emplis de sang. »

Plus loin, les Assyriens fuyaient honteusement, après la mort d'Holopherne, et l'on reconnaissait encore les preuves du meurtre. On voyait Troie en ruines et en cendres. O Ilion, comme celui qui avait figuré tes remparts te montrait désolé et avili ! Il fut un dessinateur exact et un coloriste habile, celui qui traça les ombres et les poses de ces scènes que le génie le plus profond n'aurait pu considérer sans un sentiment d'admiration.

Les morts paraissaient morts, les vivants paraissaient vivants. L'homme qui fut témoin de ces événements ne les connut pas mieux que je ne les vis en foulant, incliné, ce sol rempli de leçons terribles. O fils d'Ève, enorgueillissez-vous, marchez avec une contenance altière ; ne baissez pas votre tête, vous verriez de trop près vos excès.

Nous avions déjà parcouru plus de chemin, et le soleil était plus avancé dans son cours que ne le pouvait concevoir l'imagination ainsi occupée, quand celui qui me précédait, continuellement attentif à ce qu'il fallait faire, me dit : « Lève les yeux, ces objets ne doivent plus retarder ta marche; vois un ange qui s'apprête à venir vers nous : la sixième servante [29] a terminé son office du jour. Que tes traits et tes actions offrent l'empreinte d'une tendre vénération! Qu'il daigne nous envoyer plus haut! Pense que ce jour-ci ne se retrouvera jamais. »

J'approuvais le conseil qui m'était donné de ne pas perdre de temps; aussi compris-je facilement les admonitions de mon maître.

La céleste créature vêtue de blanc venait vers nous en scintillant comme l'étoile du matin; elle ouvrit ses bras, étendit ses ailes, et dit : « Venez, il y a ici des degrés, et l'on monte facilement : peu d'élus sont appelés à m'entendre. O mortels destinés à voler vers le ciel, pourquoi le moindre vent vous fait-il tomber? »

L'ange nous mena dans un point où la roche était coupée; il me frappa le front de ses ailes, et me promit un heureux voyage.

De même que pour parvenir au mont où est placée une église qui domine cette ville si bien gouvernée, dans le voisinage de Rubaconte, la pente, à main droite, est rendue plus accessible par des escaliers construits dans un temps où l'on ne falsifiait pas les registres et les mesures publiques, de même ici la pente qui conduisait à l'autre cercle devenait plus douce; seulement le chemin plus étroit serrait le voyageur à droite et à gauche. En marchant dans ce sentier, nous entendîmes des voix chanter : *Heureux les pauvres d'esprit*, avec un charme que l'expression ne peut atteindre.

Ah! combien ces sentiers sont différents de ceux de l'Enfer! Ici, l'on entre parmi les chants, et là parmi les cris lamentables. Nous

franchissions ces escaliers sacrés, et il me semblait que je montais plus légèrement que je n'avais marché auparavant sur le terrain uni; aussi je m'écriai : « O maître, de quel poids m'a-t-on délivré! Il me semble qu'en marchant je n'éprouve aucune fatigue. »

Celui-ci répondit : « Un des P [30] qui sont sur ton front est déjà effacé : quand les autres auront tout à fait disparu, tes pieds seront si légers, que tu ne sentiras aucune lassitude, et que tu auras du plaisir à continuer le voyage. »

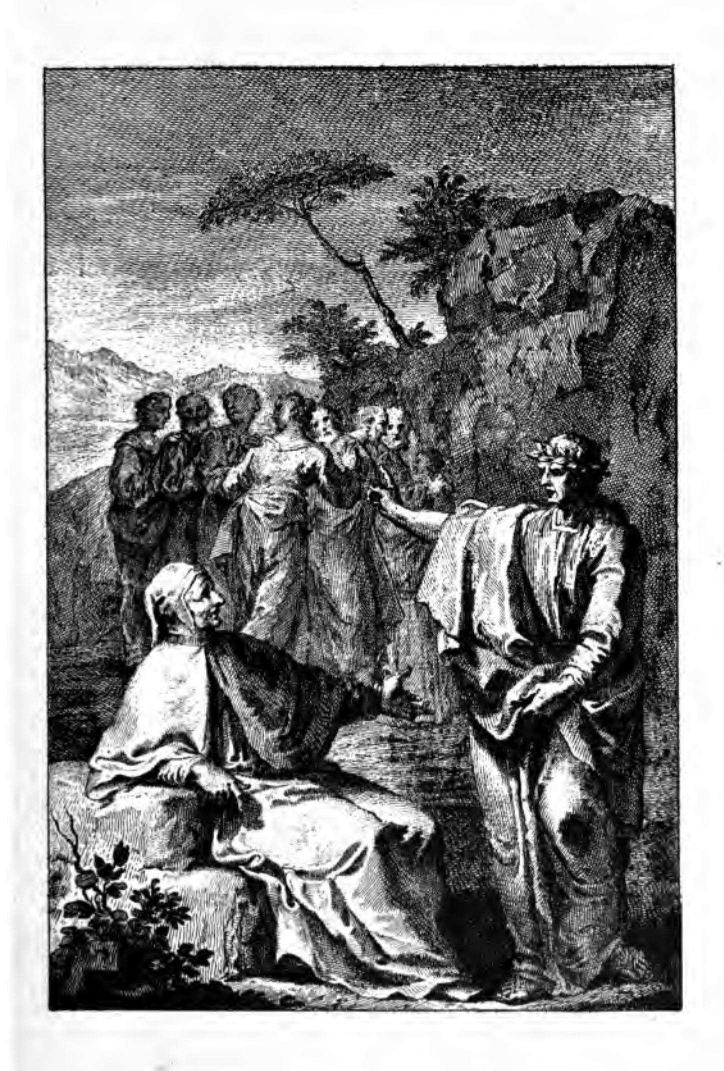
Alors je devins semblable à ceux qui, portant à leur tête un signe qu'ils ne connaissent pas, mais dont on leur fait bientôt soupçonner la présence, y placent la main, cherchent, trouvent, et acquièrent une certitude que la vue ne pouvait obtenir : aussi, en étendant les doigts de la main droite, je trouvai encore six des lettres que l'ange gardien des clefs avait imprimées sur mon front.

Mon guide alors me regardait en souriant.

CHANT TREIZIÈME

Nous étions arrivés au sommet du sentier qui conduit au second cercle de la montagne où l'on se purifie des péchés : là, un autre cercle l'entoure, comme plus bas; seulement il est d'une circonférence moins grande. On n'y voit ni relief ni sculptures au trait; les bords et la voie sont unis, et la pierre offre une couleur livide. Mon maître disait : « Si nous attendons quelqu'un ici pour demander notre chemin, je crains que nous ne tardions trop à nous décider sur la route qu'il faut suivre. » Alors il regarda fixement le soleil en se tournant à droite, et en ajoutant : « O douce lumière que je prends pour guide en entrant dans cette nouvelle enceinte, tu nous conduis sans nous égarer, tu réchauffes le monde, tu lui dispenses l'éclat de ta splendeur : tes rayons doivent me maintenir dans le sentier véritable, si quelque raison n'y met obstacle.

Nous avions parcouru l'espace d'un mille avec une grande légèreté, tant notre volonté avait de force. Nous entendîmes, sans les voir, voler vers nous quelques-uns de ces esprits qui sont appelés au banquet de charité et d'amour. La première voix qui passa en volant dit : *Ils n'ont pas de vin*, et elle répéta ces paroles, après



16

s'être éloignée. On l'entendait encore, quand une autre voix survint et passa promptement en criant : *Je suis Oreste.* — « O mon père, dis-je, quelles sont ces voix? » Comme je parlais ainsi, une troisième dit : *Aimez ceux qui vous ont fait du mal.*

Mon bon maître reprit : « Ce cercle retient les coupables qui ont commis le péché d'envie. La charité agite les cordes du fouet qui les châtie. Le frein qui les gourmande retentit d'un son tout contraire. Tu l'entendras, je crois, avant d'arriver au degré où ce crime se pardonne. Mais porte ici tes yeux, et tu verras des âmes assises devant nous le long du rocher. » J'obéis, et j'aperçus en effet des ombres couvertes de manteaux de la même couleur que la pierre. A peine fûmes-nous un peu plus avancés, que j'entendis crier : « Marie, prie pour nous; Michel, Pierre, et tous les Saints, priez pour nous. »

Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre un homme assez dur pour n'être pas ému de compassion au spectacle qui s'offrit à mes yeux. Quand je fus arrivé près de ces âmes, dont tous les mouvements ne m'étaient plus dérobés, mes yeux se baignèrent de larmes. Ces ombres me paraissaient couvertes d'un vil cilice; chacune d'elles appuyait sa tête sur les épaules de l'ombre voisine, et toutes se soutenaient contre le rocher; tels les aveugles qui demandent du pain sont placés à la porte des maisons de pardon, en appuyant la tête l'un sur l'autre. Pour exciter la compassion, je vais m'expliquer autrement que par des paroles : je veux offrir au sens de la vue, qui comprend plus facilement, ces infortunés tels qu'ils étaient devant moi.

De même que les aveugles sont privés de la lumière du soleil, de même ces ombres sont privées de la lumière du ciel. Toutes ont les yeux cousus avec un fil de fer semblable à celui qui ferme les yeux de l'épervier sauvage, pour qu'il demeure tranquille. Il me semblait que c'était commettre un outrage de voir ainsi sans être vu ; aussi me tournai-je vers mon sage conseiller. Il devinait ce que je voulais lui apprendre sans parler; il n'attendit pas ma demande et me dit : « Parle, mais que tes paroles soient brèves et sensées. »

Virgile était placé du côté où l'on peut tomber dans l'abîme, parce qu'aucune barrière n'en garantit. De l'autre côté se trouvaient les ombres à qui l'horrible couture de leur yeux faisait souffrir d'affreuses douleurs, et dont les traits étaient baignés de larmes. Je me tournai vers ces âmes, et je dis : « O vous, ombres qui êtes assurées de voir un jour la lumière du ciel à laquelle votre désir aspire avec tant d'ardeur, que la grâce purifie les impuretés de votre conscience, et que le fleuve de vos pensées coule avec la pureté du cristal; dites-moi, et vous me charmerez, y a-t-il parmi vous un Italien? Si je le connais, peut-être pourrai-je lui être favo-

rable. — O mon frère, chacune de nous habite une seule et véritable cité; tu veux dire sans doute une âme qui ait accompli son pèlerinage en Italie. »

Telles furent les paroles que j'entendis prononcer plus loin; aussi je fis quelques pas en avant. Entre autres je vis une ombre qui avait l'air d'attendre une réponse. Si l'on me demande comment je m'en aperçus, je dirai qu'elle tenait la tête élevée comme un aveugle à qui l'on parle. « Esprit, dis-je, qui te purifies ici pour devenir digne du ciel, si c'est toi qui m'as répondu, donne-moi à connaître ton nom ou le lieu de ta naissance. »

L'ombre reprit : « Je fus Siennoise; j'expie avec ces coupables ma vie criminelle, en pleurant celui que je désire si vivement. Je ne pus pas être sage, quoiqu'on m'appelât *Sapia*, et je me réjouis plus du malheur des autres que de mon propre bonheur. Pour que tu ne croies pas que je t'en impose, écoute combien je fus insensée. Lorsque je penchais déjà vers le déclin de mes jours, mes concitoyens étaient près de *Colle*, en présence de leurs ennemis, et je priai Dieu de leur envoyer ce qu'il voulait lui-même. Ils furent battus et jetés dans les pas amers de la fuite; et en apprenant leur déroute, j'en conçus une telle joie, qu'élevant vers Dieu ma face téméraire, je criai : « Maintenant je ne te redoute plus. » J'imitai le merle qui se fie au premier beau temps. Sur la fin de ma vie, je voulus me mettre en paix avec Dieu, et je n'aurais pas obtenu même une place dans ce séjour, si Pierre Pettinagno, qui se dévoua tendrement en ma faveur, n'eût intercédé pour mes fautes dans ses saintes oraisons. Mais toi, qui es-tu, toi qui vas demandant ce que nous sommes, et qui, à ce que je crois, as les yeux ouverts et parles en respirant? »

Je répondis : « Mes yeux seront cousus aussi dans ce lieu, mais pour peu de temps, car j'ai peu commis le péché de l'envie. Mon âme est plus tourmentée du supplice du premier cercle, et il me semble déjà que je suis écrasé du poids des amertumes de là-bas. — Mais, reprit l'ombre, qui t'a conduit parmi nous, toi qui espères retourner parmi les hommes? — C'est, dis-je, celui qui m'accompagne et qui se tait. Moi, je suis vivant : mais apprends-moi, ô esprit élu! si tu veux que je porte aussi pour toi mes pas sur la terre. — Ta venue est un événement si miraculeux, repartit l'âme, qu'elle prouve combien Dieu te chérit; aide-moi donc de tes prières. Je te demande encore, au nom de ce que tu désires le plus au monde, que si jamais tu foules le territoire de Toscane, tu prennes soin de ma mémoire auprès de mes proches. Tu les trouveras au milieu de cette nation vaine[31] qui espère tant de la possession de Talamone, et qui y perdra plus de temps et de vœux qu'à trouver la Diana : mais les *amiraux* y perdront bien davantage. »

CHANT QUATORZIÈME

« Qui est celui qui fait le tour de notre montagne, avant que la mort l'ait dégagé des liens terrestres, et qui ouvre et ferme les yeux à volonté? Je ne sais pas qui il est; mais il n'est pas seul : prie-le de s'approcher, et accueille-le d'une manière si gracieuse, qu'il consente à te parler. »

C'est ainsi que des esprits appuyés l'un sur l'autre discouraient ensemble à ma droite; ensuite ils levèrent la tête pour m'interroger. L'un d'eux s'exprima ainsi : « O âme qui es renfermée dans un corps, et qui va droit au ciel, par charité console-nous, et apprends-moi d'où tu viens, et qui tu es. Nous sommes émerveillés de l'insigne faveur que tu reçois et qui n'exista jamais. » Je répondis : « Au milieu de la Toscane coule un petit fleuve qui naît dans la montagne de Falterona, et qu'un cours de la longueur de cent milles ne peut rassasier. C'est près de ce fleuve que j'ai reçu mon enveloppe mortelle. Vous dire qui je suis serait parler en vain; la renommée n'a pas encore beaucoup fait retentir mon nom. »

L'ombre qui m'avait interrogé la première reprit : « Mais si je te comprends bien, tu veux parler de l'Arno. » Et l'autre repartit : « Pourquoi a-t-il caché le nom de ce fleuve? On n'en use ainsi qu'en rappelant des choses qui font horreur. — Je ne sais, dit ensuite sa compagne, mais le nom de la vallée où coule ce fleuve est bien digne de sortir de la mémoire des hommes; car dès sa source, là où la montagne dont a été détaché Peloro déverse des eaux si abondantes, jusqu'au point où ce fleuve vient réparer la perte de celles que, sur la mer, le soleil réduit en vapeurs qui doivent à leur tour former de nouveau les rivières, les habitants de ses bords fuient la vertu comme un serpent ennemi, ou par l'effet d'une situation désavantageuse, ou par l'empire d'une funeste habitude. Ceux qui rampent dans cette vallée perverse ont tellement changé leur caractère, qu'il semble que Circé les repaisse de mets souillés par ses maléfices. D'abord ce fleuve creuse son lit maigre à travers les toits de pourceaux hideux plus faits pour dévorer des glands que pour se nourrir des aliments des hommes. En continuant sa route, il trouve des *roquets criards*, plus hargneux que ne le comporte leur force; aussi, dans son dédain, il leur tourne le museau et poursuit son cours [32]. Plus elle s'agrandit, plus cette fosse maudite et ingrate rencontre des chiens

qui se font loups [33]. Après être descendue à travers des gorges profondes, elle trouve des renards si frauduleux qu'aucune ruse ne peut les tromper. Je ne cesserai pas de parler, quoique d'autres puissent m'entendre, et il sera utile à celui qui se dit d'un pays voisin de l'Arno de connaître ce qu'un esprit prophétique me fait annoncer. Je vois ton fils [34] qui chasse ces loups sur la rive du fleuve cruel, et qui les met en fuite. Il vend leur chair toute vivante, ensuite il les tue comme de vieilles bêtes; il arrache ainsi à beaucoup d'entre eux la vie, et à lui, l'honneur. Il sort, teint de sang, de la triste forêt, et il la laisse telle que d'ici à mille ans elle ne pourra reverdir. »

Comme la figure de celui à qui l'on prédit des malheurs prochains exprime bientôt le trouble, de quelque côté qu'il soupçonne le danger, de même le visage de l'autre âme qui écoutait se plongea dans l'affliction, après qu'elle eut entendu ces paroles. Les prophéties de l'une et la tristesse de l'autre me firent désirer de connaître leur nom, et je les priai instamment de me le dire.

L'esprit qui m'avait entretenu le premier parla ainsi : « Tu veux que je t'accorde ce que tu ne veux pas m'accorder toi-même. Mais puisque Dieu permet que sa grâce brille en toi, je ne serai pas avare d'une réponse. Apprends que je suis Guido del Duca : mon sang fut tellement brûlé par l'envie, que si j'eusse su qu'un homme avait eu lieu de se réjouir, on m'eût vu devenir pâle et livide. Voilà le fruit du grain coupable que j'ai semé. O hommes! pourquoi vous attachez-vous à des biens qui nécessitent un *empêchement de bonne intelligence*? Celui-ci est Rinieri, l'honneur et la gloire de la maison de Calboli, où personne ne s'est fait héritier de ses vertus. Entre le Pô et la montagne, la mer et le Reno, ses descendants sont non seulement dépourvus de tout ce qui est utile pour bien penser et bien vouloir, mais dans l'intérieur même, ils n'offrent qu'un amas de rejetons vénéneux qu'on ne pourrait extirper qu'avec effort. Où sont le bon Licio et Arrigo Manardi, Pierre Traversaro et Fuido de Carpigna? O habitants de la Romagne redevenus sauvages, quand un forgeron planté à Bologne commence à pousser de profondes racines, au rang des premiers seigneurs; quand un Bernardin di Fosco devient, à Faenza, d'une faible graminée un arbre superbe! Ne t'étonne pas que je verse des larmes, ô Toscan, quand je rappelle Guido da Prata, Ugolin d'Azzo, qui vécut avec nous, Frédéric Tignoso et les siens, la famille Traversara, les Anastagi : ces deux races ont perdu leur antique valeur. Je pleure quand je pense à nos dames et à nos chevaliers qui s'illustraient par de nobles fatigues et de si bienfaisants loisirs. L'amour et la courtoisie remplissaient leurs cœurs de vertus, là où il n'y a plus que des âmes si dépravées. O Bret-





tinoro, que n'accompagnes-tu dans leur fuite ta propre famille et tant de personnages honnêtes qui n'ont pas consenti à être coupables? Bagnacavallo mérite des éloges pour ne plus produire d'autres enfants. Il faut reprocher à Castrocaro de donner le jour à des comtes aussi corrompus. Conio est encore plus criminel. Quand leur démon aura disparu, les Pagani pourront se reproduire, mais non pas tellement que leur réputation soit sans tache. O Ugolin de Fantoli, ton nom n'a rien à redouter, puisqu'on n'attend aucun rejeton qui puisse le déshonorer! Mais poursuis ta route, ô Toscan; la décadence de notre pays m'a plongé dans une si vive douleur, que j'aime mieux maintenant pleurer que parler. »

Nous savions que ces âmes chéries nous entendaient marcher; aussi, même en se taisant, elles nous assuraient que nous ne pouvions nous égarer. Mais dès que nous fûmes seuls après avoir continué d'avancer, une voix, imitant le bruit d'un éclair qui fend la nue, vint nous frapper en disant : « Quiconque me trouvera, doit me tuer »; et elle prit la fuite avec la vélocité de la foudre qui éclate, si la nuée vient à se rompre.

A peine ce bruit eut-il cessé, que nous en entendîmes un autre qui retentit avec tant de fracas, qu'on l'eût pris pour une suite de coups de tonnerre. La voix criait : « Je suis Aglaure [35], qui suis devenue roche. » Alors je reculai pour me serrer contre le poète.

Déjà l'air était calme, et Virgile me dit : « Voilà le dur *caveçon* qui devrait contenir l'homme dans le devoir; mais vous, vous dévorez l'appât et tirez à vous l'hameçon que présente l'antique ennemi, et le frein et les sages leçons vous sont peu profitables. Le ciel vous appelle et tourne autour de vous en vous montrant ses beautés éternelles, mais votre œil ne regarde que la terre; aussi êtes vous châtiés par celui à qui rien n'est caché. »

CHANT QUINZIÈME

Le soleil avait à parcourir encore autant d'espace qu'il lui en reste à franchir, entre la fin de la troisième heure et le commencement du jour, dans la sphère qui, comme l'enfant folâtre, est dans un mouvement continuel; Vesper éclairait les cercles du Purgatoire, et il était minuit sur la terre : les rayons nous frappaient la figure, parce

que nous avions tourné toute la montagne, et que nous avancions vers le couchant. Je vis alors un éclat surnaturel qui éblouit mes yeux, et, n'en connaissant pas la cause, je me sentis glacé de stupeur. Je levai mes mains au-dessus de mes yeux, pour les garantir, par cet abri, de cette lumière excessive.

Ainsi que le rayon du soleil, réfléchi par l'eau ou par un miroir, remonte dans la partie opposée de la même manière qu'il est descendu, en suivant des lois contraires à celles auxquelles obéit la pierre qui tombe, comme le démontrent l'art et l'expérience, de même une lumière réfléchie, et telle que ma vue en était éblouie, vint me frapper de son éclat. Je dis : « O mon doux père, quelle est cette splendeur que je ne puis soutenir, et qui semble venir vers nous? » Il répondit : « Ne t'étonne pas si tu ne peux supporter la vue de l'auguste famille du Ciel; c'est un envoyé qui vient nous inviter à monter au céleste séjour. Bientôt tu considéreras sans peine un spectacle de cette nature, et tu auras autant de joie qu'il te sera permis d'en éprouver. »

Quand nous fûmes arrivés aux pieds de l'ange béni, il nous dit d'une voix suave : « Entrez dans ce sentier, qui est moins âpre que les autres. » Nous montions, et nous entendîmes chanter derrière nous : *Heureux les miséricordieux!* et, *Jouis, ô toi qui es vainqueur!*

Mon maître et moi nous marchions seuls, et, tout en marchant, j'eus l'idée de tirer quelque fruit de cet entretien. Je m'adressai donc à lui et demandai ce qu'avait voulu dire l'esprit de la Romagne en parlant d'*empêchement de bonne intelligence*.

Virgile répondit : « Il connaît maintenant le danger de son vice le plus odieux. Qu'on ne s'étonne donc pas qu'il signale ce vice, pour que vous ayez moins à le pleurer. Parce que votre cœur s'attache à une telle sorte de biens que, plus on est d'hommes à les partager, moins on possède, l'envie excite en vous une flamme dévorante. Si l'amour du séjour des bienheureux occupait vos désirs, vous n'auriez pas de telles douleurs; car dans l'Empyrée, plus on est de créatures à jouir du même bien, plus on possède, et plus une brûlante charité embrase ses fortunés habitants. »

Je parlai ainsi : « Mais je suis plus affamé d'explications que si j'avais continué de garder le silence, et un doute plus fort me tourmente. Comment peut-il arriver qu'un bien divisé rende plus riches ceux qui le possèdent en grand nombre, que ceux qui, en petit nombre, seraient appelés à le partager? » Mon guide reprit : « Comme tu n'es absorbé que par les choses terrestres, ma doctrine, qui est la véritable, t'enveloppe de ténèbres.

« Ce bien infini et ineffable qui est là-haut est entraîné vers la charité, comme un rayon vient plus facilement frapper un corps



lucide. La lumière glorifiante se communique autant qu'elle trouve d'ardeur, et plus la charité s'étend, plus l'éternelle vivacité de cette lumière embrase les âmes de ses feux divins. Plus, là-haut, il y a d'âmes qui se rencontrent, plus il y a lieu à bien aimer, plus on aime, et comme des miroirs on se renvoie respectivement son amour.

« Si mes raisons ne te rassasient pas, tu verras Béatrix ; ce sera elle qui dissipera pleinement en toi ce doute et tous les autres : cependant, avance pour obtenir promptement la guérison des cinq plaies que la douleur seule peut guérir ; déjà deux se sont refermées [36]. »

J'allais remercier mon guide, lorsque je me vis arrivé à l'autre cercle, et je gardai le silence, dans l'espoir de contempler un spectacle nouveau : là, il me sembla que j'eus subitement une vision extatique. J'aperçus d'abord dans un temple un grand nombre de personnes. Une femme, sur le seuil de la porte, disait, avec l'accent d'une tendre mère : « Mon fils, pourquoi en as-tu donc ainsi agi avec nous ? ton père et moi, tout en pleurs, nous te cherchions. Et comme ici elle se tut, alors tout disparut à mes yeux. Je vis une autre femme dont les yeux étaient baignés de ces larmes que la douleur arrache quand nous éprouvons un grand dépit. Elle disait : « Si tu es le seigneur de cette ville pour laquelle les dieux soutinrent une si grande querelle, et d'où toutes les sciences jaillissent comme autant d'étincelles, venge-toi, ô Pisistrate, de ces mains coupables qui ont osé tenir notre fille embrassée. » Ce noble offensé, la douceur et la modération peintes sur le visage, répondait : « Que ferons-nous à celui qui nous désire du mal, si nous condamnons celui qui nous aime ? »

Je vis ensuite une foule nombreuse enflammée de colère, qui perçait un jeune homme à coups de flèche, en criant : « Mort ! mort ! » Je le voyais succomber à son supplice et tomber à terre ; mais de ses yeux se faisant toujours comme des portes vers le ciel, au milieu de cette horrible guerre, avec cette accent de tendresse qui obtient la compassion, il priait le souverain maître de pardonner aux persécuteurs.

Quand mon âme revint aux objets véritables qui sont hors d'elle, je reconnus que mes péchés de colère étaient réels. Mon guide, pour qui je devais ressembler à un homme qui cherche à se réveiller d'un sommeil profond, me dit : « Qu'as-tu donc ? Ne peux-tu plus te soutenir ? Tu as marché plus d'une demi-lieue en fermant les yeux, et les jambes embarrassées, comme un homme que l'ivresse ou le sommeil accable.

— O mon tendre père, répondis-je, si tu daignes m'écouter, je te dirai ce qui m'apparut, quand mes jambes semblaient plier

sous le poids de mon corps. » Il reprit : « Cent masques recouvriraient ta figure que je n'en connaîtrais pas moins tes plus minutieuses pensées. Ce que tu as vu s'est manifesté, pour que tu ne pusses pas te dispenser d'ouvrir ton cœur à ces eaux qui coulent de la fontaine éternelle d'amour et de charité : et moi, je ne t'ai pas demandé ce que tu ressentais, comme aurait fait celui qui ne voit qu'avec l'œil, à qui tout est caché quand le corps gît inanimé. Je t'ai parlé pour rendre à tes pieds quelques facultés : il faut ainsi exciter les esprits paresseux à bien employer le temps où ils sont éveillés, et à braver le besoin du sommeil, au moment où il convient de veiller encore. »

Nous marchions aux approches de la nuit en regardant les objets autant que le permettaient nos yeux offusqués par l'éclat des rayons du soleil, dont le flambeau s'éteignait devant nous. Alors nous vîmes s'approcher une fumée noire comme la nuit, là où aucun lieu n'en pouvait garantir : elle obscurcit notre vue et la pureté de l'air.

❦ ❦ ❦

CHANT SEIZIÈME



Le noir abîme de l'enfer et les nuages d'une nuit privée d'étoiles sous la partie du ciel qui en offre le moins, ne m'avaient pas présenté un voile aussi épais que la fumée qui nous couvrit, et n'avaient pas aussi cruellement offensé notre vue comme déchirée par un drap grossier. Il ne m'était pas possible de tenir les yeux ouverts. Mon guide sage et fidèle s'approcha de moi, et m'offrit son épaule pour appui, afin que je marchasse comme l'aveugle que l'on conduit pour qu'il ne s'égare pas, et qu'il ne heurte point en chemin un objet contre lequel il risque de se blesser ou de perdre la vie.

Je marchais à travers l'air obscurci et amer, en écoutant mon guide, qui me disait : « Prends garde de te séparer de moi. » J'entendais des voix, et il me semblait que chacune d'elles demandait paix et miséricorde à l'agneau de Dieu qui efface les péchés. Elles commençaient toujours par ces mots : *Agneau de Dieu.* Elles chantaient toutes à l'unisson les mêmes paroles avec les accents les plus tendres. « O maître, dis-je, ce sont des esprits que j'en-





tends? » Il me repondit : « Tu as raison, et ils se purifient du péché de colère. » Une voix dit alors : « Qui es-tu, toi qui fends ainsi notre fumée et qui parles de nous comme si tu partageais encore le temps en calendes. »

Mon maître ajouta : « Réponds et demande-leur si, par ce côté, on gravit la montagne. » Je continuai ainsi : « O créature qui te purifies pour retourner plus belle vers ton créateur, tu apprendras des merveilles, si tu t'approches de moi. » Elle reprit : « Je te suivrai autant qu'il me sera permis, et si la fumée nous empêche de nous voir, le son nous rapprochera l'un de l'autre. »

Alors je commençai en ces termes : « Je vais dans un séjour plus fortuné, avec cette enveloppe que la mort détruit, et je suis arrivé ici en traversant l'empire des pleurs. Si Dieu m'a tellement reçu dans sa grâce qu'il me permette, contre tout usage établi par ses lois, de voir sa sainte cour, ne me cache pas qui tu as été avant la mort. Dis-moi encore si je suis le chemin de la béatitude; qu'enfin tes paroles me servent de guide. »

L'esprit répondit : « Je fus Lombard; on m'appela Marc : j'eus des succès dans l'étude des affaires publiques. J'aimai cette sévère probité que tout le monde abandonne aujourd'hui. Tu es dans le chemin qui conduit au haut de la montagne. » Il ajouta ensuite : « Je te conjure de prier pour moi, quand tu seras là-haut. »

Je répliquai : « Je me lie par la foi du serment, et te promets de faire ce que tu demandes. Mais je m'embarrasse dans un doute, si je ne m'explique pas sur-le-champ. Mon doute était simple; ce que tu m'as dit le rend plus fort, lorsque je réunis ensemble tes confidences et celles que j'ai entendues plus bas. Le monde a donc abandonné la vertu, ainsi que tu me le dis; il n'engendre que malice : mais donne-m'en une raison si claire que je la comprenne, et que je la fasse comprendre aux autres. Les uns placent la cause de ce mal dans le ciel, les autres la placent sur la terre. »

L'âme poussa d'abord un profond soupir de douleur, puis me dit : « Mon frère, le monde est aveugle, et tu démontres bien que tu en arrives. Vous qui habitez encore la terre, vous attribuez toutes les causes au ciel, comme s'il ordonnait tout nécessairement. S'il en était ainsi, le libre arbitre serait détruit en vous, et il ne serait pas juste de récompenser le bien et de punir le mal.

« Le ciel donne le mouvement à vos impulsions : je ne dis pas à toutes : mais supposons que je le dise, vous avez la lumière de la raison pour distinguer le bien et le mal. Vous avez de plus le libre vouloir : si on l'emploie dans les premiers combats que

s influences célestes, il n'est pas détruit; si on a recours ppui de la sagesse, il est vainqueur. Quoique libres, vous êtes nis à une force supérieure et à une nature plus élevée. Cette e puissance crée enfin l'esprit que l'influence des astres ne omine pas. Si le monde actuel est coupable la cause en est en us; c'est en vous qu'il faut la chercher, et pour toi je vais trahir secret.

« L'âme sort de la main de celui qui se plaît en elle, avant elle existe, SIMPLETTE et naïvement ignorante comme un enfant se joue au milieu des pleurs et des ris : séparée de son créa- bienfaisant, elle retourne volontiers et par inclination à t qui fait sa félicité; elle s'attache d'abord à des biens péris- qui la trompent; elle les suit avec ardeur, si un frein ou un e dirige ailleurs son amour. Il fallut des lois pour modérer des passions; il fallut élire des rois qui sussent discerner, u moins, la Tour, de la ville véritable [37] : les lois existent; mais, qui se présente pour les mettre en pratique? personne. Le pasteur qui précède le troupeau peut ruminer, mais il n'a pas les ongles fendus [38]. Les brebis qui voient le berger se nourrir de l'herbe dont es sont avides, s'en repaissent, et ne demandent aucune autre ure. Tu vois donc qu'une mauvaise direction est ce qui rend monde coupable, et que ce n'est pas la nature qui est cor- mpue chez les hommes.

« Rome, qui jeta la lumière dans l'univers, avait deux soleils [39] estinés à éclairer le chemin qui conduit au monde et à Dieu. L'un des deux astres a obscurci l'autre : le glaive est dans la même main que le bâton pastoral. Tous deux doivent nécessairement peu s'accorder entre eux. Réunis, le premier ne craint pas le second. Si tu ne me crois pas, pense à l'épi : on connaît toutes les herbes à leur semence.

« Dans la contrée qu'arrosent le Pô et l'Adige, on admirait des prodiges de valeur et de courtoisie, avant les querelles suscitées à Frédéric. Or, quiconque par un mouvement de honte fuirait la société des hommes honnêtes, pourrait traverser ce pays sans crainte d'en rencontrer. Il y a bien encore trois vieillards par qui l'ancien âge réprimande le nouveau; mais il leur tarde que Dieu les appelle à une meilleure vie. Ces vieillards sont Conrad da Palazzo, le bon Ghérardo, et Guido da Castel, que l'on nomme mieux en français Lombard le Simple. Dis donc aujourd'hui que l'Eglise de Rome, pour avoir confondu les deux pouvoirs, tombe dans la fange et se salit elle-même ainsi que la mule qui la porte. »

Je répondis : « O Marc, mon ami, tu as parlé raisonnablement : je comprends maintenant pourquoi les enfants de Lévi furent exclus de l'héritage. Mais quel est ce Ghérardo que tu dis être

demeuré comme un échantillon des anciennes mœurs et un reproche vivant pour ce siècle sauvage? »

L'esprit repartit : « Tu me trompes, ou tu veux savoir si je le connais bien : comment, en me parlant ainsi la langue toscane, n'as-tu aucune idée du bon Gherardo? Je ne lui connais pas d'autre surnom, à moins que je ne l'appelle le père de Gaja[40]. Maintenant, que Dieu soit avec vous, je ne puis pas vous accompagner davantage. Vois l'aube qui lance ses rayons blanchissants à travers la fumée. L'ange est ici; je dois vous quitter avant qu'il paraisse. »

Il parla en ces termes, et ne voulut plus m'écouter.

CHANT DIX-SEPTIÈME



O LECTEUR, si jamais, dans les Alpes, tu as été surpris par un brouillard à travers lequel on ne pût pas distinguer les objets, plus que les taupes ne peuvent les reconnaître à travers la peau qui recouvre leurs yeux, rappelle-toi comment le rayon du soleil pénètre peu à peu les humides et noires vapeurs, quand elles commencent à se dissiper, et tu auras une faible idée de l'aspect que m'offrit cet astre qui allait disparaître.

C'est ainsi que, continuant de marcher sur la même ligne que mon fidèle guide, je sortis de cette fumée épaisse et retrouvai le soleil qui avait déjà disparu pour la partie inférieure de la montagne. O puissance de l'imagination, toi qui nous dépouilles de l'usage des sens, tellement que, souvent, nous ne nous apercevons pas qu'on fait retentir autour de nous le bruit de mille trompettes, quelle force te représente l'objet que tu contemples, quand les sens ne t'en offrent pas l'image! tu es l'effet d'une lumière qui se forme dans le ciel, ou naturellement, ou par la volonté de la divine providence, dont nous recevons cette faculté.

Je vis devant moi la femme que son impiété cruelle fit métamorphoser en cet oiseau qui se plaît le plus à faire entendre ses chants[41]. Alors mon esprit fut tellement renfermé dans ce spectacle, qu'aucun objet ne put l'en distraire.

Ensuite s'offrit à mon imagination détachée des sens, le supplice de cet homme fier et dédaigneux qui mourut sur la croix[42] : près

de lui on voyait Assuérus, Esther son épouse, et le juste Mardochée, dont les paroles et les actions furent si magnanimes.

Quand cette image se fut dissipée, comme la bulle légère qui est privée de l'eau, son aliment, j'aperçus dans ma vision une jeune fille qui versait un torrent de larmes en disant : « O reine! pourquoi, dans ta colère, t'es-tu donné la mort? Tu t'es détruite pour ne pas perdre Lavinie : cependant tu m'as perdue. Je pleure, ô ma mère! la mort qui doit en précéder une autre[12]. »

De même que lorsqu'une lueur subite frappe les paupières fermées, le sommeil se brise, et glisse, et serpente avant de s'éteindre, de même le spectacle que je me figurais, se rompit, et se débattant s'évanouit, aussitôt que je fus frappé par l'éclat d'une lumière surnaturelle. Je me retournais pour voir où je me trouvais, quand une voix, qui fit cesser en moi toute pensée, me dit : « On monte par ici. » J'eus un si vif désir de voir celui qui parlait, que, si je ne l'eusse rencontré des yeux, ce désir n'aurait pas cessé de me tourmenter : mais ici mes facultés manquèrent de puissance, de même que les yeux ne peuvent soutenir les rayons du soleil qui blesse notre vue, et qui se voile de son propre éclat.

Mon maître parla ainsi : « Ce ministre est un esprit divin; sans que nous lui ayons adressé aucune prière, il nous indique le chemin qui conduit en haut, et il se dérobe lui-même. Quiconque, voyant le besoin, attendrait une prière, se disposerait malignement à refuser tout secours. Marchons pour répondre à cette invitation glorieuse, tâchons de monter avant que la nuit arrive; nous ne pourrions plus continuer notre chemin qu'avec le retour de la lumière. »

Alors je suivis mon maître, et nous arrivâmes aux degrés. Aussitôt que je fus sur la première marche, j'entendis comme un mouvement d'ailes qui rafraîchit ma figure; on disait en même temps : *Heureux les pacifiques exempts de colère criminelle.* Déjà l'on n'apercevait plus dans l'air que ces derniers rayons qui sont immédiatement suivis de ténèbres, et les étoiles se développaient de toutes parts. Je disais en moi-même : O mon courage, pourquoi commences-tu à t'abattre? Je sentais mes genoux défaillir et demander grâce.

Nous avions atteint le point où se terminent les degrés, et nous étions arrêtés comme la nef amarrée à la plage. Je tâchai d'écouter si je n'entendais pas quelque bruit dans ce nouveau séjour; ensuite je me retournai vers mon maître et je dis : « O mon père bienfaisant, quelle est la faute que l'on purifie dans ce cercle? Si nos pieds se reposent, que ton entretien ne prenne pas de trêve! »

Mon maître répondit : « Ici on punit la paresse qui a négligé ses devoirs; ici l'on châtie le rameur qui a été trop lent. Si tu veux



me mieux comprendre, écoute-moi, tu retireras quelque avantage de notre retard. Ni créateur, ni créature, tu le sais, ô mon fils, n'ont existé sans amour. Cet amour est ou un amour naturel, ou un amour qui naît de leur choix. L'amour naturel est toujours exempt d'erreur; mais l'autre peut errer en choisissant un objet indigne, ou en aimant trop un bien périssable, ou en n'aimant pas assez un bien infini : tant que cet amour est sagement dirigé vers les biens principaux, et garde une juste mesure dans son affection pour les biens inférieurs, il n'en peut naître alors aucun plaisir coupable; mais aussi quand la créature s'attache avec moins de zèle aux biens célestes, ou avec trop de passion à ceux qui méritent moins d'estime, alors elle agit contre son propre créateur.

« Tu dois comprendre qu'en vous l'amour est la source ou de vertus, ou d'opérations qui méritent châtiment. L'amour incline toujours au bien de celui en qui il réside, parce que tout être répugne à se haïr; et comme aucun être créé ne peut subsister par lui-même, et indépendant de l'existence qu'il a reçue du créateur, de même il ne peut aussi parvenir à haïr ce créateur : il en résulte, si cette division est juste, que le mal qu'on aime est celui de son prochain, et cet amour naît, dans votre limon, de trois manières.

« L'un espère de l'élévation, parce que son voisin est abattu, et seulement pour cela il désire le voir déchu de sa grandeur. Celui-ci craint de perdre et de voir son rival acquérir la considération, la faveur, l'honneur et la réputation, et il lui souhaite toutes sortes de maux. Un autre se livre aux tourments de la colère pour une injure, il appelle avec fureur la vengeance, et ne veut que la ruine de l'offenseur. Ces trois sortes de mauvais amour se punissent dans les cercles que tu as parcourus.

« Je vais te parler de l'autre amour qui court vers la félicité sans aucune mesure. Chacun désire confusément un bien qui fait l'objet constant de ses vœux, et chacun s'efforce d'atteindre à ce but. Si vous n'êtes poussés à connaître ce bien, ou à l'acquérir après l'avoir connu, que par un amour attiédi, vous en êtes punis dans ce cercle après un juste repentir.

« Il est un autre bien qui ne rend pas l'homme heureux. Il n'est pas la vraie félicité; il n'est pas l'essence du bonheur, la source de toute grâce, la récompense de toute vertu. L'amour qui poursuit trop ce bien étranger à Dieu est puni dans les trois cercles supérieurs. Mais je ne te dirai pas comment sont réparties les trois familles de coupables, afin que tu en cherches l'explication toi-même. »

CHANT DIX-HUITIÈME

Mon savant maître avait terminé ce raisonnement; il cherchait à lire dans mes yeux si j'avais compris ses explications. Moi, qu'une nouvelle soif tourmentait, je disais en moi-même, tout en me taisant : Peut-être est-il blessé de ce que je lui adresse trop de demandes. Mais ce père tendre, qui devinait le désir timide que je n'osais avouer, me donna la hardiesse de parler, en me prévenant avec bonté; aussi lui répondis-je : O maître, mon entendement s'éclaircit dans les rayons de ta lumière! Je discerne évidemment ce que tu m'as expliqué : cependant, je t'en conjure, cher aimable père, définis-moi cet amour à qui tu attribues les actions estimables et celles qui ne le sont pas. — Élève vers moi, dit le sage, les facultés de ton intelligence, et vois jusqu'où peut aller l'erreur de ces aveugles qui se font guides. Le cœur, qui est créé pour aimer vite, se dirige vers tout ce qui lui plaît, aussitôt qu'il a senti l'attrait du plaisir; votre faculté imaginative vous retrace l'objet réel, et en même temps en développe tellement le charme, que l'esprit est captivé, et se porte tout entier vers cet objet. Ce sentiment est un amour, une nouvelle nature que le plaisir détermine en vous. Ensuite, de même que le feu s'élève en en-haut, par sa forme qui tend à monter dans la portion de matière avec laquelle il s'agglomère le plus facilement, de même l'esprit conçoit un désir qui est un continuel mouvement spirituel, et il ne s'arrête plus qu'il n'ait joui de la chose aimée. Tu comprends quelle est l'erreur de ceux qui affirment que tout amour est en soi une chose louable. Peut-être sa substance pourra toujours être bonne, mais toutes les empreintes n'en sont pas exactes, quoique la cire soit d'une qualité propre à les mouler fidèlement. »

Je répondis : « Ces paroles et mon esprit qui les recueillait avec attention m'ont expliqué suffisamment ce qu'est l'amour; mais je n'en suis que plus embarrassé dans mes doutes; car si l'amour nous est offert par des objets extérieurs, et que l'esprit y accède sur-le-champ, il n'a aucun mérite à se diriger bien ou mal. »

Virgile reprit : « Je puis te dire tout ce que notre raison comprend à cet égard; mais, pour être mieux éclairci, tu entendras, dans une région supérieure, Béatrix qui est une lumière de foi. Toute forme substantielle qui est distincte de la matière, et qui lui est seulement unie, renferme en soi une vertu particulière. On





ne la distingue qu'au milieu de ses opérations; elle ne se démontre que par ses effets, comme une plante vivante est reconnue à la verdure de ses feuilles. L'homme ne sait d'où provient la source de ses premières connaissances, et celle des premières passions qui sont en lui, de même que l'abeille n'a pas étudié l'art de composer le miel; et cette première volonté, naturelle, ne mérite ni blâme ni récompense.

« Mais pour régler cette première volonté innocente, vous avez reçu la raison qui vous conseille et qui vous dirige en gardant la porte de vos pensées. Cette raison régulatrice est la source de vos mérites, selon qu'elle admet ou repousse les amours coupables ou les amours vertueux. Les sages, qui par de profondes méditations sont parvenus à découvrir la nature des choses, ont connu cette liberté innée; aussi l'ont-ils expliquée au monde, dans des livres de philosophie morale. Ainsi, supposons que tout amour qui s'élève en nous s'y allume de nécessité, vous n'en avez pas moins la puissance de le réprimer. Béatrix appelle cette noble vertu le libre arbitre. Souviens-toi de mes préceptes, si elle vient à t'en parler. »

La lune, qui alors se levait très tard sur l'horizon, éclipsait la splendeur des étoiles, et paraissait suspendue comme un seau enflammé. Elle parcourait dans le ciel cette partie que le soleil éclaire lorsque l'habitant de Rome le voit descendre entre la Sardaigne et la Corse. L'ombre bienfaisante, qui honore plus Pietola qu'aucune autre ville du Mantouan, avait pleinement déchargé mon esprit du poids qui l'accablait; et moi, après avoir reçu des explications si promptes et si précises, je ressemblais à un homme que le sommeil vient de saisir : mais cette *somnolence* fut interrompue par le bruit que firent des âmes qui s'avançaient derrière nous.

De même que l'Ismène et l'Asope virent une foule immense de Thébains parcourir leurs rivages en courant sans ordre et avec impétuosité dans les fêtes de Bacchus, de même je vis s'avancer d'un pas incertain une foule innombrable de ces âmes qu'une volonté sage et un juste amour animaient dans ce cercle. Elles furent bientôt arrivées auprès de nous, tant cette foule immense courait avec ardeur. Deux qui les précédaient criaient en versant des larmes : « *Marie courut en toute hâte à la montagne. César laissa Marseille et courut en Espagne pour assiéger Lerida.* »

Celles qui suivaient criaient à leur tour : « *Vite, vite, ne perdons pas de temps par l'effet d'un amour lent et paresseux. Que notre sollicitude à bien faire nous permette de voir reverdir la grâce!* [44] »

« O vous, en qui une ferveur ardente expie maintenant votre négligence passée, et la lenteur tiède que vous avez mise à faire bien, celui-ci qui est vivant, et ma voix ne vous en impose pas, veut continuer d'aller en en-haut, quand le soleil aura ramené son

char lumineux! Dites-nous où sont les degrés qui conduisent au cercle supérieur. »

Telles furent les paroles que leur adressa mon guide. Un des esprits répondit : « Viens derrière nous, tu trouveras la route. Nous avons tant de désir de nous mettre en mouvement, que nous ne pouvons nous arrêter. Excuse-nous, si tu peux regarder comme une impolitesse ce que nous commande la suprême justice. Je fus abbé de Saint-Zénon à Vérone, sous l'empire du bon Barberousse, dont Milan dans la douleur s'entretient encore. Tel qui a déjà un pied dans la fosse [45] pleurera pour ce monastère, et gémira d'y avoir eu de la puissance. C'est dans ce lieu que cet ambitieux a mis pour pasteur véritable son propre fils, né d'un commerce illégitime, difforme de corps et encore plus difforme d'esprit. » Je ne sais pas si l'ombre continua de parler ou garda le silence : elle fut bientôt hors de notre vue ; mais j'entendis les paroles que je viens de retracer, et je m'étudiai à les retenir.

Celui qui ne m'avait jamais refusé une main secourable parla ainsi : « Tourne-toi ; écoute ces deux voix qui mordent la Paresse en racontant les tristes effets de ce vice. Elles disaient derrière la foule des âmes : « *La nation pour laquelle l'Éternel entr'ouvrit la mer, s'éteignit avant que le Jourdain eût vu les héritiers que Dieu avait désignés. Ce peuple, qui ne continua pas de partager les périls du fils d'Anchise, se dévoua volontairement à une vie sans gloire.* »

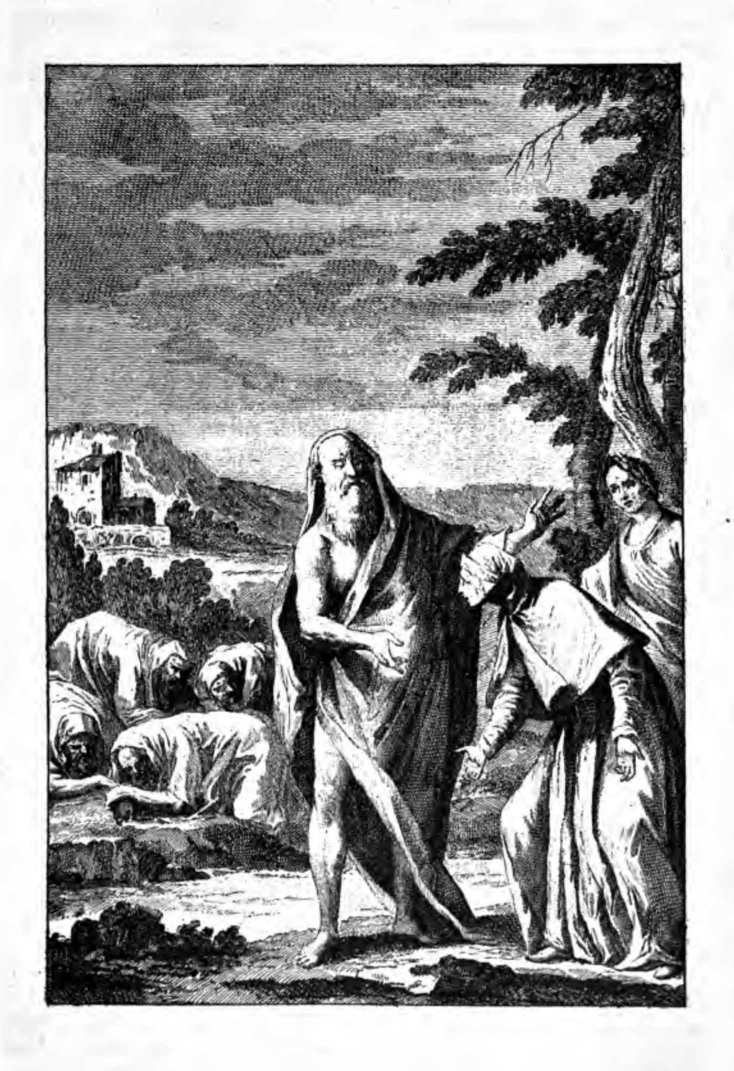
Quand ces ombres furent tellement éloignées de nous, qu'il ne fut plus permis de les apercevoir, une nouvelle pensée entra dans mon âme : cette pensée en fit naître une foule d'autres qui étaient différentes de la première, et je m'absorbai tellement dans ces réflexions vagues, que mes yeux se fermèrent, et que je changeai ces pensées en sommeil.

❧ ❧ ❧

CHANT DIX-NEUVIÈME



A l'heure où la chaleur, qui la veille a desséché les fleuves, vaincue par la chaleur de la terre ou par celle de Saturne, ne peut tempérer le froid de la lune, à l'heure où les sectateurs de la géomancie [46] voient la disposition d'étoiles qu'ils regardent comme la plus heureuse, s'élever à l'Orient, avant l'aube, dans cette partie du



ciel que doivent bientôt éclairer les rayons du soleil, m'apparut en songe une femme bègue, à l'œil louche, boiteuse, manchote, et d'un teint hâve. Je la considérais, et de même que l'astre du monde rend de l'activité aux membres engourdis par les glaces de la nuit, de même mon regard déliait la langue de cette femme, en peu de temps redresssait sa taille, et colorait sa figure pâlie, de ces teintes que demande l'amour.

Aussitôt qu'elle eut recouvré la facilité de parler, elle chanta avec tant de grâce que je ne pouvais cesser de l'écouter. « Je suis, chantait-elle, je suis la douce sirène qui détourne les navigateurs au milieu des mers, tant ils prennent de plaisir à m'entendre. Je fis perdre à Ulysse, par mes doux accents: le chemin véritable, et celui qui s'arrête auprès de moi me fuit rarement, tant est puissante la force de mes enchantements. »

La sirène n'avait pas cessé de parler, qu'il parut tout à coup près de moi une femme sainte dont la présence couvrit la première de confusion, et qui dit fièrement : « O Virgile, Virgile, quelle est cette femme? »

Et Virgile ne regardait que la femme sainte. Celle-ci, saisissant la première, dont elle entr'ouvrit la robe, me montra son sein qui exalait une puanteur si horrible que je me réveillai tout à coup. Je portai mes yeux autour de moi, et le bon Virgile me disait : « Je t'ai déjà appelé trois fois, lève-toi et viens; cherchons l'entrée par laquelle nous pourrons pénétrer plus haut. »

Je me levai. Le jour éclairait tous les cercles de la montagne, et nous laissions derrière nous le soleil. En suivant Virgile, je m'avançais comme un homme qui est absorbé dans de graves pensées, et qui se courbe comme la moitié de l'arche d'un pont. J'entendis alors ces mots : « Venez, c'est ici que l'on passe. » Ils furent prononcés par une voix douce et suave, telle qu'on n'en entend pas dans ce monde mortel.

Celui qui avait parlé ainsi, en étendant ses ailes dont la blancheur ne le cédait pas à celle du cygne, nous dirigea à travers les deux flancs de la montagne escarpée. Il agita ses plumes sacrées autour de son front en disant : « *Que ceux qui pleurent sont heureux, et qu'ils trouveront de consolation pour leurs âmes généreuses!* »

A peine eûmes-nous quitté l'ange, que mon guide commença à me dire : Eh bien! que regardes-tu à terre? »

Je répondis : « Une nouvelle vision, que je viens d'avoir, a laissé dans mon esprit tant de doutes qu'ils me poursuivent, et que je ne puis cesser d'en être tourmenté.

— Tu as vu, reprit le sage, tu as vu cette sorcière aussi ancienne que le monde, qui seule fait verser tant de pleurs au dessus de nous. Tu as vu comment l'homme peut parvenir à se détacher

d'elle ; que cela te suffise : maintenant marche plus vite ; tourne-toi vers ce *rappel* que te fait le roi éternel qui met en mouvement les sphères célestes. »

J'obéis ainsi que le faucon qui, après avoir regardé si ses pieds sont affranchis de leurs liens, se dresse au cri du chasseur, et se montre impatient de voler, par l'effet du désir de la pâture, et sans m'arrêter je franchis tous les degrés qui, à travers la roche lamentable, conduisaient au cercle suivant.

A peine arrivé dans le cinquième cercle, je vis des âmes couchées à terre et toutes renversées, qui répandaient des larmes. J'entendais ces ombres s'écrier, avec des soupirs si profonds, que je pouvais à peine comprendre leurs paroles : « Mon âme s'est attachée au sol. »

Le poète leur parla ainsi : « O élus de Dieu, dont la justice et l'espérance adoucissent les tourments, indiquez-nous les degrés les plus élevés ! » Une âme répondit peu après : « Ombres, si vous venez ici pour être exemptes d'y rester étendues, et si vous voulez connaître votre chemin, marchez toujours à droite. »

A ces mots je vis que mon sort était ignoré de l'âme qui avait répondu. Je tournai donc mes yeux vers ceux de mon maître, et, par un signe amical, il me fit comprendre qu'il approuvait le désir qui était gravé dans mes traits.

Quand je me trouvai ainsi libre, je m'approchai de l'esprit qui par ses paroles m'avait laissé pénétrer son ignorance, et je dis : « O toi, dont les pleurs mûrissent la satisfaction sans laquelle on ne peut retourner auprès de Dieu, suspends un moment ton expiation douloureuse ! dis-moi qui tu es, et pourquoi vous avez tous le dos tourné en en-haut ; dis en même temps si tu veux quelque service de moi, dans ce monde dont je suis sorti encore vivant. »

Et lui à moi : « Tu sauras pourquoi le ciel a ordonné que nos épaules fussent retournées ainsi, mais d'abord apprends que je fus successeur de Pierre [47]. Un fleuve limpide s'abîme entre Sestri et Chiavari, et ma famille tire son nom de celui de ce fleuve. J'ai éprouvé pendant un mois et quelques jours combien pèse le manteau pontifical, pour celui qui ne veut pas le traîner dans la fange. Tous les autres vêtements ne pèsent pas plus qu'une plume légère. Hélas ! ma conversion fut tardive ; mais quand je fus nommé pasteur romain, je sus combien la vie était trompeuse ; je vis que là le cœur ne pouvait être en repos, et qu'on ne devait pas s'élever plus haut dans la vie périssable ; aussi je sentis un vif désir d'obtenir la vie immortelle. Je fus une âme abandonnée de Dieu : mon avarice ne connut pas de bornes ; maintenant tu m'en vois puni. Ce que l'avarice exige de nous sur la terre, on le retrouve ici dans le supplice des âmes qui se convertissent, et la montagne n'a pas

de peine plus amère. Comme notre œil ne s'éleva pas en haut, ainsi la justice céleste le fixe sur le sol en le vouant aux choses terrestres; enfin, comme l'avarice a détourné notre amour de tout vrai bien qui nous pût être utile, de même la justice divine nous retient ici liés par les pieds et par les mains, et nous demeurerons ainsi immobiles et étendus, tant qu'il plaira au juste souverain. »

Je m'étais agenouillé, et je voulais parler; mais à peine eus-je commencé, que l'esprit s'apercevant seulement au bruit de ma voix de cet acte de soumission, ajouta : « Quelle raison veut que tu te baisses ainsi? » Je répondis : « Ma conscience m'impose naturellement un tel respect pour votre dignité. »

Mais l'âme reprit en ces termes : « Relève-toi; ô frère, ne te trompe pas à ce point! Toi, les autres et moi, nous servons la même puissance; si tu te souviens de ce passage de l'Évangile où il est dit : *Et ils ne sont pas époux,* » tu sauras pourquoi je raisonne ainsi. Retire-toi, je ne veux pas que tu t'arrêtes davantage; ta présence m'empêche de verser des larmes avec lesquelles je *mûris* la satisfaction que je dois, comme tu l'as dit. J'ai sur la terre une nièce qui se nomme Alagia. Cette femme est bonne par elle-même; puisse Dieu permettre que le mauvais exemple ne la rende pas criminelle! Elle seule m'est restée là-bas. »

CHANT VINGTIÈME

Un désir plus prononcé surmonte toujours un désir moins pressant; aussi, pour plaire à cet esprit, malgré moi je me retirai, sans avoir trempé l'éponge jusqu'au fond. Je me mis en mouvement, et mon guide reprit sa marche dans l'espace laissé libre le long des roches pour cette grande quantité d'âmes, en s'avançant comme on marche dans une voie resserrée par des créneaux; car ces infortunés qui versent goutte à goutte tant de larmes pour expier le mal dont le monde est infesté, occupaient toute l'autre partie du chemin.

Puisses-tu être maudite, louve antique[48], dont la faim insatiable te fait engloutir plus de proies que n'en dévore aucune autre bête! O ciel, aux influences duquel on attribue les révolutions de la terre, quand viendra celui qui détruira cette bête homicide?

Nous nous avancions lentement, et je regardais attentivement les ombres que j'entendais pleurer et se plaindre. On cria par hasard devant moi, avec les accents de douleur d'une femme qui est dans le travail de l'enfantement : « *O douce Marie!* » On ajouta : « Tu fus si pauvre, comme on l'a vu, quand tu déposas dans l'étable ton fardeau sacré! » J'entendis ensuite ces paroles : « Bon Fabricius, tu aimas mieux la vertu avec la pauvreté, que de grandes richesses avec le vice! »

Ces paroles m'avaient charmé tellement, que je m'écartais pour connaître l'âme qui les avait prononcées. Elle parlait encore de la libéralité de Nicolas, qui assura une dot à des vierges, pour conduire leur jeunesse à l'honneur. Je dis alors : « O âme qui parles si sagement, apprends-moi qui tu as été, et pourquoi tu es seule à renouveler de semblables louanges! Tes paroles auront une récompense, si je retourne pour achever la courte carrière de cette vie qui vole à son terme.

L'esprit répondit : « Je te parlerai, non pas que j'attende quelque récompense de là-bas, mais parce qu'une si éclatante faveur de Dieu brille en toi avant ta mort.

« Je fus la racine de cette plante coupable qui, par son ombre funeste, nuit à toute la terre chrétienne, tellement, qu'elle porte rarement de bons fruits. Si Douai, Gand, Lille et Bruges étaient armés d'un plus grand pouvoir, il en serait tiré une vengeance; et je la demande au juge dont les volontés sont irrévocables. On m'appela Hugues Capet; c'est de moi que sont nés les Philippe et les Louis qui gouvernent depuis peu la France : je fus fils d'un boucher de Paris [49].

« Quand les anciens rois furent tous éteints, excepté un prince qui était vêtu de l'habit religieux, mes mains dirigeaient le gouvernail de l'État, avec une autorité si étendue, et l'appui de tant d'amis, autour de moi, que la tête de mon fils reçut la couronne vacante; et c'est de cette famille que sont provenus ceux que l'huile sainte a consacrés. Tant que la grande dot apportée par la Provence à mon sang ne lui ôta pas la honte, il valait peu; mais il ne faisait pas de mal : là il commença à se livrer aux rapines, à la violence, au mensonge; et ensuite, par expiation, il se saisit du Ponthieu, de la Normandie et de la Gascogne. Charles vint en Italie, et encore par expiation, il fit une victime de Conradin; puis, toujours par expiation, il rejeta Thomas dans le ciel. Je lis dans l'avenir qu'avant peu on enverra hors de France un autre Charles, pour mieux le faire connaître lui et les siens. Il en sort sans armes, et seulement muni de la lance avec laquelle combattit Judas. Il frappe Florence qu'il déchire de ses coups : il n'en rapportera pas pour lui des domaines, mais de la honte et des remords



d'autant plus accablants, qu'il attachera moins d'importance à ce crime. L'autre, qui est déjà sorti, je le vois prisonnier sur sa flotte, vendre sa fille et en faire l'objet d'un contrat, comme font les corsaires pour les autres esclaves.

« O avarice! que peux-tu produire de plus coupable, puisque tu as réduit mon sang à ne pas respecter mes propres enfants? Mais pour que le mal arrivé et le mal futur soient encore surpassés, je vois les lis entrer dans Anagni et le Christ prisonnier dans la personne de son vicaire [50]; je le vois une autre fois moqué; je vois renouveler la scène du vinaigre et du fiel, et je vois qu'il meurt entre deux larrons vivants; je vois un nouveau Pilate que ce supplice ne rassasie pas : il porte dans le temple [51] ses désirs cupides. O mon souverain maître! quand serai-je assez heureux pour être témoin de la vengeance, qui, cachée dans tes vues secrètes, satisfait ta juste colère?

Ce que je rapportais de l'unique épouse de l'Esprit-Saint t'a fait tourner tes regards sur moi pour savoir ce que je voulais dire. Telles sont nos prières tant que dure le jour; mais quand la nuit arrive, nous ne rappelons que des exemples contraires; alors nous nous entretenons de Pygmalion, que sa passion avide pour l'or rendit traître, voleur et parricide; nous retraçons la misère de l'avare Midas, qui vit exaucer sa folle demande dont rit la postérité. Chacun se souvient d'Acham, qui déroba les dépouilles de l'ennemi, et qui semble encore être poursuivi par la colère de Josué. Nous accusons Saphira et son époux, nous applaudissons à celui qui foula Héliodore sous les pieds de son coursier. Dans toute la montagne on voue à l'infamie Polymnestor, meurtrier de Polydore; enfin on nous dit : « *Crassus, apprends-nous, puisque tu le sais, quelle est la saveur de l'or.* » Quelquefois nous parlons, l'un à voix haute, l'autre à voix basse, suivant l'impression qui nous porte à citer des exemples plus ou moins terribles. Cependant je ne suis pas seul à rappeler ici les bons exemples dont on s'entretient pendant le jour; mais quand tu as passé, aucun autre n'élevait la voix. »

Nous avions quitté cet esprit, et nous tâchions d'avancer aussi vite que nous pouvions, quand je sentis trembler la montagne comme si quelque masse se fût écroulée. Je fus glacé de terreur, ainsi que l'homme que l'on conduit à la mort. Certes, Délos n'était pas agitée de tremblements aussi épouvantables avant que Latone y eût préparé sa couche pour enfanter les deux yeux du ciel. Alors on entendit un cri tel que mon maître se tourna vers moi, en disant : « Ne crains rien tant que je suis ton guide. » Tous chantaient : « *Gloire à Dieu dans le ciel,* » autant que je pus le distinguer à la voix de ceux qui chantaient le plus près de moi.

Nous restâmes immobiles et en suspens comme les bergers la

première fois qu'ils entendirent cet hymne, et bientôt le tremblement cessa de nous effrayer par ses oscillations.

Nous continuâmes notre voyage sacré, en regardant les ombres qui étaient étendues à terre, retournées sur le dos pour pleurer suivant l'ordre du ciel.

Si ma mémoire ne m'abuse pas, jamais je ne désirai si vivement de connaître la cause ignorée d'un événement. Je n'osais pas interroger mon guide qui marchait plus vite, et par moi-même je ne pouvais rien comprendre; aussi continuai-je d'avancer, timide et pensif.

CHANT VINGT ET UNIÈME

Cette soif naturelle, qui n'est apaisée que par l'eau salutaire avec laquelle la femme de Samarie demanda la grâce divine, me tourmentait et m'excitait à fouler le sol sans retard à travers la voie couverte de ces âmes; et je suivais mon guide tout en compatissant à la juste vengeance qu'elles éprouvaient. Mais, de même que, suivant la parole de Luc, Jésus, sorti de la fosse sépulcrale, apparut à deux voyageurs, voilà qu'il survint une ombre qui marchait derrière nous, en regardant à terre la foule d'âmes qui y étaient couchées.

Nous ne nous en étions pas d'abord aperçus; mais elle parla la première : « O mes frères, dit-elle, que Dieu vous donne la paix! » Nous nous retournâmes sur-le-champ, et Virgile fit un geste de respect, et répondit : « Que la Cour divine qui me relègue dans un exil éternel, te tienne aussi en paix dans l'assemblée céleste! — Comment, dit l'esprit, continuez-vous de marcher si vite, si vous êtes des ombres que Dieu n'admet pas dans son empire? Qui vous a conduits si avant sur les degrés par lesquels on peut y parvenir? »

Mon maître reprit : « Si tu regardes les signes que porte celui-ci et que l'ange trace sur le front, tu conviendras qu'il a droit de vivre avec les bienheureux. Mais comme celle qui travaille la nuit et le jour n'a pas cessé de filer toute la quenouille qui lui est offerte par Clotho, l'âme de mon compagnon, qui est sœur de la tienne et de la mienne, en venant ici ne pouvait y arriver seule,





parce qu'elle ne jouit pas des mêmes avantages que nous; aussi j'ai été tiré des amples gouffres de l'Enfer pour le guider, et je le guiderai tant que mes facultés me le permettront. Dis-moi, si tu le sais, pourquoi la montagne a tremblé jusque dans ses fondements baignés par la mer, et pourquoi les âmes ont répondu à ce tremblement par un cri universel. »

Virgile, en faisant cette demande, rencontra justement mon désir; et ma soif pleine d'espérance commençait à devenir moins avide.

L'esprit parla en ces termes : « La montagne sainte n'entend pas ce bruit sans l'ordre de la Divinité, et il n'est pas contraire à ses lois : ce lieu est exempt des altérations physiques qu'on peut craindre des éléments; la cause de ce bruit ne peut provenir que de ce que le ciel a reçu en soi de la montagne; car il ne tombe en ce lieu de la pluie, de la grêle, de la neige et du brouillard qu'au delà des trois degrés de la porte; ici l'on ne voit ni nuées épaisses, ni vapeurs enflammées, ni éclairs, ni les vives couleurs de la fille de Thaumas[52], qui, pour vous, paraît à la fois dans plusieurs points du ciel : le vent ne s'élève aussi qu'au delà des trois degrés dont je t'ai parlé, là où est placé l'ange vicaire de Pierre. La partie inférieure ne peut éprouver des tremblements plus ou moins prolongés; mais ici où tu te trouves, il n'y en a jamais eu qui aient été occasionnés par des translations d'air souterrain. La montagne ne tremble que quand une âme se sentant purifiée s'élève ou se met en mouvement pour monter plus haut, et un cri semblable à celui que tu as entendu accompagne chaque fois ce tremblement.

« La volonté seule donne un indice certain de la purification. Cette volonté toute libre pousse l'âme à changer de séjour, et lui suffit pour obtenir cette faveur. D'abord l'âme est bien animée par ce désir, mais une inclination divine combat, dans le supplice, ce désir trop prompt, comme la céleste justice faisait combattre le péché par le remords. Moi qui suis resté étendu, et exposé à ces douleurs, pendant cinq siècles, je n'ai senti qu'à cet instant même une volonté efficace d'atteindre à un empire plus heureux. Tu as entendu un tremblement de terre, et les pieux esprits ont glorifié le Seigneur, pour qu'il les admît bientôt au sein de ses voluptés célestes. »

L'ombre cessa de parler. Comme on a d'autant plus de plaisir à se désaltérer qu'on ressent davantage la soif, je ne saurais exprimer toute la satisfaction que me donna cette explication.

Mon sage guide prit alors la parole et dit : « Je vois quel est le filet qui vous enveloppe ici, et comment on le déroule, et pourquoi la montagne a éprouvé une secousse dont les autres se sont réjouis. Maintenant fais-moi connaître qui tu es, et pourquoi tu es resté ici pendant tant de siècles. »

L'ombre prit ainsi la parole : « Dans le temps où le bienfaisant Titus, avec l'aide du roi des rois, vengea la blessure dont sortit le sang vendu par Judas, je portais sur la terre ce titre qui dure et qui honore le plus. Je me voyais assez célèbre, mais je n'étais pas éclairé par la Foi. Mes accents furent si doux, que, de Toulouse[83], Rome m'attira dans son sein, où mon front fut orné de myrte. Les peuples m'appellent encore là du nom de Stace. Je chantai Thèbes et le grand Achille; mais je tombai sur le chemin, avec le second fardeau. Mon ardeur s'embrasa à cette divine flamme où tant d'hommes illustres ont puisé leur génie. Je parle de l'*Enéide* qui fut ma mère et ma tendre nourrice en poésie. Je n'osai jamais faire un pas sans son appui, et j'achèterais une année de plus dans cet exil le bonheur d'avoir vécu dans le même temps que le chantre d'Énée. »

A ces mots, le sage Romain me regarda d'un air qui semblait me recommander le silence. Mais la puissance qui s'appelle volonté ne peut pas tout : le rire et les pleurs suivent de si près la passion à laquelle on est livré! Ils se manifestent dans ceux qui ont un cœur franc et sincère. Je souris comme l'homme qui indique une chose sans parler; alors l'ombre se tut et me regarda dans les yeux, que l'on dit être le miroir de la pensée. Elle dit : « Puisses-tu achever heureusement ta glorieuse entreprise! Mais pourquoi ta bouche a-t-elle laissé échapper un léger sourire? » Je me sentis, en ce moment, dans une pénible perplexité. L'un me recommandait le silence, l'autre me conjurait de parler. Alors je soupirai, et ma pensée fut devinée.

« Dis, reprit mon maître, et n'aie aucune crainte; dis-lui ce qu'il demande avec tant d'instance. » Je parlai ainsi : « Antique esprit, peut-être que tu t'émerveilles de mon sourire? Mais je veux que tu éprouves un bien plus grand étonnement. Celui qui me guide vers les régions bienheureuses est ce même Virgile qui anima ton courage à chanter les hommes et les dieux. Si tu as attribué mon sourire à d'autres motifs, détrompe-toi : les paroles que tu as dites sur lui en sont la véritable cause. »

Déjà Stace se baissait pour embrasser les genoux de mon maître, mais celui-ci lui adressa ces mots : Frère, n'agis pas ainsi; tu es une ombre, et tu ne vois qu'une ombre devant toi. » Stace, en se retournant, répondit : « Tu peux juger aisément de la tendre affection que je te porte, puisque j'oublie notre vanité, en traitant une ombre comme un corps réel et solide. »

❧ ❧ ❧

CHANT VINGT-DEUXIÈME



NOUS avions déjà laissé derrière nous l'ange qui nous avait montré le chemin du sixième cercle, en effaçant une lettre de mon front, et les esprits célestes, dont les désirs se tournent vers la divine justice, avaient chanté « *Heureux ceux qui ont soif*[54] », sans terminer le verset. Devenu plus léger qu'à l'entrée des autres degrés, je marchais sans fatigue à la suite des deux ombres.

Virgile alors parla ainsi : « Un amour allumé par la vertu en a toujours produit un autre, si sa flamme est bien connue. Depuis que j'ai vu descendre parmi nous, dans les Limbes, Juvénal qui te chérissait tendrement, ma bienveillance pour ta personne fut telle qu'on n'en a pas éprouvé une semblable pour une personne qu'on n'a jamais vue : aussi en faisant la route avec toi je trouverai ce chemin bien plus court : mais parle; comme ami, excuse ma franchise, et comme ami, réponds à ma demande. Comment l'avarice a-t-elle pu habiter dans un esprit aussi raisonnable et qui a cherché à s'instruire autant que le tien?

Cette question fit un peu sourire Stace, ensuite il répondit : « Toutes tes paroles sont pour moi des gages de ta tendre amitié. Souvent apparaissent des choses dont on doute, parce que les causes secrètes sont inconnues. Peut-être crois-tu, parce que tu m'as rencontré dans le cercle des avares, que moi-même j'ai été avare dans l'autre vie. Apprends donc que je fus au contraire trop éloigné de l'avarice, et que la passion qui m'a tourmenté a été punie pendant un grand nombre de révolutions lunaires.

« Moi aussi je porterais les fardeaux énormes en tournant autour du cercle de douleurs, si je n'avais pas dirigé ma conduite vers ces préceptes que toi, qui es à moitié dans le séjour des tourments, tu donnas aux mortels, quand tu dis : « *O faim insatiable de l'or, à quels excès ne portes-tu pas les cœurs des hommes!* Alors je pensai que les mains pouvaient ne pas user des richesses avec sobriété, et je me repentis de cette faute comme de toutes les autres. Combien d'hommes viendront, au dernier jugement, privés de leur chevelure, parce qu'ils auront ignoré, après avoir vécu en prodigues, et en se souillant de ce péché, qu'un heureux repentir dans la vie ou au moment de la mort, le fait oublier à Dieu! Apprends que le vice qui est opposé à quelque péché se purifie ici avec ce même péché. Si donc je me trouve au milieu de ceux qui

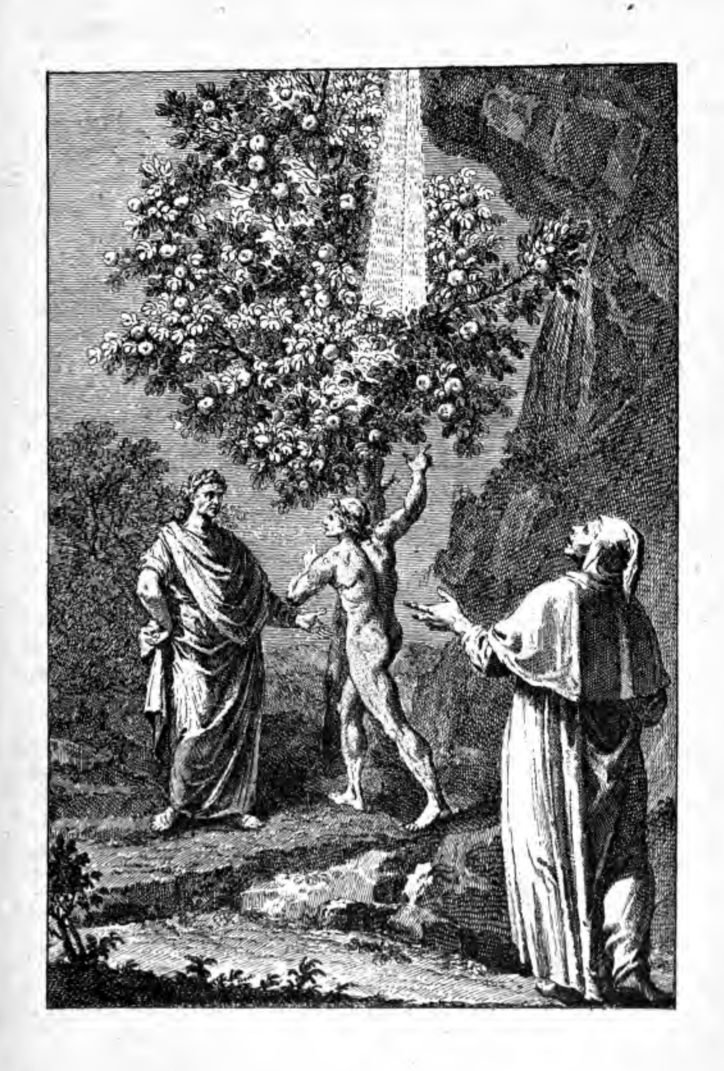
pleurent leur avarice, j'y ai été jeté pour me purifier du péché contraire. »

Alors le chantre des vers bucoliques parla en ces termes : « Quand tu as décrit, sous les généreuses inspirations de Clio, les cruels combats de ces princes qui furent un double sujet de tristesse pour Jocaste, il paraît que la Foi, sans laquelle aucune vertu ne suffit, ne t'avait pas encore mis au rang des fidèles. S'il en est ainsi, quel flambeau, ou quel soleil a tellement dissipé les ténèbres qui t'environnaient, que tu aies pu diriger tes voiles vers la barque du pêcheur? »

Stace répondit : « Toi, d'abord, tu m'as enseigné le chemin qui conduit aux sources sacrées du Parnasse, ensuite tu m'as éclairé auprès de Dieu; tu as ressemblé à celui qui, marchant de nuit, porte derrière lui une lumière qui ne l'éclaire pas, mais qui montre la lumière aux autres, lorsque tu as dit : « *Le siècle se renouvelle, la justice revient sur la terre avec les premiers temps de la vie, et une autre race descend du ciel.* » Par toi je fus poète; par toi je fus chrétien : mais afin que tu comprennes mieux cette image, je donnerai un coup de pinceau plus marqué.

« Déjà le monde était rempli de la vraie croyance semée par les messagers du royaume éternel, et tes révélations répétées plus haut se rapportaient à ce qu'annonçaient de nouveaux saints envoyés pour prêcher la parole divine. Je m'accoutumai à les visiter; ils me parurent si irréprochables, que quand Domitien les persécuta, mes pleurs accompagnèrent leur supplice. Tant que je demeurai sur la terre, je les secourus; enfin leurs mœurs droites et pures me firent mépriser les autres sectes. Je reçus donc le baptême avant de conduire dans mes vers les Grecs aux fleuves de Thèbes. Mais, par crainte, je fus chrétien honteux, et je professai longtemps le paganisme : à cause de cette tiédeur, le quatrième cercle m'a vu tourner pendant plus de quatre siècles. Toi donc, qui as soulevé le voile sous lequel était cachée la vérité de la Foi, puisque, en montant ainsi, nous avons le temps de nous entretenir, dis-moi, si tu le sais, où est Térence, notre ancien Latin, où sont Cécilius, Plaute et Varron? Sont-ils condamnés, et dans quel cercle se trouvent-ils? »

Mon maître répondit : « Ceux dont tu parles, Perse, beaucoup d'autres et moi, nous habitons dans le premier cercle de la prison ténébreuse, le même séjour que ce Grec à qui les Muses prodiguèrent leur lait le plus pur. Souvent nous parlons ensemble de la montagne où résident nos tendres nourrices. Nous voyons près de nous Euripide, Anacréon, Simonide, Agathon, et beaucoup d'autres Grecs dont le front fut orné de lauriers. Là on rencontre aussi des âmes que tu as chantées : Antigone, Déiphile, Argia, et





Ismène encore autant affligée qu'elle le fut sur la terre. On voit celle qui indiqua la fontaine Langia, on voit la fille de Thirésias, Thétis, Déidamie avec ses sœurs. »

Les poètes arrivés au haut des degrés, et cessant de monter, demeuraient en silence, regardant autour d'eux. Déjà les quatre premières servantes du jour étaient restées en arrière; la cinquième se tenait au timon du char pour le diriger vers l'ardent méridien : alors mon maître dit : « Je crois qu'il faut marcher à droite pour tourner la montagne, comme nous avons fait jusqu'ici. »

Nous continuâmes donc d'avancer ainsi qu'auparavant, et nous entrâmes dans le chemin avec moins d'hésitation, quand l'autre âme vertueuse y eut consenti. Les poètes marchaient en avant : je suivais leurs traces et j'écoutais des discours qui m'apprenaient les règles de leur science poétique; mais ces entretiens pleins de charme furent interrompus par la vue d'un arbre que nous trouvâmes au milieu du chemin, et dont les fruits répandaient une odeur suave et agréable.

Le sapin diminue en s'élevant de branche en branche; cet arbre, au contraire, s'amoindrissait à mesure qu'il se rapprochait du sol : c'était, je crois, pour que personne n'y pût monter. Du côté où était intercepté le chemin que nous suivions, il tombait du rocher une onde claire qui baignait les feuilles de l'arbre mystérieux.

Les deux poètes s'en étant approchés, une voix qui sortit des feuilles cria : « *Vous ne toucherez pas à cette nourriture.* » Elle dit ensuite : « *Marie, qui intercède maintenant pour vous, ne pensait pas à satisfaire un sentiment de gourmandise, mais voulait que les noces fussent honorables et complètes. Les anciennes Romaines se contentèrent d'eau pour boisson. Daniel méprisa les repas recherchés, et il acquit la science. Le premier siècle eut l'éclat de l'or; la faim donnait de la saveur aux glands; la soif donnait à chaque ruisseau le goût du nectar. Des rayons de miel sauvage et des sauterelles furent les seuls mets dont se nourrit Baptiste dans le désert; c'est pourquoi il est environné de gloire, et aussi grand que le montre l'Évangile.* »

⁂

CHANT VINGT-TROISIÈME

Pendant que je portais mes yeux sur les feuilles verdoyantes de cet arbre, comme a coutume de faire l'homme frivole qui perd son temps à suivre un oiseau, le sage qui était pour moi plus qu'un père, disait : « Mon fils, viens maintenant; le temps qui nous est accordé peut s'employer plus utilement. »

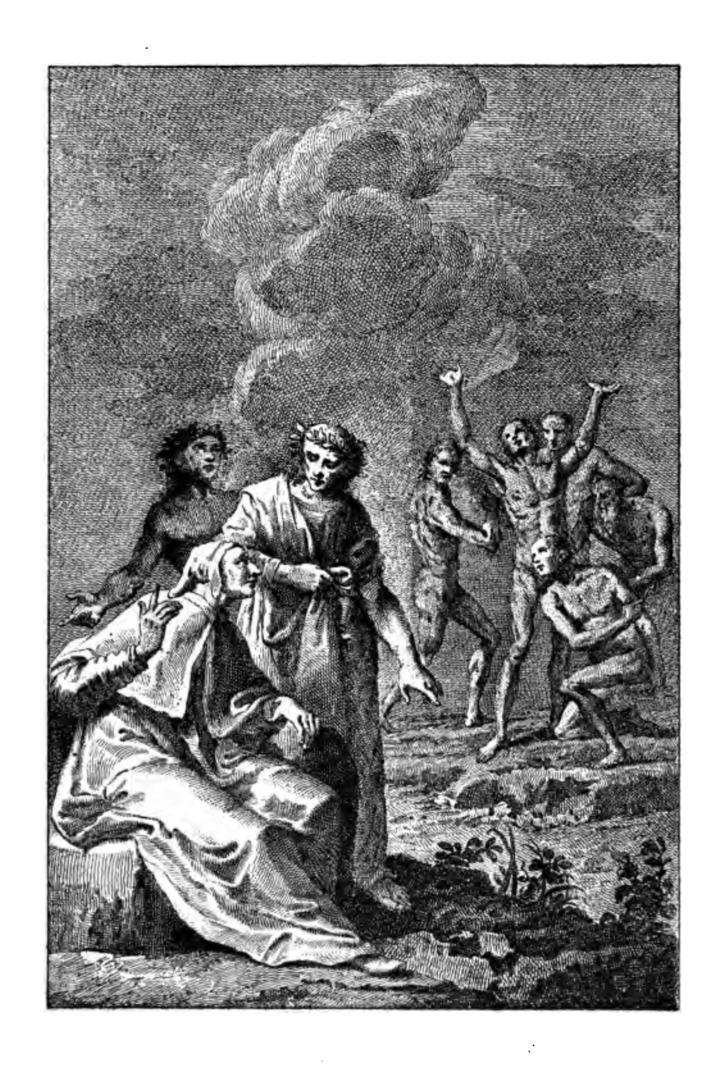
Je tournai alors mes regards et mes pas vers les deux poètes, qui, par leurs entretiens, charmaient si bien les fatigues de la route, et voilà que j'entendis à la fois pleurer et chanter : « *Seigneur, tu ouvriras ma bouche.* »

Ces pleurs et ces chants excitèrent en moi le plaisir et la douleur. Je m'écriai : « O tendre père! qu'entends-je? — Ce sont peut-être, répondit-il, des ombres qui vont acquitter la dette de la divine justice. »

De même que des pèlerins marchant tout pensifs vers le but de leur voyage, s'ils sont rencontrés en chemin par des gens qu'ils ne connaissent pas, les regardent sans s'arrêter, de même une foule d'âmes pieuses et silencieuses qui marchaient après nous, nous regardaient en nous dépassant. Elles avaient les yeux caves et enfoncés, la figure hâve; et elles étaient si maigres que leur peau trahissait leurs os. Je ne crois pas qu'Érésichthon [55] ait été si décharné quand il fut déchiré par les angoisses d'une faim insatiable. Je disais, pensant en moi-même : Voilà comme devait être cette nation qui perdit Jérusalem, lorsque Marie dévora son propre fils.

Les yeux de ces ombres paraissaient des chatons privés de leurs pierres. Quiconque pense reconnaître dans la figure des hommes la lettre M entre deux lettres O [56], aurait facilement reconnu la première.

Quel est celui qui, ne sachant pas comment un tel effet peut s'obtenir, croirait que l'odeur d'un fruit et celle d'une eau excitant un ardent désir, pussent tourmenter si cruellement ces âmes! Déjà, ne comprenant pas la cause de leur maigreur, et de la sécheresse de leur peau qui se dissolvait en écailles, je ne concevais pas ce qui pouvait causer ce supplice; voilà qu'une ombre porta sur moi ses yeux caves, me regarda fixement, et cria ensuite d'une voix forte : « Quelle faveur m'est donc accordée? » Je n'aurais pas reconnu cette ombre à son visage : Ce fut sa voix qui me rappela





des traits défigurés. Ce souvenir retraçait à mon esprit sa figure déformée, et je retrouvai Forèse.

Il me disait : « Ne fais pas attention à cette croûte desséchée ni à la maigreur qui enlaidissent si horriblement mes traits; mais dis-moi la vérité sur ce qui te regarde : Quelles sont ces deux âmes qui t'accompagnent? Ne refuse pas de me satisfaire. »

Je lui répondis : « Ton visage, ô toi que j'ai pleuré comme mort, ne m'inspire pas moins de douleur, maintenant que je le vois si tordu! Enfin, au nom du Dieu qui vous *effeuille* ainsi, ne me demande rien, j'ai un autre désir à contenter. — Par l'ordre divin, reprit Forèse, cette plante et cette eau ont une vertu secrète dont la puissance me fait maigrir ainsi. Toutes ces ombres qui, pour avoir aimé sans mesure les plaisirs de la table, chantent ici en pleurant, doivent reconquérir leur pureté au milieu du supplice de la faim et de la soif : leur désir de manger et de boire est excité par l'odeur qu'exhalent les fruits et l'eau qui entretient leur fraîcheur. Tu nous vois tourner sur ce sol rocailleux, et ce n'est pas pour une seule fois que nous subissons cette peine cruelle; je dis une peine, j'aurais dû dire une consolation : nous sommes conduits sans cesse à cet arbre par la même volonté qui porta le Christ à dire *Eli*, quand, pour nous sauver, il se laissa déchirer le flanc. »

Je repris : « Forèse, depuis le jour où tu as changé de monde pour obtenir une meilleure vie, il ne s'est pas écoulé cinq années. Comment es-tu venu en ce lieu, si tu as été privé, par la maladie, de pécher davantage avant l'heure de cette douleur sage qui nous remarie à Dieu? Je croyais te trouver encore là-bas, où l'on reste autant de temps que l'on en met à différer son repentir. — C'est ma tendre Nella, reprit-il, qui, par ses prières ferventes, m'a conduit à goûter sitôt la douce absinthe des douleurs. Ses oraisons pieuses, ses profonds soupirs m'ont enlevé de cette côte où l'on attend, et m'ont fait échapper aux autres cercles. Ma veuve, que j'aimai si passionnément, est d'autant plus chère à Dieu, qu'elle est seule à bien opérer. La Barbagia de la Sardaigne a des femmes plus pudiques que la Barbagia[57] où j'ai laissé mon épouse.

« O frère! que veux-tu que je te dise? Je lis dans l'avenir, et ce que je prévois n'est pas éloigné : on défendra dans la chaire aux Florentines déhontées d'aller ainsi montrant leur poitrine et leurs mamelles. Y eut-il jamais des femmes barbares ou sarrazines que l'on ait forcées à la pudeur par des monitoires ou des châtiments? Mais si ces misérables savaient ce que le ciel leur prépare bientôt, elles ouvriraient déjà la bouche pour hurler; enfin, si ma faculté de prévoir l'avenir ne m'abuse pas, elles deviendront tristes avant que l'enfant, dont la nourrice apaise les cris par une chanson, ait vu

son menton couvert d'un duvet léger. Allons, frère, ne me cache plus ta condition, tu vois que non seulement moi, mais toutes ces âmes regardent attentivement l'ombre que projette ton corps. »

Je dis alors à Forèse : « Si tu te rappelles la vie que nous avons menée ensemble, le souvenir t'en sera bien amer. Celui qui me précède est venu m'arracher à cette vie pernicieuse l'autre jour, quand la sœur de cet astre était dans tout son éclat » ; et, en parlant ainsi, je montrai le soleil. « Mon guide, à travers la nuit ténébreuse habitée par les véritables morts, m'a conduit encore revêtu de cette chair qui accompagne mon âme. Ses secours m'ont amené ici au milieu des détours de la montagne dont les supplices vous remettent dans la vraie voie, vous que le monde a détourné de la vertu. Il m'a promis de me servir de guide jusqu'à l'endroit où je trouverai Béatrix.

« Là, je devrai le quitter.

« Ce guide est Virgile, ajoutai-je en le montrant du doigt; cet autre est l'esprit pour lequel on a senti trembler dans ses fondements toute la montagne, signal qui lui permet de se séparer d'elle. »

❧ ❧ ❧

CHANT VINGT-QUATRIÈME



LES paroles n'arrêtaient pas la marche, et la marche n'arrêtait pas les paroles; nous avancions rapidement comme un vaisseau poussé par un vent favorable : les ombres, qu'on aurait crues deux fois mortes, étonnées de ce que je vivais encore, montraient dans leurs yeux enfoncés toute l'admiration qu'elles éprouvaient.

Je continuai de parler et je dis : « Cette ombre, à cause de nous, va en avant plus lentement qu'elle ne le ferait seule; mais dis-moi, si tu le sais, ajoutai-je, où est Piccarda? Dis-moi, dans cette foule d'esprits qui me regardent, dois-je en remarquer qui soient dignes d'être reconnus? — Ma sœur, reprit Forèse, modèle de grâce et de bonté (je ne sais lequel de ces deux avantages brilla le plus en elle), triomphe couronnée au milieu du ciel. »

Il parla d'abord ainsi, ensuite il ajouta : « Ici rien ne défend de nommer les esprits, puisque nos traits sont si cruellement effacés



par la faim. Celui-ci, et il nous l'indiqua du doigt, est Buonagiunta, Buonagiunta de Lucques; cet autre, plus défiguré encore que ses compagnons, fut un des époux de la sainte Église [58]. Il naquit à Tours, et il expie par le jeûne, les anguilles de Bolséna, qu'il faisait cuire dans la *vernaccia.* »

Forèse m'en nomma un grand nombre un à un; tous paraissaient satisfaits d'être ainsi nommés, et aucun d'eux n'en montrait de dépit. Je vis usant ses dents à vide, Ubaldino dalla Pila [59], et Boniface qui nourrit tant de monde du produit de son rochet. Je vis *messer Marchese* qui eut le temps de boire à Forli, avec une soif moins brûlante, et qui cependant ne put l'apaiser jamais. Je regardais celui de Lucques comme fait un homme qui en préfère un autre, et il paraissait m'avoir connu dans le monde. Il marmottait je ne sais quoi sur une certaine Gentucca, là où la divine justice le châtie si rigoureusement. « O âme, dis-je, qui sembles désirer de parler avec moi, permets que j'entende tes paroles : satisfais ton désir et le mien en t'exprimant plus intelligiblement. »

Il commença ainsi : « Il est né une femme qui ne porte pas encore de voile, et qui te rendra agréable le séjour de ma ville, quoique chacun lui reproche cette faute. Pars avec cette prédiction : la vérité t'apprendra si tu t'es trompé en m'entendant murmurer quelques mots. Mais, dis-moi, ne vois-je pas en toi l'auteur de ces vers nouveaux : « *Femmes qui avez l'intelligence de l'amour?* »

Je répondis : « J'écris quand l'amour m'inspire, et ainsi je recueille ce qu'il dicte à mon cœur. — Frère, reprit-il, je vois maintenant l'obstacle qui a retenu le Notaire [60], Guitton et moi, et les a éloignés de l'excellence de style que je reconnais en toi. Je vois clairement que vos plumes maintenant écrivent en écoutant celui qui dicte si bien, et qu'il n'en fut pas ainsi des nôtres. Quiconque veut composer sans cette inspiration voit bientôt la différence de l'un à l'autre style. » A ces mots Buonagiunta paraissant satisfait garda le silence.

De même que les oiseaux qui vont passer la saison de l'hiver sur les bords du Nil, volent d'abord en lignes arrondies, ensuite s'étendent en files prolongées, de même toutes les âmes qui étaient présentes, légères, soit par l'effet de leur maigreur, soit par celui d'une forte volonté, détournèrent la figure et hâtèrent leur marche.

Ainsi que l'homme fatigué d'avance, qui laisse aller ses compagnons, et continue lentement sa route jusqu'à ce qu'il ait repris haleine, Forèse laissa passer le saint troupeau, et marcha derrière lui avec moi, en disant : « Quand te reverrai-je? — Je ne sais, répondis-je, combien de temps je vivrai, mais je ne mourrai pas

assez tôt pour qu'auparavant je ne sois pas arrivé en idée sur la rive, car le lieu où je dois vivre se détruit de jour en jour et paraît menacé d'une ruine prochaine. — Va, reprit-il, je vois celui qui en est la cause, entraîné, attaché à la queue d'une bête indomptée, vers la vallée où l'on ne purifie pas ses fautes : à chaque instant l'animal précipite ses pas et déchire le corps qu'il traîne en lambeaux[61]. »

Forèse ajouta en regardant le ciel : « Ces sphères ne seront pas encore longtemps en mouvement, avant que tu entendes facilement ce que mes paroles ne peuvent pas expliquer davantage. Adieu, le temps est précieux dans ce royaume; j'en perds trop à marcher ainsi lentement et en ta compagnie. »

De même que, souvent, un cavalier sort des rangs au galop, pour avoir l'honneur de combattre le premier, de même l'esprit nous quitta avec précipitation, et je restai sur le chemin avec les deux sages qui furent, dans le monde, de si honorables chefs de la poésie : mais quand il se fut éloigné de nous, mes yeux le suivirent comme mon esprit suivait ses paroles.

Je vis alors les fruits brillants et appétissants d'un autre arbre placé non loin du précédent que la tortuosité de la montagne nous empêchait de voir en même temps. J'aperçus sous cet arbre des âmes qui élevaient leurs mains : elles criaient comme des enfants qui prient encore, quand celui qui est prié ne répond pas, tout en leur montrant cependant l'objet de leur désir qu'on irrite encore en tenant haut ce qui leur est refusé. Cette foule partit comme abusée par sa fausse espérance, et nous arrivâmes au pied de ce grand arbre qui se dénie à tant de larmes et à tant de prières.

Une voix, je ne sais laquelle, sortie des branches, cria : « *Passez plus avant, sans approcher. Plus haut est un arbre dont Ève mordit le fruit, et dont cette plante est un rejeton.* » Virgile, Stace et moi, en nous serrant contre la montagne, nous passâmes outre. « *Souvenez-vous*, disait encore la même voix, *de ces téméraires maudits, formés dans les nuages, et qui dans leur ignoble ivresse osèrent, avec leurs doubles poitrines, combattre contre Thésée. Souvenez-vous des Hébreux qui s'agenouillèrent mollement pour boire, de ces lâches que Gédéon ne voulut pas choisir pour compagnons de gloire, quand il descendit de ses collines et attaqua les Madianites.* »

Ainsi rapprochés d'un des côtés du chemin, nous passâmes en entendant le récit de différents péchés de gourmandise qui engendrent souvent des gains misérables.

Après avoir regagné la route libre, nous marchâmes plus de mille pas, en contemplant les âmes sans leur parler. Une voix cria tout à coup : « Où allez-vous, tous les trois, seuls, en réflé-

chissant ainsi » ? Je me secouai comme font les bêtes effrayées et paresseuses; je levai la tête pour savoir qui avait parlé, et jamais dans la fournaise on ne vit des cristaux et des métaux d'un éclat aussi brillant que celui d'un esprit qui disait : « Si cela vous est agréable, montez ici, c'est par là qu'il faut tourner; c'est ainsi que passe celui qui va chercher la paix. »

Son aspect avait ébloui mes yeux; aussi me tournai-je du côté de mes maîtres, comme un homme qui obéit ponctuellement à l'ordre qu'il reçoit; et de même qu'au mois de mai le fils d'Éole et de l'Aurore, qui annonce la verdure, répand une odeur suave tout imprégnée des émanations de l'herbe et des fleurs, de même un vent léger frappa mon front, et je sentis le doux frottement de la plume qui exhalait une odeur d'ambroisie. J'entendis en même temps ces paroles : *Heureux ceux que la grâce éclaire au point que l'amour de la table n'excite pas en eux trop de désirs, et qu'ils se contentent de satisfaire une faim raisonnable.* »

CHANT VINGT-CINQUIÈME

Déjà était arrivée l'heure où il ne fallait pas un estropié pour monter, l'heure où le soleil avait laissé le cercle méridional au Taureau, et où la nuit l'avait abandonné au Scorpion; aussi, imitant l'homme qui veut arriver prromptement et qui ne s'arrête pas, quelque spectacle qu'il ait sous les yeux, nous entrâmes dans l'étroite voie qui sépare ceux qui montent. Tel que le petit de la cigogne qui soulève ses ailes, excité par le désir de voler, et les abaisse parce qu'il n'ose pas quitter le nid, tel, avec une volonté ferme et ininterrompue, j'arrivais jusqu'à produire le mouvement de celui qui se dispose à parler. Quelque précipitée que fût notre marche, mon guide ne laissa pas de me dire : « Tire donc l'arc que tu as bandé jusqu'au fer, et lance tes paroles. » Alors, rassuré, j'ouvris la bouche, et je commençai ainsi : « Comment, là où il n'est pas nécessaire de prendre de la nourriture, peut-on devenir si maigre? — Si tu te rappelais, dit mon guide, comment Méléagre se consumait à mesure que brûlait le tison fatal, cela ne te paraîtrait pas si âpre à comprendre; si tu te rappelais par quel art le miroir

suit tous les mouvements de votre image, tu trouverais flexible ce qui te semble si dur. Mais pour que ton désir soit satisfait, écoute Stace; je le conjure de guérir les plaies de ton esprit. »

Stace parla d'abord ainsi à Virgile : « Si je développe à ses yeux, en ta présence, ce que l'on voit dans ces lieux éternels, n'attribue qu'à mon obéissance l'explication que je vais donner. »

Ensuite il continua en ces termes : « Mon fils, si ton esprit écoute et garde mes paroles, tu vas savoir la cause de ce que tu demandes. La portion la plus pure du sang que les veines n'absorbent pas et qui demeure comme le superflu de la table, prend dans le cœur une vertu qui la rend propre à former les membres humains. Après une autre préparation, ce sang épuré descend dans cette partie qu'il convient plus de taire que de nommer, et se joint au sang d'un autre dans un vase naturel. Là les deux substances se réunissent : l'une prête à subir l'impression, l'autre prête à agir par l'effet de la perfection du cœur d'où elle provient. Ce sang générateur commence son opération en se coagulant, et met en action ce qu'il est destiné à féconder. La vertu active de ce sang, devenue âme végétative comme une plante, avec cette différence que l'opération de celle-ci est incomplète, et que celle de l'autre est parfaite, agit tellement, que déjà elle a reçu le mouvement et le sentiment, comme la plante marine, et qu'ensuite elle organise les puissances de l'homme dont elle est le germe.

« Mon fils, cette vertu, provenue du cœur du père où la nature a mis la semence de ces âmes, s'étend et se développe; mais tu ne vois pas comment l'âme sensitive peut produire l'homme. Ce point a trompé un plus sage que toi. Dans sa doctrine, il a séparé de l'âme la faculté de comprendre, parce qu'il n'a pas vu que son intelligence, pour comprendre, employât aucun organe corporel.

« Donne ton attention à la vérité que je te fais connaître, et apprends qu'aussitôt que l'embryon a reçu les organes du cerveau, le principal moteur se complaît à le regarder, s'applaudit de son art, et inspire à ce fœtus un esprit nouveau rempli d'une vertu propre à unir à sa substance l'âme sensitive, et à former une âme unique qui vit, qui sent et qui réfléchit sur ses propres actions.

« Pour être moins étonné de ce discours, considère que la chaleur du soleil, jointe à l'humeur qui coule de la vigne, produit le vin. Quand Lachésis[62] a épuisé sa quenouille, l'âme se dégage de sa chair, et emporte avec elle ses facultés divines et ses facultés humaines. Les premières, telles que la mémoire, l'intelligence et la volonté, sont dans leur action plus efficaces qu'auparavant; les autres puissances sont comme restées muettes. Sans s'arrêter,





chacune des âmes, par une impulsion intérieure, se dirige vers l'un des rivages marqués par les décrets de Dieu, et c'est là qu'elles apprennent le chemin qu'elles doivent suivre. Aussitôt qu'elle y est arrivée, la vertu *informative* répand à l'entour son activité, comme elle la répandait quand elle avait un corps; et de même que l'air, lorsqu'il est pluvieux, est orné de diverses couleurs par la présence du soleil qui s'y réfléchit, de même l'air ambiant prend la forme que l'âme qui s'y est arrêtée a la vertu de lui imprimer.

« Semblable à la flamme qui suit le feu dans tous ses mouvements, le nouvel esprit garde la forme qui lui est prescrite : c'est de ce corps aérien qu'il reçoit la faculté de l'apparence, et qu'il est appelé ombre; ensuite ses organes se forment, jusqu'à celui de la vue; dès lors nous parlons, nous rions, nous versons des larmes, nous poussons les soupirs que tu peux avoir entendus dans la montagne; notre corps prend le sentiment de nos désirs et de nos autres passions : telle est la cause de ce que tu vois. »

Nous étions arrivés au dernier cercle, et nous avions tourné à droite. Un autre spectacle s'était offert à mes yeux : là le bord de la montagne vomit des flammes que repousse un vent qui s'élève dans une autre direction; aussi il fallait marcher un à un dans la partie voisine de l'abîme, parce que d'un côté je craignais d'être atteint par les flammes, et que de l'autre je craignais de me précipiter dans le cercle précédent.

Mon guide disait : « Dans ce lieu il ne faut pas s'avancer imprudemment, car il est bien facile de se tromper. » Alors j'entendis chanter au sein de si âpres *ardeurs : « Dieu d'une haute clémence »* ; ce qui me donnait un violent désir de me retourner. Je vis des âmes marcher à travers ces feux dévorants : j'avais le soin de temps en temps, de diriger mes pas de manière que je pusse considérer les esprits, pendant que je regardais mon chemin.

Après avoir chanté la dernière strophe de l'hymne, les esprits crièrent, d'une voix forte : « *Je ne connais pas d'homme* »; ensuite ils recommencèrent l'hymne à voix basse. A peine fut-il fini qu'ils crièrent encore : « *Diane resta dans les bois et elle en chassa Hélicé, qui avait senti les atteintes de Vénus.* »

Ils reprirent leurs accords; puis ils chantèrent des exemples de chasteté d'épouses et d'époux qui avaient accompli les devoirs imposés par la vertu et par les saintes lois du mariage.

Telle est, je crois, l'unique peine de ces esprits, pendant tout le temps que le feu les brûle : c'est par de tels soins et de telles expiations que là-haut leur plaie peut être cicatrisée.

❧ ❧ ❧

CHANT VINGT-SIXIÈME

Pendant que nous avancions ainsi l'un après l'autre, mon bon maître me disait souvent : « Prends garde, je t'en avertis encore. » J'avais à droite le soleil, qui, embrasant tout l'Occident, changeait sa couleur bleu céleste en un blanc pâle. Mon ombre semblait donner à la flamme une couleur plus foncée, et je vis les âmes faire attention, tout en marchant, à cet indice merveilleux pour elles. En parlant de moi, elles commencèrent à se dire : « Celui-ci ne paraît pas avoir un corps aérien. » Elles s'en assurèrent en s'approchant, avec l'attention de ne pas sortir du feu où elles devaient être brulées. Un des esprits parla ainsi : « O toi, qui marches derrière tes deux compagnons, non pas pour arriver plus tard, mais peut-être pour leur montrer de la déférence, réponds, de grâce, à moi qui brûle dans la soif et dans le feu. Ta réponse n'est pas seulement nécessaire pour moi, mais encore pour ceux-ci qui l'attendent plus ardemment que l'habitant des Indes ou l'Éthiopien ne désire l'eau rafraîchie. Dis-moi, comment arrive-t-il que tu fasses obstacle au soleil, comme si tu n'étais pas encore tombé dans les filets de la mort? »

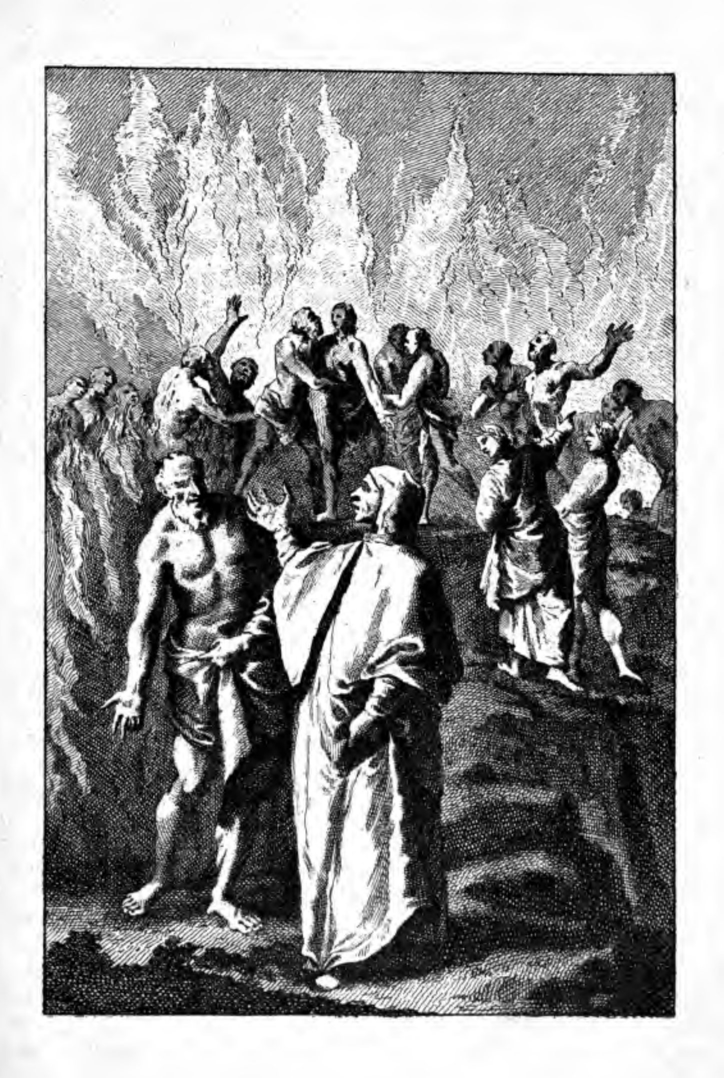
Un d'eux me parlait ainsi. Je lui aurais répondu sur-le-champ, si un autre spectacle ne m'eût frappé : je fus étonné de voir une seconde foule d'âmes qui venait à la rencontre de la première, à travers le chemin enflammé.

Je remarquai alors que chacune de ces ombres s'avança plus vite, qu'elles s'embrassèrent mutuellement, et repartirent satisfaites de cette courte fête; de même au milieu de leurs bataillons noirs les fourmis se flairent l'une l'autre, peut-être pour s'épier ou s'enlever leur proie.

Après s'être bornées à cet accueil amical, avant de se mettre en route, les âmes se fatiguèrent à crier davantage.

Celles qui arrivaient criaient : « *Sodome et Gomorrhe* », et les autres répondaient ainsi : « *Pasiphaé emprunta la peau d'une génisse pour exciter la luxure du taureau.* »

Ensuite, semblables aux grues qui dirigent leur vol, les unes vers les monts Rifées couverts de glaces, les autres vers les sables de la Libye brûlés par le soleil, ces ombres partirent de deux côtés différents, en reprenant leurs premiers chants et en répétant les cris qu'il leur est ordonné de répéter.





Celles qui m'avaient parlé d'abord s'approchèrent de moi en montrant dans leurs traits le désir de m'entendre. J'avais remarqué deux fois ce désir, et je leur dis : « O âmes assurées de jouir un jour de l'état de béatitude, mes membres ne sont pas restés sur la terre; je n'y suis mort ni jeune ni vieux; mais ils sont ici avec moi-même, avec leur sang et leurs jointures. Je vais au ciel, pour n'être plus dans les ténèbres de l'ignorance : il y a au-dessus de nous une femme qui me fait accorder cette faveur; voilà pourquoi vous voyez parmi vous mon corps mortel. Mais si votre plus ardente volonté est bientôt satisfaite, et vous porte au ciel le plus spacieux et le plus rempli d'amour, dites-moi, pour moi-même et pour l'instruction des autres, qui vous êtes, et quelle est cette foule qui marche maintenant derrière vous. »

Ces ombres se troublèrent comme le montagnard stupide qui regarde tout en silence, lorsque, après n'avoir habité que les rochers et les bois, il *s'enville*; mais quand elles eurent perdu cette stupeur qui ne frappe pas longtemps les cœurs généreux :

« Combien tu es heureux, reprit l'ombre qui m'avait interrogé la première, combien tu es heureux que la connaissance de notre supplice te donne une expérience salutaire pour mieux vivre! Ces ombres qui marchent dans une direction contraire à la nôtre commirent le crime que César s'entendit reprocher, lorsqu'au milieu de son triomphe on le saluait du nom de *Reine*. Elles s'éloignent de nous en criant *Sodome*, en se faisant ainsi des reproches à elles-mêmes, et par cette confession elles augmentent la rigueur de leur brûlure. Notre péché fut hermaphrodite.

« Parce que nous ne suivîmes pas les lois humaines, parce que nous nous livrâmes à nos désirs luxurieux comme de viles bêtes, pour montrer notre opprobre, nous proférons sans cesse le nom de la femme qui, sous des ais façonnés dans la forme d'une génisse, fut souillée comme un animal de la même nature. Tu connais nos actions, tu sais de quoi nous fûmes coupables; si tu veux connaître notre nom, le temps ne me permet pas de te le dire, et je ne le pourrais. Je t'empêcherai cependant de regretter d'ignorer le mien : je suis Guido Guinicelli[63], et déjà je me purifie, parce que je me suis repenti avant d'être arrivé à la fin de ma carrière. »

Lorsque j'entendis le nom de mon père et celui de beaucoup d'autres plus savants que moi qui ont produit des vers d'amour si doux et si gracieux, j'eus, mais avec moins de succès, la même joie que ressentirent deux tendres fils, lorsqu'ils retrouvèrent leur mère poursuivie par la vengeance de Lycurgue. Sans entendre et sans parler, je regardais tout pensif mon maître Guido, mais je n'osais pas m'approcher à cause des flammes.

Quand je l'eus bien considéré, je m'engageai par un serment

qui inspire la confiance à lui être utile en tout ce qu'il voudrait de moi. Il me dit : « Cette marque de tendresse que tu me donnes est telle que le fleuve du Léthé ne pourrait jamais me la faire oublier ou en affaiblir le souvenir. Mais si dans tes serments tu as respecté la vérité, dis-moi pourquoi ta voix et tes regards me démontrent tant d'amitié. »

Je répondis : « Vos douces paroles, tant que vivra le langage que nous parlons aujourd'hui, rendront bien précieux les caractères qui les ont tracées. — O frère, reprit Guido, celui-ci que je t'indique, et il me montrait du doigt une autre âme, fut encore un meilleur poète dans sa patrie; en vers d'amour et en prose de romans, il surpassa tous ses rivaux; et toi, laisse dire aux sots que le poète du Limousin l'a vaincu [64] : ils écoutent le bruit que font les autres, plus que la vérité : et ils adoptent une opinion erronée avant que les juges éclairés et les hommes raisonnables aient eux-mêmes prononcé. Beaucoup d'anciens ont parlé ainsi de Guitton, en lui accordant de la réputation, de cris en cris ; cependant la vérité a triomphé, et la nouvelle opinion est confirmée par un plus grand nombre de juges. Mais toi, si tu jouis d'une telle faveur que tu puisses parvenir au fortuné collège gouverné par le Christ, fais dire pour moi, de la prière de *Notre Père*, ce qui est nécessaire pour nous dans ce monde où nous ne pouvons plus pécher. »

A ces mots, peut-être pour laisser la place à celui qui était près de lui, il disparut dans le feu, comme le poisson s'enfonce dans l'eau. Je m'adressai à l'esprit que Guido m'avait montré du doigt, et je lui dis que je désirais obtenir la faveur de savoir son nom.

Cet esprit commença à répondre gracieusement en ces termes : *« Votre courtoise demande me plaît tant, que je ne puis ni ne veux me cacher à vous : je suis Arnaut qui pleure et vais chantant; je vois avec chagrin ma folie passée; mais je vois avec transport le bonheur que j'espère à l'avenir. Maintenant je vous supplie, par cette vertu qui vous guide au sommet, sans que vous éprouviez le tourment du froid ni celui du chaud, qu'il vous souvienne de soulager ma douleur. »*

Ensuite il se perdit dans le feu qui purifie les âmes.

❧ ❧ ❧

CHANT VINGT-SEPTIÈME

Le soleil lançait ses premiers rayons là où son créateur répandit le sang qui nous racheta de nos fautes, à l'heure où l'Èbre roule ses eaux sous la Balance, et où le Gange vomit ses flots enflammés par le midi; et pour nous le jour finisssait, quand l'ange de Dieu nous apparut plein de joie; il était hors de la flamme, et chantait d'une voix plus éclatante que celle des mortels : « *Heureux ceux qui ont un cœur pur!* »

Ensuite il dit, quand nous fûmes près de lui : « Ames saintes, on ne passe pas outre, si auparavant le feu ne vous mord; entrez dans les flammes; ne soyez pas sourds à la voix que vous allez entendre plus loin. »

Ces paroles me glacèrent de terreur, et je devins froid comme celui qui va être déposé dans la terre. Je levai mes deux mains en signe d'étonnement, regerdant ces flammes, et me rappelant vivement les corps humains que j'avais vus condamnés au supplice du feu. Mes bons guides se tournèrent vers moi, et Virgile me dit : « Mon fils, ici l'on peut souffrir un tourment et non pas la mort. Souviens-toi, souviens-toi : si je sus garantir ta vie sur les épaules de Géryon, que ne ferai-je pas maintenant que je suis près de Dieu! Tiens pour certain que si tu étais mille années dans ces flammes, tu ne sentirais pas brûler un de tes cheveux; et si tu crois que je te trompe, assure-t'en toi-même en approchant de ce feu un pan de ton vêtement. Dépose désormais, dépose toute crainte; tourne par ici, et continue ta route avec sécurité. »

Mais je me tenais immobile, malgré ce que me prescrivait ma conscience. Quand Virgile vit que j'étais ainsi arrêté avec une sorte d'obstination, il se troubla un peu, et dit : « Mon fils, entre Béatrix et toi, il n'est que cette muraille. »

De même qu'au nom de Thisbé, Pyrame, prêt à mourir, ouvrit les yeux, et la regarda sous le mûrier, qui depuis produisit des fruits noirs, de même ma dureté étant vaincue, je me tournai vers mon sage maître, en entendant ce nom qui domine toujours dans mon cœur; alors il remua la tête, et dit : « Eh bien! voulons-nous donc demeurer ici? » Ensuite il me sourit comme on fait à un enfant qu'a vaincu l'offre d'un fruit.

Mon guide me précéda pour entrer dans le feu, en priant Stace, qui avait toujours marché avant moi, de me suivre à son tour.

Quand je fus au milieu de ces flammes, je me serais jeté, pour me rafraîchir, dans une chaudière de verre bouillant, tant la chaleur était démesurée. Pour me donner du courage, mon père chéri me parlait de Béatrix en marchant, et me disait : « Il me semble déjà voir ses yeux ! »

Nous étions guidés par une voix qui chantait; en la suivant, nous sortîmes des flammes, et nous arrivâmes là où l'on montait encore. Il partit d'une lumière voisine, que je ne pus regarder fixement, une voix qui dit : « *Accourez, les bénis de mon père.* » La même voix continua ainsi : « Le soleil va disparaître; le soir approche; ne vous arrêtez pas; regardez bien votre chemin avant que l'Occident soit plongé dans les ténèbres. »

Le sentier montait droit devant nous; mon ombre, formée par le soleil qui baissait, précédait mon corps. A peine avions-nous franchi quelques marches, que mes guides et moi nous vîmes, à la hauteur de l'ombre, que le soleil disparaissait. Avant que l'horizon se fût revêtu des mêmes couleurs dans toutes ses immenses parties, et que la nuit eût également distribué partout ses ténèbres nous nous fîmes chacun un lit d'un degré; mais c'était moins le plaisir de nous arrêter que l'âpreté de la montagne qui nous ôtait la faculté de continuer le chemin.

Tels que les chèvres qui, avant d'avoir pris leur pâture, se sont hasardées, avec témérité, sur la cime des montagnes, et ensuite, pendant la chaleur du jour, ruminent silencieusement à l'ombre, gardées par le pasteur appuyé sur la houlette avec laquelle il doit les protéger, tels que le berger qui veille la nuit autour de son troupeau pour que les bêtes féroces ne viennent pas le disperser : tels nous étions tous trois entourés de toutes parts par la montagne, moi comme la chèvre, et mes guides comme les bergers. On ne pouvait que difficilement voir le ciel; mais dans le petit nombre d'étoiles que j'apercevais, je remarquais qu'elles étaient plus claires et plus grandes qu'à l'ordinaire.

Pendant que j'étais occupé à les regarder et à ruminer en moi-même, je fus surpris par le sommeil, par ce sommeil messager, qui souvent rapporte les événements avant qu'ils arrivent.

A l'heure, je crois, où Cythérée, qui paraît toujours brûler d'un feu d'amour, commençait à s'élever sur l'horizon de la montagne, il me parut que je voyais en songe une femme jeune et belle qui cueillait des fleurs dans un pré, et qui disait en chantant : « Quiconque demande mon nom, sauraque je suis Lia[65], et que je tresse une guirlande de mes belles mains. Ici je me pare pour me plaire à moi-même, quand je me réfléchirai dans le miroir divin; mais ma sœur Rachel ne quitte jamais le sien et le contemple tout le jour; elle prend plaisir à y considérer ses yeux célestes, comme moi je





m'étudie à m'orner de mes mains : il lui plaît de contempler, à moi d'agir. »

Déjà l'aube qui est agréable aux pèlerins, d'autant plus qu'ils se rapprochent de leur patrie, dissipait les ténèbres et mon sommeil : je me levai en voyant les maîtres respectables déjà debout, Virgile me dit : « Ce doux fruit que les mortels recherchent avec tant d'avidité doit aujourd'hui apaiser ta faim. »

Jamais généreuses *étrennes* ne firent plus de plaisir que ces mots. Mon désir d'arriver s'augmentait d'un tel plaisir, qu'à chaque pas je sentais s'accroître les ailes nécessaires à mon vol.

Quand nous eûmes parcouru l'escalier secret, et que nous eûmes atteint la partie la plus élevée, Virgile fixa sur moi ses regards, et me dit : « Mon fils, tu as vu le feu éternel et les flammes qui n'ont qu'un temps, et tu es arrivé à un point où, par moi seul, je ne discerne plus rien. Je t'ai conduit ici avec toutes les ressources de mon esprit et de ma science. Prends pour guide maintenant ta volonté, qui ne peut plus te tromper : tu es sorti des voies difficiles et ténébreuses. Vois le soleil qui éclaire ton front, vois l'herbette, les fleurs et les arbrisseaux que cette terre produit d'elle-même : en attendant que ces beaux yeux, qui, par leurs larmes, m'ont envoyé vers toi, viennent pleins de joie dans ce séjour, tu peux t'asseoir ou marcher parmi ces fleurs. N'attends plus que je te parle ou que je t'instruise. Ton libre arbritre est droit et sain ; tu ne pourrais que faillir en ne le suivant pas pour règle : aussi je te couronne roi et te *mitre* père spirituel des tes propres pensées. »

CHANT VINGT-HUITIÈME



ÉSIRANT chercher de toutes parts la forêt divine qui est ornée de plantes si belles et d'ombrages si frais, et dont la verdure tempérait l'éclat du jour naissant, je m'avançai lentement, lentement, sans attendre davantage, en marchant, à travers la campagne, sur un sol qui exhalait des odeurs délicieuses.

Un vent léger, qui n'était soumis à aucune altération, me frappait le front comme un doux zéphir, et agitait les feuilles du côté où se

forme la première ombre sur la montagne sacrée : mais elles n'étaient pas tellement agitées que les oiseaux qui habitaient la cime des arbres cessassent leurs doux concerts. Pleins de joie, ils accueillaient la naissance de l'aurore par des chants, au milieu des feuilles qui semblaient répondre à cette mélodie. Tel est le bruit qui se répand, de rameau en rameau, à travers la forêt de pins de Chiassi, quand Éole met en liberté le *Sirocco*.

Mes pas, quoique ralentis, m'avaient déjà conduit dans l'antique forêt; mais je ne pouvais reconnaître comment j'avais pu y entrer. Je vis le chemin interrompu par un ruisseau qui, coulant à gauche, rafraîchissait mollement l'herbe de ses rives. Toutes les eaux de la terre, les plus pures, paraîtraient troubles à côté de celle-ci, où tout se réfléchissait à l'instant, quoiqu'elle coulât rembrunie, rembrunie sous une ombre perpétuelle qui n'y laissait pénétrer ni le soleil ni la lune. Je m'arrêtai, et mes yeux s'avancèrent au delà du fleuve pour y considérer la grande variété des arbres verdoyants. Là, de même qu'il apparaît souvent à l'esprit un spectacle qui absorbe toute l'attention, il m'apparut une femme solitaire qui chantait en cueillant les fleurs dont le chemin était orné.

« Je parlai ainsi : « O toi, vierge si belle qui t'embrases à des rayons d'amour, si je dois en croire les traits qui peignent ton cœur, daigne approcher sur le bord de ce ruisseau, pour que je puisse comprendre ce que tu chantes. Tu me rappelles Proserpine dans le temps où sa mère la perdit, et où elle-même perdit le printemps de la terre. »

Ainsi que se tourne la danseuse légère, qui effleure le sol avec grâce, en paraissant ne faire aucun mouvement, et glissant à peine un pied devant l'autre, la jeune femme se tourna vers moi à travers les fleurs resplendissantes des couleurs de l'or et de la rose, semblable à une vierge qui abaisse ses yeux modestes : puis elle m'accorda ma demande, en s'approchant tellement que j'entendis distinctement ses douces paroles.

Aussitôt qu'elle fut arrivée sur le bord où l'eau baigne les fleurs, elle me fit le don de lever ses yeux. Je ne crois pas qu'il ait brillé une aussi vive lumière sous les sourcils de Vénus, que blessa par mégarde son fils qui n'a pas l'habitude de blesser sans malice. La vierge me souriait, de la rive droite du fleuve, et continuait de cueillir les fleurs que la terre produit sans semence. Il ne nous séparait que de trois pas; mais l'Hellespont où passa Xerxès, dont l'exemple devrait servir de frein à tous les orgueils humains, n'excita pas plus le dépit de Léandre qui se jetait à la mer entre Sestos et Abydos, que ce fleuve qui alors ne s'ouvrit pas devant moi.

Elle nous parla en ces termes : « Vous êtes ici étrangers, et vous croyez peut-être que je ris de vous, parce que je souris dans ce





lieu choisi pour être le nid de l'humaine nature; mais le psaume où il est dit : « *Vous m'avez réjoui* », doit lever le voile qui cachait la vérité à votre entendement. Toi qui est devant, et qui m'a priée de parler, dis, veux-tu quelque autre explication de moi? Je suis venue pour répondre à tes questions; qu'il te suffise de le savoir. »

Je parlai ainsi : « Cette eau et le bruit que j'entends dans la forêt combattent en moi une foi toute contraire que l'on m'a communiquée ». « La vierge reprit : « Je te dirai quelle est la cause de ton étonnement, et je dissiperai les ténèbres qui obscurcissent ta raison.

« La souveraine béatitude, qui ne se complaît qu'en elle-même, créa l'homme innocent et porté au bien, et lui donna ce lieu [66] pour arrhes de la paix éternelle. A cause de sa faute, l'homme demeura ici peu de temps; à cause de sa faute, il changea en plaintes et en gémissements une joie honnête et des plaisirs purs : afin que les désordres que nécessitent, plus bas, les exhalaisons de l'eau et de la terre, qui sont produites par la chaleur du soleil, ne vinssent pas troubler l'homme dans ce séjour, ce mont fut ainsi élevé vers le ciel, et il est exempt de ces révolutions de l'atmosphère, depuis l'espace qui s'étend ici jusqu'à la porte qui le ferme. Or, comme, dans ce circuit immense, l'air, s'il peut parcourir le tour du cercle à cette hauteur qui n'est sujette à aucune altération, est mis en mouvement avec le premier mobile, un tel mouvement en imprime un à la forêt, parce qu'elle est touffue. La plante frappée cause le vent, qui, en tournant, produit lui-même une secousse. L'autre terre, suivant qu'elle est digne, ou par elle-même, ou par le ciel dont elle obtient les influences, conçoit et produit des fruits de diverse nature.

« Après avoir entendu cette explication, on ne serait pas étonné de trouver des plantes sans en avoir auparavant connu la semence. Tu dois savoir que la plaine sacrée où tu te trouves est remplie de toutes sortes d'arbustes couverts de fruits qu'on ne recueille point sur la terre. L'eau que tu vois ne provient pas d'une source entretenue par des vapeurs retombées du ciel, comme les eaux d'un fleuve qui perd et recouvre ses ondes; mais elle sort d'une fontaine invariable et éternelle qui retrouve dans la volonté de Dieu tous les flots qu'elle verse par ces deux canaux. De ce côté elle descend avec une vertu qui ôte la mémoire du péché; de l'autre elle donne le souvenir de chaque bienfait; d'un côté elle s'appelle Léthé, et de l'autre Eunoë. Ces fleuves ne produisent leur effet que quand on a bu de tous les deux. Leurs eaux ont une saveur qui surpasse celle des autres et quoique tu doives être assez satisfait pour que je ne t'entretienne pas davantage, je t'accorderai, par une grâce

particulière, un *corollaire*; et je ne pense pas que mes paroles te soient moins précieuses, parce que je t'aurai parlé plus que je ne t'ai promis.

« Les poètes qui ont décrit autrefois l'âge d'or et son état heureux, ont peut-être placé ce lieu sur le Parnasse. Mais c'est ici que les premiers hommes vécurent dans l'innocence; ici ils trouvaient un printemps continuel et les fruits les plus exquis. Cette eau enfin est le nectar tant célébré. »

Alors je me tournai vers mes poètes chéris, et je vis qu'ils avaient souri à ces dernières explications; ensuite je fixai mes yeux sur la femme belle.

CHANT VINGT-NEUVIÈME

La Vierge finit par chanter, avec l'accent d'une femme enflammée d'amour, ces saintes paroles : « *Heureux ceux dont les péchés sont remis.* » Et telle que ces nymphes qui s'échappent dans les forêts, les unes pour voir, les autres pour fuir le soleil, elle s'avança contre le cours du fleuve en côtoyant ses bords; et j'imitais, en la suivant d'un petit pas, sa marche ralentie.

Nous eûmes à peine, nous deux, achevé cent pas, que les deux rives du fleuve tournèrent, et que je pus continuer de marcher au levant.

Nous nous avançâmes encore peu de temps, et la Vierge se tourna tout à fait vers moi et me dit : « Frère, regarde et écoute. » Une lueur subite traversa la forêt dans toutes ses parties, et je crus que c'était un éclair; mais comme un éclair s'évanouit aussitôt qu'il a paru, et que cette splendeur continuait de briller, je disais en moi-même : « Quel est ce spectacle? » Une mélodie douce récréait l'air lumineux : un juste zèle me fit alors blâmer la hardiesse d'Ève. Là où le ciel et la terre obéissaient à Dieu, cette femme seule, qui venait à peine d'être formée, ne put souffrir aucun voile : si elle s'était soumise pieusement à son devoir, j'aurais senti plus tôt et plus longtemps les ineffables voluptés de ce séjour.

Tandis que je m'avançais, tout interdit, parmi tant de prémices





du plaisir éternel, et que j'avais le désir de goûter des joies nouvelles, tout l'air me parut s'enflammer devant moi sous la verdure des rameaux, et je compris que le doux son que j'avais entendu était un chant mélodieux. O Vierges saintes! si jamais, pour obtenir vos faveurs, j'ai supporté la faim, le froid et les veilles, une nécessité veut que j'implore ici votre secours. Il faut que la fontaine d'Hélicon [67] m'abreuve de ses eaux inspiratrices, et qu'Uranie et ses sœurs accourent à mon aide, pour que je puisse dignement préparer et mettre en vers des choses fortes à penser.

La longue distance me fit croire ensuite que j'apercevais sept arbres d'or; mais quand je fus si près que cet objet sur lequel mes sens me trompaient fut pour moi facile à distinguer, la vertu qui prépare à la raison l'aliment de ses observations m'apprit que je voyais des candélabres, et que les voix chantaient *Hosanna.* Le bel ordre de ces candélabres leur donnait un éclat plus brillant que celui de la lune, lorsqu'elle paraît à minuit dans son plein, et par un temps calme.

Rempli d'admiration, je me retournai vers le bon Virgile, et je vis que ses yeux n'annonçaient pas moins d'étonnement que les miens. Je reportai mes regards sur les hauts candélabres qui s'avançaient avec plus de lenteur que les jeunes épouses. La Vierge me cria : « Pourquoi te complais-tu seulement à regarder ces vives lumières, et ne considères-tu pas ce qui les suit? »

Alors je vis des personnages vêtus de blanc suivre ces candélabres comme leurs guides. Jamais la blancheur de leurs vêtements n'a pu être imitée sur la terre. L'eau réfléchissait ce doux éclat, et comme un miroir, si je la regardais, elle réfléchissait aussi à gauche les traits de ma personne.

Quand, de mon côté, je fus arrivé à un point où le fleuve seulement me séparait de ce cortège, je m'arrêtai pour mieux considérer ce spectacle; je vis alors des flammes se détacher des candélabres, et s'approcher comme des pinceaux qui laissaient derrière eux l'air empreint de leurs vives couleurs, et le chargeaient de sept lignes offrant les teintes de l'iris et celles de la ceinture dont est ornée la nymphe de Délos. Ces lignes colorées s'étendaient au-delà de ma vue, et autant qu'il me semblait, le premier candélabre était éloigné de dix pas du suivant. Sous ce beau ciel que je viens de décrire, marchaient, deux à deux, vingt-quatre vieillards couronnés de lis; tous, ils chantaient : « *Sois bénie entre les filles d'Adam!* Que tes beautés soient bénies éternellement! »

Après que tous ces personnages élus eurent traversé la prairie qui était devant moi, couverte de fleurs et de frais gazons, je vis, comme on voit dans le ciel les étoiles succéder aux étoiles, quatre animaux s'avancer couronnés de feuilles verdoyantes; ils avaient

chacun six ailes dont les plumes étaient remplies d'yeux, comme seraient ceux d'Argus, s'ils étaient vivants.

Lecteur, je ne dépense plus mes vers à décrire la forme de ces animaux mystérieux; la nécessité me force ici à être précis, mais lis Ézéchiel qui les dépeint tels qu'il les vit venir des froides régions, au milieu des vents, des nuages et des flammes : ils étaient tels qu'il les a décrits dans sa prophétie, à l'exception des plumes, pour lesquelles je suis d'accord avec Jean, qui s'éloigne du rapport d'Ézéchiel. Entre les quatre animaux, on voyait un char triomphal[68] porté sur deux roues, et traîné par un griffon : ses ailes étendues au delà de la vue, s'élevaient au-dessus de la ligne de feu du milieu, et des trois et trois autres, sans les rompre. Dans une portion du corps de ce griffon qui avait la forme de l'aigle, les membres étaient d'or; dans l'autre, ils étaient blancs mêlés de pourpre. Non seulement Rome ne réjouit pas l'Africain ni même Auguste dans un char si brillant; mais celui même du Soleil n'aurait pas répandu tant d'éclat, celui du Soleil que l'ignorance laissa foudroyer par la justice secrète de Jupiter, qui accorda cette grâce aux prières de la Terre suppliante. Du côté de la roue droite, on voyait danser en rond trois femmes : l'une était si rouge, qu'on l'aurait à peine distinguée dans le feu; l'autre semblait avoir des chairs d'émeraude; la troisième avait la blancheur de la neige fraîchement tombée; elles étaient guidées tantôt par la femme blanche, tantôt par la femme rouge, et pendant que chantait cette dernière, les autres continuaient de danser en rond avec plus ou moins de vélocité. A la gauche du char, on voyait danser quatre autres femmes habillées de pourpre : elles suivaient une d'elles qui avait trois yeux à la tête.

Après ce spectacle, je vis deux vieillards différemment vêtus, et tous deux dans une attitude vénérable et tranquille. L'un paraissait avoir l'habit des disciples de ce grand Hippocrate dont la nature fit présent aux êtres animés qui lui sont le plus chers. L'autre montrait un soin différent en tenant une épée brillante et aiguë qui m'effraya quoique je fusse de l'autre côté du fleuve.

Je vis ensuite quatre personnages d'une humble contenance, et derrière eux, j'aperçus un vieillard seul qui dormait, mais avec une figure vive et spirituelle : les sept derniers avaient les mêmes vêtements que les vingt-quatre premiers; mais des couronnes de lis n'ornaient pas leurs têtes. Ils portaient des tresses de roses et d'autres fleurs vermeilles, tellement que celui qui n'aurait pas été à une grande distance aurait juré que le sommet de leur tête était environné de flammes. Quand le char fut vis-à-vis de moi, on entendit un coup de tonnerre : les saints personnages parurent interdits et s'arrêtèrent avec les candélabres et tout le cortège.

CHANT TRENTIÈME

QUAND ce bruit eut suspendu la marche de ce Septentrion du premier ciel, qui ne connaît ni levant, ni couchant, ni aucune autre tache que celle du péché, et qui là instruisait chacun de son devoir, comme notre Septentrion instruit le nautonier qui veut venir au port, les saints personnages placés entre le griffon et les candélabres se tournèrent vers leur char, où ils voient leur paix éternelle; et l'un d'entre eux, comme s'il fût à cet effet envoyé du ciel, chanta trois fois à haute voix : « Épouse, viens du Liban. »

Les autres chantèrent les mêmes paroles après lui. De même que les bienheureux, au jour du dernier jugement, se lèveront de leur tombeau en s'exerçant à des chants d'*alleluia* leur voix nouvellement recouvrée, ainsi au signal de ce vénérable vieillard, cent ministres et messagers de la vie éternelle se levèrent de dessus le char divin; ils disaient tous : « *Bienheureux toi qui arrives!* » et ils jetèrent des fleurs autour d'eux, en s'écriant : « *Jetez des lis à pleines mains.* »

J'ai vu, au commencement du jour, tout l'horizon affranchi de nuages, et la partie de l'orient nuancée d'une teinte de rose, au milieu de laquelle naissait le soleil dont on pouvait supporter l'éclat tempéré par les vapeurs du matin; de même, à travers un nuage de fleurs que jetaient ces mains angéliques, et qui retombaient de toutes parts, je vis une femme [69] qui avait les épaules couvertes d'un manteau vert: elle était vêtue d'une draperie de la couleur d'une flamme ardente; un voile blanc et une couronne de feuilles d'olivier ornaient encore sa tête. Mon esprit, quoiqu'il y eût longtemps qu'il fût saisi de stupeur en sa présence, sans bien discerner à l'aide de mes yeux qui pouvait être devant moi, sentit par la vertu cachée qui sortit de cette femme, la grande puissance d'un antique amour.

Aussitôt que ma vue eut été frappée par cette vertu souveraine qui m'avait blessé avant que je fusse sorti de l'enfance, je me tournai à gauche, avec ce respect qu'éprouve l'enfant qui court à sa mère quand il a peur ou quand il est affligé, pour dire à Virgile : « Je n'ai pas une goutte de sang qui ne soit agitée : je reconnais les traits de mon ancienne flamme. »

Mais Virgile avait disparu, Virgile, ce doux père, ce Virgile à qui *Elle* avait confié mon salut; et l'aspect du séjour que perdit notre

antique mère ne put empêcher mes yeux, secs jusqu'alors, de verser un torrent de larmes.

« O Dante! parce que Virgile a disparu, ne verse pas, non, ne verse pas de larmes, tu dois pleurer pour une autre blessure. »

Ainsi me parla la femme céleste. Je vis, lorsque je me retournai au bruit de mon nom que je dois répéter ici, qu'elle était à la partie gauche du char, comme un amiral qui va voir de la poupe ou de la proue comment manœuvrent les commandants des autres vaisseaux, et qui les encourage à bien faire : c'était la même femme qui m'avait apparu de l'autre côté du fleuve, voilée, sous le nuage de fleurs jetées par les anges; elle fixait ses yeux sur moi, quoique le voile entouré de feuilles consacrées à Minerve, et qui descendait de sa tête, ne laissât pas apercevoir ses traits. Bientôt, avec le même air altier, elle commença ainsi, telle que celui qui, en parlant, réserve, pour la fin de son discours, les invectives les plus fortes : « Regarde-moi bien, suis-je bien, oui, suis-je bien Béatrix? Comment as-tu donc daigné gravir la montagne? ne savais-tu pas qu'ici l'homme est heureux?

A ces mots, mes yeux se baissèrent sur l'onde pure; mais y reconnaissant ma confusion, je les reportai sur l'herbe, tant la honte avait abattu mon visage. Béatrix me parut insultante, comme une mère paraît l'être pour son fils, quand il trouve une saveur amère aux reproches d'une tendresse acerbe. La femme sainte cessa de parler, et les anges chantèrent aussitôt : « *Seigneur, j'ai espéré en toi.* » Mais ils ne passèrent pas la strophe où il est dit : « *Tu as placé mes pieds.* »

De même que la neige qui couvre les montagnes ombragées de l'Italie se congèle, endurcie par les aquilons que vomit l'Esclavonie, et ensuite après s'être amollie au premier souffle du vent venu de la terre qui n'a pas d'ombre contre le soleil, se fond comme la cire est fondue par le feu; de même je ne pus verser des larmes et pousser des soupirs avant que les êtres dont les âmes sont en harmonie avec les chants des sphères éternelles eussent fait entendre leur douce mélodie : mais quand leurs voix suaves eurent compati à ma douleur, plus que si elles avaient dit : « Femme, pourquoi le maltraites-tu ainsi? » la glace qui enchaînait mon cœur se fondit en un torrent de pleurs et de gémissements dont furent inondés mes yeux et ma bouche.

Cependant Béatrix, immobile sur la partie droite du char, adressa ces paroles aux saintes substances : « Vous veillez dans la divine lumière; le cours des siècles ne vous est dérobé ni par le sommeil, ni par l'ignorance; aussi j'expliquerai mieux ma réponse, non pas pour vous, mais pour celui-là qui pleure de l'autre côté du fleuve, afin que sa douleur soit mesurée sur sa faute. Ce cou-





pable, non seulement par l'influence des sphères qui donne une impulsion à chaque chose naissante, selon que dominent les étoiles bienfaisantes ou maléfiques, mais par l'abondance des grâces divines, qui, en descendant sur nous, élèvent des vapeurs qu'on ne peut suivre des yeux, fut, dans son jeune âge, tellement disposé par des vertus reçues de Dieu et des cieux, que toute bonne habitude aurait produit en lui de merveilleux effets : mais le terrain mal semé et mal cultivé devient d'autant plus sauvage, qu'il a plus de force et de sève. Je soutins ce coupable quelque temps par mes regards, en lui montrant mon visage enfantin ; je le conduisis dans la véritable route ; mais quand je fus sur le seuil de mon second âge, et que je changeai de vie, le parjure me quitta et se livra à d'autres.

« Lorsque j'eus déposé ma dépouille mortelle pour devenir plus belle et plus puissante, je lui parus moins chère et moins agréable : il tourna ses pas vers le faux chemin, en suivant les trompeuses images du bien qui ne tient aucune promesse. En vain j'obtins de Dieu pour lui de saintes inspirations par lesquelles je le rappelai pendant ses songes et pendant ses veilles, il en tint peu de compte ; il tomba si bas, que, pour assurer son salut, tous les efforts étaient vains, si je ne lui faisais connaître les races condamnées ; aussi je visitai la porte de leur empire, et mes prières et mes pleurs furent portés à celui qui l'a conduit ici. Ce coupable enfin violerait les hauts décrets de Dieu, s'il passait le Léthé et s'il goûtait de ces mets avant d'avoir, en expiation de ses fautes, versé quelques larmes de repentir. »

❧ ❧ ❧

CHANT TRENTE ET UNIÈME



O TOI qui es au delà du fleuve, me dit Béatrix sans s'arrêter, en m'adressant par la pointe ses paroles dont le taillant m'avait paru si âcre, réponds, réponds, ai-je dit la vérité ? Il faut que ton aveu confirme de telles accusations. »

J'étais si confondu, que ma voix s'agita pour répondre et fut étouffée avant d'articuler un son. Béatrix attendit quelque temps, ensuite elle ajouta : « Que penses-tu ? Réponds-moi, tes tristes souvenirs n'ont pas encore été lavés par les eaux saintes. »

La peur et la confusion réunies m'arrachèrent un *oui* prononcé si faiblement, que Béatrix put apercevoir plutôt le mouvement de mes lèvres qu'elle ne put entendre ce mot. De même qu'une arbalète mal tendue fait rompre la corde et l'arc, et ne lance qu'une flèche mal assurée, de même je fus accablé sous le poids de ma honte; je versai un torrent de larmes, et ma voix ne put que péniblement se frayer un chemin. Alors Béatrix me parla ainsi : « Au milieu des nobles désirs qui te portaient à aimer le seul souverain désirable, quels ravins inabordables, quelles chaînes ont arrêté ta marche? Pourquoi as-tu sitôt perdu l'espérance d'aller en avant? Quels charmes, quels attraits se montrèrent sur le front des autres objets, pour que tu pusses ainsi te promener devant eux? »

Après un soupir amer, mes lèvres à peine donnèrent passage à la voix qui répondit en pleurant : « Les objets présents et leurs faux plaisirs ont détourné mes pas, depuis que votre visage s'est caché. » Béatrix reprit ainsi : « Quand tu tairais, quand tu nierais ta faute que tu avoues, elle n'en serait pas moins connue : un tel juge le sait! Mais lorsque l'aveu du péché tombe de la propre bouche du pécheur, l'épée de la divine justice est émoussée dans notre céleste cour. Cependant, pour que ton erreur te cause moins de honte, et pour qu'une autre fois, en entendant les sirènes, tu conserves plus de courage, cesse de verser des pleurs et écoute. Tu apprendras que mon corps enveloppé dans le linceul devait te diriger vers un penchant tout contraire. L'art et la nature ne t'ont jamais offert autant de plaisir que les belles formes où je fus renfermée, et qui ne sont plus que poussière; et si le comble des délices te fut enlevé à ma mort, quel autre objet mortel pouvait donc exciter tes désirs? Aux premiers coups dont te frappèrent les faux biens de la terre, tu devais lever tes regards vers le ciel, en me suivant, moi, qui n'étais plus telle que j'avais été. Tu ne devais être détourné de cette contemplation sublime pour recevoir des coups plus rudes, par aucune *fillette*, ou par aucune autre vanité de si courte durée. Un oiseau jeune ne connaît bien que la seconde ou la troisième fois les embûches; mais c'est en vain qu'on tend les filets ou qu'on lance la flèche pour les vieux oiseaux. »

Je ressemblais aux enfants qui, les yeux à terre, en silence, couverts de honte, et reconnaissant leur faute, en conçoivent du repentir. Béatrix reprit : « Puisque mes paroles ont excité ta douleur, élève ta barbe, et en me considérant tu sentiras redoubler ta peine. » Les coups de vent du nord, ou ceux du vent qui souffle des contrées gouvernées par Iarbe, arrachent le hêtre robuste des entrailles de la terre plus facilement que je ne levai les yeux sur



Béatrix à son commandement; et lorsqu'elle parla de ma barbe, au lieu de parler de mes yeux, je sentis l'amertume de ce langage.

Quand je levai la tête, je remarquai que les sublimes créatures cessaient de jeter des fleurs. Mes yeux, peu assurés encore, virent cependant Béatrix tournée vers la bête sacrée qui ne forme qu'une seule personne en deux natures. Malgré son voile et la distance où le fleuve bordé de fleurs laissait cette femme divine, sa beauté me paraissait encore vaincre ces premiers charmes qui l'avaient rendue la plus belle sur la terre. L'ortie du repentir me piqua tellement, que je conçus de la haine pour tout ce qui avait pu me distraire de Béatrix. Je fus pénétré d'un tel mouvement de reconnaissance que je tombai évanoui, et celle qui m'avait adressé tant de reproches sait ce que je devins.

Lorsque mon cœur rendit l'activité à mes sentiments extérieurs, je vis auprès de moi la femme que j'avais d'abord aperçue seule, elle me disait de m'appuyer sur elle : alors elle me traîna dans le fleuve où je fus plongé jusqu'à la bouche, et elle se retira sur l'eau avec la rapidité d'un léger esquif. Quand je fus près de la rive bienheureuse, j'entendis chanter d'un ton si doux « Tu me purifieras », que je ne puis ni décrire ce chant ni me le rappeler. La femme ouvrit les bras, me saisit la tête et me submergea si profondément que je dus être abreuvé dans cette eau : elle m'en retira ensuite, et elle m'offrit ainsi baigné aux quatre belles danseuses qui m'entourèrent de leurs bras.

Alors elles commencèrent à chanter : Ici nous sommes des nymphes; dans le ciel nous sommes des étoiles. Avant que Béatrix descendît au monde, nous fûmes désignées pour être ses servantes : nous te conduirons à elle; mais pour que tu puisses supporter la lumière éblouissante qui est dans ses regards, les trois femmes qui sont de l'autre côté du char, et qui ont la vue plus pénétrante, fortifieront tes yeux. »

Ensuite elles me conduisirent vers le flanc du Griffon, où je vis Béatrix qui avait le visage tourné vers nous. Elles dirent : « Contemple-la de toutes tes facultés visuelles, puisque nous t'avons placé devant ces émeraudes sur lesquelles l'amour a aiguisé ses flèches pour te frapper. »

Mille désirs plus brûlants que la flamme attachèrent ma vue sur ces yeux resplendissants qui regardaient fixement le Griffon. De même que le soleil répercute ses rayons dans le miroir, de même la bête à deux natures envoyait ses rayons dans les yeux de Béatrix, tantôt sous une forme et tantôt sous une autre. Pense, ô lecteur! à mon étonnement, quand je voyais la bête immobile, et que son image, réfléchie dans son idole, offrait des natures différentes.

Pendant que mon âme pleine de stupeur et de joie goûtait avidement de ce mets divin, dont on est de plus en plus insatiable, les trois autres femmes qui s'annonçaient pour être d'un rang plus illustre s'avancèrent en dansant, et en disant (c'était leur *canzone*) : « Tourne, Béatrix, tourne tes yeux saints vers ce fidèle ami qui a fait tant de pas pour te contempler; accorde-nous la grâce de lui dévoiler ta bouche, afin qu'il distingue cette seconde beauté que tu caches. »

O splendeur d'une lumière éternelle! quel est celui qui, ayant pâli à l'ombre du Parnasse, ou qui s'étant abreuvé à sa fontaine, ne serait pas découragé en essayant de te reproduire telle que tu me parus dans l'air libre, là où le ciel t'environne de son harmonie!

CHANT TRENTE-DEUXIÈME

Ses yeux immobiles étaient si attentifs à satisfaire la soif de dix ans [70], que mes autres sens étaient restés sans action, et ils se fixaient, *murés*, sur cet objet, avec une telle avidité, qu'aucun autre ne pouvait les occuper, tant ce sourire divin avait su les attirer dans son ancien filet. Je fus forcé par les femmes sacrées de me tourner à gauche, parce que je les entendis me dire : « Tu regardes trop fixement », et cette disposition incommode qui se trouve dans les yeux frappés par l'éclat du soleil, me priva quelque temps de voir; mais quand les miens se furent arrêtés sur un éclat moins vif (je parle ainsi, parce qu'il était moindre relativement à celui dont je me détournai par force), je vis que la glorieuse armée avait tourné à droite, ayant les sept flammes et le soleil au visage.

Comme un bataillon se fait un abri de ses boucliers et tourne graduellement avec ses enseignes, avant que l'évolution puisse être terminée, de même la milice du céleste royaume qui précédait le char triomphal défila une seconde fois dans le même ordre, avant que le timon du char fût retourné.

Les femmes sacrées reprirent leur place près des roues, et le Griffon mit en mouvement le char béni, sans avoir agité ses ailes.





La belle vierge qui m'avait fait passer le fleuve, Stace et moi, nous suivîmes tous trois la roue qui décrivit le plus petit cercle.

Nous marchions au bruit des chants angéliques, dans cette antique forêt privée de ses habitants par la faute de Celle qui crut au serpent, et nous étions à peine avancés de trois portées de trait, quand Béatrix descendit.

J'entendis tout le cortège murmurer le nom d'Adam, et il entoura un arbre dépouillé de fleurs et de verdure dans tous ses rameaux : sa hauteur, qui va toujours en s'élevant, aurait été admirée, même dans les bois des habitants de l'Inde.

On cria autour de l'arbre indestructible : « Sois béni, ô Griffon, toi qui ne déchires pas de ton bec cet arbre d'une douce saveur, depuis que le corps humain, illicitement nourri de ses fruits, fut dévoué aux tourments! — C'est ainsi, répondit l'animal à deux natures, que se conserve la semence de toute justice. »

Alors, s'étant tourné vers le char qu'il avait tiré, le Griffon le rangea le long de l'arbre dépouillé de feuilles, et l'assujettit avec une de ses branches.

Comme nos plantes, lorsque l'astre de l'univers paraît accompagné de l'éclat qui brille autour du céleste Poisson, se couvrent de mille bourgeons, et reprennent leur couleur primitive, avant que le soleil guide ses coursiers sous une autre étoile, l'arbre qui était auparavant si dépouillé se couvrit subitement de fleurs dont la couleur était moins éclatante que celle de la rose, et plus vive que celle de la violette.

Je n'ai jamais entendu l'hymne que le cortège chantait alors autour de l'arbre : cet hymne ne se chante pas sur la terre, et je ne l'entendis pas tout entier.

Si je pouvais retracer comment ces yeux impitoyables à qui leur vigilance coûta si cher, succombèrent au sommeil pendant le récit des aventures de Syrinx, semblable à un peintre qui saisit un modèle, je décrirais comment je m'endormis; mais qui voudra décrire comment on s'endort? je vais représenter le moment où je me réveillai.

Et je dis qu'un vif éclat perça le voile du sommeil, et j'entendis ces mots : « Lève-toi, que fais-tu? »

Je me trouvai alors tel que devinrent Pierre, Jean et Jacques, lorsque, après avoir été conduits sur la montagne et avoir été renversés à la vue des fleurs divines de l'arbre dont le fruit est la nourriture la plus délicieuse des anges et la noce éternelle du ciel, ils se relevèrent à la parole de Celui qui sut rompre un sommeil bien plus redoutable, et lorsque se voyant quittés par Moïse et Élie, ils remarquèrent que la couleur de la robe de leur maître avait changé.

J'aperçus près de moi la femme sacrée qui, auparavant, avait été la conductrice de mes pas le long du fleuve ; dans mon effroi, je m'écriai : « Où est Béatrix? »

La femme répondit : « Vois, regarde, elle est assise sous les feuilles nouvelles de l'arbre. Vois la compagnie qui l'environne. Les autres remontent avec le Griffon vers le ciel d'où ils viennent de descendre, en chantant des hymnes plus doux et plus mystérieux que ceux que tu as entendus. »

Je ne sais si elle continua de parler davantage, parce que j'avais déjà contemplé celle qui m'avait distrait de toute autre attention.

Elle était assise sur la terre de vérité, comme si on lui eût confié la garde du char que j'avais vu attacher à l'arbre par la bête *biforme*. Autour d'elle étaient rangées en cercle les sept nymphes, tenant chacune en main un des sept luminaires que ne peuvent éteindre ni l'Aquilon ni l'Auster.

Béatrix me dit : « Dans l'autre monde, tu ne seras pas longtemps un étranger; tu seras éternellement avec moi citoyen de cette Rome dont le Christ est Romain. Cependant, pour l'utilité de ceux qui vivent dans l'erreur, fixe tes yeux sur le char, et reporte là-bas ce que tu auras vu. »

Et moi, qui étais obéissant à ses moindres commandements, je jetai mon esprit et mes regards où elle voulut.

Quand les nuages ont le plus de densité, la foudre ne tombe pas avec plus de rapidité que l'oiseau de Jupiter ne descendit le long de l'arbre, en rompant ses branches, et en dispersant ses fleurs nouvelles. Il heurta de toute sa force le char, qui plia comme un vaisseau en danger incline tous ses mâts, tantôt à droite, tantôt à gauche.

Je vis ensuite un renard privé longtemps d'une bonne pâture s'approcher du char triomphal; mais ma Béatrix, lui reprochant ses ravages abominables, le fit fuir aussi rapidement que le lui permirent sa faiblesse et sa maigreur; ensuite l'aigle, du même point d'où elle était descendue d'abord, entra dans le char, qu'elle remplit de ses plumes; et il sortit du ciel une voix semblable à celle que laisse échapper un cœur ulcéré, et qui s'écria : « O ma barque, comme tu es mal chargée! »

Il me parut ensuite que la terre s'entr'ouvrait entre les deux roues, et j'en vis sortir un dragon qui frappa le char de sa queue; et comme la guêpe qui retire son aiguillon, il retira sa queue funeste, arracha une partie du fond du char, et s'en alla content, content! Ce qui resta du fond du char, comme la terre négligée se couvre de mousse, se recouvrit des plumes de l'aigle, offertes peut-être avec une intention chaste et bienveillante : les roues et le timon en furent remplis en moins de temps qu'il n'en faut pour que la bouche ouverte exhale un soupir.

L'édifice sacré, ainsi transformé, laissa voir trois têtes sur son timon, et une autre à chacun des coins. Les premières étaient armées de cornes comme les bœufs; les quatre autres n'en portaient qu'une seule sur le front : jamais on ne vit sur terre un semblable monstre.

J'aperçus ensuite une prostituée à moitié nue, qui, comme un rocher sur une montagne, s'assit avec assurance sur le char, en promenant autour d'elle ses regards : je vis encore près d'elle un géant qui semblait veiller à sa garde : ils se donnaient tous deux des baisers; mais comme cette prostituée tourna vers moi ses regards libertins et avides, son féroce gardien la flagella de la tête aux pieds; puis dans sa jalousie et dans sa colère, il détacha le char devenu monstrueux, et l'entraîna dans la forêt, qui me déroba la vue de la prostituée et de la bête nouvelle[71].

CHANT TRENTE-TROISIÈME

Les sept femmes parlèrent alternativement tantôt trois, tantôt quatre et chantèrent : « Dieu! les nations sont venues. »

Elles accompagnaient leur douce harmonie de quelques larmes : et Béatrix, pieuse et affligée, les écoutait avec un tel abattement qu'on n'observa qu'un peu plus de douleur sur le visage de Marie au pied de la croix : mais quand les femmes eurent cessé de chanter, elle se leva, et animée comme la flamme, elle dit : « Sœurs chéries, encore un peu de temps et vous me verrez. »

Ensuite, en ne faisant qu'un signe, elle plaça devant elle les sept femmes, et après elle, moi, la vierge et le sage qui ne nous avait pas quittés.

Nous avancions dans cet ordre; et je crois qu'elle n'avait pas fait dix pas, lorsque ses yeux vinrent frapper mes yeux, et elle me dit, d'un son de voix doux : « Marche près de moi, pour que tu puisses m'écouter plus facilement si je viens à te parler. »

Quand je me fus rapproché d'elle comme je le devais, elle ajouta : « Mon frère, pourquoi, venant ainsi avec moi, ne te hasardes-tu pas à m'interroger? »

Tel que ceux qui pénétrés de respect en parlant à leur supérieur, ne peuvent articuler que des paroles entre les dents, je commençai ainsi d'un son de voix entrecoupée : « Sainte femme, vous connaissez les désirs de mon âme et ce qui peut les satifaire. »

« Je veux, répondit-elle, que tu te dépouilles de toute honte et de toute crainte et que tu ne parles pas comme un homme qui rêve; écoute : le fond du char que le serpent a percé de sa queue a existé, mais n'existe plus : celui qui est la cause de sa ruine doit croire que la vengeance de Dieu ne craint pas les soupes [72].

« Elle ne sera pas toujours sans héritier de sa gloire l'aigle qui a laissé ses plumes dans le char, qui en a fait d'abord un être monstrueux, et ensuite la proie de ses ennemis. Je vois d'avance, et je le prédis comme un événement prochain, qu'il naîtra des étoiles propices et qu'elles amèneront une époque dont aucune résistance ne pourra arrêter l'influence éternelle, et où le nombre cinq cent dix et cinq, envoyé de Dieu, détruira la prostituée et le géant qui s'est rendu coupable avec elle. Peut-être ne comprends-tu pas ma prédiction, parce que, semblable à celle de Thémis et du Sphinx, elle est couverte d'un voile impénétrable pour toi; mais bientôt les faits seront d'autres naïades qui expliqueront cette énigme obscure, sans crainte pour leurs troupeaux et leurs moissons. Souviens-toi de mes paroles; reporte-les, telles que je te les confie, à ceux qui jouissent de cette vie qui est un *courir* vers la mort; et quand tu les écriras, n'oublie pas de dire dans quel état est l'arbre que tu as vu attaquer deux fois.

« Quiconque détruit ses fleurs ou rompt son écorce offense Dieu par un blasphème de fait; car Dieu l'a créé saint pour son seul usage. La première âme [73] qui a mordu le fruit, a dû attendre, dans la peine et dans le désir, pendant plus de cinq mille ans, le Sauveur, qui, par sa mort, a satisfait pour ce qu'un autre avait mordu.

« Tu es privé de sens, si tu ne comprends pas que c'est par une cause mystérieuse que cet arbre est si élevé et si étendu vers la cime. Si de vaines pensées n'eussent produit sur ton esprit l'effet des eaux de l'Elsa [74], si de frivoles plaisirs ne l'eussent taché, comme le sang de Pyrame souilla le fruit du mûrier, à la seule vue de l'arbre et à l'aide de tant de circonstances, tu aurais connu la justice de Dieu, qui vous a défendu d'en cueillir les fruits.

« Mais puisque ton intelligence est devenue toute de pierre et que tu es sali par le péché, au point que l'éclat de mes révélations t'éblouit, je veux, par le motif qui fait rapporter aux pèlerins un bourdon ceint de palmes bénites, que tu conserves mes paroles, sinon écrites, au moins profondément gravées dans ta mémoire. »

Je répondis : « Vos paroles sont fortement arrêtées dans mon



souvenir, comme l'empreinte est fidèlement conservée par la cire : mais pourquoi ces paroles, qui me sont si chères, s'élancent-elles au delà de mon intelligence? Plus je fais d'efforts pour les comprendre, plus elles s'y dérobent. »

« C'est, reprit Béatrix, afin que tu connaisses l'école que tu as suivie, que tu puisses apprécier combien peu elle s'accorde avec mes préceptes, et qu'enfin tu voies que votre doctrine s'éloigne de celle de Dieu, autant que la terre est distante du ciel qui se meut le plus rapidement. »

Et moi à elle : « Je ne me souviens pas de m'être jamais écarté de vos sentiments, et ma conscience ne me reproche rien. »

« C'est parce que tu ne peux pas t'en souvenir, reprit-elle en souriant; rappelle-toi que tu as bu des eaux du Léthé; et de même que la fumée annonce la présence du feu, de même on peut conclure de cet oubli que tu es coupable de t'être livré à d'autres désirs. Mes paroles désormais seront aussi claires qu'il sera nécessaire de les rendre pour ta vue grossière. »

Le soleil plus brillant, et marchant plus lentement, parcourait le cercle du méridien, qui n'est pas le même pour toutes les régions, quand les sept femmes, là où finissait l'ombre de la forêt, semblable à celle que les Alpes répandent sous leurs feuilles vertes et sous leurs rameaux touffus souvent frappés par le vent du nord, s'arrêtèrent comme s'arrête une escorte, si elle trouve sous ses pas un spectacle nouveau : il me sembla que devant elles l'Euphrate et le Tigre coulaient d'une fontaine, et que ces fleuves amis paraissaient se quitter paresseux et à regret.

Je parlai ainsi : « O lumière, ô gloire de la nation humaine! quelle est cette eau qui part de la même source, et suit des cours différents? »

On me répondit : « Interroge Mathilde. »

La belle vierge reprit comme celui qui se disculpe d'une faute : « Je l'ai déjà instruit sur ce point et sur d'autres, et je suis sûre que l'eau du Léthé ne lui a pas fait oublier mes leçons. »

« Peut-être, dit Béatrix, un plus grand soin a-t-il occupé sa mémoire, et l'a-t-il distrait au point qu'il a mal écouté tes paroles : mais conduis-le vers l'Eunoë que tu vois couler ici, et, comme tu as coutume de le faire, rends la vie à sa vertu évanouie. »

Telle que la personne polie qui, sans résister, adopte sur-le-champ la volonté d'autrui, aussitôt qu'un signe la lui a manifestée, la femme sacrée se mit en marche, quand je fus près d'elle, et dit à Stace, avec les grâces d'une femme : « Viens avec lui. »

Si je pouvais m'étendre davantage, ô lecteur, je chanterais en partie la douce boisson dont je ne pus me rassasier; mais puisque toutes les parties de cette seconde *Cantica* sont remplies, le frein

de la méthode que je me suis prescrite ne me permet pas d'aller plus avant.

Rafraîchi comme les jeunes plantes nouvellement couvertes de feuilles, je sortis de l'onde sainte, purifié et disposé à monter aux étoiles [75].

NOTES DU « PURGATOIRE »

CHANT I.

1. Les filles de Pierus ayant soutenu qu'elles chanteraient mieux que les Muses, furent vaincues et métamorphosées en pies.

2. Marcia fut cédée par Caton, son époux, à Hortensius son ami; ce fut un divorce par consentement mutuel. Après la mort d'Hortensius, elle redevint la femme de Caton.

3. Le poète suppose que Jésus-Christ triomphant conduisit Caton au Purgatoire où il lui confia l'office de gardien.

4. Un ange également gardien de la porte du Purgatoire.

CHANT II.

5. Excellent musicien qui avait été l'ami de Dante.

CHANT IV.

6. Explication astronomique de la position où se trouvaient les deux poètes, relativement au soleil. Il faut se souvenir qu'ils sont placés sous un autre hémisphère.

7. Le mont expiatoire.

8. Belacqua fut un excellent maître de guitare, d'ailleurs très paresseux « dans les œuvres du monde comme dans les œuvres de l'âme ».

CHANT V.

9. La marche d'Ancône, située entre la Romagne et le royaume de Naples, alors gouverné par Charles II de la maison d'Anjou.

10. Jeanne, femme de Buonconte.

11. Dante invente les détails de cette lutte entre l'ange gardien et le suppôt de Satan, parce qu'il ne fut pas possible de retrouver sur le champ de bataille le corps de Buonconte.

12. Son époux l'ayant trouvée coupable la conduisit aux Maremmes, partie de la Toscane où règne un mauvais air. Elle y mourut.

CHANT VI.

13. Le magistrat d'Arezzo ayant condamné à mort deux voleurs, le frère de l'un d'eux, pour se venger, entra dans sa maison, lui trancha la tête et l'emporta.

14. Farinata, chevalier et docteur, se promenant à cheval, vit se dresser devant lui un serpent d'une taille effroyable. Il fit vœu, s'il lui échappait, d'entrer dans l'ordre des Dominicains. Le serpent s'étant éloigné il tint parole. Il était le fils de Marzucco. Farinata ayant été assassiné, Marzucco, son père, assista aux funérailles et, pour inviter ses concitoyens à la concorde, baisa la main de l'assassin.

15. Pierre de la Brosse, conseiller d'État de Philippe III, fils de saint Louis, fut accusé par la reine princesse de Brabant de l'avoir insultée. Il était innocent, mais il fut supplicié. Dante conseille à la princesse encore vivante de faire prier pour lui.

16. Albert de Germanie, que Dante appelle César, monta sur le trône impérial en 1298.

17. Familles de Gibelins. C'est le passage où Dante affirme avec le plus de passion sa foi gibeline.

CHANT VII.

18. Philippe III, roi de France, fils de saint Louis; il perdit une bataille navale qui « flétrit les lys ».

19. Philippe le Bel, roi de France.

20. Pierre III, roi d'Aragon, et Charles Ier, roi des Deux-Siciles.

21. Béatrice et Marguerite, filles de Béranger, comte de Provence, épousèrent, l'une saint Louis, roi de France, et l'autre son frère, Charles Ier, roi des Deux-Siciles. Dante parle ainsi, dit Valentin, pour vomir sa bile contre la maison de France, parce que Charles de Valois, prince de sang français, avait aidé le parti guelfe à chasser le poète de sa patrie où il ne put retourner.

CHANT VIII.

22. Nino, des Visconti de Pise, chef du parti guelfe.

23. Sa femme, Béatrix d'Est, s'était remariée et avait quitté les voiles blancs, coiffure des veuves. Les armoiries de son second époux, Galéas Visconti, étaient un coq dans un champ d'or.

CHANT IX.

24. L'Aurore.

25. Le scorpion.

26. La nuit, chez les anciens, était partagée en quatre veilles qui se nommaient *sera, media nox, galli cantus, manè;* et chaque veille se composait de trois heures.

27. La grâce divine.

CHANT XII.

28. Alcméon était fils d'Amphiaraüs qui, s'étant caché pour ne pas aller à la guerre de Thèbes, fut trahi par sa femme Ériphyle, laquelle reçut pour sa trahison une parure d'un grand prix. Alcméon, pour venger son père, tua sa mère.

29. Les heures sont les chambrières du jour.

30. Une des sept lettres P, tracées par l'ange sur le front du poète (voir Chant IX) qui, sorti du premier cercle où l'on se purifie du péché d'orgueil, va entrer dans le second où l'on se purifie du péché d'envie.

CHANT XIII.

31. Les Siennois qui, ayant acquis un port sur la Méditerranée, Talamone, se crurent devenus aussitôt d'admirables homme de mer; leurs seigneurs se croyaient des amiraux. Déjà les Siennois avaient dépensé sans succès des sommes énormes pour découvrir une rivière, la Diana, qui coulait, disait-on, près de la ville. Dante se moque de leur vanité.

CHANT XIV.

32. Les habitants du Casentin et ceux d'Arezzo, « enragés et superbes ».

33. Les Florentins.

34. Le petit-fils de Rinieri, podestat de Florence, qui ayant été gagné à prix d'argent par le parti Noir, fit enfermer et tuer les principaux du parti Blanc.

35. Aglaure, fille de Cécrops, favorisa la passion de Mercure pour sa sœur, Hersé, mais Pallas indignée la rendit férocement jalouse.

CHANT XV.

36. Les anges ont déjà effacé deux P du front du poète ainsi purifié du péché de l'orgueil puni dans le premier cercle, et du péché de l'envie puni dans le second; il n'a plus à parcourir que cinq cercles : ceux de la colère, de la paresse, de la gourmandise et de la luxure.

CHANT XVI.

37. La Ville est la ville du « bien vivre », la vraie ville, *vera cittade*; la Tour, la torre, ce sont les devoirs principaux de la Société.

38. Les pasteurs prêchent le mépris des richesses, mais ne doivent pas avoir la main ouverte pour les dispenser.

39. Le pape et l'empereur, le pontife et le roi.

40. Fille de Ghérard, rare beauté et « miroir de chasteté ».

CHANT XVII.

41. Philomèle, qui fut métamorphosée en rossignol.

42. Aman.

43. Lavinie, fille de Latinus, dit à sa mère que sa mort précéderait celle de Turnus (*Énéide*).

CHANT XVIII.

44. Ces exemples de célérité sont des reproches adressés aux âmes des paresseux.

45. Dante nomme ironiquement, « le BON », Barberousse, qui fit raser la ville de Milan en 1162. Tel qui a un pied dans la fosse, Albert de la Scala, seigneur de Vérone, força les paisibles religieux de ce monastère à recevoir pour chef son fils naturel, qui était méchant et difforme.

CHANT XIX.

46. L'art de deviner par des points et des lignes tracés sur la terre.

47. Le pape Adrien V.

CHANT XX.

48. Dante appelle ainsi l'Avarice.

49. C'est une erreur grossière. La haine du poète l'égare dans tout le passage suivant. Cette haine s'explique parce que Dante Alighieri, condamné à être brûlé vif s'il tombait entre les mains des Florentins, attribuait cette cruauté au parti que Charles de Valois, descendant de Hugues le Grand, avait appuyé de ses armes.

50. Boniface VIII fut fait prisonnier dans Anagni par Nogaret et Colonna, commandants de l'armée de Philippe le Bel.

51. Allusion à la destruction de l'ordre des Chevaliers du Temple ordonnée par Philippe le Bel.

CHANT XXI.

52. Thaumas, fils de la Terre et père d'Iris.

53. Une erreur du Dante. — Il y a eu deux Stace : celui dont il parle est né à Naples et non à Toulouse.

CHANT XXII.

54. Heureux ceux qui ont soif et faim de la justice (*Mathieu*).

CHANT XXIII.

55. Érésichthon avait abattu une forêt de Cérès qui, pour le punir, le condamna à une faim perpétuelle. Pour la satisfaire il vendit sa fille Mébra à qui Neptune, qui l'avait aimée, donna le pouvoir de se transformer à volonté. Rendue à sa figure naturelle, son père la vendit successivement à plusieurs maîtres. L'argent reçu, elle n'était pas plus tôt livrée à ceux qui l'avaient achetée qu'elle se dérobait à eux en se changeant, lors de chaque vente, en bœuf, en cerf, en oiseau, ou en taureau. Malgré cette ressource, elle ne put jamais rassasier son père, qui mourut en dévorant ses propres membres.

56. On disait alors que dans notre physionomie se trouvait un chiffre

qui se compose de la lettre M ayant entre ses jambes deux *o* de manière qu'il semble qu'on puisse lire le mot *omo* dans cette disposition, o|o

57. Florence.

CHANT XXIV.

58. Martin IV de Tours.

59. Un des plus célèbres gourmands de son temps.

60. Le poète Jacques da Lentino, appelé communément le notaire parce qu'il exerçait cette profession.

61. Corso Donati, chef des Guelfes de Provence, tomba de cheval et se prit le pied dans l'étrier; il fut massacré par des soldats catalans qui le poursuivaient.

CHANT XXV.

62. Clotho tient la quenouille; Lachésis file; Atropos coupe le fil.

CHANT XXVI.

63. Ce guide était Bolonais et l'un des plus célèbres poètes de son temps. Dante le nomme son père, en poésie.

64. Dante reconnaît avec bonne foi que les poètes italiens s'étaient perfectionnés en imitant les poètes provençaux.

CHANT XXVII.

65. Lia, fille des Laban, première femme du patriarche Jacob.

CHANT XXVIII.

66. Le paradis terrestre.

CHANT XXIX.

67. Sommet du Parnasse où naît la fontaine du Pégase, dédiée aux Muses.

68. Ce char et tout le cortège composent une allégorie imitée de l'Apocalypse; c'est le char de l'Église, avec les Grâces, les Vertus théologales et les principaux personnages de l'histoire religieuse.

CHANT XXX.

69. Béatrix : La couronne de feuilles d'olivier est le symbole de la sagesse : le manteau vert, la draperie de la couleur d'une flamme ardente et le voile blanc sont les symboles de l'espérance, de la charité et de la foi.

CHANT XXXII.

70. Le désir de revoir Béatrice avait tourmenté Dante pendant dix ans.

71. C'est toujours le char de l'Église. L'aigle est l'aigle de l'empire et ses plumes représentent les biens temporels donnés par les empereurs. Le renard représente l'hérésie ainsi que le dragon qui arrache une partie du char. Les sept têtes sont celles des péchés capitaux qui infestaient l'Église dans le temps du schisme. Les commentateurs n'ont jamais expliqué les figures de la prostituée et du géant.

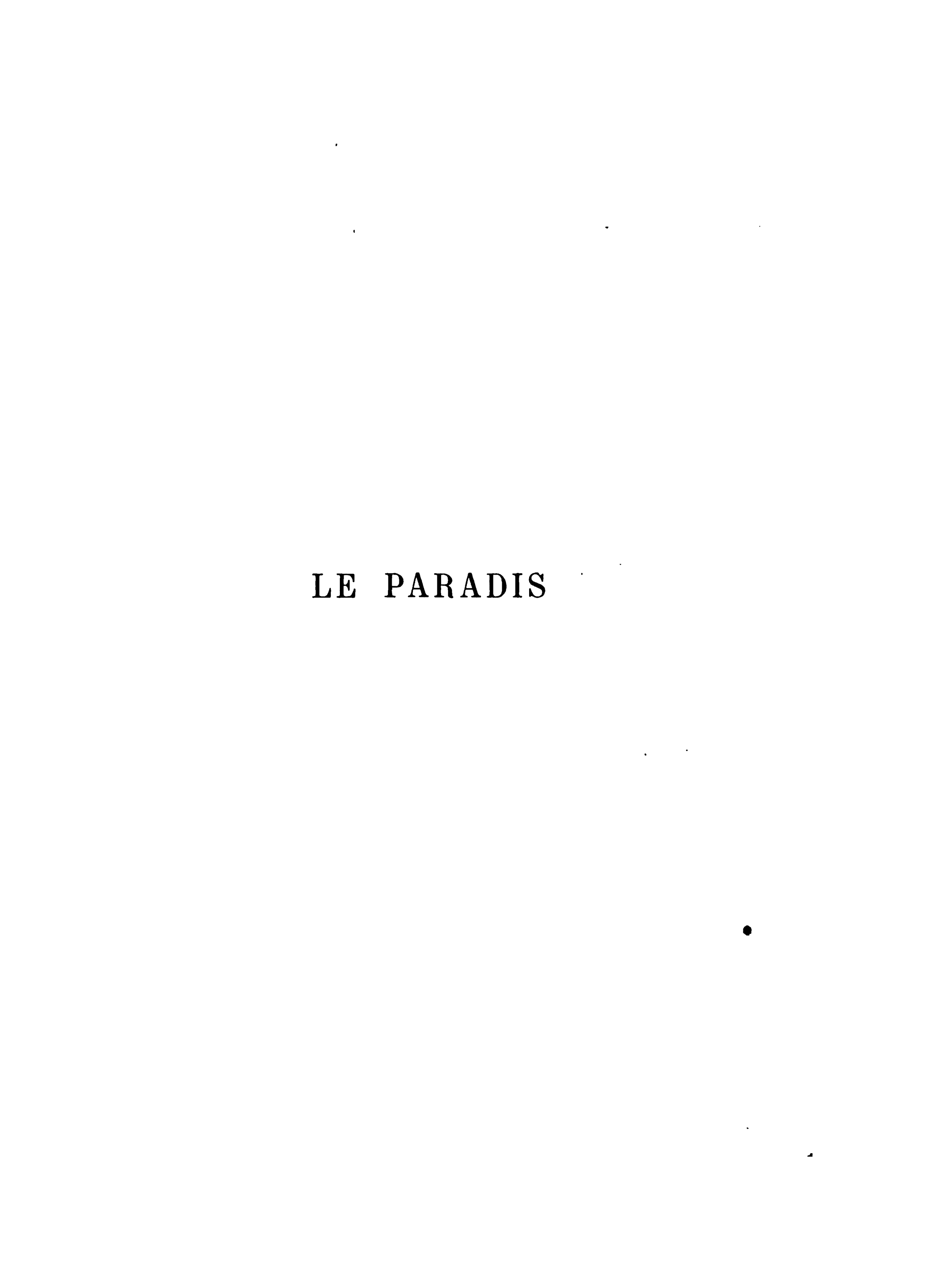
CHANT XXXIII.

72. Dans ce temps-là il y avait à Florence une superstition insensée : le peuple était persuadé qu'un assassin qui, dans le délai de neuf jours, parvenait à manger une soupe sur le tombeau de l'assassiné, ne pouvait plus être tué par personne en vengeance de ce crime.

73. Adam.

74. L'Elsa, fleuve de Toscane qui couvre de tartre tout ce qu'on y jette.

75. Le paradis.



LE PARADIS

ANALYSE DU « PARADIS »

Ce que le poète a retenu des choses du ciel où il est monté, forme la matière de ses derniers chants pour lesquels il invoque Apollon. L'une des deux cimes du Parnasse ne lui suffit plus; il a besoin, dit-il, de la double colline pour l'entreprise ardue qu'il lui reste à achever, et comment pourrait-il, sans le secours du père de la poésie, retracer aux hommes l'image de la béatitude céleste qui est restée gravée dans son esprit.

Au début, du sommet de la montagne du Purgatoire où ils sont encore, Dante et Béatrix voient le soleil levé dans le bélier. On entrait alors dans le printemps et il faisait nuit sur la terre.

Dante, suivant les yeux de sa compagne, trouve en lui (ce qui n'appartient qu'aux habitants de l'Eden) la force de regarder cet astre en face. Il le voit tout à coup redoubler de clarté, comme si deux soleils brillaient en un seul. Il reporte alors ses yeux sur ceux de Béatrix, où se reflétaient les feux de l'astre qu'elle n'avait cessé de contempler. Tout absorbé en elle, identifié pour ainsi dire avec la sainte, il entend l'harmonie céleste produite par le soleil roulant dans l'espace. Béatrix prévenant ses questions lui dit : « Tu n'es plus sur la terre; tu t'es élevé au-dessus d'elle plus rapide que la foudre.

— Comment, répond le Dante, ai-je pu m'élever au-dessus de corps plus légers que moi?

— Par une tendance propre à l'homme, répond la sainte monitrice. Tous les êtres obéissent à des instincts divers, qui les rapprochent plus ou moins de leur principe. Quoique marquée dans tout l'univers, c'est surtout dans les cieux qu'apparaît, pour le bonheur des élus, la vive empreinte du Tout-Puissant.

« L'âme humaine est poussée par la grâce de sphère en sphère jusqu'à celle qui est la plus haute et la plus rapide, où elle trouve, au sein de la lumière divine, le terme de ses aspirations. Elle s'élève donc par sa

nature, comme un ruisseau suit sa pente naturelle en descendant de la montagne, à moins que le mauvais usage qu'elle fait de son libre arbitre ne la détourne de sa fin. »

Au moment d'élever son essor vers les cieux, le poète prend congé des lecteurs curieux et superficiels, et ne retient avec lui que les âmes d'élite qui ont aspiré de bonne heure au pain des anges. Il promet à celles-ci un voyage plus merveilleux que ne l'a été celui des Argonautes.

A la fin de ce voyage il se déclare cependant impuissant à décrire ce qu'il a vu. Semblable à un homme qui a fait un beau rêve et qui n'a conservé au réveil qu'une impression sans aucun souvenir distinct, il n'a pas aspiré à peindre la lumière incréée. Il n'a voulu que retrouver dans son esprit quelque chose de son image, content si, de ses vers, il peut jaillir, dans la postérité, une étincelle de gloire.

LE PARADIS

CHANT PREMIER

La gloire de celui qui met tout en mouvement pénètre dans l'univers, et brille plus dans une partie et moins dans une autre.

J'ai parcouru le ciel qui reçoit le plus de sa lumière, et j'ai vu des choses que ne sait et ne peut redire le mortel qui descend de là-haut. L'intelligence s'approchant en liberté de l'objet de ses désirs, s'élève tant, que la mémoire ne peut revenir en arrière : cependant les merveilles du saint royaume, dont j'ai pu faire un trésor dans mon esprit, vont être la matière de mes chants.

Bienfaisant Apollon, pour ces derniers travaux, abreuve-moi, à longs traits, de ta valeur, comme le demande le laurier qui t'est cher!

Jusqu'ici je n'ai franchi qu'une des cimes du Parnasse; aujourd'hui je dois franchir les deux cimes à la fois, pour remplir dignement ma dernière tâche.

Entre dans mon sein, imspire-moi les accents qui t'avaient donné la victoire, quand tu tiras les membres de Marsyas[1] de leur fourreau sanglant. O divine puissance! permets que je retrace l'image de l'empire bienheureux, telle qu'elle est restée dans ma mémoire! alors je m'avancerai vers ton arbre favori[2], et je me couronnerai de ses feuilles, dont la sublimité du sujet et ta protection m'auront rendu digne.

Mon Père, on cueille rarement le laurier pour triompher comme César ou comme poète (ô faute! ô honte des volontés humaines!). Le désir de quiconque veut s'orner du feuillage du Pénée, doit répandre des flots de joie autour de la divinité de Delphes.

Une faible étincelle allume une grande flamme; peut-être, après moi, des prières plus éloquentes obtiendront-elles des réponses plus favorables de Cyrrha.

La lumière du monde s'élève sur les mortels par des issues diverses; mais, quand elle sort par l'issue où quatre cercles se réunissent à trois croix, elle ordonne et dispense sa vertu dans l'univers avec une influence plus heureuse; elle façonne et dispose mieux à sa manière la cire mondaine.

Par une de ces portes commençait le jour; de l'autre côté régnait une nuit profonde. Toute une partie de l'hémisphère était déjà blanchie par l'aurore, et l'autre était plongée dans les ténèbres, quand je vis Béatrix tournée à gauche, contempler attentivement le soleil. Jamais l'aigle n'osa le regarder fixement avec tant d'assurance.

Comme un second rayon retourne, par la répercussion, au point lumineux d'où il est parti, ainsi qu'un pèlerin qui veut revenir, de même l'action de Béatrix infusée dans mes yeux, frappa ma pensée, et me disposa, contre l'habitude des hommes, à fixer aussi mes regards sur le soleil. Là, Dieu accorde des facultés que nous n'avons pas sur la terre, où tout est proportionné à nos faibles moyens.

Mais, cepandant, je ne pus longtemps soutenir l'éclat de cet astre : je le vis lancer des étincelles semblables à un fer rougi qu'on retire du feu, et il me parut qu'un autre jour se joignait subitement au premier jour, comme si l'Être qui en a la puissance avait orné le ciel d'un second soleil.

Béatrix continuait d'avoir les yeux attachés sur le char éternel. J'en détournai les miens, pour les reposer sur elle, et en la considérant, je sentis en moi-même que je devenais tel que Glaucus[2], quand il goûta cette herbe qui lui fit partager la divinité des dieux marins.

Qui pourrait exprimer, par des paroles, cette faculté de *transhumaner*! Que cet exemple encourage celui à qui la grâce permettra de connaître, par l'expérience, une si haute félicité!

Amour, qui gouvernes le ciel, tu le sais, si je n'étais pas alors tel que tu m'avais nouvellement créé, toi qui me fortifiais de tes rayons!

Quand j'admirai, ô noble objet de désirs éternels, cette révolution des cieux que tu diriges, cette harmonie que tu guides et que tu tempères, il me sembla que la flamme du soleil allumait un immense espace du ciel : jamais pluies et fleuves ne formèrent un lac aussi étendu.

Tant de splendeur, et la nouveauté du spectacle, excitèrent en moi une avidité pénétrante d'en connaître la cause.

Béatrix lisait en moi, comme moi-même.



Avant que je la priasse de satisfaire mon esprit tout ému, elle ouvrit la bouche, et me dit : « Toi-même, tu te livres à l'erreur, avec tes fausses idées; tu ne vois pas ce que tu verrais, si tu les avais éloignées. Tu n'es plus sur la terre comme tu crois; la foudre, formée dans la région où elle est née, n'a pas été lancée aussi rapidement que tu as été porté, toi, dans cette région.

Mon premier doute ayant cédé à ce peu de paroles accompagnées d'un gracieux sourire, je fut bientôt embarrassé dans les rets d'un doute nouveau.

« Je me suis reposé de ma grande admiration, dis-je à Béatrix; maintenant je cherche à comprendre comment je m'élève au-dessus de ces corps si légers. »

Elle soupira pieusement, porta ses yeux sur moi avec cet air d'une mère tendre qui plaint le délire de son fils, et parla ainsi : « Toutes les choses ont un ordre entre elles, et cet ordre fait que l'univers ressemble à Dieu. Ici les hautes créatures voient la marche de l'effort éternel, qui est le but où tendent toutes les règles établies.

« Dans cet ordre, les natures s'inclinent par différentes voies. Elles s'éloignent plus ou moins du point où elles commencent; de là elles s'étendent, vers divers ports, dans la grande mer de l'Être, avec un instinct particulier qui ne quitte jamais chacune d'elles.

« L'une porte le feu vers la lune, l'autre est un moteur qui agit sur le cœur des humains; celle-ci resserre et rassemble la terre en elle-même; celle-là bande l'arc qui lance la flèche non seulement sur les créatures qui n'ont pas d'intelligence, mais encore sur celles qui ont le don de la raison et de l'amour. »

« La Providence, qui l'ordonne ainsi, fait sans cesse briller sa lumière dans le ciel au-dessous duquel est le mobile qui a le plus de rapidité. C'est là que nous porte en ce moment cette même vertu de l'arc qui, en suivant des lois qu'on ne voit jamais s'interrompre, dirige sur un BUT de joie céleste tout ce qu'il décoche.

« Il est vrai que les choses terrestres et matérielles sont quelquefois sourdes à la voix de cette puissance : alors la créature qui a la faculté de ne pas toujours obéir, abandonne la juste direction; elle est entraînée loin du vrai chemin par l'attrait d'un faux plaisir, comme la foudre est précipitée vers la terre par le choc d'un nuage.

« Tu ne dois plus être étonné d'avoir été élevé si haut, que tu ne le serais de voir un fleuve descendre d'une montagne; ce serait un prodige, si, n'éprouvant aucun obstacle, tu t'étais arrêté plus bas, comme il y aurait lieu d'être surpris, si la flamme restait attachée à la terre. »

Béatrix se tut, et reporta ses yeux vers le ciel.

CHANT DEUXIÈME



vous, qui, montés sur une frêle barque, suivez la marche de mon vaisseau, désireux d'écouter mes chants, retournez revoir vos rivages, ne vous avancez pas en pleine mer, de peur de vous égarer si vous perdiez mes traces.

On n'a jamais parcouru les ondes où je m'engage aujourd'hui. Minerve enfle mes voiles, Apollon me conduit, et les neuf Muses me signalent les Ourses. Mais vous, en petit nombre, qui, de bonne heure, avez levé la tête vers le pain des Anges, nourriture dont on vit ici, sans pouvoir s'en rassasier, hasardez-vous dans le haut océan, et suivez le sillon que trace mon vaisseau sur l'onde, qui reprend d'elle-même son niveau.

Les héros qui passèrent à Colchos, quand ils virent Jason devenu laboureur, ne furent pas émerveillés autant que vous devez l'être.

Le désir continuel et créé avec nous de voir le royaume dont Dieu est la forme, nous emportait avec cette vélocité que vous voyez au ciel lui-même.

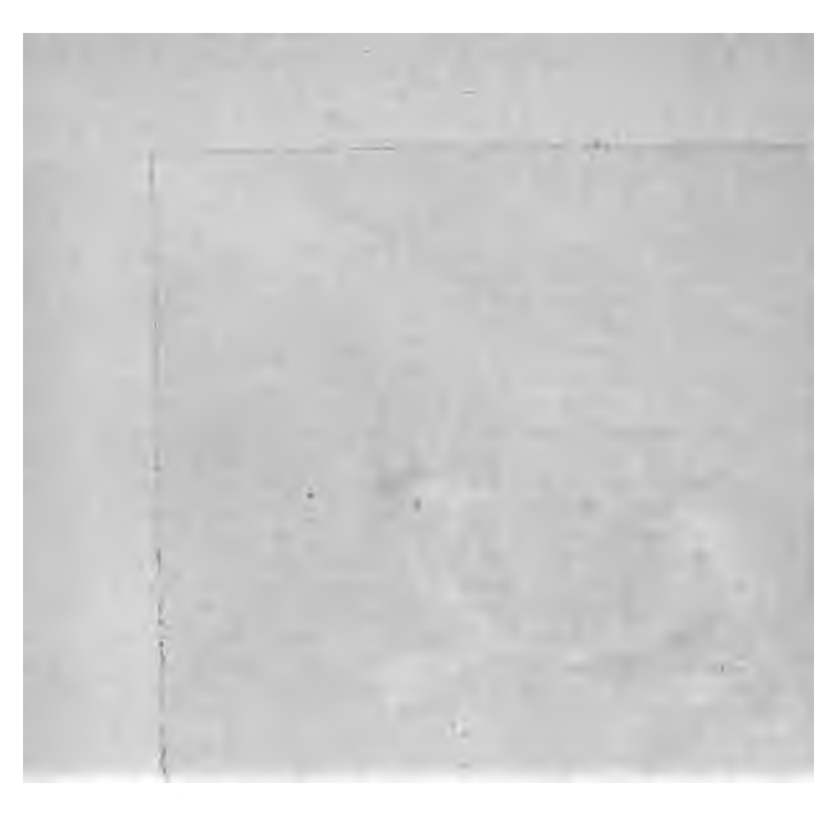
Béatrix avait les yeux fixés en haut; je regardais en elle, et peut-être, en aussi peu de temps qu'un trait est placé, se détache de la noix et vole, je me vis arrivé dans un lieu où je fus frappé d'un spectacle admirable. Celle-ci, à qui aucune de mes pensées ne pouvait être cachée, se tournant vers moi, aussi gracieuse que belle : « Élève, me dit-elle, ton âme reconnaissante jusqu'à Dieu, qui nous a transportés dans la première étoile[1]. »

Il me paraissait qu'elle était recouverte d'un nuage lucide, épais, solide et poli, semblable à un diamant qu'aurait frappé le soleil. La perle éternelle nous reçut, comme l'eau reçoit un rayon de lumière qui ne trouble pas sa surface.

On s'étonnera que je n'aie pas éprouvé ce contact qu'éprouve un corps qui choque un autre corps, et l'on en désirera plus vivement connaître cette essence où l'on voit comment notre nature s'unit à Dieu. Là, ce que nous croyons par la foi, sans démonstration, nous sera révélé d'une manière aussi parfaite que la vérité première connue de tous les hommes.

« O mon divin guide, répondis-je, aussi reconnaissant que je puis l'être, je rends grâces à Celui qui, du monde mortel, m'a transporté dans ce séjour! mais dites-moi maintenant quelles sont les taches de ce corps, qui là-bas font inventer des fables sur Caïn. »





Béatrix sourit, et parla ainsi : « La flèche aiguë de l'étonnement ne doit pas te frapper, si l'homme, chez qui la clef des sens ne peut ouvrir, est exposé à se tromper : lorsque les sens conduisent seuls la raison, elle n'a que de courtes ailes. Mais toi, dis-moi, de toi-même que penses-tu? »

Je répondis : « La différence que j'aperçois ici me semble devoir être attribuée à des corps clairs et obscurs.

— Non, répliqua-t-elle, tu verras combien ton sentiment est faux, si tu écoutes l'argument que je lui opposerai. La huitième sphère a plusieurs étoiles de splendeur et de grandeur différentes. Si des corps clairs ou obscurs étaient la cause de ce que tu as remarqué, alors il n'y aurait qu'une seule et même vertu distribuée dans toutes ces étoiles. Or, des vertus diverses sont le fruit de principes créateurs; et, selon toi, tous ces principes se réduiraient à un seul. Si des corps clairs produisaient ces taches brunes dont tu demandes la cause, alors, ou la planète de la lune serait privée de sa matière en quelques points de son extension, ou, devenue semblable au corps de l'animal, qui offre d'abord la partie grasse, et ensuite les chairs, elle changerait ainsi de couleur dans quelque portion de son étendue.

« D'ailleurs, si des corps clairs étaient la cause de ces taches, on en aurait la preuve à chaque éclipse de soleil, parce que la lumière passerait à travers la lune, comme à travers tous les corps diaphanes, ce qui n'arrive pas.

« Il faut réfuter l'autre argument, et si je parviens à le détruire, tu conviendras que ton opinion n'aura pas été juste.

« Si la lumière ne traverse pas la lune, c'est qu'il y a un point où un corps dense ne la laisse plus passer, et alors le rayon revient sur lui-même, comme la couleur revient par un verre auquel adhère le plomb caché. Tu diras que le rayon paraît ici plus obscur qu'en d'autres parties, parce qu'il est réfléchi à une plus grande profondeur; mais l'expérience, qui vous est si utile dans vos arts, peut te délivrer de cette *instance*.

« Prends trois miroirs, places-en deux à une même distance; mets au milieu le troisième, que tu tiendras plus éloigné, fixe la vue entre les deux premiers, tourné directement vers eux; fais apporter derrière toi un flambeau, dont la lumière, répercutée par les trois miroirs, puisse revenir à toi; tu reconnaîtras, alors, que le miroir le plus éloigné brille d'une lumière moins étendue, mais aussi vive que celle des miroirs qui sont plus près de toi.

« Maintenant, ainsi que des lieux que couvre la neige sont privés de sa couleur et de sa froidure, à la première influence de la chaleur, de même ton esprit, dégagé de sa fausse pensée, recevra un tel éclat, qu'il scintillera de la plus vive lumière.

« Dans le ciel de la divine paix se meut un corps qui en sa vertu renferme tout son être : le ciel qui suit répartit cet être entre diverses essences, qu'il distingue et qu'il contient. Les cieux inférieurs combinent différemment leurs distinctions particulières, et les dirigent vers le but qui leur est marqué.

« Ces organes du monde, ainsi que tu le vois, descendent, de degré en degré, devenant successivement des effets et des causes. Observe bien comme je vais droit à la vérité que tu désires; tu sauras ensuite toi-même ne pas perdre le gué. Il convient que tu doives aux moteurs bienheureux la connaissance du mouvement et de la vertu des sphères, comme on doit au forgeron la connaissance de l'art du marteau.

« Le huitième ciel [5], que tant de feux rendent si beau, prend l'image que lui imprime la haute intelligence qui décide son mouvement. L'âme, dans votre poussière, se répand en différents membres et en diverses puisances : c'est ainsi que cette intelligence suprême développe sa bonté multipliée envers les étoiles, en se tournant vers son unité.

« Chaque vertu forme une ligne particulière avec le corps précieux qui lui fait opérer ses effets, comme la vie, en vous, se lie à votre âme. Cette vertu, mêlée à chaque étoile, par la nature joyeuse dont elle dérive, brille comme la joie dans un œil satisfait. De cette vertu, et non de corps denses ou clairs, provient ce qui te paraît différent entre une lumière et une autre nature de lumière. Cette vertu est le principe formel qui, d'accord avec sa puissance, produit ces corps remarquables par leur clarté et leur densité. »

CHANT TROISIÈME

Le soleil qui me brûla d'abord d'un si violent amour m'avait découvert, par ses explications, le doux aspect de hautes vérités, et, voulant me confesser vaincu et persuadé, je levai la tête, pour lui parler; mais il s'offrit à moi un spectacle qui m'occupa tout entier, et je ne pensai plus à ce que j'allais avouer.

Si nous regardons à travers des cristaux nets et transparents, si nous considérons une source nitide et tranquille, dont il soit



facile d'apercevoir le fond, les images reviennent à nos yeux, affaiblies comme l'éclat d'une perle qui orne un front éblouissant de blancheur; telles je vis des figures qui paraissaient prêtes à parler.

Je tombai alors dans l'erreur contraire à celle qui alluma l'amour entre l'homme et une fontaine [6]. Aussitôt que je les eus remarquées, pensant qu'elles étaient réfléchies par un corps lucide, je tournai les yeux, pour savoir de qui je rencontrais l'image; mais, ne voyant rien, je les ramenai sur mon guide fidèle, qui souriait, et dont les regards étincelaient d'une splendeur sacrée.

« Ne t'étonne pas, dit Béatrix, de me voir sourire de ton jugement puéril : tu n'as pas encore appuyé le pied sur la vérité, et comme il t'arrive souvent, tu as trébuché.

« Les figures que tu aperçois sont de vraies substances, réléguées ici pour n'avoir gardé leurs vœux qu'imparfaitement. Parle avec elles, écoute-les, et apprends que la lumière véritable qui les éclaire ne les laisse jamais s'égarer. »

Et moi je m'adressai à l'ombre qui semblait la plus disposée à converser, et, du ton d'un homme que trop de précipitation embarrasse, je parlai en ces termes : « O toi, splendeur si heureusement née, qui dois aux rayons de la vie éternelle une douceur qu'on ne sait pas comprendre, quand on ne l'a pas sentie, daigne m'être gracieuse et me dire ton nom et le sort de tes compagnes. »

Et elle, empressée et avec les yeux riants : « Notre charité ne ferme jamais la porte à une volonté raisonnable. Elle est conforme à celle de Dieu, qui veut que toute sa cour lui ressemble. Dans le monde, je fus sœur religieuse. Si tu m'examines bien, je ne te serai pas inconnue, quoique devenue plus belle : tu reconnaîtras que je suis Piccarda [7].

« J'ai été placée ici avec ces autres bienheureux, dont je partage la félicité dans la sphère la plus tardive. Nos affections, enflammées seulement d'une charité et d'un amour qu'elles doivent à l'Esprit-Saint, sont joyeuses du séjour que Dieu leur a destiné, et ce sort, qui paraît si peu favorable, nous est réservé à cause de notre négligence, et parce que nous avons manqué en partie à nos vœux. »

Je dis à Piccarda : « Sur vos figures admirables brille je ne sais quoi de divin, qui les change au premier abord. Ma mémoire ne m'a pas servi promptement, mais ce que tu m'annonces vient m'aider, et il m'est plus aisé de te reconnaître. Réponds, toi et les ombres qui jouissent d'un tel bonheur, désirez-vous un lieu plus haut, pour mieux contempler Dieu et posséder encore plus son amour? »

D'abord elle sourit, ainsi que ses compagnes; ensuite, aussi joyeuse que dans le premier feu de l'amour divin, elle répondit : « Frère, une vertu de charité guide notre volonté ; elle ne lui laisse désirer que ce que nous avons, et ne nous donne aucune autre soif. Si nous voulions être plus élevées, nos désirs ne seraient plus en harmonie avec Dieu qui nous voit ici; de tels désirs ne sont pas admis dans les sphères célestes.

« Remarque bien leur nature : il faut parmi nous vivre dans l'esprit de charité. La forme de l'être bienheureux demande que nous nous soumettions à la puissance divine, et toutes nos volontés ici n'en font qu'une. Dans ce royaume, nous sommes rangées de degré en degré; ce qui plaît au roi qui nous gouverne, plaît à tout le royaume : sa volonté est notre paix, elle est cette mer où se rend tout ce que sa grandeur a créé, et tout ce que fait la nature. »

Je vis bientôt clairement que tout lieu dans le ciel était Paradis, quoique la grâce du bien suprême y laissât différemment pleuvoir ses faveurs.

On refuse le mets dont on est rassasié; on demande une seconde fois de celui qui plaît encore : ainsi mes gestes et mes paroles firent comprendre à celle-ci que j'étais satisfait de sa réponse, mais que je voulais apprendre quelle fut la toile qu'elle n'avait pas achevé de tisser.

Elle daigna me dire : « Une vie sainte, un mérite éminent ENCIELLENT plus haut que nous une femme [8] qui, sur votre terre, a prescrit ce vêtement et ce voile qu'on adopte pour règle quand on a juré de ne plus veiller et de ne plus dormir, jusqu'à la mort, qu'auprès de l'époux qui forme et accepte tous les vœux dictés par sa charité.

« Encore jeune, j'ai fui le monde pour suivre cette femme, je me suis enfermée sous son habit, et j'ai promis d'observer ses statuts; mais des hommes, plus accoutumés au mal qu'au bien, m'ont enlevée de ma douce clôture; et quelle fut ensuite ma vie? Dieu seul le sait.

« Cette autre splendeur qui se montre à ma droite, et qui brille de toute la lumière de notre sphère, a été, comme moi, une religieuse, et on lui a ôté de la tête l'ombre du voile sacré; mais quand elle fut rendue au monde contre tout bon ouvrage, et contre sa volonté, elle ne quitta jamais le voile dans son cœur. Tu vois en elle la grande Constance [9] qui, du second orgueil de Souabe, engendra le troisième, et la dernière puissance de cette race. »

Piccarda cessa de parler, et commença à chanter : *Je vous salue, Marie*. En chantant elle disparut, comme un corps pesant qui tombe dans une eau profonde. Mes yeux la suivirent quelque temps, et

après l'avoir perdue, se tournant vers le signe d'un désir plus louable, ils se dirigèrent sur Béatrix. Celle-ci jeta de tels éclairs, que ma vue ne put les supporter, et cela me fit retarder une demande.

❧ ❧ ❧

CHANT QUATRIÈME

TEL qu'un homme placé entre deux mets qui excitent également l'appétit, et libre de choisir celui qui lui plaira, mourra souvent de faim avant d'avoir porté un de ces mets sous la dent; tel qu'on voit un agneau, entre deux féroces loups en arrêt, ne savoir lequel des deux il doit le plus redouter; tel qu'on voit un chien incertain entre deux daines, de même je gardais le silence entre deux doutes qui me tourmentaient, et je ne puis me blâmer ni m'en louer, parce qu'un tel état devenait nécessaire; je me taisais, mais mon désir était peint sur ma figure, et elle interrogeait plus vivement que je n'aurais pu le faire avec des paroles.

Béatrix agit comme Daniel, lorsqu'il apaisa la colère qui avait rendu Nabuchodonosor injuste et méchant : « Je vois bien, me dit-elle, que tu es occupé de désirs différents, et qu'une inquiétude fatigante t'oppresse et t'agite; tu argumentes ainsi : Si la bonne volonté dure toujours, par quelle raison la violence des autres me fait-elle perdre le fruit de mes mérites? Ton autre doute vient de ce que tu crois, suivant la sentence de Platon, que les âmes retournent vers les étoiles.

« Voilà les questions qui te tiennent en suspens : je traiterai d'abord celle qui paraît avoir le plus de fiel. Celui des Séraphins qui participe le plus à la lumière de Dieu, Moïse, Samuel, Jean, celui que tu voudras, je ne dis pas Marie, n'ont pas, dans un autre ciel, des places différentes de celles des esprits qui t'ont apparu, et ne doivent pas y demeurer plus ou moins d'années. Tous embellissent le premier ciel, et leur douce vie n'a de différence que dans le bonheur de participer plus ou moins à l'esprit éternel. Ces ombres se sont montrées ici, non parce que cette sphère leur est spécialement réservée, mais pour te faire voir quelle est celle de toutes les sphères du ciel qui est la moins élevée.

« Il faut parler ainsi à votre esprit : il ne comprend que ce que l'on soumet à ses sens; c'est pourquoi l'Écriture condescend à vos facultés, en entendant toute autre chose, quand elle donne à Dieu des pieds et des mains. C'est ainsi que la sainte Église représente aussi avec une figure humaine Gabriel, Michel, et l'ange qui guérit Tobie.

« Ce qu'on voit ici n'a aucun rapport avec ce que Timée pense des âmes. Timée [10] sent comme il parle. Il dit que chaque âme retourne à son étoile; il croit que l'âme en est provenue, quand la nature lui a donné la forme d'un corps. Peut-être Timée exprime-t-il mal son opinion, et ne faut-il pas la combattre avec dérision. S'il entend que les bonnes ou les mauvaises influences retournent aux étoiles comme à leur principe, son arc touche le but en quelques vérités. Cette opinion, mal interprétée, a troublé presque tout le monde qui a couru adorer Jupiter, Mars et Mercure.

« L'autre doute qui t'agite présente moins de venin, et sa malignité ne pourrait t'éloigner de moi. Que notre justice paraisse injuste aux yeux des mortels, c'est un argument que la foi peut hasarder, et ce n'est pas une coupable hérésie. Votre entendement pénètre jusqu'à la vérité; aussi je vais te satisfaire comme tu désires.

« S'il n'y a de véritable violence que lorsque la victime qui souffre n'accorde rien à celui qui veut la contraindre, ces âmes ne peuvent apporter aucune excuse. On ne peut éteindre une volonté qui résiste; elle est comme le feu, qui revient toujours à sa tendance naturelle, quoique mille fois on lui oppose des obstacles. Si la volonté se plie, ou peu, ou beaucoup, alors il semble qu'on cède à la violence.

« Ces ombres ont agi ainsi, puisqu'elles pouvaient retourner à leur sainte demeure. Suppose leur volonté entière, comme celle de Laurent sur le gril, ou celle de Mucius, si sévère pour sa propre main, cette volonté les aurait ramenées, au premier moment de liberté, dans le chemin dont elles avaient été détournées; mais un caractère aussi énergique est trop rare.

« Cette explication, si tu l'as bien saisie, doit détruire l'argument qui t'aurait encore plusieurs fois embarrassé.

« Un autre doute vient à la traverse dans ton esprit, et tu n'en pourrais sortir seul sans une grande fatigue. Je t'ai appris qu'une âme bienheureuse ne pouvait mentir, parce qu'elle était sans cesse auprès de la source de la vérité. Constance a conservé l'affection du voile, suivant ce que t'a dit Piccarda : il semble donc qu'il y ait entre elle et moi quelque contradiction. Frère, il arrive souvent que, pour fuir un danger, on fait, contre son gré, ce qu'il ne convient pas de faire, comme Alcméon qui, sur la prière de son



père, tua sa propre mère, et se montra coupable d'impiété pour ne pas méconnaître la piété.

« A cet égard, je veux que tu observes que la volonté, si elle se prête à la force, ne permet plus d'excuser les offenses. La volonté, qnand elle est absolue, ne consent pas au mal; elle y consent, en tant qu'elle craint que, par des résistances, elle ne se prépare plus d'affliction. Quand Piccarda s'exprime comme elle l'a fait, elle entend parler de la volonté absolue, et moi j'entends parler de l'autre volonté. Toutes deux nous disons vrai. »

Tels furent les flots du fleuve sacré, qui jaillirent de la source d'où émane toute vérité; et ainsi mes doutes furent éclaircis.

« O amante du premier amant! ô divinité, m'écriai-je, dont l'éloquence m'inonde et me remplit du plus ardent enthousiasme, mon affection n'est pas si profonde qu'elle puisse te rendre grâce pour grâce! Que celui qui voit et qui peut, réponde pour moi! Je vois bien que notre entendement n'est jamais satisfait, s'il n'est éclairé de la vérité, hors de laquelle ne s'étend aucune autre vérité : lorsqu'il l'a découverte, et qu'il peut l'atteindre, il s'y retranche, comme la bête sauvage dans son antre; sinon chacun de nos désirs serait inutile. Mais ensuite le doute naît au pied de la vérité, comme une espèce de rejeton, et naturellement ils s'élèvent tous deux, en entrelaçant leurs rameaux.

« Vos réponses m'invitent et m'encouragent à vous demander avec respect, ô femme bienheureuse! l'explication d'une autre vérité qui n'est pas encore bien éclaircie pour moi. Je veux savoir si l'homme qui a rompu ses vœux peut vous satisfaire par de bonnes actions qui fassent incliner votre balance. »

Béatrix jeta sur moi des regards pleins d'étincelles d'amour et de divinité. Ma vertu vaincue lui céda, et je restai confondu, en baissant humblement les yeux.

CHANT CINQUIÈME

i les éclairs qui s'échappent de mes regards t'éblouissent plus dans le ciel, au milieu du saint amour de Dieu, qu'ils ne t'éblouissaient sur la terre; si j'abaisse la puissance de tes yeux, ne t'étonne pas; cet effet provient de ce que ma vue est plus parfaite : elle apprend bien, et ne meut plus le pied que dans ce qu'elle a bien appris.

« Je remarque cependant que l'éternelle lumière dont la seule vue embrase d'amour, brille maintenant dans ton intelligence. Si quelque chose l'égare, ce n'est qu'un vestige mal connu de cette lumière. Tu désires savoir si par des actions estimables on peut faire absoudre une âme qui a manqué à ses vœux. »

Béatrix me dit ces paroles par lesquelles je commence ce chant, et sans s'interrompre, elle continua en ces termes les saintes explications : « Le plus grand don que Dieu ait accordé, en vous créant, le don qu'il apprécie le plus, et qui est le plus conforme à sa bienfaisance, est la liberté de la volonté. Ce bienfait a été accordé seulement à toutes les créatures intelligentes. Si tu admets ce point, tu sentiras la haute valeur d'un vœu, quand il a été formé par ton consentement et le consentement de Dieu.

« Quand un pacte est arrêté entre Dieu et l'homme, celui-ci, par cet acte, se fait victime de ce trésor, qui est tel que je le dis : donc, que peut-on rendre en échange? Si tu crois qu'il t'est permis de racheter par une œuvre sainte le don auquel tu as renoncé, tu ressembles à celui qui voudrait faire un bon usage d'un bien mal acquis.

« Te voilà désormais convaincu du point principal : cependant la sainte Église donne à cet égard des dispenses qui paraissent en contradiction avec ce que je viens de te révéler. Il faut encore rester quelque temps à table : tu as pris une nourriture lourde qu'il convient de précipiter par quelque secours. Ouvre ton esprit à ce que je te dévoile, et renferme-le dans ta mémoire : il n'y a pas de science quand on entend sans retenir.

« Deux choses distinctes forment l'essence d'un vœu : la première est l'objet du sacrifice, la seconde est le pacte en lui-même. On n'est jamais relevé de ce pacte, si l'on n'y est pas fidèle, et c'est à ce sujet que, plus haut, je t'ai parlé d'une manière si précise. Les Hébreux, comme tu dois le savoir, furent toujours obligés d'offrir les sacrifices qu'ils avaient promis; seulement ils changèrent quelquefois l'objet de ces mêmes sacrifices.





« Ce qui constitue l'essence d'un vœu que tu connais sous le nom de *matière* du vœu, peut être tel qu'on n'ait pas failli en l'échangeant contre une autre *matière*; mais il ne faut pas qu'on transporte ainsi la charge sur une autre épaule, de sa propre autorité, et sans le commandement de la clef blanche et de la clef jaune [11] : regarde tout changement comme insensé, si la chose qu'on abandonne n'est pas contenue dans celle que l'on prend, comme quatre est contenu dans six. De plus, on ne peut remplacer par un moindre avantage la chose qui, avec sa valeur particulière, emporte la balance.

« Que les mortels ne se fassent pas un jeu de leurs promesses. Soyez fidèles, mais jamais inconsidérés, comme Jephté dans sa première générosité : à qui cependant convenait-il plus de dire : J'ai mal fait, et en accomplissant ma promesse, je ferai plus mal? Il ne fut pas moins insensé, le grand chef des Grecs que ne fléchirent pas les larmes répandues sur le beau visage d'Iphigénie, et qui fit pleurer sur le sort de cette princesse les fous et les sages qui entendirent parler d'un vœu si barbare.

« Chrétiens, apportez plus de gravité dans vos actions. Ne soyez pas comme une plume qui s'agite à tous les vents : ne croyez pas que toute eau puisse vous purifier. Vous avez pour guides, l'Ancien, le Nouveau Testament, et le Pasteur de l'Église; qu'ils suffisent pour votre salut : si une passion coupable vous crie autre chose, soyez des hommes et non des animaux sans raison. Que l'Hébreu qui est parmi vous ne rie pas de vos déréglements; ne faites pas comme l'agneau qui laisse le lait de sa mère, qui folâtre et joue imprudemment avec lui-même. »

Béatrix parla ainsi comme je l'écris; ensuite elle se retourna, toute désireuse, vers l'endroit où la lumière du monde est la plus vive : son silence, son changement d'attitude, firent taire mon esprit curieux qui allait lui soumettre d'autres questions.

Aussi vite qu'une flèche frappe le but avant que la corde soit en repos, nous courûmes au second royaume.

Je vis Béatrix si belle et si heureuse, quand elle arriva dans la lumière de ce ciel, que la planète elle-même en parut plus resplendissante. Si l'étoile se changea et sourit, que ne dus-je pas devenir, moi qui suis naturellement susceptible de tant de transmutations! Dans un vivier dont l'onde est pure et tranquille, les poissons s'élancent vers tout ce qu'on leur jette, s'ils croient y trouver quelque pâture; ainsi une foule de lumières célestes se dirigèrent vers nous, et chacune s'écriait : « Voilà qui accroîtra nos amours. » Tandis qu'elles approchaient, on voyait leurs ombres pleines de joie dans le sillon rayonnant qu'elles répandaient autour d'elles.

Pense, ô lecteur, si ce qui commence ici n'allait pas plus avant, quelle soif pleine d'angoisse tu aurais d'en savoir davantage, et tu comprendras combien, dès qu'elles furent près de moi, je fus tourmenté du désir de connaître la condition de ces splendeurs!

Un de ces esprits pieux me dit : « O toi, né sous d'heureux auspices, à qui la grâce permet de voir des trônes du triomphe éternel, avant que tu aies quitté l'armée militante, apprends que nous sommes enflammés de la lumière qui s'étend dans tout le ciel. Veux-tu de nous quelques éclaircissements? satisfais-toi à ton plaisir. »

Béatrix ajouta : « Dis, dis, et crois-les comme on doit croire des esprits divins. »

Alors je parlai ainsi : « Je vois que tu séjournes près du trône de la première lumière. Elle sort étincelante de ta bouche et de tes yeux : mais je ne sais pas deviner qui tu peux être, âme bienheureuse, ni pourquoi tu habites dans la sphère qui se cache aux regards des mortels, sous les rayons d'une autre. »

J'adressai ces mots directement à la lumière qui m'avait parlé la première. Elle se montra en même temps plus brillante qu'elle n'avait encore été. Bientôt, comme le soleil qui se cache lui-même par son trop vif éclat, quand il a dissipé les vapeurs épaisses qui tempéraient sa chaleur, la figure sainte, pénétrée d'une joie nouvelle, se concentra dans ses propres rayons, et ainsi recluse, recluse, me répondit comme on le verra au chant suivant.

CHANT SIXIÈME

DEPUIS que Constantin avait tourné l'aigle contre le cours du ciel qu'elle avait suivi auparavant sur la flotte de cet ancien héros qui s'empara de Lavanie[12], il s'était écoulé cent et cent ans et plus, pendant lesquels l'oiseau de Dieu avait régné à l'extrémité de l'Europe, dans le voisinage des montagnes, d'où il était parti; de là il avait gouverné le Monde, sous l'ombre de ses ailes sacrées, et l'autorité transmise d'une main dans une autre était parvenue dans la mienne.

« Je fus César, et je suis Justinien. Par la volonté de Dieu qui est le premier amour, je retranchai des lois ce qu'elles offraient



d'inutile et d'obscur. Avant de me dévouer à cet ouvrage, je croyais qu'il n'y avait qu'une seule nature dans le Christ, et je vivais satisfait d'une telle croyance; mais le bienheureux Agapet, souverain pontife, me redressa par ses paroles à la foi véritable. J'écoutai sa voix, et je sens que son opinion était raisonnable, comme tu sens toi-même que toute contradiction a une partie fausse et une partie vraie.

« Aussitôt que j'eus commencé à marcher de concert avec l'Église, je me livrai tout entier à ce haut travail que Dieu m'avait inspiré. Je laissai le soin de mes armées à mon Bélisaire : la main du ciel le suivit visiblement, et je compris que je devais me reposer sur lui.

« Je viens de répondre à ta première question; mais le sujet me force à t'en dire davantage, et je veux que tu connaisses la force des raisons de ceux qui se disent les défenseurs du signe sacré, et de ceux qui le combattent. Vois quelle est la vertu qui a rendu ce signe vénérable.

« A la mort de Pallas l'aigle commença à régner. Tu sais qu'elle séjourna dans la ville d'Albe pendant plus de trois siècles, jusqu'au moment où pour elle les trois combattirent contre trois. Tu sais où elle habita, depuis l'affront aux Sabines jusqu'à la douleur de Lucrèce, sous sept rois qui soumirent les nations voisines. Tu sais qu'elle anima les valeureux citoyens de Rome quand ils marchèrent contre Brennus, contre Pyrrhus, contre tant d'autres princes et leurs alliés. Toquatus, Quintius, qui reçut un surnom de sa chevelure mal soignée, les Décius et la famille Fabia lui durent cette renommée que je me rappelle avec délices. Elle écrasa l'orgueil de ces Arabes qui suivirent Annibal à travers les Alpes incultes d'où, toi, Pô, tu t'écoules. Scipion et Pompée, encore jeunes, obtinrent le triomphe, sous ce même signe qui parut acerbe à la colline au pied de laquelle tu as pris naissance.

« Puis, lorsque le ciel voulut faire connaître à la terre la félicité dont il jouit lui-même, l'aigle fut confié à Jules[13] par la volonté de Rome : c'est alors que l'Isère, la Saône, les vallés du Rhône et la Seine ont vu ce signe s'avancer depuis le Var jusqu'au Rhin. La langue et la plume n'auraient pu suivre la rapidité de son vol, quand il sortit de Ravenne, et sauta le Rubicon. Il se dirigea bientôt vers l'Espagne, puis vers Durazzo, frappa Pharsale, et fit sentir le poids de ses coups au Nil brûlant. Revoyant Antandre, le Simoïs et le lieu où repose Hector, contrées d'où il était parti, il devint fatal à Ptolémée. De là il s'élança foudroyant sur Juba, et tout à coup se retourna vers votre occident, où il entendait la trompette du parti de Pompée.

« Brutus et Cassius aboient dans l'Enfer, au souvenir de ce que

fit l'aigle, sous celui qui ensuite s'en empara de force, et fit pleurer Modène et Pérouse. On entend gémir encore la triste Cléopâtre, qui, pour fuir ses atteintes, reçut de l'aspic une mort subite et cruelle. Sous cet autre, l'aigle étendit sa domination jusqu'à la mer Rouge; sous cet autre, elle procura au monde une si douce paix, que le temple de Janus fut fermé.

« Toutes ces victoires du signe dont je parle, remportées d'abord, et celles qu'il devait encore remporter dans le royaume mortel qui lui est soumis, deviennent en apparence faibles et obscures si l'on considère avec un œil éclairé et une affection pure ce que fut ce signe dans les mains du troisième César.

« La vive justice qui m'anime lui accordait, à celui que je signale, la faveur de venger une injure personnelle à Dieu même. Mais ici redouble d'admiration. Avec Titus l'aigle courut tirer vengeance de la vengeance de l'antique faute [14]. Enfin, lorsque la dent lombarde mordit la sainte Église, Charlemagne lui accorda du secours, et triompha sous les auspices de l'aigle.

« Tu peux juger maintenant ceux que je viens d'accuser plus haut, et tu connaîtras quelles sont les erreurs, cause de tous nos maux. L'un oppose les lis d'or au signe légitime; l'autre s'en proclame inconsidérément le défenseur. C'est une rude tâche de savoir qui des deux s'abuse davantage.

« Que les Gibelins continuent leurs menées sous un autre étendard! Il connaît mal ce signe celui qui l'arbore avec des prétentions injustes!

« Que ce nouveau Charles [15] et ses Guelfes ne s'efforcent pas de l'abattre; qu'ils craignent plutôt des serres qui ont déchiré la peau d'un lion plus redoutable! Souvent les fils ont pleuré la faute de leurs pères.

« Qu'on ne croie pas enfin que Dieu change d'armes en faveur des lis.

« Cette petite étoile [16] est ornée d'esprits sublimes qui ont recherché avidement l'honneur et la gloire. Lorsque les désirs ont eu pour but cette gloire mortelle, il convient que les rayons du véritable amour jettent une clarté moins vive. Nos *gages* sont mesurés sur notre mérite. Nous ne voyons ces rayons ni plus petits ni plus grands.

« Enfin, cette admirable justice de Dieu excite tellement notre affection que nous ne pouvons plus retomber dans aucune méchanceté.

« Différentes voix produisent de doux accords; ainsi différents degrés produisent une douce harmonie au sein de ces sphères.

« C'est aussi dans cette perle que brilla la lumière de Romée, qui entreprit une tâche si belle et si mal agréée. Mais les habitants de

la Provence qui ont conjuré contre lui, n'ont pas eu lieu de rire.

« On n'est pas dans la bonne voie, quand on pense que la belle conduite des autres nuit à nos intérêts. Raymond Bérenger avait quatre filles. Toutes quatre furent reines, et une belle illustration fut due à Romée, personne humble et étrangère. De faux rapports engagèrent Bérenger à demander les comptes de ce juste, qui lui rendit sept et cinq pour dix, et se retira pauvre et chargé d'années.

« Si le monde savait le courage qu'il montra en mendiant sa vie, morceau par morceau, le monde, qui le loue déjà beaucoup, le louerait bien davantage. »

CHANT SEPTIÈME

Sois béni, ô Sauveur, Dieu saint des armées, toi qui éclaires de ta lumière les âmes des fortunés royaumes! »

Ainsi chanta, en se retournant, cette substance qui est revêtue d'une double gloire, et en même temps elle et ses compagnes reprirent leur mouvement circulaire, et s'éloignèrent de moi comme des étincelles qui échappent avec vélocité à nos regards.

Je doutais, et en moi-même je me disais : « Dis-lui, dis-lui; je me disais : Dis-lui donc, à la noble femme qui apaise ta soif avec les douces gouttes de sa voix »; mais le respect pour B, et pour [17] ICE, qui s'empare de tout moi, me forçait à tenir la tête baissée, comme un homme que le sommeil accable.

Béatrix me laissa peu de temps dans cet embarras, et me *rayonnant* d'un sourire qui aurait rendu heureux un homme au milieu des flammes, elle me dit : « Selon mon jugement, qui est infaillible, tu ne comprends pas comment une juste vengeance a été punie justement; mais j'éclaircirai ce doute.

« Écoute, mes paroles t'apprendront de sublimes vérités. Pour n'avoir pas voulu souffrir l'utile frein de la vertu, cet homme qui ne reçut pas la naissance [18], en se damnant, damna toute sa race.

« L'espèce humaine infirme languit, pendant plusieurs siècles, abandonnée à l'erreur, jusqu'à ce qu'il plût au Verbe de Dieu de descendre. Par l'acte seul de l'éternel amour, il unit à la nature

divine la nature humaine, qui s'était éloignée de son créateur.

« Maintenant fais bien attention à ce que je t'explique. Cette nature, unie à celle de son créateur, avait été d'abord pure et sincère, mais par elle-même elle se bannit du Paradis, parce qu'elle s'arracha de la voie de la vérité et de sa vie. Or, la peine que Jésus-Christ souffrit sur la croix, si l'on ne considère que la nature qu'il avait assumée, n'a jamais plus justement mordu; mais aussi, en examinant quelle était la personne revêtue de cette humanité, on voit aisément qu'aucune peine ne fut plus injuste.

« Du même fait résultèrent deux conséquences différentes : une seule mort plut à Dieu et aux Juifs; par elle la terre a tremblé et le ciel s'est ouvert.

« Tu dois donc facilement comprendre qu'une cour juste a vengé une juste vengeance. Mais je vois que ton esprit, de pensée en pensée, est occupé d'un autre doute, qu'il désire que j'éclaircisse. Tu dis : Je comprends bien ce que je viens d'entendre, mais je ne comprends pas pourquoi Dieu a choisi ce moyen pour notre rédemption.

« Frère, les motifs qui déterminèrent le Créateur à agir ainsi sont cachés aux yeux de ceux qui ne sont pas embrasés du feu de l'amour divin : cependant, comme on pense longtemps en vain sur un tel sujet, je vais te dire pourquoi Dieu a trouvé ce moyen plus digne.

« La divine bonté qui méprise toute jalousie, étincelle de sa propre ardeur, lorsqu'elle distribue ses beautés éternelles; ce qui coule immédiatement de cette divine bonté n'a plus de fin, et son impression, une fois marquée, ne peut plus s'altérer.

« Tout ce que cette bonté produit immédiatement est libre, et n'est pas soumis aux lois qui règlent les choses secondaires. Plus un être est conforme à Dieu, plus il lui plaît.

« L'ardeur sainte de la charité qui répand ses rayons sur toutes choses est plus vive dans les objets qui lui sont le plus semblables.

« L'humaine créature participe à ces avantages; mais si un de ses avantages lui manque, elle déchoit nécessairement de sa noblesse : il n'y a que le péché seul qui lui ôte sa liberté et l'empêche d'être semblable à son souverain bien, parce qu'alors elle ne se blanchit que peu de son éclat.

« Elle ne retourne pas à sa dignité première, si, par de justes peines, elle ne cicatrise les blessures qu'a causées le faux plaisir.

« Votre nature, quand elle pécha tout entière, perdit ses dignités et le Paradis, et elle ne pouvait les recouvrer, si tu y fais bien attention, qu'en passant par un de ces deux gués. Il fallait que Dieu, dans sa courtoisie, remît la faute, ou que l'homme donnât une satifaction personnelle pour sa folie.





« Maintenant fixe les yeux, du moins autant qu'il te sera possible en suivant mes paroles, sur les profondeurs du conseil éternel.

« L'homme, dans sa situation, ne pouvait jamais donner de satisfaction, parce qu'il ne pouvait pas faire par son humble obéissance autant qu'il avait fait par son indocilité.

« Cette raison suffit pour te prouver que, par lui-même, il ne pouvait donner cette satisfaction : il fallait donc que Dieu, pour ramener l'homme à la vie éternelle, employât ses propres voies, ou l'une, ou les deux.

« Tu sais qu'une action est d'autant plus agréable qu'elle annonce plus la bienfaisance du cœur qui l'a dictée ; aussi la divine bonté qui s'imprime en toutes les choses créées, se plut à employer tous ses moyens, pour vous relever au ciel.

« Il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais, depuis le premier des jours jusqu'à la dernière des nuits, de la part de Dieu et en faveur de l'homme, aucune manière de procéder si haute et si magnifique.

« Dieu ne fut-il pas plus grand de se donner lui-même, pour permettre à l'homme de se relever, que s'il avait pardonné volontairement? Tous les autres moyens étaient insuffisants pour la justice, si le fils de Dieu n'eût été humilié jusqu'à l'incarnation.

« Pour mieux te convaincre d'une autre vérité que je t'ai révélée, je vais encore mieux m'expliquer, afin que tu voies ce que je vois moi-même.

« Tu dis encore : Je vois l'air, je vois le feu, l'eau, la terre et tous les objets composés de ses éléments, se corrompre et n'avoir qu'une courte durée; cependant ces choses ont été créées, et si ce que j'ai dit est véritable, elles devaient ne pas pouvoir se corrompre.

« Je te réponds : Frère, les anges et le pays sincère où tu te trouves ont été créés par la puissance immédiate de Dieu, dans la totalité de leur être; mais les éléments que tu as nommés, et les choses qu'ils produisent, sont formés d'une nature inférieure déjà créée elle-même. Leur matière est née d'une substance créée; elle fut créée aussi la vertu *informante* dans ces étoiles qui les environnent. L'âme de toutes les brutes et des plantes tire le mouvement des feux sacrés d'une force soumise à une autre puissance; mais la suprême bonté créa directement notre âme, et la remplit d'un amour qui ne peut finir.

« Tu peux aussi en même temps comprendre le mystère de votre résurrection, si tu te rappelles comment fut produit le corps humain, lorsque Dieu créa vos premiers pères. »

❧ ❧ ❧

CHANT HUITIÈME

Les peuples dans une périlleuse croyance avaient coutume de penser que la belle Cypris[19], placée dans le troisième ciel, présidait aux folles amours; aussi les anciennes nations, livrées à ces vieilles erreurs, ne se contentaient pas de lui offrir des sacrifices et des prières; elles honoraient Dioné comme sa mère, Cupidon comme son fils. Elles disaient que ce dernier était venu s'asseoir sur les genoux de Didon; elles appelaient du nom de Vénus l'étoile dont je parle en ce moment, et que le soleil regarde avec délices ou du côté de la nuque ou du côté des cils.

Je ne puis pas dire comment je montai dans cette sphère; mais Béatrix devenant plus belle, je ne doutais pas que je fusse arrivé dans cette nouvelle planète.

De même qu'on distingue l'étincelle à travers la flamme; de même que dans un concert on reconnaît une voix qui file un son prolongé, et celle qui va et revient, de même je découvris dans cette étoile une foule de lueurs qui se mouvaient en rond plus ou moins vite, en raison, je crois, de leurs mérites éternels.

Les vents qui descendent de la nuée, visibles ou non, paraîtraient lents et embarrassés à celui qui aurait vu ces substances accourir à nous, et abandonner le mouvement de rotation qu'elles reçoivent des hauts séraphins.

Derrière celles qui s'approchèrent le plus de nous, on chantait *Osanna*, avec tant d'harmonie que depuis j'ai toujours désiré entendre une autre fois ce divin concert.

Une d'elles, s'adressant à moi, me dit : » Nous sommes prêtes à ton plaisir, pour que tu jouisses auprès de nous. Ici, nous participons au même tour, au même mouvement, et à la même soif que les princes célestes, à qui dans le monde tu as dit : *Vous qui, comprenant la gloire de Dieu, connaissez le mouvement du troisième ciel*; nous sommes si remplies d'amour, que, pour te plaire, nous ne regretterons pas de nous être arrêtées un moment. »

Je portai sur Béatrix mes regards respectueux, et quand elle les eut rendus contents d'elle et assurés, ils se tournèrent vers l'esprit qui s'était tant promis, et je parlai ainsi, avec la plus vive émotion : « Dis, qui es-tu? »

A ces mots, comme je vis s'animer sa splendeur par la joie nouvelle qui accrut son allégresse! Il répondit après cette sensation



subite : « Le monde me vit peu de temps [20]; si ma carrière avait été plus longue, il y aurait beaucoup de malheurs qui n'arriveraient pas. La joie qui m'environne me cache à tes yeux, comme la soie entoure l'animal industrieux qui la produit. Tu m'as beaucoup aimé, et tu avais raison de me chérir.

« Si je fusse resté plus longtemps sur terre, tu aurais vu autre chose que les feuilles de mon amour. Je devais gouverner le pays situé sur la rive gauche du Rhône [21], à l'endroit où les eaux de ce fleuve sont mêlées à celles de la Sorgue, et cette aile de l'Ausonie où sont placés Bari, Gaëte et Catona, et d'où le Tronto et le Verde se lancent dans la mer.

« Déjà brillait sur mon front la couronne de cette contrée que baigne le Danube lorsqu'il abandonne les rives de l'Allemagne. La belle Trinacrie [22], qui, près du golfe soumis plus particulièrement à l'influence de l'Eurus, entre Pachino et Peloro, se couvre d'un épais brouillard, non pas à cause du supplice de Tiphée [23], mais parce que c'est là que commencent à paraître les lits de soufre, la belle Trinacrie aurait reconnu pour ses maîtres mes descendants, nés par moi, de Charles et de Rodolphe, si les gouverneurs, abusant de leur autorité, ce qui a toujours irrité les peuples, n'eussent forcé Palerme à crier : Meure, meure!

« Mon frère devait être prudent, et, par égard pour ses sujets, ne pas autoriser la cupidité sordide de ses Catalans. Il ne faut charger sa barque que de ce qu'elle peut porter. Cet avis serait utile à lui et à tout autre. Pourquoi ce prince avare, né d'un père libéral, n'a-t-il pas la sagesse de chercher des ministres moins empressés de remplir leurs coffres?

— O mon maître! dis-je alors, combien m'est agréable cette haute joie que me causent tes paroles! Sans doute aussi tu vois la même joie en Dieu, qui est le commencement et la fin de tout bien : mais ce qui me réjouit, c'est que tu connais mon bonheur, toi pour qui Dieu réfléchit toutes les images.

« Cependant éclaircis un doute qui me tourmente. Comment d'une bonne semence peut-il naître une semence amère? »

Je parlai ainsi à l'esprit, et il me répondit : « Si je puis te montrer une vérité, alors ce que tu me demandes, et qui est derrière toi, se trouvera devant tes yeux. Le bien suprême qui meut et comble de bonheur le royaume que tu parcours, ne prive jamais ces grands corps de sa divine providence. Dieu, qui est parfait, a non seulement placé toutes les natures dans son esprit, mais il veut toujours qu'elles soient entières et parfaites comme lui. Tout trait que cet arc dirige, atteint le terme marqué, comme la flèche bien lancée arrive à son but.

« S'il en était autrement, dans ce ciel qui est sous tes yeux, au

lieu d'admirer l'ordre qui y règne, tu n'y verrais que des monceaux de ruines; ce qui ne pourrait arriver que si les intelligences qui meuvent ces étoiles étaient imparfaites, comme le serait le premier moteur, qui ne leur aurait pas donné la perfection. Veux-tu que cette vérité s'éclaircisse encore plus?

— Non, dis-je, parce que je crois qu'il est impossible que la nature manque dans ce qui est nécessaire.

— Dis-moi, l'homme, sur la terre, n'aurait-il pas une pire condition s'il ne vivait pas en société?

— Oui, et je n'en demande pas la raison.

— Cela peut-il être, si l'on ne vit pas d'une manière différente, si l'on n'est pas soumis à différents devoirs?

— Non, si votre maître n'est pas dans l'erreur. »

L'esprit suivit ses déductions, puis conclut ainsi : « Donc ces divers effets doivent provenir de diverses causes. L'un naît Solon, l'autre Xercès, un autre Melchisédech, un autre, celui qui, en volant dans les airs, vit périr son fils. La nature des cercles célestes, qui s'imprime comme un cachet sur la cire mortelle, remplit sa fonction, mais sans avoir égard aux lieux où elle agit : d'où il arrive qu'Ésaü et Jacob, quoique frères, eurent des inclinations différentes. Quirinus, né d'un père obscur, passa pour le fils de Mars. Un fils ressemblerait à son père, si la providence divine n'en ordonnait autrement.

« Voilà que ce qui était derrière toi est passé devant; mais afin que tu connaisses combien j'aime à te contenter, je veux te revêtir encore d'un *corollaire*. Une graine tombée sur une mauvaise terre ne peut germer heureusement; un naturel sur le sol qui ne lui convient pas, ne peut bien se développer.

« Si le monde s'attachait aux occupations que dicte la nature, il serait meilleur : mais vous dévouez de force au ministère de la religion celui qui est né pour ceindre l'épée; vous faites roi celui qui devrait être orateur : ainsi votre marche s'éloigne de la vraie route. »

CHANT NEUVIÈME

O BELLE Clémence [24], ton père Charles éclaircit ainsi mes doutes, et me prédit ensuite les tromperies que devait subir sa race.

Mais il ajouta : « Sois discret et laisse voler les années. » Je dois donc me borner à dire que vos malheurs exciteront de justes regrets.

Bientôt cette sainte lumière retourna vers Dieu qui la remplit, comme vers le souverain bien qui suffit à toutes les créatures.

Ames ingrates, que vous vous abusez! Que vous êtes impies, lorsque vous dirigez vos pensées vers la vanité en renonçant à une félicité si parfaite!

Et voilà qu'une autre de ces lumières était venue vers moi : s'étant approchée en étincelant, elle me montra qu'elle avait l'intention de m'être agréable.

Je remarquai en même temps que les yeux de Béatrix, qu'elle fixait sur moi, comme auparavant, assuraient à mon désir un doux assentiment.

Je lui dis : « Ame bienheureuse, satisfais ma volonté, et prouve-moi que tu peux la contenter sans que je te l'explique. »

Alors cette lumière qui de loin proférait ses chants et que je ne connaissais pas encore, commença ainsi, d'un ton qui annonçait de la complaisance : « Dans cette partie de la coupable Italie, située entre Rialto [25] et les sources de la Brenta et de la Piave, s'élève une petite colline d'où descendit le fléau qui désola cette contrée. Je naquis comme lui sur cette colline. On m'appelait Cunizza [26], et je brille ici, parce que j'ai été vaincue par l'influence de l'étoile où tu me trouves.

« Mais mon sort n'a rien de pénible pour moi et je ne me repens d'aucune de mes actions; ce qui pourra sembler étonnant à votre vulgaire. Cet autre joyau brillant et précieux de notre ciel qui est près de moi, a laissé sur la terre une grande renommée, et avant que sa gloire finisse, ce siècle se multipliera cinq fois.

« Vois donc si l'homme ne doit pas être vertueux, puisque la première vie doit être suivie d'une bien autre vie. On ne pense pas ainsi chez les peuples qui habitent entre le Tagliamento et l'Adige; et quoique sévèrement punis, ils n'ont pas de repentir.

« Mais bientôt les Padouans, qui répugnent à remplir leurs devoirs, changeront la couleur des eaux qui baignent Vicence.

Celui qui règne là où le Sile et le Cagnan se confondent ensemble, porte la tête haute, et ne voit pas qu'on prépare une étoile pour l'y envelopper. Feltre pleurera la déloyauté de son évêque tellement impitoyable, que pour une semblable perfidie, on ne sera jamais entré à Malta. Ce prêtre courtois, pour appuyer son parti, livrera tant de sang ferrarais, qu'il faudrait un trop immense vase pour le contenir, et qu'il serait promptement fatigué l'homme qui voudrait le peser once à once : mais des mœurs du pays, on doit attendre de tels présents[27].

« Au-dessus de nous, les êtres que vous appelez trônes, sont des miroirs qui réfléchissent les jugements de Dieu. Ajoute donc foi à toutes mes paroles. »

A ces mots l'esprit se tut, et il me sembla qu'il rentra avec les autres ombres dans le cercle où il était auparavant.

L'autre lumière dont on venait de me parler me parut resplendissante, comme un fin rubis frappé des rayons du soleil. Là-haut, la joie se manifeste par un vif éclat, comme sur la terre, par le sourire; mais en bas, où toutes les âmes sont plongées dans la tristesse, il n'y a que ténèbres et obscurité.

Je dis alors à cet esprit bienheureux : « Dieu voit tout, et toi tu vois tout en Lui; aussi, comme à lui, tous les désirs doivent t'être connus. Pourquoi donc ta voix, qui réjouit le ciel, semblable à celle des splendeurs pieuses ornées de six ailes, ne daigne-t-elle pas satisfaire ma curiosité? Je n'attendrais pas ta demande, si je pouvais entrer en toi, comme toi-même tu entres en moi. »

L'esprit me répondit en ces termes : « Tu connais cette immense vallée où se répandent les flots d'une mer que la terre environne comme une guirlande, et qui est bordée de rivages habités par des peuples si différents. Si tu la parcours contre le cours du soleil, elle forme le midi là où, auparavant, était l'horizon.

« Je naquis sur les bords de cette vallée, entre l'Èbre et la Magra, à l'endroit où, par un court chemin, le pays de Gênes est séparé de la Toscane. Bugie et la terre où je pris naissance, et qui vit son port inondé de sang, sont placées à peu près à la même distance de l'orient et de l'occident. Je fus nommé Foulques[28] par cette nation qui connut bien mon nom. J'ai toujours vécu sous l'influence de la planète où tu me rencontres.

« Tant que l'âge me l'a permis, j'ai brûlé d'un amour plus vif que celui qu'éprouvèrent la fille de Bélus, qui donna tant de soucis à Créuse, en manquant de foi à Sichée; cette Rhodopée que trahit Démophon; enfin Alcide lui-même, quand il tint Iole renfermée dans son cœur.

« Ici, on ne pense pas à se repentir de ses fautes; elles ne reviennent point dans la mémoire : on jouit de cette vertu qui a



ordonné et prévu notre bonheur. Ici, on voit les effets admirables de la Providence, et l'amour qui règne sur la terre s'épure et se change en amour divin.

« Je veux continuer de t'éclairer sur ce que tu as désiré savoir dans cette sphère. Tu veux apprendre quelle est cette âme qui étincelle près de moi, comme un rayon du soleil dans une onde pure. Cette âme qui goûte une douce paix est celle de Raab [29], qui, jointe à notre chœur, y occupe le premier rang. Le triomphe de Jésus-Christ l'a fait monter la première à ce ciel, où finit l'ombre de votre monde.

« Il était bien convenable que Dieu la laissât dans cette sphère, en signe de la haute victoire que son fils a remportée, lorsqu'il a laissé lier ses deux mains. N'est-ce pas cette femme qui a favorisé les premiers succès de Josué, sur cette terre dont le pape se souvient si peu?

« La ville où tu es né est le rejeton de l'impie qui, le premier, se révolta contre son créateur, et par sa détestable envie causa tant de pleurs. Cette ville produit et répand une fleur maudite [30], qui a éloigné de la voie les brebis et les agneaux, et fait un loup du véritable pasteur. C'est pour cette fleur qu'on abandonne l'Évangile et les docteurs immortels, et qu'on ne pense qu'aux Décrétales [31], comme on le voit à leurs marges.

« Telle est l'occupation du pape et des cardinaux, et leurs pensées ne vont plus à Nazareth, là où Gabriel étendit ses ailes.

« Mais le Vatican, et les autres parties saintes de Rome où a péri la milice qui suivait Pierre, seront bientôt délivrés d'un tel adultère. »

CHANT DIXIÈME

La première et ineffable valeur [32], en contemplant son fils avec l'amour qui naît de l'une et de l'autre, a fait avec tant d'ordre tout ce que notre intelligence peut comprendre et ce que nos yeux peuvent considérer, que celui qui admire ce spectacle ne peut en jouir sans participer à l'excellence du créateur. Lecteur, lève donc tes yeux avec moi vers ces hautes sphères, qui tournent près de nous en sens con-

traire; commence à te plaire dans la science de ce maître, qui aime tant son ouvrage, qu'il y attache continuellement ses regards.

Vois d'où part ce cercle oblique. Il porte les planètes, pour satisfaire au monde qui les attend : si leur direction n'avait pas cette obliquité, cette immense vertu serait inutile au ciel, et là-bas toute espèce de puissance serait éteinte. Suppose que ce cercle s'étende en ligne droite plus ou moins loin, l'ordre qui règne dans l'univers serait incomplet.

Maintenant, lecteur, si tu veux jouir d'un plaisir qui surpassera ta peine, pense seul, sur ton siège, à ce que je t'offre pour que tu le goûtes; je t'ai servi, prends de toi-même ta nourriture : tous mes soins sont réclamés par cette matière dont je me suis fait l'historien.

Le plus grand ministre de la nature[33], qui imprime au monde la vertu du ciel, et qui mesure le temps avec sa lumière, était joint au signe dont j'ai parlé déjà, et sous lequel les heures se présentent plus tôt. J'avais été transporté dans ce signe, et la manière dont on m'avait enlevé, ne m'avait pas été plus connue qu'on ne prévoit la pensée que l'on va concevoir.

Béatrix devenait toujours plus resplendissante, et toujours par un mouvement subit hors de la mesure du temps. Pour expliquer l'éclat dont elle brillait, dans le Soleil où nous étions entrés ensemble, éclat qui n'était pas l'effet d'une couleur ordinaire, mais d'une lumière tout à coup devenue plus vive et plus divine, en vain j'appellerais l'esprit, l'art et le style, je ne me ferais jamais assez entendre : qu'on se contente donc de me croire, et qu'on se borne à désirer voir de tels prodiges. Lorsqu'à tant de hauteur notre imagination est si faible, doit-on s'étonner que les sens n'arrivent pas au delà du Soleil?

Du même éclat dont rayonnait Béatrix, brillait également la quatrième famille du père souverain, qui toujours la rassasie du spectacle de son fils, et de celui de son amour.

Béatrix alors parla ainsi : « Remercie, remercie le Soleil des anges, qui par sa grâce t'a élevé à celui-ci que peuvent comtempler tes yeux. »

Jamais le cœur d'un mortel n'éprouva un sentiment de dévotion et de gratitude semblable à celui que firent naître en moi ces paroles, et ma tendresse se dirigea vers Dieu, au point que Béatrix même fut éclipsée dans l'oubli.

Mais cette pensée ne lui fut pas désagréable; elle en rit, et le feu de ses regards joyeux dirigea vers plusieurs objets mon esprit qui n'était fixé que sur un seul.

J'aperçus des lumières plus éclatantes que le Soleil, qui firent de nous un centre, et d'elles-mêmes une couronne. Leurs voix



étaient encore plus douces que leur éclat n'était resplendissant.

C'est ainsi qu'on voit quelquefois des nuages environner la fille de Latone, et l'entourer d'un cercle de la couleur qui leur est propre. Dans la cour du ciel dont je reviens, sont des joyaux si précieux qu'on ne peut les exporter.

Tel était le chant de ces splendeurs. Que celui qui n'obtient pas des ailes pour voler là-haut en attende des nouvelles d'un muet!

Ces substances brûlantes tournèrent trois fois autour de nous en chantant, comme les étoiles tournent autour des pôles en repos : il me sembla voir ces femmes dansant en rond, qui suspendent leur danse en silence, pour écouter les nouvelles paroles qu'un autre va chanter.

J'entendis un de ces esprits me dire : « Le rayon de la grâce dont s'allume le véritable amour qui s'accroît encore en aimant, brille multiplié en toi de toutes parts, et t'a conduit dans cette sphère qu'on ne quitte jamais sans y revenir. Celui qui refuserait à ta soif le vin de son flacon ne serait pas plus en liberté que l'eau qui ne tomberait pas dans la mer.

Tu veux savoir de quelles plantes est fleurie cette guirlande que tu vois autour de la flamme brillante qui t'a amené dans le ciel. Je fus un des agneaux du saint troupeau que conduisit Dominique dans la voie *où l'on trouve une nourriture délectable, si l'on renonce aux vanités de la vie.*

« Celui qui est le plus près, à ma droite, fut Albert de Cologne [34], mon frère et mon maître : moi, je suis Thomas d'Aquin.

« Si tu veux savoir qui sont les autres, suis mes paroles avec tes yeux; je te ferai connaître toute la couronne bienheureuse. Ici tu vois sourire Gratien, qui écrivit sur l'un et l'autre droit; il a ainsi mérité le Paradis. Cet autre, plus éloigné, dont ce chœur est orné, fut Pierre, qui, comme la veuve, offrit son trésor à la sainte Église [35].

« La cinquième splendeur [36], qui est la plus belle parmi nous, brûle d'un tel amour, que là-bas le monde entier est avide de connaître son sort. Dedans, est le haut esprit qui contient un si profond savoir, que si le vrai est, *il ne s'en est pas élevé un second*, doué d'autant de sagesse.

« Plus loin, tu vois cette lumière, qui, sur terre, a le mieux approfondi la nature des anges et le ministère sacré [37]. Dans une lueur moins éclatante, sourit cet avocat des temples chrétiens : Augustin s'est aidé de ses dissertations latines. Si tu avances, avec l'œil de l'esprit, en suivant mes éloges, de splendeur en splendeur, tu dois brûler de la soif de connaître la huitième [38].

Là jouit, en voyant le premier bien, l'âme sainte qui prouve à celui que persuadent ses leçons, combien le monde est trompeur.

Le corps dont elle fut chassée a été déposé dans l'église du Ciel d'Or, tandis qu'elle, après son exil et son martyre, est venue trouver ici une paix profonde.

« Vois maintenant briller l'esprit ardent d'Isidore, de Bède, et de Richard, qui, dans ses contemplations, fut plus qu'un mortel. Celui sur lequel je vois ton œil fixé est un esprit à qui, dans ses graves méditations, il tarda longtemps de mourir ; c'est l'éternelle lumière de Siger, qui, RUE DU FOUARRE [39], par des syllogismes évidents, excita l'envie de ses contemporains. »

Lorsque au matin sonne l'heure où l'épouse de Dieu se lève, pour adresser des prières à l'époux dont elle invoque la tendresse, de même que les deux roues de l'horloge se meuvent et *titillent* un tintement si doux, qu'un esprit saintement disposé se gonfle d'amour, de même je vis les roues glorieuses se mouvoir et se répondre avec une harmonie et un accord délicieux qui ne peuvent être connus que là où la jouissance est éternelle.

❦ ❦ ❦

CHANT ONZIÈME



SOIN insensé des mortels! Combien sont défectueux les syllogismes, qui leur font diriger les ailes en en-bas! L'un courait à l'étude du droit ou à la méditation des aphorismes; l'autre suivait le sacerdoce: celui-ci aimait à employer la force et les sophismes; celui-là dérobait le bien d'autrui, ou spéculait avidement dans son négoce : l'un s'adonnait aux plaisirs charnels, l'autre à une coupable indolence, tandis que, méprisant ces vanités, j'avais été conduit par Béatrix au séjour céleste où les bienheureux me faisaient un accueil si gracieux.

Les différents esprits revenus à la place qu'ils occupaient auparavant, s'arrêtèrent, comme la cire reste immobile dans le flambeau, et l'esprit qui m'a d'abord parlé devenant plus brillant, m'adressa ces mots : « En regardant la lueur éternelle, je m'allume de ses rayons, et j'y lis toutes tes pensées. Tu as un nouveau doute, et tu désires que je te rende plus sensibles les explications qui t'ont déjà été données.

« Je t'ai parlé plus haut *de la nourriture délectable* et de cet



homme après lequel *il ne s'en est pas élevé un second.* Ici il faut bien distinguer ses propositions. La Providence, qui gouverne le monde par cette puissance qu'aucun être créé ne peut approfondir, voulut que l'épouse, fidèle à son seigneur, et sûre dans sa marche, ne s'éloignât jamais de celui qui s'unit à elle en versant son sang béni, et en jetant de grands cris : par bonté elle daigna lui accorder deux guides secourables.

L'un fut rempli d'une ardeur séraphique; l'autre eut en partage toute la sagesse des chérubins. Je ne parlerai que d'un seul : c'est les célébrer tous les deux en parlant de l'un ou de l'autre; leur saint ouvrage n'eut qu'un même but.

« Entre le Tupino [40] et cette onde qui tombe de la colline où le bienheureux Ubald avait choisi son séjour, au pied d'une haute montagne qui, suivant la direction des vents, envoie à Pérouse, vers la porte du soleil, la chaleur ou le froid, est une côte fertile, à l'opposé de Nocera et de Gualdo si mal situés; sur cette côte, dans la partie où la pente est plus douce, naquit au monde un Soleil semblable à celui où je suis maintenant et que l'on voit quelquefois sortir des eaux du Gange : si l'on veut parler de ce séjour, qu'on ne l'appelle pas *Assise*, mais qu'on le nomme précisément *Orient*. Ce soleil était au commencement de sa carrière; déjà il montrait à la terre l'éclat de sa haute vertu.

« Malgré la répugnance de son père, jeune, il aima cette femme à qui, comme à la mort, les hommes n'ouvrent jamais la porte du plaisir. Il l'épousa devant l'autorité spirituelle, et en présence même de son père.

« De jour en jour il l'aima davantage. Cette femme, veuve de son premier époux depuis mille et cent ans et plus, avait vécu jusqu'alors dans la retraite et l'obscurité. En vain elle avait tenu compagnie fidèle à Amiclas [41], et n'avait, comme lui, éprouvé aucune crainte, au son de la voix du héros qui faisait trembler l'univers; en vain, pleine d'une patience admirable et d'une noble constance, elle était montée, avec le Christ, sur la croix dont Marie avait embrassé le pied. Je ne vais pas continuer un langage trop mystérieux : *François* et la *pauvreté* sont les deux amants que t'indiquent mes paroles diffuses.

« Leur concorde, leurs visages d'allégresse, l'amour, la merveille, leur doux regard devenaient la cause de saintes pensées. Le vénérable Bernard, frappé de cet exemple, se déchaussa le premier; il courut à un si doux bonheur, et il se reprocha d'y avoir couru si tard.

« O richesse inconnue! ô bien fécond! Égide se déchausse, Sylvestre se déchausse [42] à la suite de l'époux, tant l'épouse a de charmes! Ce père, ce maître s'en va avec cette épouse, et la famille qui se liait le corps avec un humble cordon [43].

« Il ne se sentit pas humilié, parce qu'il était fils de Pierre Bernardone, et parce qu'il paraissait vivre dans le mépris. Il manifesta royalement à Innocent le plan de sa règle si sévère, et il obtint de ce pontife la confirmation de ses statuts.

« Le nombre de ces pauvres religieux continua de s'augmenter : leur vie fut si admirable que la gloire du ciel seule pourrait la chanter.

« Honorius, inspiré par l'Esprit-Saint, orna d'une seconde couronne le front sacré du nouvel archimandrite.

« Bientôt, dans la soif du martyre, François alla prêcher le Christ et la doctrine de ceux qui le suivirent, en la présence du farouche Soudan.

« Il ne trouva pas les nations mûres pour la conversion, et afin de ne pas rendre ses travaux inutiles, il revint cueillir les fruits des plantes d'Italie : et là, sur un âpre rocher, entre le Tibre et l'Arno, il reçut du Christ ces marques célestes dont il porta l'empreinte pendant deux ans.

« Quand il plut à celui qui l'avait appelé à de si grands biens de lui accorder la récompense qu'il avait méritée en se faisant si humble, François recommanda son épouse chérie à ses frères, comme à ses héritiers légitimes : il leur ordonna de l'aimer ardemment ; et lorsque sa belle âme retourna au ciel, sa patrie, il ne voulut pas d'autre bière que la terre.

« Mais quel fut le digne collègue qui l'aida à gouverner la barque de saint Pierre dans la haute mer ? Ce fut notre patriarche.

« Celui qui est fidèle à la règle de ce dernier voit bientôt qu'il charge une bonne marchandise ; mais ses successeurs sont si avides d'une autre nourriture qu'il est difficile qu'ils échappent aux écueils qui peuvent se rencontrer sous leurs pas ; et quand les brebis vivent ainsi sans ordre et vagabondes, elles n'ont plus de lait lorsqu'elles reviennent au bercail.

« Il en est qui redoutent le péril et se serrent contre le pasteur, mais elles sont en petit nombre ; peu de drap suffit pour leur faire des capuchons.

« Maintenant, si mes paroles ne sont pas obscures, si tu m'as écouté avec attention, et si tu te souviens de tout ce que je t'ai dit, tu dois être en partie satisfait, tu sauras dans quel bois j'ai taillé, et celui qui porte la courroie comprendra la justesse de ce raisonnement : *On trouve une nourriture délectable, si l'on renonce aux vanités de la vie.* »

CHANT DOUZIÈME

PEINE la flamme bienheureuse eut-elle dit ces dernières paroles, que la meule sacrée commença à se mouvoir; mais elle n'avait pas fini un tour, qu'une autre ronde l'environna en conformant mouvement à mouvement et chant à chant.

Leurs voix, dans ces orgues suaves, surpassaient en mélodie celle de nos muses et de nos sirènes, comme la lumière directe surpasse en éclat celle qui est réfléchie.

Telles que deux arcs parallèles et de la même couleur, qui, se formant dans la nuée transparente, quand Junon l'ordonne à sa messagère, et naissant l'un de l'autre, comme naît d'une autre voix la voix de cette belle que l'amour consuma ainsi que le soleil consume la vapeur, annoncent au monde le pacte que Dieu fit avec Noé, pour lui promettre qu'il ne se formerait plus le lac immense, telles circulaient autour de nous les deux guirlandes de ces roses éternelles, la seconde répondant aux agitations de la première.

La danse qu'avaient commencée ces âmes pleines d'allégresse, en s'accompagnant de leurs chants et en flamboyant d'un même éclat, ayant cessé dans le même moment et par l'effet de la même volonté, comme on voit chez les hommes les deux yeux s'accorder à s'ouvrir et à se fermer ensemble, du cœur de l'une des lumières nouvelles sortit une voix vers laquelle je me dirigeai, ainsi que l'aiguille se tourne vers l'Étoile, et elle prononça ces mots : « L'amour qui me rend belle, me porte à t'entretenir de l'autre chef à l'occasion duquel on t'a parlé de celui dont je suivais la règle : lorsqu'on fait mention de l'un il ne faut pas oublier l'autre. Tous deux ont combattu pour la même foi; la gloire de tous deux doit briller en même temps. La milice du Christ, qu'on ne réarma que par tant de sacrifices, suivait ses étendards, craintive, chancelante et en petit nombre.

« L'empereur qui règne toujours, pourvut aux besoins de ces milices, moins parce qu'elles s'en étaient rendues dignes, que par l'effet de sa grâce, et, comme on te l'a dit, donna pour protecteurs à son épouse deux champions dont les paroles et les actions rallièrent le peuple égaré.

« Dans cette partie du monde où se lève le zéphyr qui ramène les feuilles nouvelles dont se revêt l'Europe, non loin du fracas

de ces ondes, derrière lesquelles le soleil, dans sa longue fuite, se cache quelquefois à tous les hommes, est placée la fortunée Callaroga, sous la protection du grand écu, sur lequel le lion s'abaisse ou domine.

« C'est là que naquit l'amant passionné de la foi chrétienne, le saint athlète si bon aux siens, si formidable aux ennemis. Quand il fut conçu, Dieu remplit son esprit d'une telle vertu que sa mère devint prophète.

« Après qu'il eut contracté sur les fonts sacrés une sainte alliance avec la foi, alliance dans laquelle ils se dotèrent d'une délivrance réciproque, la femme qui donna pour lui l'assentiment, vit en songe le fruit admirable qui devait sortir de lui et de ses héritiers.

« Un ange descendit du ciel, et pour manifester ce qu'était cet enfant, le nomma Dominique, du nom du Seigneur, auquel il appartenait tout entier, et j'en parle en ce moment, comme du jardinier diligent que le Christ élut dans sa vigne.

« On ne douta pas qu'il ne fût l'envoyé chéri du Christ, quand on vit le don du premier amour qui brillait en cet enfant, quand on vit comment il suivit le premier conseil que donna le Christ. Souvent sa nourrice le trouva éveillé et prosterné à terre; il semblait dire : *Je suis venu pour cela.*

« O toi, Félix, son père, que tu fus dignement nommé! O toi, Jeanne[11], sa mère, que tu méritais bien de porter ce nom, s'il s'interprète comme on le dit! Il ne se passionna pas pour le monde, comme quiconque étudie celui d'Ostie et Thadée; mais il chercha la manne véritable. En peu de temps il acquit une science étendue, et sut cultiver la vigne, qui languit quand le vigneron ne travaille pas.

« Il ne demande pas au saint-siège, qui était autrefois plus favorable aux indigents (je ne parle pas ainsi pour le saint-siège, mais pour celui qui y est assis et qui dévie), il ne demanda pas qu'on le dispensât de rendre six moyennant deux ou trois; il ne demanda pas l'assurance d'obtenir les premiers bénéfices vacants, ni les dîmes qui appartiennent aux pauvres de Dieu; il ne sollicita que le droit de combattre contre le monde dépravé pour la semence dont tu vois vingt-quatre plantes autour de toi.

« Ensuite ce savant et vaillant religieux se mit en mouvement avec la protection apostolique, comme un torrent que des pluies considérables ont formé.

« Son impétuosité frappa les germes d'hérésie avec d'autant plus de force, qu'on opposa plus de résistance. De cette source naquirent plusieurs ruisseaux qui baignent le jardin catholique, et qui rafraîchissent ses arbustes.

« Si telle fut l'une des roues du char sur lequel l'Église, en



défendant sa gloire, fut obligée de vaincre des ennemis qui avaient été ses enfants, tu dois, en même temps, reconnaître l'excellence de la seconde roue, dont Thomas t'a parlé avec tant de courtoisie avant que je fusse près de toi. Mais la trace des deux roues de ce char est maintenant abandonnée, et la moisissure a remplacé l'arome.

« La famille qui suivait François avec zèle, paraît aujourd'hui retourner en arrière : à la récolte, on s'apercevra bientôt de la mauvaise moisson, quand l'ivraie se plaindra de n'être pas portée au grenier.

« Si l'on cherchait feuillet à feuillet dans notre livre, on trouverait peut-être un papier où on lirait : « Je n'ai pas dégénéré »; mais ce religieux ne serait ni de Casal ni d'Aqua-Sparta, où sont nés des hommes qui, devant les statuts, ont été ou trop relâchés ou trop sévères.

« Quant à moi, je suis l'âme de Bonaventnre, de Bagnoreggio; j'ai sacrifié les biens temporels aux biens véritables.

« Tu vois près de moi Illuminato et Augustin, qui furent du nombre des premiers pauvres de l'ordre, et qui, sous le cordon, se firent aimer de Dieu. Voilà Hugues de Saint-Victor, Pierre Comestor, Pierre l'Espagnol, dont l'esprit brille sur terre dans ses douze livres; le prophète Nathan, le métropolitain Chrysostome, Anselme, Donatus, qui a daigné mettre la main au premier art. Tu vois aussi Raban, et le frère Joachim de Calabre, doué de l'esprit prophétique.

« La courtoisie ardente de Thomas et son éloquence modeste m'ont engagé à te faire cet éloge d'un si grand héros, et ont amené ici les esprits que tu vois en ma compagnie. »

❧ ❧ ❧

CHANT TREIZIÈME



TOI qui veux bien comprendre ce que j'ai vu, retiens, ferme comme un roc, retiens en ta mémoire ce que je dis. Imagine-toi ces quinze étoiles, qui, en diverses régions, enflamment le ciel d'un éclat tel qu'il dissipe toute espèce d'obscurité; imagine-toi ce char, que le court espace qui est plus près du pôle contient nuit et jour, et qui ne quitte jamais notre horizon dans sa course; imagine-toi la

bouche de cette corne qu'on voit à l'extrémité de l'axe autour duquel tourne le premier Mobile; imagine-toi que ces étoiles réunies ont formé dans le ciel deux signes semblables à celui que forma la fille de Minos, quand elle sentit les glaces de la mort; que ces signes t'offrent deux rondes en mouvement, confondant leurs rayons, et tournant sur deux plans contrariés, tu auras ainsi en quelque sorte l'idée de la vraie constellation, et de la double ronde qui tournait autour du point que j'occupais, parce que là-haut notre imagination n'est pas plus propre à comprendre les prodiges célestes, que là-bas le cours de la Chiana [45] n'approche du mouvement du ciel le plus rapide.

Autour de moi on ne chanta pas Bacchus, ni Pœan, mais trois personnes en une nature divine, et dans une personne la nature divine et la nature humaine réunies. Le chant cessa, les rondes achevèrent la mesure, et ces lumières bienheureuses, en se félicitant de voir un sentiment d'amour succéder à un sentiment de charité, se rapprochèrent de nous.

La lumière qui m'avait raconté la vie admirable du pauvre de Dieu rompit le silence, d'accord avec les ombres aimantes, et me dit : « Quand la première moisson est faite, et que le grain est déjà serré, une douce tendresse m'invite à faire l'autre moisson.

« Tu crois que chez celui à qui l'on ôta une côte, pour former cette belle bouche dont le palais fut si fatal au monde, chez celui qui, percé de la lance, offrit une satisfaction avant et après sa mort, et nous racheta de toute faute, la haute valeur qui les avait créés tous les deux unissait ce que la nature humaine peut posséder d'intelligence, et tu t'étonnes de ce que je t'ai dit déjà, qu'après l'esprit pieux qui est enfermé dans la cinquième sphère, *il nè s'en est pas élevé un second.*

« Écoute avec attention ma réponse : ce que tu crois et ce que j'ai dit s'accordent avec la vérité, comme un centre est à une distance égale de toutes les parties d'un objet arrondi.

« Les êtres qui ne meurent pas, et ceux qui peuvent mourir, ne sont qu'une création de l'idée souveraine, source de tout amour. Cette vive lumière, qui procède de son propre éclat, et qui ne peut se séparer ni d'elle-même ni de sa charité, avec laquelle elle ne forme qu'un seul être, répand ses rayons, par l'effet seul de sa bonté, dans neuf sphères qui la réfléchissent, et elle ne cesse pas d'être Une éternellement. Elle descend ensuite de sphère en sphère, jusqu'aux dernières puissances, et ne produit plus que des créatures de peu de durée.

« Par ces créatures, j'entends les êtres qui proviennent de l'influence du ciel, soit qu'ils aient été engendrés, soit qu'ils aient reçu autrement l'existence. Or, la matière et les causes immédiates



qui la produisent ne sont pas partout les mêmes, et participent plus ou moins à la splendeur de l'idée suprême.

« De là il arrive que la même espèce d'arbres porte des fruits bons et des fruits mauvais, et que vous naissez avec des inclinations différentes.

« Si la matière était bien disposée à recevoir les influences, si le ciel était toujours dans sa force la plus efficace, ces influences seraient toujours heureusement imprimées; mais la nature donne constamment une puissance affaiblie, semblable à un artiste qui sait bien sa profession, mais dont la main tremble.

« Si, au contraire, l'ardente charité dirige la sagesse de la première vertu vers l'être qui doit être créé, cet être acquiert alors toute sa perfection. C'est ainsi que déjà une fois la terre parut digne de toute l'intelligence que peut espérer l'être animal; c'est ainsi que la Vierge conçut sans tache.

« J'approuve donc ton opinion. La nature humaine n'a été et ne sera jamais ce qu'elle a été dans ces deux personnes. Si je n'en disais pas davantage, tu t'écrierais : Comment donc cet autre fut-il sans égal?

« Mais pour bien comprendre ce qui est obscur, pense à ce qu'il était, pense au motif qui le détermina, lorsqu'on lui dit : Demande ce que tu désires. Tu vois clairement qu'il fut roi, qu'il demanda la sagesse afin de bien gouverner. Il ne chercha pas à savoir quel était le nombre des substances qui faisaient mouvoir le ciel; *si le nécessaire et le contingent sont une conclusion nécessaire*; *si le premier mouvement est, ou n'est pas*; *si d'un demi-cercle on peut faire un triangle qui n'ait pas d'angle droit.*

« Si tu retiens ce que j'ai dit, et ce que j'ai ajouté, la force de mon argument vient frapper sur cette royale prudence, qui se plut à n'avoir pas d'égale.

« Porte ton attention sur ces mots : *Il ne s'en est pas élevé*; tu verras que mon sentiment ne regarde que les rois : il y en a un grand nombre, mais les bons sont rares. Reçois mon explication avec cette distinction, et tu pourras conserver ton opinion sur notre premier père, et sur l'objet de notre tendre amour.

« Que cette réponse alourdisse désormais tes pieds, afin que, comme un homme fatigué, tu ne fasses que des mouvements lents devant le *oui* et le *non* que tu ne vois pas.

« Il est bien bas, même parmi les insensés, celui qui en tout affirme ou nie sans réserve. Souvent l'opinion commune a une fausse direction, et l'amour-propre obscurcit notre entendement. Souvent celui qui vogue à la recherche de la vérité, sans connaître l'art de la trouver, s'éloigne en vain du rivage, et n'y revient pas tel qu'il en est parti.

« En veux-tu des preuves convaincantes? Vois Parménide, Mélissus, Brissus et tant d'autres, qui allaient et ne savaient où ils portaient leurs pas; ainsi que Sabellius, Arius[46], et les sots dont les écrits furent des épées qu'ils employèrent à mutiler des ouvrages parfaits.

« Les hommes ne doivent pas juger avec trop de confiance, comme ceux qui évaluent les moissons avant qu'elles soient mûres. J'ai vu le rosier, à demi mort pendant l'hiver, porter des roses au printemps. J'ai vu un vaisseau léger parcourir rapidement la mer dans son voyage, et périr à l'entrée du port.

« Que *Monna* Berthe et *Ser* Martin[47] ne croient pas pénétrer dans la connaissance du conseil divin, parce qu'ils auront vu, l'un dérober, l'autre faire des offrandes, celui-là peut se relever, celui-ci peut tomber. »

❧ ❧ ❧

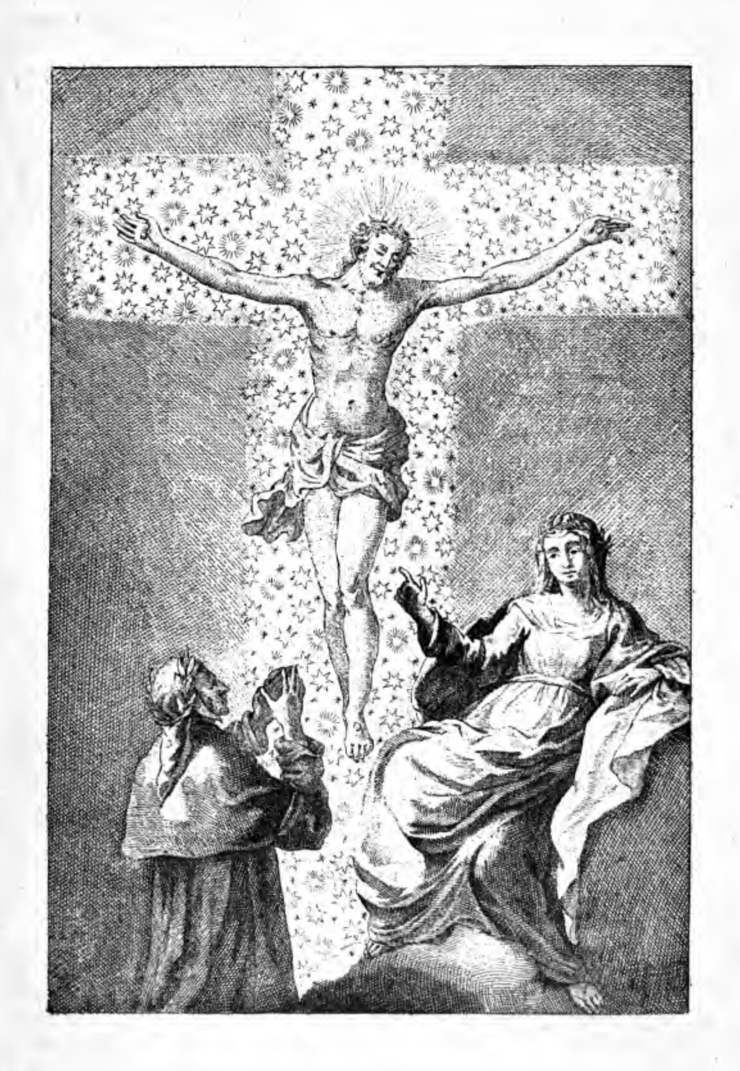
CHANT QUATORZIÈME

L'EAU qu'on a mise dans un vase arrondi se porte du centre à la circonférence, ou de la circonférence au centre, suivant qu'on l'agite du dedans ou du dehors.

Ce que je dis là me vient subitement à la pensée, lorsque l'âme glorieuse de Thomas cessa de parler, à cause de la ressemblance que je trouvai entre cet effet physique et les paroles de Thomas et de Béatrix, qui alors commença en ces termes : « Celui que j'ai conduit ici doit aller à la source d'une autre vérité, et il ne vous fait aucune question, même mentalement : dites-lui donc si cette lumière, dont votre âme est ornée, demeurera éternellement avec vous, telle qu'elle est aujourd'hui: et si elle doit demeurer telle, dites-lui comment elle n'offensera pas vos yeux au jour de la résurrection. »

Quelquefois, au milieu d'une danse accompagnée de chants, un redoublement d'allégresse fait élever la voix, de même, à cette sainte demande, les cercles sacrés montrèrent une joie nouvelle: leur ronde s'anima, et leurs accents devinrent plus mélodieux.

Celui qui se plaint qu'on meurt sur la terre, pour vivre dans le ciel, n'a pas connu l'abondance des dons rafraîchissants de la pluie éternelle. Cet un, et deux, et trois, qui vit éternellement, et



règne toujours dans trois, et deux, et un[48], qui n'est soumis à aucune puissance, et qui commande à tout, était trois fois chanté par ces esprits, avec une harmonie qui pourrait récompenser le plus noble mérite.

J'entendis en même temps, dans la lumière la plus étincelante du plus petit cercle, une voix modeste, peut-être autant que celle de l'ange qui apparut à Marie, répondre en ces termes : « Aussi longtemps que durera la fête du Paradis, notre amour rayonnera dans ce vêtement lumineux.

« Notre éclat est proportionné à notre charité, notre charité au bonheur de voir le premier bien, et ce bonheur est aussi grand que daigne le permettre la grâce divine. Lorsque nous aurons repris notre corps sanctifié et glorieux, notre personne sera devenue plus parfaite, parce qu'elle sera plus entière; notre lumière s'accroîtra de la félicité que Dieu distribue si généreusement, et qui nous rend capable de le contempler : nous verrons alors s'accroître à la fois le bonheur de cette vision, notre charité, et les rayons de gloire qui proviennent de lui.

« Le charbon se fait encore distinguer dans le feu, quoiqu'il soit tout environné par la flamme: de même l'éclat qui nous entoure ne devra être obscurci qu'en apparence par la chair du corps que nous reprendrons. Tant de splendeur ne pourra nous fatiguer : les organes du corps seront devenus tels, qu'ils supporteront tout ce qui d'ailleurs augmentera leurs délices. »

A ces mots, les deux chœurs me parurent si disposés à s'écrier *Ainsi soit-il*, que je compris bien qu'ils désiraient retrouver le corps qu'ils avaient laissé sur la terre, non pas pour eux-mêmes, mais dans l'espérance de revoir ainsi leurs mères, leurs pères, et ceux qu'ils chérissaient avant d'être embrasés des flammes de l'éternel amour.

Et voilà que je vis naître au delà des splendeurs qui brillaient comme le soleil à l'horizon, une autre lueur d'un éclat pareil; et de même qu'au commencement de la nuit, on voit dans le ciel apparaître confusément des étoiles, il me sembla que je découvrais de nouvelles substances qui formaient une autre couronne, près des deux premiers cercles de bienheureux.

O véritables étincelles de l'Esprit-Saint! de leur lumière blanchâtre elles éblouirent tout à coup mes yeux, qui, convaincus, ne purent souffrir cet éclat. Béatrix se montra plus belle et plus riante; mais, parmi tant de prodiges, il faut laisser ceux que n'a pu conserver ma mémoire.

Mes yeux reprirent cependant quelque force, et je me vis alors transporté, seul, avec Béatrix dans un plus haut salut. Je m'en aperçus aisément à l'éclat de cet autre ciel, qui me parut plus

enflammé. De toutes les facultés de mon âme, et avec ce sentiment intime qui appartient aux hommes de toutes les nations, j'offris à Dieu un sacrifice de remercîments, tel que pouvait l'exiger cette faveur nouvelle.

Mes actions de grâces n'étaient pas achevées, que je sentis qu'elles avaient été agréées. Des lumières d'une couleur de pourpre éblouissante m'apparurent entre deux rayons, et je m'écriai : « Que tu es grand et généreux, ô Élios, toi qui les embellis ainsi ! »

Semblables à Galaxie [40] qui, ornée de grandes et de petites constellations, répand une ligne de blancheur entre les pôles du monde, sujet de tant de doutes parmi les plus sages, ces rayons parsemés d'étoiles formaient sur la profondeur de la planète de Mars le signe vénérable, et me paraissaient diviser cette planète en quatre parties presque égales. Ici l'expression manque à ma mémoire. Dans cette croix brillait *le Christ*, d'un éclat que je ne puis comparer à aucun autre éclat.

Mais celui qui prend sa croix, et suit *le Christ* excusera mon silence, lorsqu'il verra lui-même, dans cet arbre, étinceler *le Christ*.

Aux deux côtés ainsi qu'aux deux extrémités brillaient des splendeurs scintillantes qui se confondaient les unes avec les autres, de même qu'on voit des atomes, lents et légers, et d'un mouvement irrégulier, s'agiter sur un rayon de lumière qui traverse encore l'ombre que l'art et la science cherchent à nous procurer, pour nous défendre de la chaleur.

Comme une lyre et une harpe exactement d'accord produisent un *tin tin* délicieux, même pour celui qui est étranger à l'étude de la musique, de même les splendeurs qui m'apparaissent faisaient entendre une mélodie qui me ravissait en extase, avant que j'eusse pu distinguer les paroles de leurs chants.

L'hymne renfermait de sublimes louanges. Comme un homme qui entend confusément des mots d'un discours, je saisis ces paroles : *Ressuscite et sois vainqueur*.

J'étais si ravi, que jusques alors rien ne m'avait attaché avec de si doux liens. Peut-être cette expression paraîtrait-elle trop hardie : je semble oublier les yeux étincelants que j'avais contemplés avec tant d'admiration ; mais celui qui voit que les vrais cachets de toute beauté brillent plus à mesure qu'on s'élève, et qui sait que je n'avais pas alors regardé ces yeux, peut excuser en moi ce dont je m'accuse pour me justifier et dire la vérité : ici, le saint plaisir ne peut pas être démontré, parce que plus on monte, plus il devient pur.

CHANT QUINZIÈME

Une volonté bienfaisante, qui se manifeste par une vertueuse charité, comme une passion effrénée se montre par une action inique, imposa silence à cette douce lyre, et les saintes cordes que fait mouvoir la main du ciel cessèrent de répandre leur harmonie : et comment ces substances auraient-elles été sourdes à mes prières, puisqu'elles s'accordaient à se taire à la fois pour écouter mes demandes? Il est juste qu'il ne voie pas de terme à ses souffrances, celui qui, par amour pour les choses périssables, renonce éternellement à cette bienfaisante volonté.

Tel qu'une lueur subite, dans les soirées pures et sereines, parcourt les airs, attire nos regards qui ne sentaient pas d'effroi, semble une étoile qui change de place, quoique nous voyions ensuite qu'il ne s'en est perdu aucune vers le point où nous avons remarqué ce météore, et disparaît après une courte durée; tel courut tout à coup, de l'extrémité droite jusqu'au pied de la croix, un astre de cette constellation : le Brillant, sans s'écarter de son ruban, franchit toute cette ligne de lumière, et paraissait un corps de feu dans un vase d'albâtre.

Ainsi l'ombre du pieux Anchise se fit voir à son fils dans l'Élysée, si nous ajoutons foi au plus grand de nos poètes.

L'esprit m'adressa ces paroles : « O mon sang, ô grâce surabondante de Dieu! à qui aura-t-on jamais, comme à toi, ouvert deux fois la porte du ciel? »

J'écoutai cet esprit avec attention; ensuite, plein d'étonnement, je regardai Béatrix : ses yeux brillaient d'un sourire si doux, que je crus qu'avec les miens, je touchais le fond de ma grâce et de mon Paradis.

L'esprit que je voyais et que j'entendais avec tant de plaisir, ajouta des paroles que je ne compris pas, tant elles étaient sublimes. Ce n'était pas par choix qu'il se cachait ainsi à moi, c'était par nécessité. L'entendement d'un mortel ne pouvait s'élever sur-le-champ jusqu'à saisir de si hautes conceptions.

Cependant quand l'arc de sa divine ardeur eut lancé le trait, et que ses paroles descendirent au point où pouvait arriver notre intelligence, ses premiers mots furent ceux-ci : « Sois béni, ô toi, qui en trois personnes ne forme qu'une seule essence, et qui combles de tant de faveurs mon heureuse famille! »

Il continua ainsi : « Mon fils, grâce à celle qui t'a donné des ailes pour le vol sublime, tu as mis fin, dans cette sphère où je te parle, à l'agréable et long jeûne que j'ai commencé, en lisant dans l'immense volume où l'encre et l'écriture sont immuables.

« Tu as raison de croire que je dois à Dieu le don de deviner ta pensée, comme il est certain que cinq et six proviennent de l'unité. Mais tu ne me demandes pas à qui tu parles, et pourquoi dans cette foule d'esprits joyeux je suis celui qui te fait l'accueil le plus gracieux.

« Oui, sans doute, tous les esprits de ces sphères, à quelque degré de gloire qu'ils aient été destinés, lisent l'avenir dans ce miroir, où ta pensée s'offre avant que tu la connaisses toi-même. Cependant, afin de mieux accomplir le mystère de l'amour sacré qui me fait veiller, pour regarder perpétuellement en Dieu, et qui me pénètre de suaves désirs, articule en liberté ta volonté, articule tes demandes : ma réponse est prête. »

A ces mots, je regardai Béatrix : elle me devina avant que je parlasse, et un sourire vint fortifier les ailes de ma volonté.

Je commençai ainsi : « Aussitôt que la première égalité vous apparut, l'intelligence et l'amour vous furent donnés en si égale mesure, que deux autres objets ne sont pas plus égaux entre eux : ces dons sont tels en Dieu qui vous allume de sa flamme ; mais chez les mortels, comme vous le savez, ces facultés sont diverses et ne volent pas avec la même vitesse.

« Moi qui suis mortel, je sens cette inégalité, et mon cœur seul peut vous remercier de votre réception paternelle. Je t'en supplie cependant, ô topaze vivante qui ornes ce joyau précieux, fais-moi connaître ton nom !

L'esprit me répondit : « O rameau de l'arbre dont je fus la racine, toi que je me plaisais à attendre, celui dont tu descends, et qui habita plus de cent années la première côte de la montagne que tu as déjà visitée, fut mon fils et ton bisaïeul [50] : par tes bonnes œuvres, tu dois raccourcir le temps de tes souffrances.

« Florence, dans l'enceinte de ses antiques murailles, où est encore placée l'horloge qui règle la troisième et la neuvième heure, vivait en paix, au sein de la pudeur et de la sobriété : ses femmes ne connaissaient pas les chaînettes, les colliers, les brodequins, les ceintures et les parures qu'on regarde avec plus d'attention que celles qui les portent. A la naissance de sa fille, le père ne craignait pas d'être obligé de la marier trop tôt, ou de lui donner une dot trop considérable. Les maisons n'étaient pas désertes. Sardanapale n'était pas encore venu montrer ce qui se peut dans une chambre. *Montemalo* n'était pas encore vaincu par votre *Ucellatojo*, qui, vaincu lorsque l'on monte sur ses hauteurs, le sera aussi pour ses ruines.



La Divine Comédie. 27

« J'ai vu Bellincion Berti ne pas dédaigner une simple casaque de cuir, bordée de boutons d'os; j'ai vu sa femme quitter son miroir sans être fardée. J'ai vu un Nerli, un del Vecchio vêtu de peaux sans ornement; j'ai vu leurs épouses occupées de leur rouet et de leur fuseau. O femmes fortunées! vous étiez toutes assurées d'obtenir la sépulture dans votre patrie! on n'abandonnait pas votre couche, pour la France : l'une se livrait au soin de ses fils au berceau, et, pour les apaiser, répétait ces mots enfantins qui font le premier bonheur des mères et des pères; l'autre, tirant la chevelure à sa quenouille, discourait avec sa famille sur les Troyens, Fiésole et Rome. On eût été aussi étonné de voir alors une Cianghella, un Lapo Salterello, qu'on le serait aujourd'hui si on revoyait Cincinnatus et Cornélie.

« Au milieu de ce repos, de cette vie si honorable des citoyens, dans une ville si heureuse, Marie, invoquée à grands cris par ma mère, facilita les travaux de son enfantement : dans votre antique baptistère, je devins chrétien, et je reçus le nom de Cacciaguida.

« J'eus pour frères Moronto et Elisei. Tu dois le surnom que tu portes à la famille de mon épouse, qui vint de la vallée du Pô. Je suivis ensuite l'empereur Conrad, qui m'arma dans sa milice, tant mes services obtinrent ses faveurs. Sous ses ordres je marchai contre la méchanceté de cette loi que suit ce peuple qui usurpe, par la faute de votre pasteur, ce qui vous appartient de droit. Cette nation impie trancha mes jours, me sépara du monde trompeur qui souille tant d'âmes innocentes; et du martyre, j'arrivai à cette douce paix. »

❧ ❧ ❧

CHANT SEIZIÈME



NOBLESSE du sang, avantage de peu de valeur, je ne serai jamais étonné que sur cette terre, où notre esprit est infirme et languissant, tu rendes les hommes vains et superbes, puisque dans le ciel, où nous n'obéissons qu'à la raison, je me suis glorifié de tes avantages! Tu es bien un manteau qui se raccourcit promptement, et si, de jour en jour, on y ajoute de l'étoffe, le temps tourne autour avec ses ciseaux.

En recommençant à parler, j'employai le *vous* auquel Rome d'abord s'assujettit, et que sa famille n'a pas conservé.

Béatrix, qui était un peu éloignée, sourit, et me parut celle qui toussa, pour encourager la première faute qu'on rapporte de Ginèvre[51].

Alors je commençai ainsi : « Vous êtes mon père, vous me permettez de vous entretenir avec assurance ; vous m'élevez tellement, que je suis plus que moi-même. Mon âme se remplit d'allégresse par tant de canaux qu'après s'en être rassasiée, elle en est encore une source abondante. Dites-moi donc, ô première tige de ma race, quels sont vos ancêtres, et en quelle année s'est écoulée votre enfance. Parlez-moi du bercail de saint Jean ; dites-moi dans quel état de puissance il était alors, et quels étaient les citoyens les plus dignes des hautes magistratures. »

Le vent augmente la chaleur du charbon au milieu des flammes; de même je vis la lueur devenir plus belle, en entendant mes paroles caressantes; et, sans se servir de notre manière commune de nous exprimer, elle répondit d'un ton de voix douce et suave : « Depuis le jour où l'on a dit *Ave*, jusqu'au moment où ma mère, qui est aujourd'hui Bienheureuse, me mit au monde, cette planète revint cinq cent cinquante et trente fois s'enflammer aux rayons de son Lion. Mes ancêtres et moi nous naquîmes dans le quartier où finit la course, le jour de votre Jeu annuel[52]. Que ces détails te suffisent : il est plus modeste de ne pas te dire ce que furent mes pères, et d'où ils vinrent.

« Ceux qui, dans ce temps, pouvaient porter les armes, dans l'enceinte qui se prolonge entre Mars et Baptiste, ne formaient que le cinquième de ceux qui y vivent aujourd'hui. Cette population était pure jusqu'au dernier artisan; mais actuellement elle est mêlée d'habitants de Campi, de Certaldo et de Fighine : combien il aurait été préférable d'avoir ces peuples pour voisins, et de marquer sa frontière à Galluzzo et à Trespiano, plutôt que de les admettre dans la ville, où ils soutiennent les saletés d'un contadin d'Aguglion, et de celui de Signa, qui a l'œil aiguisé à trafiquer! Si la nation qui a le plus dégénéré dans le monde, au lieu d'être une marâtre pour César, eût été ce qu'est une mère tendre pour son fils, tel a été fait citoyen de Florence, et commerce dans cette ville, tel qui aujourd'hui serait relégué à Simifonte, où son père demandait l'aumône : les Comtes se verraient encore à Montemurlo; les Cerchi, dans la juridiction ecclésiastique d'Acone, et peut-être les Buondelmonti à Valdigrieve.

« La confusion des personnes a souvent été cause des maux de la ville, comme trop de nourriture détruit la santé. Le taureau aveugle tombe plutôt qu'un agneau également privé de la lumière; une seule épée tranche mieux que cinq épées en faisceaux.



« Regarde Luni, Urbisaglia. Souviens-toi de ce que ces villes ont été; vois ce qu'elles sont aujourd'hui. Considère Chiusi, Sinigaglia. Puisque les villes périssent, tu comprendras facilement ce que sont les revers de la fortune dans les familles. Vos choses ont toutes leur mort, comme vous ; cette mort se dissimule dans quelques-unes qui paraissent durer davantage, parce que notre vie est courte. L'influence de la lune couvre et découvre incessamment les bords de la mer. La fortune en agit ainsi à Florence.

« Tu ne dois pas être surpris de ce que je dirai des anciens Florentins, dont le nom est caché dans le brouillard des temps. J'ai vu les familles des Ughi, des Catellini, des Filippi, des Greci, des Alberici et des Ormanni, encore illustres, quoique sur leur déclin; j'ai vu, aussi nobles que puissants, les Soldanieri, les Ardinghi, les Bostichi, della Sannella, et dell' Arca.

« Près de la porte où habitent maintenant des chevaliers traîtres et félons, qui seront cause du naufrage de votre barque, étaient les Ravignani, dont sont descendus le comte Guido et ceux qui depuis ont pris le surnom du grand Bellincion. Della Pressa savait déjà comment on doit gouverner. Galigaio avait doré, dans sa maison, la poignée et le pommeau de son épée. La colonne du Vair était déjà célèbre. On distinguait les Sacchetti, les Giuochi, les Sifanti, les Barucci, les Galli, et ceux que le boisseau a fait rougir [53]. Le cep d'où naquirent les Calfucci commençait à s'étendre. On appelait déjà aux chaises curules les Sizii et les Arrigucci. Oh! dans quel éclat je vis ceux que l'orgueil a fait depuis tomber si bas! Les boules d'or couvraient de fleurs Florence dans toutes ses grandes actions. On admirait les pères de ceux qui, lorsque votre évêché est vacant, s'engraissent sur les bancs du chapitre.

« Déjà cette famille remplie d'*oultrecuidance*, qu'on voit s'acharner, comme un dragon, comme l'homme qui fuit, et s'apaiser, comme un agneau, devant ceux qui lui montrent les dents ou une bourse, commençait à obtenir quelque illustration; mais parce qu'elle était née de petites gens, Ubertin Donato vit avec déplaisir que son beau-père en avait fait leurs parents.

« De Fiesole, déjà Caponsacco était descendu dans le *marché*. Giuda et Infangato étaient devenus de bons citoyens.

« Je vais ajouter un fait vrai, mais incroyable. A cette époque, la ville, quoique d'une petite étendue, avait une porte à laquelle la maison de la Pera avait donné son nom. Ceux qui sont ornés des armoiries du grand baron, dont la fête se célèbre le jour de celle de Thomas, obtenaient de ce prince des privilèges et l'ordre de la Chevalerie, et aujourd'hui l'un d'eux, en se joignant à la cause du peuple, a environné ces mêmes armoiries d'un ornement d'or.

« On connaissait les Gualterotti et les Importuni, et le Borgo serait plus tranquille s'ils n'y avaient pas trouvé des voisins aussi inquiets. On honorait la maison dont est sortie la cause de vos maux et de ce dépit qui a mis fin à la vie heureuse qu'on menait alors.

« O Buondelmonte[54], que tu as été coupable de fuir l'alliance de cette famille! Si Dieu t'avait accordé à l'Ema, la première fois que tu es venu dans la ville, beaucoup de ceux qui pleurent seraient aujourd'hui pleins de joie : mais Florence devait perdre sa paix, et donner une victime à cette pierre isolée qui est restée sur le Pont.

« Sous ces familles et sous d'autres, j'ai vu Florence fortunée, et sans aucun motif pour gémir. Sous ces familles, j'ai vu son peuple si juste et si honoré, que jamais l'étendard du lis ne fut alors porté à l'envers[55], et que les divisions ne l'avaient pas rendu vermeil. »

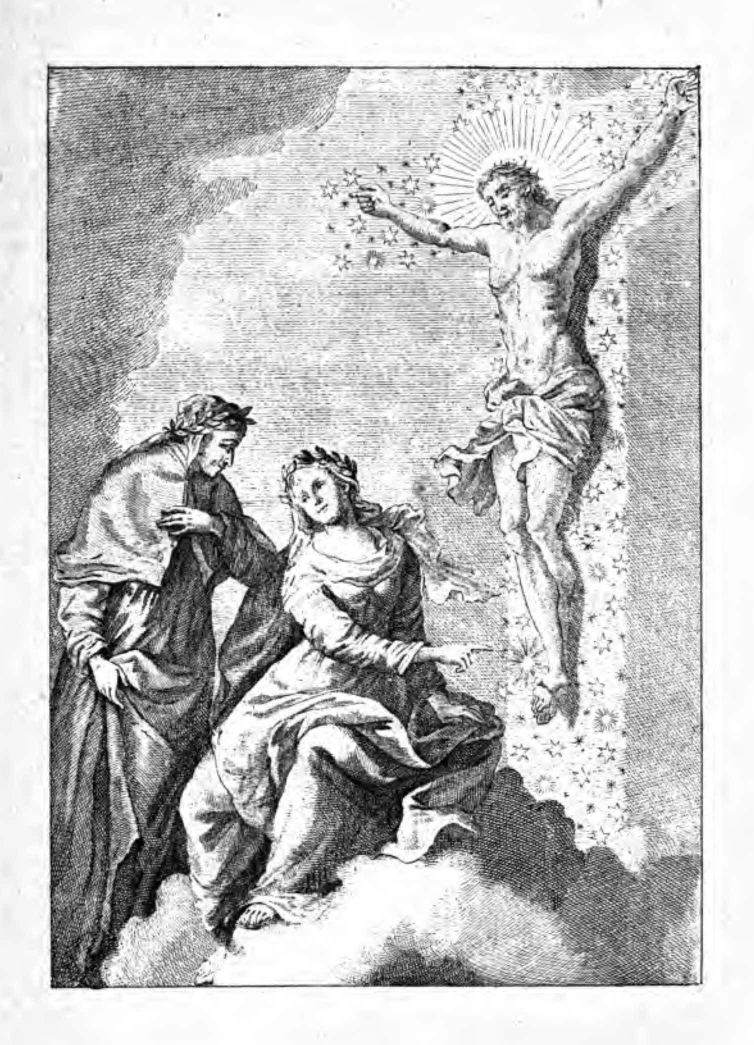
❦ ❦ ❦

CHANT DIX-SEPTIÈME

Je ressemblais à celui qui pria Climène[56] de lui confirmer ce qu'il avait entendu dire de sa haute origine, et dont l'exemple a rendu les pères moins complaisants pour leurs fils. Je parus tel aux yeux de la sainte lumière qui avait changé de place pour me parler, et à ceux de Béatrix.

Cette dernière me dit : « Manifeste au dehors l'ardeur de ton désir; qu'elle sorte bien empreinte de ton entendement intérieur, non pour nous apprendre ce que nous savons, mais pour t'accoutumer à montrer hardiment la soif que tu veux qu'on satisfasse. »

Je parlai donc ainsi : « O chère tige de ma famille, toi qui de si haut, en envisageant le point devant lequel tous les temps sont présents, vois l'avenir (quoiqu'il soit renfermé en lui-même), aussi facilement que l'esprit humain comprend qu'un triangle ne peut avoir deux angles obtus; pendant que j'étais dans la compagnie de Virgile, sur cette montagne où les âmes sont purgées de toutes leurs taches, et dans le royaume des morts, on m'a prédit des événements graves de ma vie future; et, quoique je me sente tel



qu'un *trétagone* [57] contre les coups de l'adversité, je désirerais connaître ceux que la fortune me prépare : la flèche prévue arrive plus lentement. »

Je confessai, ainsi que l'avait voulu Béatrix, tout mon désir, à cette lumière qui m'avait parlé d'abord. Sans employer les paroles ambiguës dont *s'envisquaient* les nations insensées, avant que l'Agneau du Dieu, qui efface nos péchés, se fût offert en sacrifice, l'esprit de mon père, contenu dans sa vive lumière, me répondit sur-le-champ en termes précis et pleins de tendresse : « Les événements futurs qui sont étrangers à votre matière, sont connus de la première puissance.

« Il n'est cependant pas nécessaire qu'ils arrivent, plus qu'il n'est nécessaire qu'un vaisseau que vous voyez dans un courant continue de voguer.

« C'est de cette puissance que me vient la connaissance du sort qui t'est réservé, ainsi qu'un orgue porte aux oreilles une douce harmonie. Tu quitteras Florence, comme Hippolyte, persécuté par la perfidie de son impitoyable belle-mère, sortit d'Athènes. On le veut, et l'on trame déjà l'intrigue, là où tous les jours on trafique du Christ. On attribuera tous les torts au parti le plus faible, suivant l'usage ; mais la vengeance du ciel rendra un témoignage éclatant à la vérité. Tu seras obligé d'abandonner ce qui te sera le plus cher : c'est la première flèche que lance l'arc de l'exil. Tu apprendras combien le pain étranger est amer et combien il est dur de monter et de descendre l'escalier d'autrui. Ce qui aggravera le plus ton tourment, ce sera la société perfide et désunie des compagnons avec lesquels tu tomberas dans ce gouffre : leur ingratitude, leur folie, leur impiété n'accuseront que toi ; mais ce sont eux, plutôt que toi, qui auront à en rougir. Les procédés de leur bestialité prouveront qu'il sera honorable pour toi d'être ton parti à toi-même. Ton premier refuge sera la courtoisie de ce grand et noble Lombard, qui porte pour armoiries le saint oiseau sur une échelle d'or. Ce sera là ta première demeure. Ses prévenances pour toi seront telles, qu'entre vous deux, pour la demande et la faveur, celle-ci, quoique généralement la seconde, arrivera la première. Dans son palais, tu connaîtras celui qui, né sous l'influence de cette étoile guerrière, fera de si notables prodiges.

« Le monde ne les prévoit pas, parce que ce héros est encore jeune, et que ces sphères n'ont fait leur évolution que neuf fois autour de lui ; mais on verra des traces éclatantes de son mépris pour l'argent et les fatigues, avant que le Gascon trompe le grand Henri. Ses magnificences seront telles que ses ennemis mêmes ne pourront rester muets [58].

« Compte sur lui et sur ses services. De combien d'hommes il

changera le sort! il élèvera les pauvres; il abaissera les riches. Tu conserveras dans ta mémoire l'empreinte de ses vertus; mais tu seras discret.... »

L'esprit ajouta des détails difficiles à croire pour ceux mêmes qui seront témoins de tant de gloire, et continua ainsi :

« O mon fils, voilà les causes de ce qu'on t'a dit; voilà les embûches qu'un court intervalle de temps te cache encore. Tu ne dois pas cependant vouer de la haine à tes concitoyens parce que tu vivras assez de temps pour voir la punition de leur perfidie. »

Lorsque l'âme sainte, en se taisant, se montra disposée à mettre la trame sur la toile que j'avais présentée ourdie, je lui répondis comme l'homme qui, en doutant, sollicite le conseil d'un autre homme qu'il respecte et qu'il aime : « Je vois bien, ô mon père, que le temps accourt vers moi, pour me porter un de ces coups qui sont d'autant plus douloureux, qu'on leur oppose moins de courage : aussi dois-je m'armer de prévoyance, afin que, si le séjour le plus cher m'est enlevé, je ne perde pas en même temps, pour la liberté de mes vers, les asiles que l'on pourrait m'offrir.

« Dans le monde où tout est amertume sans fin, sur la montagne du sommet de laquelle les yeux de Béatrix m'ont enlevé, ensuite dans le ciel, de lumière en lumière, j'ai appris des choses qui seront âcres pour un grand nombre, si j'ose les redire; mais au contraire, si je suis un ami timide de la vérité, je crains de ne plus vivre parmi ceux pour qui le temps actuel sera l'ancien temps. »

La lueur où étincelait mon trésor brillait d'un plus vif éclat, semblable à un miroir d'or exposé au soleil; elle répondit : « Les consciences qui auront des fautes à se reprocher, ou qui rougiront de celles de leurs amis, trouveront tes paroles âpres et désagréables; néanmoins, sans rien altérer, manifeste ta vision tout entière, et laisse se gratter celui qui a la démangeaison.

« Si tes révélations ne flattent pas le goût dans le premier moment, elles laisseront une substance fortifiante chez celui qui n'aura pas craint de s'en alimenter. Tes cris seront ces ouragans qui frappent les plus hautes montagnes, et tu ne retireras pas une faible gloire de ton courage.

« Dans ces sphères, sur le Mont, et dans la vallée de douleur, tu n'as vu que des âmes qui dans le monde furent célèbres, parce que l'esprit de celui qui écoute, néglige, comme peu instructifs, les exemples qui tombent sur des hommes d'une condition vulgaire, et n'ajoute point foi à des arguments qu'on ne tire pas du sort de quelques malheureux illustres. »

CHANT DIX-HUITIÈME

L'ESPRIT de mon aïeul s'était livré en silence à ses réflexions. Je m'abandonne également aux miennes, en pensant à ce que ces prédictions avaient de doux et d'amer.

Mais cette femme qui me conduisait à Dieu me dit alors : « Change de pensée, souviens-toi que je m'approche de Celui qui met fin à toutes les peines. »

Je me retournai vers la voix aimante de ma consolatrice, et j'abandonne la tâche d'exprimer tout ce que je vis d'amour dans ses yeux sacrés; non que je me défie de mes paroles, mais parce que ma mémoire, sans un puissant secours, ne peut revenir sur elle-même. Je puis dire seulement que Béatrix, en devinant ainsi mon sentiment, m'affranchit de tout autre désir, parce que le plaisir éternel qui étincelait sur son beau visage me renvoyait la lumière de Dieu.

Bientôt, me rappelant à elle par l'éclat d'un sourire, elle me dit : « Tourne-toi encore et écoute : apprends que le paradis n'est pas seulement dans mes yeux. »

De même qu'ici-bas on découvre dans l'expression de nos traits l'amour que nous inspire la personne qui s'est emparée de notre âme, de même je vis dans les étincelles de la sainte lueur vers qui je me tournai un désir de parler encore.

Elle m'adressa ces paroles : « Dans cette cinquième division de l'arbre, qui vit de sa cime, qui porte toujours des fruits et ne perd jamais de feuilles, sont des esprits bienheureux qui, avant qu'ils vinssent au ciel, avaient sur la terre une immense renommée, et dont l'éloge pourrait être le sujet de grands poèmes. Remarque, à une des extrémités de la croix, celui que je vais te nommer; il te paraîtra ce feu léger qui sillonne la nue. »

En effet, je vis briller cette lumière qui s'agita, avant qu'on m'eût dit que c'était Josué, et son action précéda les paroles qui le nommèrent.

Au nom du grand Machabée, je vis une autre lueur se tourner sur elle-même : la joie était comme le fouet qui imprime les mouvements de rotation à la toupie. On me montra Charlemagne et Roland; ma vue les suivait avec attention, comme l'œil du chasseur se fixe sur le faucon qu'il a lancé.

J'aperçus ensuite sur cette croix Guillaume Rinoard, le duc

Godefroy, Robert Guiscard : enfin, l'âme qui m'avait entretenu, s'étant mêlée parmi les autres, me montra quel artiste elle était parmi les chanteurs du ciel.

Je me tournai à droite pour lire mon devoir dans les paroles ou dans les gestes de Béatrix : ses yeux étaient si beaux et si brillants que leur éclat surpassait celui des autres splendeurs, et même l'éclat de son dernier sourire.

L'homme, poussé par le désir de bien faire, et faisant mieux de jour en jour, s'aperçoit que sa vertu a pris de l'accroissement; de même je compris, parce que ce miracle était encore plus étincelant, qu'à la suite d'un mouvement circulaire qui m'avait emporté avec le ciel, l'arc de la circonférence s'était augmenté.

Le visage d'une femme qui a un teint éblouissant, après avoir été un moment animé par la pudeur revient à sa blancheur naturelle; mes yeux virent tout à coup le même effet, en considérant Béatrix, quand je passai avec elle dans la candeur tempérée de la sixième étoile qui m'avait reçu.

J'observai que dans cette sphère dédiée à Jupiter les étincelles d'amour qui l'habitaient représentaient les lettres de notre alphabet. Comme les oiseaux partis du bord des rivières pour aller à la pâture semblent se réjouir, et forment des lignes ou rondes ou allongées, de même ces saintes créatures chantaient en voltigeant, et formaient tantôt un D, tantôt un I, tantôt une L. D'abord elles chantaient ensemble et se mettaient en mouvement; quand ensuite elles avaient formé un de ces signes, elles s'arrêtaient en silence.

O toi, à qui obéit Pégase, toi qui glorifies les esprits, qui leur donnes l'immortalité, ainsi qu'aux villes et aux royaumes, viens m'inspirer, et fais-moi célébrer dignement ces saintes lumières! que ta puissance se manifeste dans ce peu de vers!

Elles tracèrent cinq fois sept lettres en voyelles et en consonnes. DILIGITE JUSTITIAM[59] furent le premier verbe et le premier nom. Les derniers furent ces mots : QUI JUDICATIS TERRAM; puis elles restèrent disposées en M, qui était la dernière lettre du cinquième mot; et alors Jupiter paraissait éblouissant d'argent mélangé d'or.

Je vis, plus tard, descendre d'autres esprits à l'endroit où était l'extrémité supérieure de la lettre M : ils chantaient, je crois, le bien qui les attire de toutes parts.

Bientôt, comme autant d'étincelles qui jaillissent de tisons enflammés, et que les insensés ont coutume de regarder comme un augure, plus de mille lueurs s'élevèrent à la fois ; et lorsqu'elles se furent posées, plus haut et plus bas, telles que les avait distribuées le soleil qui les allume, je vis distinctement que leur réunion formait la tête et le cou d'un aigle.

L'être qui produit de tels tableaux n'a pas de maître, mais il dis-



pose tout lui-même, et de lui seul provient cette vertu qui crée les êtres inférieurs. L'autre ligne de bienheureux qui avait paru d'abord satisfaite de figurer des lis au-dessus de l'M, acheva de former le corps de l'aigle.

O douce étoile, combien de ces joyaux m'ont démontré que notre justice sur la terre y est une émanation du ciel que tu embellis!

Je supplie l'esprit qui est l'origine et le premier principe de ton mouvement et de ton influence de considérer d'où naît le défaut qui obscurcit tes rayons. Je le conjure de s'enflammer une seconde fois d'une colère sainte, en voyant ainsi vendre et acheter dans le Temple, qui a été cimenté du sang des martyrs et témoin de tant de miracles.

Et toi, milice du ciel, que je contemple, adore Dieu pour ceux qui, sur la terre, se laissent détourner de ce devoir par un exemple fatal! Déjà on avait coutume de faire la guerre avec le glaive; aujourd'hui on la déclare, en ôtant ici et là le pain que le père bienfaisant ne refuse à personne. Mais toi qui n'écris que pour effacer, pense que Pierre et Paul, qui moururent pour la vigne que tu détruis, sont encore vivants.

Tu peux bien dire : J'ai tant de dévotion à celui qui voulut vivre solitaire, et qui, pour des danses, fut traîné au martyre, que je ne connais ni Paul, ni le Pêcheur.

CHANT DIX-NEUVIÈME

JE voyais devant moi cette belle image, les ailes étendues, glorifier les âmes dont elle se composait : chacune d'elles paraissait un rubis frappé des rayons du soleil, et qui m'en renvoyait l'éclat.

Jamais voix n'a proféré, jamais encre n'a écrit, jamais imagination n'a compris ce que je vais rapporter en ce moment : je vis et j'entendis parler cet aigle, et dire *moi* et *mon*, quand dans le fait il devait dire *nous* et *notre*; il commença ainsi : « Parce que j'ai été juste et pieux, on m'a élevé à cette gloire qui surpasse tous les désirs : j'ai laissé sur la terre un souvenir si célèbre, que les méchants eux-mêmes me comblent de louanges; mais ils n'imitent pas mes vertus. »

C'est ainsi que comme plusieurs charbons allumés ne produisent qu'une seule chaleur, cette image composée de mille amours sacrés ne fit entendre qu'une seule voix.

Je répondis : « O perpétuelles fleurs de la joie éternelle, qui, par une seule d'entre vous, exhalez vos odeurs célestes, apaisez ce grand jeûne, qui a si longuement excité ma faim sur la terre, où il n'a trouvé aucune nourriture!

« Je sais bien que si la justice divine sert de miroir aux autres degrés du ciel, votre sphère ne voit pas ses faveurs couvertes d'un voile. Vous savez aussi avec quelle attention je profite des avis que je reçois; vous savez quel est le doute qui est pour moi un jeûne si ancien. »

Tel qu'un faucon délivré de son chaperon, remue la tête, s'applaudit avec ses ailes, montre le désir de voler, et se complaît en lui-même; tel, en faisant retentir des chants qui ne sont connus que là-haut, se montra l'aigle qui renfermait tant de saints esprits.

Il m'adressa ces paroles : « Celui qui, tournant son compas, arrondit le monde, et y distribua tant de prodiges inconnus à l'intelligence humaine, et tant de choses qu'elle peut comprendre, ne manifesta pas seulement sa vertu, que toute sa puissance ne s'étendît encore au delà de cette création : aussi le premier être qui connut l'orgueil, et qui était pourtant la plus parfaite des créatures, pour n'avoir pas attendu la lumière de Dieu, tomba avant la maturité.

De là il arrive que les natures inférieures ne peuvent facilement contenir ce bien infini, qui ne se mesure qu'avec lui-même. Nos facultés ne sont qu'un rayon de l'esprit divin qui remplit toutes choses, et ne doivent, de leur nature, connaître Dieu qu'imparfaitement.

« La vue des mortels ne pénètre dans la justice éternelle que comme l'œil peut pénétrer dans les eaux de la mer : du bord, il voit le fond, il ne le voit pas en pleine mer; cependant le fond existe également, mais son éloignement le cache aux yeux.

« Il n'est de vraie lumière que celle qui vient de ce rayon serein qu'on ne voit jamais se troubler; toute autre n'est que ténèbres, ombre de votre chair ou son poison.

« Je t'ai expliqué, pour répondre à tes fréquentes questions, ce que tu n'entendais pas sur la justice divine. Tu disais : — Un homme est né au rivage de l'Indus, et là personne ne parle du Christ, ne lit les livres sacrés, et n'écrit sur la religion.

« Toutes les volontés de cet homme sont bonnes, quant à la morale, et il ne pèche ni en actions, ni en paroles : il meurt cependant sans connaître la foi et sans baptême : où est cette



justice qui le condamne? où est sa faute, s'il ne croit pas? — Mais toi, qui es-tu, pour t'ériger en tribunal, et juger à mille milles de distance, avec une vue longue d'un empan?

« On pourrait me présenter des raisonnements aussi subtils, si la Sainte Écriture n'était pas au-dessus de telles propositions. O animaux faits pour vivre sur la terre! ô esprits épais! la première volonté, qui est bonne par soi, ne s'éloigne jamais d'elle-même qui est le souverain bien; tout ce qui est en harmonie avec elle est juste : un bien créé ne la tire pas à lui, c'est elle qui le confond dans l'immensité de ses rayons. »

De même que la cigogne tourne autour du nid, lorsqu'elle a donné la pâture à ses petits, et que celui qui est rassasié regarde sa mère, ainsi l'aigle commença à tourner sur lui-même, et moi, je levai les yeux.

L'image bénie battait des ailes, chantait en tournant avec ses esprits sacrés, et disait : « Le jugement éternel est pour vous autres mortels ce que les paroles que je prononce sont pour toi qui ne les comprends pas. »

Et les saints embrasements continuaient à jeter des éclairs de l'Esprit-Saint, dans ce signe qui rendit les Romains si redoutables à l'univers. L'aigle recommença en ces termes : « Ce royaume n'a jamais été ouvert à celui qui n'a pas cru au *Christ* avant qu'il vînt au monde, ou après qu'on l'eut cloué à la croix. Mais, vois, beaucoup crient, *ô Christ, ô Christ!* qui seront plus éloignés de lui que tel qui ne connut pas le *Christ*.

« L'Éthiopie condamnera de tels chrétiens, lorsque sera venu le jour où on les divisera en deux collèges, l'un destiné éternellement à la richesse, et l'autre à la misère.

« Que ne pourront pas dire à vos rois les Persans, lorsqu'ils verront s'ouvrir ce livre où les fautes de ceux-là sont écrites! Là, on verra surtout dans la vie d'Albert cette action coupable qui fera ravager le royaume de Prague. Là, on verra la douleur que fit éprouver sur les bords de la Seine, en falsifiant la monnaie, celui qui mourra heurté par un pourceau [60]. Là, on verra cet orgueil avide qui déshonore l'Anglais et l'Écossais, et ne leur permet de se contenter de leurs confins. Là, on connaîtra la luxure de cet Espagnol, et la vie efféminée de celui de Bohême, qui n'eut jamais de courage et ne voulut jamais en avoir [61].

« La bonté du boiteux de Jérusalem sera marquée d'un I, et le contraire sera marqué d'une M. On signalera l'avarice et la honte de celui qui garde l'île de Feu, où Anchise a fini ses longs jours; et pour te le faire bien juger, ses fautes seront écrites en abréviations, afin qu'un grand nombre ne tienne qu'un petit espace. Chacun connaîtra les actions mauvaises de l'oncle et du

frère qui ont deshonoré une si généreuse nation et deux couronnes.

« On n'oubliera pas le Portugais, le Norvégien, et celui de Rascia qui altère les coins de Venise. O heureuse Hongrie, si tu ne te laissais plus malmener! O Navarre, que tu serais heureuse, si tu t'armais de la montagne qui te sert de ceinture! Chacun doit croire que, pour arrhes de cette vengeance, déjà Nicosie et Famagouste commencent à se lamenter et à maudire leur bête qui ne s'éloigne pas des traces de ces animaux[62]. »

❧ ❧ ❧

CHANT VINGTIÈME



LORSQUE l'astre qui éclaire le monde descend de notre hémisphère et nous prive du jour, le ciel qui lui devait tout son éclat en reçoit un nouveau du grand nombre d'étoiles qui ont à leur tour emprunté la lumière du soleil.

Cet instant du jour me revint dans la mémoire, quand le signe du monde et de ses conducteurs eut fait entendre les dernières paroles de son bec bénit[63].

Alors ces lueurs innombrables, de plus en plus étincelantes, recommencèrent des chants qui sont tombés de ma fragile mémoire. O doux amour, qui te caches sous cette splendeur, comme tu me paraissais brillant dans ces éclairs qui n'étaient remplis que de saintes pensées.

Lorsque ces joyaux si précieux, qui ornent la sixième sphère, eurent fini ces chants angéliques, il me sembla entendre le murmure d'une eau claire qui tombe de pierre en pierre, en annonçant l'abondance de sa source ; et ainsi que le son prend sa force au manche de la guitare, ainsi que le souffle résonne en sortant des trous de la flûte, de même, tout à coup, ce murmure, sans prolonger le retard, s'échappa du cou de l'aigle comme s'il était entr'ouvert, et il sortit de son bec une voix en forme de paroles, qui proféra ces mots que mon cœur attendait, et que je me hâte de rapporter : « Tu dois regarder fixement en moi cette partie qui, dans les aigles mortels, voit le soleil et supporte son éclat, parce que, des feux dont je me compose, ceux qui brillent dans mon œil ont une portion de lumière plus étincelante que les autres.



« Celui qui occupe la place de la pupille chanta l'Esprit-Saint, en transportant l'arche de ville en ville : maintenant il connaît le mérite de ses travaux et reçoit une récompense proportionnée à sa piété. Des cinq esprits qui font un cercle autour de mon cil, celui qui est placé le plus près du bec consola la veuve qui avait perdu son fils : maintenant il connaît ce qu'il en coûte de ne pas suivre le Christ, parce qu'il compare cette douce vie, et la vie opposée.

« L'autre, que tu vois dans la partie supérieure du cil, retarda le coup de la mort par une vraie pénitence : maintenant il connaît que le jugement éternel ne change jamais, quelque effort qu'une digne prière fasse le lendemain du jour présent.

« Cet autre esprit, avec les lois romaines [64], et avec moi, dans de bonnes intentions qui portèrent de mauvais fruits, se fit Grec, pour céder la place au Pasteur : maintenant il connaît que le mal qui est résulté de sa bonne opération ne lui a pas nui auprès de Dieu, quoique ce mal puisse devenir la cause de la destruction du monde.

« C'est Guillaume, que tu vois au-dessous de la sommité de l'œil; on le regrette sur cette terre, où l'on pleure sur l'autorité de Frédéric et de Charles qui y sont vivants : maintenant il connaît combien le ciel se passionne pour le roi juste; c'est ce que prouve le vif éclat de sa splendeur.

« Qui croirait, dans votre monde plein d'erreurs, que le Troyen Rifée est la cinquième de ces lumières saintes? Maintenant il connaît une grande partie de ce que les hommes ne peuvent voir dans la divine grâce; cependant pour sa vue, tout n'est pas encore entièrement compréhensible. »

Telle une alouette qui chante en volant dans les airs, et se tait, joyeuse de la dernière harmonie qui l'a satisfaite, telle me parut l'image de cet éternel plaisir, au désir duquel chaque chose devient ce qu'elle est.

Quoique pour un doute qui me tourmentait je fusse comme le cristal à travers lequel on aperçoit aisément la couleur qu'il revêt, je ne pus attendre plus longtemps, et je m'écriai, parce que je vis une foule éblouissante de splendeurs : « Quelles choses vois-je là? »

Le signe bénit, pour ne pas prolonger ma surprise, me répondit sur-le-champ, en jetant sur moi un regard plus animé : « Tu crois ce que je viens de te dire, parce que je te l'ai dit, mais tu ne le comprends pas; ce sont des choses auxquelles tu ajoutes foi, mais qui restent inexpliquées : tu fais comme celui qui apprend le nom d'un objet, mais qui n'en distingue pas la valeur, si on ne la lui fait pas connaître.

« Il y a une violence opérée par un saint amour, une vive espé-

rance qui ouvre le royaume des cieux, après avoir vaincu la volonté divine. Cette violence n'agit pas comme celle par laquelle l'homme opprime l'homme; elle n'est victorieuse que parce que Dieu consent à être vaincu; et quand il est vaincu, son affectueuse bonté lui donne à son tour la victoire.

« Tu es surpris de voir parmi les anges le premier et le dernier des esprits qui bordent mon œil. Ils quittèrent leurs corps, non pas comme gentils, mais comme chrétiens, l'un croyant aux pieds qui devaient souffrir, l'autre aux pieds qui avaient souffert. Celui-ci reprit son corps en Enfer, où l'on est endurci dans le mal, et ce fut le fruit de sa vive espérance, de cette vive espérance qui ne cessa de prier Dieu, et parvint à l'apaiser.

« L'âme glorieuse dont je te parle, réunie à son corps pour quelque temps, crut fermement en celui qui pouvait la sauver. Trajan, en Croyant, s'enflamma d'un tel amour, qu'après sa seconde mort il obtint de venir à cette fête.

« Celui-là, par une grâce ineffable, qui coule d'une source si profonde, que jamais créature ne pourra apercevoir où naissent ses premières eaux, fit consister tout son amour à vivre suivant les règles d'une bonne conscience.

« Dieu, de grâce en grâce, permit qu'il ouvrît ses yeux aux mystères de notre rédemption future. Il y crut : aussi fut-il délivré de la contagion du paganisme, et il reprenait les nations perverses de leurs erreurs. Il eut, au lieu du baptême, plus de mille ans avant qu'il fût institué, l'assistance de ces trois femmes que tu as vues autour de la roue droite.

« O prédestination! combien ton principe est éloigné de celui des insensés qui ne comprennent pas toute la première cause! Vous, mortels, soyez réservés dans vos jugements! nous qui voyons Dieu, nous ne connaissons pas encore tous les élus.

« Nous nous réjouissons cependant de l'imperfection de nos facultés, parce que notre bien n'est dirigé que vers Dieu, et que nous ne voulons que ce qu'il veut. »

Tel fut le breuvage agréable qui me fut présenté par cette image divine, pour satisfaire mes doutes; et comme un habile joueur de guitare accompagne avec attention un habile chanteur, et rend les accents de sa voix plus mélodieux, je me souviens que pendant que l'aigle parlait, les deux lueurs bénies, semblables aux pupilles des yeux qui savent battre ensemble, s'accordaient à accompagner les paroles par le mouvement de douces étincelles.

CHANT VINGT ET UNIÈME

Mes yeux et mon esprit étaient fixés sur Béatrix, et je ne pensais qu'à la considérer; elle ne souriait pas, et elle dit : « Si je venais à sourire, tu deviendrais tel que Sémélé, lorsqu'elle fut réduite en cendres, et si je ne tempérais pas ma beauté, qui s'accroît à mesure que je monte les degrés du palais éternel, elle brillerait tellement, que tes facultés mortelles sembleraient une feuille brûlée par la foudre.

« Nous sommes arrivés à la septième sphère, qui maintenant lance ses rayons sous le signe brûlant du Lion. Considère bien ce que tu vas voir; fais de tes yeux un miroir où se retrace fidèlement la figure qui va t'apparaître. »

Si l'on se souvient du plaisir que j'éprouvais à contempler le visage bienheureux, on comprendra la joie que j'eus de suivre ses ordres, et de m'occuper d'un autre soin, en balançant la privation de ne plus voir mon escorte céleste, par le bonheur de lui obéir. Dans ce cristal pur qui tourne autour du Monde, et porte le nom d'un roi bienfaisant, sous le règne duquel toute malice était morte, je vis sur une échelle droite des lignes de couleur d'or, traversées des rayons du soleil, et si éblouissantes, que mes yeux ne pouvaient s'y arrêter.

Une grande quantité de saintes lueurs descendaient de ses échelons, et je crus que toutes celles qui habitaient le ciel y étaient réunies.

Ainsi que les corneilles, suivant leur coutume naturelle, au commencement du jour, se mettent en mouvement pour réchauffer leur corps engourdi par le froid de la nuit; les unes prennent leur vol pour ne plus reparaître; les autres reviennent au point d'où elles sont parties; d'autres enfin s'agitent en tournoyant, à la place même qu'elles occupent : telles me parurent ces lueurs sacrées, qui se livraient à de semblables mouvements, sans dépaser un échelon déterminé.

Une d'elles, qui était la plus rapprochée de nous, me parut si éclatante que je disais en moi-même : Je comprends bien à présent la charité que tu m'annonces; mais Béatrix, à qui il appartient de me permettre de parler ou d'ordonner que je me taise, garde le silence, et, malgré le désir qui me tourmente, j'agis sagement en ne lui adressant pas de demandes.

Béatrix voyait en Dieu, qui voit tout, quelle était ma pensée, et elle me dit : « Satisfais ton ardent désir. »

Je commençai ainsi : « Ame bienfaisante, qui es recouverte de l'ardente lumière de ta charité, mon peu de mérite ne me rend pas digne d'une réponse; mais, au nom de la femme qui me permet de te parler, dis-moi aussi pourquoi se tait, dans cette sphère, la douce symphonie qui se fait entendre si délicieusement, plus bas, dans les autres parties du Paradis. »

L'âme répondit : « Tu vois et tu entends comme un mortel; ici on ne chante pas, parce que Béatrix n'a pas de sourire. Je ne suis descendue par les degrés de l'échelle sainte que pour te faire honneur, en te parlant et en te montrant l'éclat qui m'enveloppe.

« Ce n'est pas qu'une charité plus vive soit en moi, car ici quelques âmes brûlent d'un amour pareil au mien, et d'autres brûlent d'un plus grand amour encore, ainsi que tu peux t'en convaincre, en distinguant leur éclat plus ou moins vif; mais la haute charité qui nous a soumises à cette providence, par qui le monde est gouverné, nous destine ici à différents ministères, comme tu peux l'observer. »

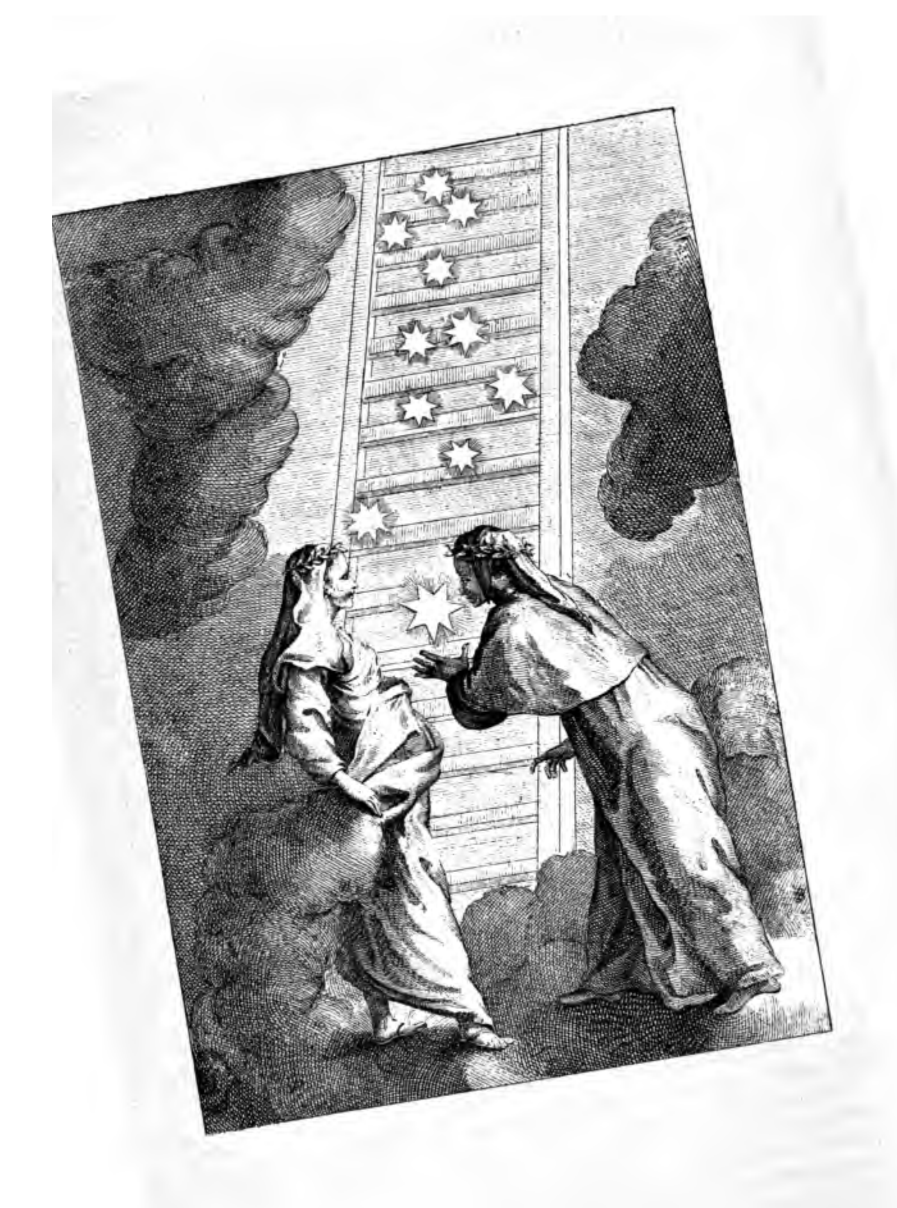
Je dis alors à cette substance : « Je vois clairement, ô flambeau sacré, comment un libre amour suffit pour exécuter sans servitude les ordres de la Providence; mais je ne puis pas bien entendre pourquoi tu as été choisie particulièrement parmi tes compagnes pour venir au-devant de moi. »

A peine eus-je fini ces paroles, que cette lueur tourna sur elle-même comme une meule rapide; ensuite l'amour qu'elle contenait répondit : « La divine lumière lance sur moi ses rayons, et pénètre par celle qui m'environne. Sa vertu, unie à mes facultés, m'élève tant, que je vois la haute essence de Dieu, dont elle est née. De là vient l'allégresse qui m'anime, et ma connaissance est égale à la clarté de la flamme qui m'embrase.

« L'âme qui est la plus élevée dans le ciel, le Séraphin qui a l'œil le plus attentif sur les merveilles de Dieu, ne pourrait pas satisfaire à ta demande. Elle s'étend à une telle profondeur dans le statut divin, cette demande, qu'aucune intelligence créée n'y peut répondre; et quand tu retourneras au monde, souviens-toi de ce que je te dis, afin qu'on ne croie pas qu'il soit possible d'aller plus avant.

« Ici l'esprit brille; sur la terre il n'est qu'ignorance : comprends donc combien une telle pénétration doit vous être impossible, puisque celui même que le ciel favorise, ne peut obtenir d'approfondir un tel mystère. »

Ces paroles me firent renoncer à ma question, et je me bornai à demander à l'âme qui elle était. Elle me parla ainsi pour la



troisième fois : « Entre les deux mers qui bordent l'Italie, près de ta patrie, sont des rochers qui voient au-dessous d'eux le tonnerre; ils forment une grande élévation, qui s'appelle Catria.

« Au pied de cette élévation est un ermitage destiné au culte; là, je me dévouai tellement au service de Dieu, que, content d'une vie contemplative, je ne me nourrissais, pendant les gelées et les chaleurs, que d'aliments assaisonnés avec de l'huile. Ce cloître fournissait abondamment au ciel des âmes saintes, et maintenant il est si peu fertile, qu'il faut que tôt ou tard on reconnaisse ce fait. Dans ce lieu, je m'appelai Pierre Damien.

« Ne me confonds pas avec un autre Pierre, surnommé Peccator, qui demeurait dans la maison de Marie, située sur le bord de l'Adriatique. J'avais peu de temps à vivre, quand on me donna ce chapeau [65], que l'on passe de mal en pis. Céphas et le vase d'élection de l'Esprit-Saint [66] marchaient sans chaussures, étaient dans l'indigence, et demandaient leur nourriture dans la première hôtellerie.

« Les Pasteurs modernes veulent un valet qui écarte la foule devant eux; un autre qui guide les mules (tant ils sont lourds); un autre qui les suive en soutenant leurs vêtements. Souvent encore le palefroi d'un prélat est couvert de son immense manteau; c'est ainsi que, sous une seule peau il y a deux bêtes qui s'avancent. O patience, qui en permets tant!... »

A ces mots, je vis une foule de nouvelles lueurs se mouvoir, et descendre de degré en degré. Chaque mouvement les rendait plus belles. Elles s'approchèrent et firent entendre un si grand cri, que je ne sais à quoi le comparer. Je ne distinguai pas ce qu'elles s'étaient dit entre elles, tant ce bruit m'avait saisi.

CHANT VINGT-DEUXIÈME

FRAPPÉ de stupeur, je me tournai vers mon guide, ainsi qu'un enfant qui se réfugie dans le sein de celui en qui il se confie le plus; et Béatrix, comme une mère qui vient au secours de son fils pâle et haletant, en lui adressant des paroles toujours rassurantes, me dit : « Ne sais-tu pas que tu es dans le ciel? Ne sais-tu pas que le ciel n'est que sainteté, et qu'un zèle pur inspire tout ce qu'on y pense?

« Puisque ce cri t'a laissé une impression si vive, juge donc de celle que tu aurais éprouvée, si les esprits bienheureux avaient fait entendre leurs chants, et si j'avais souri moi-même. Si tu avais compris les prières que renferme ce cri, tu connaîtrais déjà la vengeance dont tu seras témoin avant de mourir.

« L'épée divine ne frappe ni plus tôt ni plus tard, selon qu'il convient à celui qui sollicite la vengeance, ou à celui qui la craint. Mais, maintenant, tourne-toi vers un autre spectacle, et si tu m'obéis, tu vas voir d'autres esprits non moins illustres. »

Je regardai, comme elle me l'ordonnait, et j'aperçus plus de cent petites sphères qui, réunies, s'embellissaient réciproquement par leurs rayons. Je réprimais la pointe de désir; je ne cherchais pas à parler, craignant de trop demander. La plus grande et la plus brillante de ces perles s'approcha de moi, pour contenter ma curiosité.

J'entendis qu'elle disait : « Si tu connaissais la charité qui brûle en nous, tu aurais déjà exprimé ton désir. Pour ne pas retarder la fin de ton glorieux voyage, je répondrai à la pensée que tu renfermes en toi. Le mont sur lequel s'élève Cassin était autrefois fréquenté par une population égarée et perverse. J'y ai, le premier, porté le nom de celui par qui fut amenée sur la terre la vérité qui nous élève si haut[67].

« La grâce me favorisa tellement, que j'arrachai les villes voisines au culte impie qui séduisait l'Univers. Ces autres feux s'adonnèrent aussi à la vie contemplative, et furent embrasés de cette chaleur qui fait produire de saintes fleurs et des fruits divins. Voici Macaire, voici Romuald; voici d'autres frères qui s'enfermèrent dans les cloîtres, et persévérèrent noblement dans leurs vœux. »

Je répondis : « J'ai trouvé, chez tous les esprits qui te ressemblent, ce bon accueil et cette charité que tu me montres en me parlant; ils ont excité ma confiance, comme le soleil agit sur la rose, et l'invite à s'épanouir dans toute sa puissance : cependant, je t'en prie, ô mon père! si je puis obtenir une telle faveur, manifeste-toi à mes yeux dégagé de la lumière qui t'environne. »

L'âme reprit sur-le-champ : « Mon frère, ton désir s'accomplira dans la plus haute sphère, là où les autres vœux et les miens sont accomplis. Chaque désir y arrive parfait, mûr et entier. Dans cette sphère seule, toute partie est immuable : l'échelle où tu nous vois, et dont la fin échappe à ta vue, nous conduit vers cette sphère immobile qui ne repose pas sur les pôles, qui n'est contenue dans aucuns lieux, et qui les contient tous.

« Le patriarche Jacob vit cette échelle dans toute sa longueur, lorsqu'elle lui apparut si chargée d'anges. Personne à présent ne



vient de la terre, pour y monter, et tous les statuts de ma règle sont du papier perdu. Les murailles qui devaient entourer des abbayes sont des cavernes presque inhabitées; les frocs sont des besaces remplies de mauvaise farine : la pesante usure ne charge pas devant Dieu celui qui s'en rend coupable, autant que le fruit qui rend le cœur des moines si insensé.

« Ce qui reste à l'Église appartient à ceux qui demandent au nom de Dieu, et non à des parents, et doit encore moins être salement dépensé. O hommes, vous êtes si faibles, qu'un bon commencement ne dure pas, de la naissance du chêne jusqu'au moment où il porte des glands!

« Pierre commença sans or et sans argent; je commençai, moi, par des oraisons et des jeûnes.

« François débuta par une humilité touchante. Vois le principe de nos fondations; vois ce qu'elles sont aujourd'hui, et dis-moi si le blanc n'est pas devenu noir.

« Vraiment, Dieu, en ordonnant autrefois au Jourdain de retourner en arrière, et à la mer de fuir, fit un plus grand miracle que celui qu'il ferait en accordant du secours à son Église. »

L'esprit se tut et se rapprocha de ses compagnons : ils se réunirent, et, en tournant comme un tourbillon, ils recommencèrent à s'élever. La douce femme me fit signe de les suivre sur cette échelle. La force de son commandement vainquit ma faible nature, et rien ne peut égaler ici-bas, où l'on monte et où l'on descend, la rapidité de mon aile.

Oh! que ne peut-il m'être donné une autre fois de voir le saint triomphe que je cherche à obtenir en pleurant mes péchés, et en frappant souvent ma poitrine!

Lecteur, tu ne saurais mettre ton doigt au feu, et le retirer en aussi peu de temps qu'il m'en fallut pour arriver dans le signe qui suit celui du Taureau.

O glorieuses étoiles! O lumière qui enfantes une grande vertu! c'est à vous que je dois tout mon génie, quel qu'il soit. Le père de la vie des mortels naissait et disparaissait avec vous, lorsque je respirai, la première fois, l'air toscan; et quand il m'a été permis d'entrer dans la huitième sphère, j'ai obtenu de voir la région que vous habitez. Mon âme soupire après vous, et vous demande du courage pour l'entreprise forte que je dois achever.

Béatrix me dit alors : Tu es si près du dernier Salut, que ta vue doit être devenue claire et perçante; mais, avant que tu t'imprimes en lui, regarde en bas, et mesure l'espace sous tes pieds, afin que ton esprit se présente, aussi purifié qu'il peut l'être, à la foule triomphante qui habite ce ciel arrondi. »

Je parcourus de l'œil les sept sphères, et je vis la terre telle,

que je souris de son peu d'étendue. J'approuve celui qui méprise ce globe; et l'homme qui pense à d'autres biens est, selon moi, doué d'une vraie prudence.

Je vis la fille de Latone[68] : elle n'offrait pas ces ombres qui m'avaient fait croire qu'elle était traversée par des corps clairs et obscurs. Je supportai la vue de ton fils, ô Hypérion! j'observai comment se mouvaient autour de lui, et dans son voisinage, Maïa et Dioné : ensuite je considérai Jupiter, qui tempère la froidure de son père et la chaleur de son fils, et je m'expliquai facilement les variations qu'ils éprouvent.

Les sept sphères m'apparurent dans toute leur grandeur, dans toute leur vélocité, et à la distance respective qui les sépare; enfin, du haut des éternels Gémeaux, je vis ce petit point qui nous rend si orgueilleux, je distinguai ses montagnes et ses mers, et je tournai ensuite les yeux vers les yeux étincelants.

CHANT VINGT-TROISIÈME

De même que l'oiseau placé entre les feuilles chéries où il a construit son nid, gémissant de ce que la nuit obscurcit la nature, bientôt s'avançant dans la partie la plus découverte du feuillage, et fixant ardemment ses yeux sur l'aube naissante, attend le soleil avec inquiétude, plein du désir de revoir ses petits, et de remplir le soin pénible, mais si doux pour lui, d'aller leur chercher de la pâture; ainsi Béatrix paraissait attentive, et s'était tournée vers cette partie du ciel où le soleil semble avoir un cours moins rapide.

Je la contemplais dans cet état de suspension et de curiosité, et je me contentai de ressembler à celui qui désire et se satisfait en espérant.

Mats il s'écoula peu de temps, entre mon attente et mon désir de voir le ciel devenir plus et plus resplendissant.

Béatrix me dit : « Voilà les rangs du triomphe du Christ, et le fruit que tu retireras de ton heureux voyage. » Il me semblait que le visage de mon guide était tout enflammé; ses yeux se remplissaient d'une joie ineffable.



Tel que, dans les jours où elle répand le plus d'éclat, Phœbé se fait voir parmi les nymphes éternelles qui ornent le ciel dans toutes ses faces, tel un soleil, semblable à celui qui éclaire la terre et qui prête sa vertu aux étoiles, embrasait une infinité de bienheureux.

A travers cette lumière, j'apercevais une substance étincelante si belle, que je n'en pouvais soutenir la vue; je m'écriai : O Béatrix! ô guide cher et fidèle! Elle me répondit : « Ce qui t'éblouit est une vertu qui surpasse toutes les vertus. Tu vois la sapience et la puissance qui ouvrirent, entre le ciel et la terre, la voie qu'on désirait si ardemment. »

A cette vue, comme le feu de la nue qui tend à se raréfier, et contre sa nature se précipite sur la terre, mon esprit se faisant encore plus grand qu'il n'était, à l'aspect d'une telle nourriture, se détacha de lui-même, et je ne puis me souvenir de ce qu'il devint.

Béatrix me dit encore : « Ouvre les yeux, considère ce que je suis maintenant; tu as vu des choses qui te rendent capable de supporter mon sourire. »

Lorsqu'elle me fit cette offre si agréable, qui ne s'effacera jamais du livre où s'enregistre le passé, j'étais comme un homme qui se souvient d'une vision oubliée, et qui veut en vain la reconstruire dans sa mémoire. Pour m'aider, on parlerait toutes les langues sur lesquelles Polymnie et ses sœurs ont épanché leur lait le plus doux : on n'arriverait pas à la millième partie de la vérité, si l'on voulait chanter le saint sourire que le saint aspect rendait encore plus pur; pour bien figurer le paradis, il faut que le poème sacré saute au delà comme un homme qui trouve le chemin intercepté.

Que l'on pense au poids dont je me suis chargé, à la faiblesse de mes épaules mortelles, et qu'on ne me blâme pas de trembler devant un tel travail. Ma navigation hardie n'est pas celle d'un nautonier qui voyage sur une petite barque, ou qui redoute la peine.

Béatrix continua : « Puisque mon visage a pour toi tant de charmes, pourquoi ne te tournes-tu pas vers ce beau jardin que la présence du Christ couvre de fleurs? C'est là qu'est la rose dans laquelle le Verbe divin se fit homme. Là sont les lis qui par leur odeur suave indiquent le bon chemin. »

Mon guide cessa de parler, et moi qui étais toujours prêt à suivre ses conseils, je ramenai mes regards au combat de mes débiles paupières. De même que mes yeux couverts d'ombre ont vu une prairie émaillée de fleurs éclairée par un rayon du soleil qui traverse la nue, de même je vis une foule de lueurs qui

empruntaient leur éclat d'une lumière plus vive que je ne pouvais apercevoir.

O vertu bienfaisante, qui entoures ainsi ces esprits de ta lumière, tu t'étais élevée plus haut, afin que mes yeux, qui n'étaient pas puissants, jouissent de ce spectacle! Pour retrouver la belle fleur que j'invoque matin et soir, je m'attachai à distinguer l'éclat le plus resplendissant.

Quand ils se furent fixés sur la beauté de cette étoile, qui là-haut est la plus éblouissante, de même qu'ici-bas elle a tout surpassé en splendeur, il descendit du ciel une lueur formée en cercle, qui environna cette étoile comme une couronne, et tourna autour d'elle.

La mélodie la plus douce et la plus attendrissante qu'on entende sur la terre, comparée au son de la lyre dont se couronnait ce brillant saphir, ornant le ciel le plus pur, ressemblerait au fracas de la nuée qui se déchire et tonne; cette lueur prononça ces paroles : « Je suis l'amour angélique, je tourne autour de la joie divine qui a porté dans son sein l'objet de nos désirs, et je continuerai de tourner ainsi, ô souveraine du Ciel, tant que tu suivras ton fils, et que tu embelliras la sphère suprême que tu habites. »

Ainsi parla cette sainte substance; alors toutes les autres lueurs firent entendre le nom de Marie.

Le bord intérieur du royal manteau de toutes les sphères du Monde, qui s'échauffe et se vivifie davantage, parce qu'il est plus voisin du souffle de Dieu, était encore si éloigné de moi, que je ne pouvais le distinguer : mes yeux n'eurent donc pas la faculté de suivre la flamme couronnée qui s'éleva vers son fils.

Comme l'enfant, qui, par l'effet de cet amour forcé d'éclater au dehors, tend ses bras à sa mère dont il vient de recevoir le sein, les *Candeurs* suivant dans leur désir l'objet qui les émeut, me manifestèrent leur haute tendresse pour Marie.

Puis elles restèrent à la portée de ma vue, en chantant *O reine du Ciel*... avec des accents si doux, que j'en garderai un souvenir éternel.

Oh! comme est grande l'abondance que présentent les riches réservoirs qui fécondèrent la terre de si heureuses semences! Ici, jouit et vit du trésor qu'on sut acquérir par les larmes dans l'exil de Babylone, où l'on dédaigna l'or; ici triomphe, ici reçoit la digne récompense de sa victoire, en présence du haut Fils de Dieu et de Marie, et environné des héros de l'ancien et du nouveau Concile, celui qui tient les clefs de la gloire céleste.

CHANT VINGT-QUATRIÈME

Béatrix prononçait ces paroles : « O société divine, élue à la grande cène de l'agneau béni, qui vous nourrit de sa grâce et accomplit toujours votre volonté, puisque, par la permission de Dieu, celui que j'ai conduit ici ramasse avant sa mort ce qui tombe de votre table, pensez à son immense désir, apaisez quelque peu sa soif : vous buvez à la fontaine d'où coule ce qu'il cherche si avidement. »

Alors les âmes bienheureuses commencèrent à tourner en rond et resplendirent comme des comètes. Les ressorts d'une horloge se meuvent de manière que l'un paraît rester en repos, et que l'autre semble voler. Ainsi ces *Caroles*[69], en dansant différemment, me montraient par leur plus ou moins de vélocité ou de lenteur la part qu'elles recevaient de la richesse du ciel. D'une de ces rondes, je vis sortir une lumière si brillante, que son éclat surpassait celui de toutes les autres : elle tourna trois fois autour de Béatrix en faisant entendre un chant si divin, que mon imagination ne peut me le redire.

Ma plume saute et je n'écris pas. Les paroles et l'imagination n'ont pas de couleurs assez vives pour animer de semblables tableaux. « O sainte sœur, qui montres un si ardent esprit de charité, ta présence me détache de la ronde où je tournais! »

Ainsi parla le feu sacré en s'adressant à Béatrix.

Celle-ci répondit : « O lumière éternelle du grand homme, à qui Notre-Seigneur a laissé les clefs qu'il a apportées du haut de cet admirable royaume, interroge celui qui est à mes côtés sur les points aisés ou difficiles de la foi, par laquelle tu es parvenu à marcher sur la mer : tu sais, toi qui portes ta vue là où toute chose est clairement entendue, si celui que je conduis ici, Aime bien, Espère bien et Croit bien. Mais puisque ces sphères se sont acquis un grand nombre d'habitants par la foi véritable, il est bon qu'il ait occasion d'en parler, pour la glorifier à son tour. »

Comme le bachelier s'arme d'arguments, sans parler encore, jusqu'à ce que le maître lui ait présenté la question qu'il doit défendre et non pas résoudre, je m'armais aussi de raisons, pendant que Béatrix disait ces paroles, pour être prêt à répondre à un tel interrogateur, et sur une telle Profession.

« Dis-moi, ô pieux chrétien, explique-toi hardiment : Qu'est-ce que la Foi? Je levai les yeux sur la lumière qui m'avait parlé

ainsi; ensuite je me tournai vers Béatrix, qui me fit promptement signe que je pouvais répandre mes sentiments intimes.

Je commençai en ces termes : « Que la grâce qui me permet de me confesser au plus haut *primitile* [70], donne de la sagesse à mes expressions! O mon père, suivant les paroles véridiques de ton frère, qui avec toi laissa Rome dans le meilleur chemin, la foi est une substance de choses à espérer, et un argument de celles qu'on ne peut comprendre. Il me paraît que c'est ainsi qu'on doit la définir. »

J'entendis le feu sacré répondre : « Ton sentiment est droit, si tu comprends bien pourquoi il la plaça parmi les substances, ensuite parmi les arguments. » Puis je dis : « Les mystères que je vois ici sont cachés là-bas à notre intelligence; leur existence est admise par la croyance seule sur laquelle se fonde une vive espérance : voilà pourquoi la foi prend le nom de *substance*, et en continuant le syllogisme, sans aucune autre vue, la foi devient ensuite un argument. »

L'esprit enflammé reprit : « Si tout ce que la science enseigne était ainsi entendu, on ne rencontrerait pas de sophistes : l'alliage et le poids de cette monnaie sont très bien examinés, mais, dis-moi, l'as-tu dans ta bourse?

— Oui, répondis-je, je la possède si lucide et si bien frappée que je n'ai aucun doute de la bonté du coin. »

La lueur céleste continua ainsi : « D'où te vient ce trésor sur lequel toute vertu se fonde?

— L'abondante pluie de l'Esprit-Saint qui a inondé les vélins anciens et nouveaux, est le syllogisme qui m'a convaincu tellement qu'après cet argument sur la foi toute autre démonstration me paraît obtuse.

— Mais l'ancienne et la nouvelle proposition qui appuyaient ta conclusion, pourquoi les regardes-tu comme la parole divine?

— J'en ai pour preuves ces opérations pour lesquelles la nature n'a jamais forgé le fer, ni battu l'enclume.

— Dis encore : Qui t'assure que ces opérations ont eu lieu, comme on veut te le prouver? Y a-t-il quelqu'un qui te jure qu'elles sont vraies?

— Quoi! le monde aurait adopté le christianisme sans voir de miracles? un seul prouve plus que tous les autres qui n'en sont pas le centième, ne t'a-t-on pas vu toi-même paraître sur la terre, pauvre et à jeun, lorsque tu as commencé à semer là où depuis il y a eu une vigne fertile, qui est devenue un buisson désert? »

J'eus à peine fini, que la sainte cour chanta avec une mélodie céleste : Nous louons Dieu.

Mais ce *Baron* [71] qui m'avait interrogé, de rameau en rameau, et



m'avait attiré aux dernières feuilles, recommençait ainsi : « La grâce qui se complaît à enivrer ton esprit de son amour t'a ouvert la bouche comme elle devait te l'ouvrir. J'approuve tout ce que tu as dit; mais il faut maintenant m'expliquer ce que tu crois et pourquoi tu crois.

— O saint père, répondis-je, ô esprit, toi qui vois ce que tu as cru, tellement que tu as vaincu, au sépulcre, des pieds plus jeunes que les tiens[72], tu veux que je te manifeste la formule et la cause de ma croyance.

Voici ma réponse : « Je crois en un seul Dieu éternel, qui met le ciel en mouvement, et qui demeure immobile lui-même, plein d'amour et de charité.

« Je n'ai pas seulement des preuves physiques et métaphysiques de son existence; j'en trouve la vérité qui pleut par Moïse, par les prophètes, par les psaumes, par l'Évangile, et par vos ouvrages, ô vous qui écrivîtes, après que l'Esprit-Saint vous eut donné la vie.

« Je crois en trois personnes éternelles; je les regarde comme une essence parfaitement *une*, et comme une telle Trinité, qu'on peut dire de l'essence de chacune de ces personnes : *Elles sont, et elle est.*

« Plus d'un texte de l'Évangile empreint encore mon esprit de cette existence divine dont je te parle.

« Voilà le principe de ma foi, voilà l'étincelle qui se dilate en une flamme plus vive, et qui brille en moi comme une étoile dans le ciel. »

Souvent le maître satisfait d'une heureuse nouvelle que vient de lui apporter son serviteur, l'embrasse en le félicitant, aussitôt qu'il s'est tu; ainsi la lumière apostolique qui m'avait interrogé, quand j'eus cessé de parler, tourna trois fois autour de moi, en me bénissant dans ses chants, pour me manifester à quel point cette réponse lui avait été agréable.

CHANT VINGT-CINQUIÈME

S'IL arrive jamais que ce poème sacré, dont le ciel et la terre m'ont fourni les couleurs, et qui m'a réduit à la maigreur, pendant de longues années, apaise la colère qui me tient banni de la belle bergerie[73], où, ennemi des loups qui la désolaient, je dormais ainsi qu'un agneau, ce sera avec une voix plus harmonieuse et une autre toison que je

reviendrai, comme poète, prendre la couronne de laurier dans le temple où l'on m'a donné le baptême.

C'est dans ce temple que j'ai reçu la foi qui rend les âmes agréables à Dieu, et c'est pour la foi que Pierre a si honorablement tourné autour de mon front. Puis, de cette ronde que le premier vicaire du Christ avait quittée pour me parler, il sortit une lumière qui s'approcha de nous.

Ma conductrice, pleine de joie, me dit : « Regarde, regarde, voilà le *Baron* en l'honneur duquel on visite la Galice. »

De même que lorsque le pigeon se place à côté de sa compagne, tous deux se montrent en tournant et en murmurant leur amour réciproque, de même les deux princes glorieux s'accueillirent mutuellement, en louant la grandeur de Dieu, qui est la nourriture du ciel.

Après avoir terminé leur *gratulations*, ils se placèrent devant moi sans parler, et me parurent si pleins de feu, qu'ils éblouissaient ma vue.

Béatrix dit alors en riant : « Ame sainte, qui as célébré l'allégresse de notre Basilique, parle de l'Espérance dans cette élévation céleste. Tu sais que tu figuras l'espérance, autant de fois que Jésus-Christ se fit voir à trois dans tout son éclat. »

La lumière m'adressa la parole. « Lève la tête, me dit-elle, prends de l'assurance ; ce qui vient ici du monde mortel, doit se mûrir à nos rayons. »

Je reçus avec reconnaissance cet encouragement de l'esprit céleste, et j'osai lever mes yeux sur ces montagnes qui sous leur poids firent courber mes regards.

La seconde lueur reprit : « Puisque notre Empereur, par une faveur particulière, permet qu'avant la mort tu te hasardes ainsi avec ses comtes dans les détours les plus secrets de sa cour, afin que, connaissant la vérité de notre bonheur, tu puisses réconforter en toi et chez d'autres l'espérance qui là-bas imprime une vive charité, dis-moi : Qu'est-ce que l'espérance ? Dis, comment fleurit-elle dans ton âme ? Dis, d'où est-elle venue à toi ? »

La femme pieuse qui dirigeait mes ailes à un vol si sublime répondit, avant que j'eusse eu le temps de reprendre la parole : « L'Église militante n'a pas de fils qui soit plus embrasé que lui d'une vive espérance, comme tu peux le lire dans le soleil qui éclaire tout notre royaume ; aussi lui a-t-il été permis de venir d'Égypte à Jérusalem, avant le moment marqué pour la fin du combat. Je le laisse maître de répondre aux deux autres points que tu lui as demandés, non pour les savoir, mais afin qu'il pût rapporter combien l'espérance doit te plaire. Cette entreprise ne sera pas difficile. Il n'aura pas d'éloge à faire de lui-même : qu'il réponde donc, et que Dieu l'aide à parler avec succès. »



Comme un écolier qui s'empresse de répondre à ses maîtres, sur le sujet qui lui est déjà connu, pour montrer promptement son savoir, je m'exprimai en ces termes : « L'espérance est une attente certaine de la gloire future, provenant de la grâce de Dieu et de mérites précédents. Plusieurs étoiles m'ont fait connaître cette lumière; mais c'est le chantre de l'immortel Général[74], qui le premier l'a versée dans mon cœur. Il dit dans sa Théodie : « Qu'ils espèrent en toi, ceux qui ont « connu ton nom ». Et qui ne le sait ce nom, s'il a la foi comme moi? Par ton épître, tu m'as comme lui versé le même breuvage. Mon cœur en est si baigné, qu'il empreint les autres de votre pluie. » Pendant que je parlais ainsi, dans le sein de cet esprit brillait une flamme étincelante.

Il dit en même temps : « L'amour qui m'embrase de cette vertu que je n'ai pas abandonnée depuis que je suis sorti de la vie, pour recevoir la palme, veut que je m'entretienne avec toi de cette même vertu qui fait tes délices; et c'est avec plaisir que je t'entendrai me dire ce que l'espérance te promet. »

Je répondis : « Les anciennes et les nouvelles Écritures montrent le point où doivent tendre les âmes que Dieu a chéries, et ce point se fait voir à moi en ce moment même. Isaïe assure que chacune d'elles sera ornée d'un double vêtement, dans le monde qui leur est réservé; et leur monde est cette douce vie. Ton frère nous manifeste encore mieux cette révélation, quand il traite des vêtements blancs qu'on voit au ciel. »

A peine ces paroles furent-elles proférées, qu'on entendit chanter au-dessus de nous : « Qu'ils espèrent en toi! et toutes les *caroles* répondirent par les mêmes paroles. Ensuite il m'apparut une lueur si claire, que si le signe du Cancer avait une lumière aussi éclatante, l'hiver aurait un mois d'un seul jour.

Telle qu'une vierge joyeuse se lève et se présente pour danser, plus pour faire honneur à l'épousée que pour satisfaire un mouvement personnel de vanité, telle je vis cette lumière s'approcher des deux premières lueurs qui se mouvaient en rond, comme il convenait à leur ardente charité.

Elle accorda sa voix avec celle de la lueur, et Béatrix les regardant attentivement, colorée de la pudeur d'une épouse sage et respectueuse, me dit : « Voilà celui qui eut l'honneur de reposer sur le sein de notre *Pélican;* ce fut lui que du haut de la croix Jésus élut au *grand devoir*[75].

Béatrix se tut, et ne cessa de contempler avec la même attention les esprits célestes. De même que celui qui, regardant fixement le soleil, espère qu'il s'éclipsera un moment, mais finit par en être ébloui, de même je considérais cette dernière lueur, lorsqu'elle me dit : « Pourquoi t'obstines-tu à vouloir ainsi pénétrer ce qui

n'existe pas ici ? Sur terre, mon corps n'est que terre : il demeurera tel jusqu'au moment où le nombre des bienheureux sera complet, selon la volonté divine. Il n'y a que les deux lumières qui ont monté devant toi, qui dans le cloître bienheureux soient revêtues des deux robes. Tu rediras ces explications dans le monde où tu retourneras. »

A ces mots, la ronde des trois esprits cessa ses doux mouvements et ses chants, ainsi qu'au signal du sifflet les rames qui fendaient l'onde cessent d'être agitées, soit que le pilote craigne un écueil, soit qu'il veuille donner du repos à l'équipage.

Hélas! que je fus attristé, lorsque m'étant tourné vers Béatrix, je ne pus la voir, quoique je fusse près d'elle, et dans l'heureux royaume!

CHANT VINGT-SIXIÈME

PENDANT que j'étais ainsi privé de voir Béatrix, à cause de l'éclat que jetait le dernier esprit sacré qui m'avait parlé, il sortit de cette vive lumière une voix que j'écoutais attentivement, et qui prononça ces mots : « En attendant que tu retrouves ta vue que j'ai obscurcie, il convient que je te dédommage, et que je m'entretienne avec toi. Commence donc, dis-moi vers quel point se dirige ton âme? Rassure-toi d'abord; ta vue est éblouie, mais n'est pas morte; et d'ailleurs la sainte femme qui te conduit vers ces bienheureuses régions, possède dans le regard la même vertu qu'avait la main d'Ananias[76]. » Je répondis : « Qu'à son gré, que tôt ou tard elle apporte un remède à ces yeux qui furent les portes par lesquelles elle entra avec le feu dont je brûle! Le bien, qui a béatifié toute cette cour, est l'Alpha et l'Oméga de ce que l'amour me dicte de facile ou de difficile à exécuter. »

L'esprit qui m'avait déjà une fois rassuré sur mon subit éblouissement, m'adressa une autre fois la parole et me dit : « Il faut raffiner à un van plus étroit. Tu dois déclarer qui a dirigé ton arc vers un but si sublime. »

Je répondis : « C'est par des arguments philosophiques, et par l'autorité qui descend du ciel, que cet amour s'exprime en moi.



Le bien, aussitôt qu'on le conçoit, excite d'autant plus la charité, qu'il participe plus à la bonté divine; aussi le cœur de celui qui connaît clairement la vérité de l'excellence de ce bien, doit nécessairement aimer l'essence qui surpasse toutes les autres en perfection, puisque, hors de cette même essence, il n'y a qu'un rayon de sa lumière.

Cette vérité m'est encore enseignée par celui qui me démontre le premier amour des substances éternelles; je l'apprends encore par les paroles de celui qui est la vérité même, et qui dit à Moïse, en parlant de soi : « Je te ferai voir la première valeur. » Tu me la prouves aussi, toi qui as publié des mystères sacrés avec une voix si éloquente. »

L'esprit répliqua : « En suivant pour guide l'intelligence des hommes, et l'autorité qui appuie ces raisonnements, aime donc Dieu avec la plus tendre préférence. Mais dis-moi encore si tu sens que d'autres attraits te portent vers Dieu, et avoue-moi quels sont les aiguillons mordants qui t'excitent à cette tendresse. » Je devinai sur-le-champ la sainte intention de l'aigle du Christ, et je prévis bien jusqu'où il voulait amener ma profession de foi.

Je continuai en ces termes : « Tous les aiguillons qui peuvent exciter à aimer Dieu ont aidé ma charité. Ce monde créé pour nous, cette existence qui m'a été donnée, cette mort soufferte pour que je vive, le ciel que tout fidèle comme moi espère obtenir, enfin les lumières de la raison et de la foi, m'ont éloigné de la mer du mauvais amour, et m'ont amené au port de l'amour droit. J'aime donc les plantes que cultive le jardinier éternel, suivant le mérite qu'il leur a communiqué. »

Je me tus à ces mots. Alors un doux chant se fit entendre dans le ciel. Ma Dame répéta avec les autres esprits : « O saint, ô saint, ô saint! L'homme arraché au sommeil par une vive lumière qui frappe tout à coup ses yeux, de membranes en membranes, abhorre cette splendeur, tant il est ébloui dans son réveil subit, jusqu'à ce que son jugement lui apporte du secours; de même Béatrix, par les rayons qui sortaient de sa vue, et qui brillaient à plus de mille milles, dissipa les ténèbres où m'avait jeté tant d'éclat.

Bientôt revenu à moi, tout étonné, je demandai le nom d'une quatrième lumière que j'apercevais avec nous. Ma Dame me dit : « Dans ces rayons, la première âme que la première vertu ait créée contemple avec joie son créateur [77]. »

Comme la feuille que la force du vent fait incliner, et qui reprend ensuite la place qu'elle avait auparavant, par l'effet de la puissance qui la tient suspendue, je m'inclinai plein d'admiration à ces mots de Béatrix; mais un désir d'interroger me rendit mon courage.

Je commençai ainsi : « O fruit qui naquis dans l'état de maturité, ô antique père des humains, toi qui vois une fille et une bru dans chaque épouse, je te conjure, aussi dévotement que je puis, de me parler! Tu conçois le désir que j'ai de t'entendre. Je ne dis plus rien, pour que tu me répondes plus tôt. »

Tel qu'un animal, sous une couverture, s'émeut de manière que ses caresses se reconnaissent au mouvement de cette couverture qui s'agite, telle la première âme, sous la lumière qui la couvrait, me faisait comprendre qu'elle se plaisait joyeusement à me satisfaire.

Elle s'exprima ainsi : « Sans que tu m'aies manifesté ta volonté, je la discerne mieux que tu ne discernes toi-même ce qui te paraît le plus certain, parce que je la vois dans ce miroir que rien n'éclaire, et qui réfléchit toutes choses.

« Tu veux savoir quand Dieu me plaça au milieu de ce sublime jardin, où *celle-ci* te disposa à franchir de si hauts degrés; combien de temps ce jardin me fut cher; quelle fut la cause du grand dédain ; enfin quelle langue je parlai à cette époque. Mon fils, ce n'est pas pour avoir goûté du fruit, mais pour avoir oublié la promesse, que je fus condamné à un tel exil. De l'endroit d'où la femme chérie a mis en mouvement Virgile [78], je désirai ce séjour où tu me vois, pendant quatre mille trois cent deux révolutions du soleil. Cet astre parcourut deux cent trente fois les signes qui sont sur sa route, pendant que j'habitai la terre.

La langue que je parlais s'éteignit, avant que la race de Nembrod eût entrepris l'ouvrage interminable, parce que les effets rationnés ne sont pas durables, et que le plaisir des hommes varie suivant l'influence du ciel qui l'a produit. Que l'homme parle, cela est naturel, mais que ce soit ainsi ou ainsi, la nature vous laisse les maîtres de faire comme il vous plaît.

Avant que je descendisse dans l'infernale angoisse, le souverain bien, cause de la joie qui m'entoure, s'appelait El, sur la terre. Il s'appela ensuite Eli; et ce changement a dû exister, parce que les habitudes des hommes sont comme la feuille sur le rameau; l'une s'en va et l'autre vient.

Quant à la montagne qui s'élève le plus au-dessus de la mer, là où ma vie fut successivement pure et déshonnête, j'y restai depuis la première heure jusqu'à celle qui suit la sixième, quand le soleil dépasse l'arc du *quadrant*.

❧ ❧ ❧

CHANT VINGT-SEPTIÈME

Tout le Paradis alors chanta : Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit! avec une telle mélodie, que ce chant m'enivrait : il me semblait voir l'univers entier se réjouir, et mon ivresse entrait dans mes sens par l'ouïe et par la vue. O bonheur, ô allégresse ineffable! O vie entière d'amour et de paix! O richesse assurée sans désir!

Devant moi, les quatre esprits paraissaient enflammés; et celui qui était venu le premier commença à étinceler davantage, et se montra tel que serait Jupiter, si lui et Mars devenaient oiseaux et changeaient de plumage.

La Providence, qui règle les différents devoirs, avait de toutes parts imposé le silence au chœur bienheureux, lorsque j'entendis ces mots : « Si je me *transcolore*, ne t'étonne pas; car à mesure que je parlerai, tu verras se *transcolorer* aussi tous les esprits qui sont près de moi. Celui qui sur la terre usurpe ma place, ma place, ma place, vacante devant le Fils de Dieu, a fait du lieu où j'ai souffert le martyre un cloaque de sang et de débauches, qui réjouit le pervers tombé de là-haut. »

Je vis alors le ciel couvert de cette même teinte que produit, le soir et le matin, au levant et au couchant, le soleil caché par des nuages. Béatrix elle-même changea de figure, comme une femme vertueuse qui ne se reproche rien, mais qui a honte en entendant les fautes des autres. Une telle éclipse a dû attrister le ciel, lors de la Passion de la suprême puissance.

Alors la lueur sainte s'écria d'une voix aussi terrible que sa nouvelle couleur avait été effrayante : « Ce n'est pas pour être achetée à prix d'or que l'épouse du Christ a été nourrie de mon sang, de celui de Lin et de Clet. C'est pour acquérir cette vie joyeuse que Sixte, Pie, Calixte et Urbain répandirent aussi tout leur sang après tant de larmes. Notre intention n'a pas été qu'une partie du peuple chrétien s'assît à la droite de nos successeurs, et qu'une autre partie s'assît à la gauche, ni que les clefs qui m'ont été confiées fussent empreintes sur les étendards de ceux qui combattraient les nations baptisées, ni que mon image fût apposée en cachet sur des privilèges vendus et menteurs, dont souvent je rougis étincelant de colère. Dans toutes les pâtures on voit des loups ravisseurs en habit de berger.

« O divine justice, pourquoi parais-tu endormie? Des habitants

de la Gasgogne et de Cahors s'apprêtent à boire de notre sang. O commencement heureux, faut-il que tu tombes dans une vile fin! Mais la Providence, qui par le bras de Spicion protégea dans Rome la gloire du Monde, vous secourra, je crois, bientôt; et toi, mon fils, que le poids de la dépouille mortelle fera retomber là-bas, ouvre la bouche, et ne cache pas ce que je ne cache pas moi-même. »

De même que l'air se charge de flocons de vapeurs condensées par le froid, lorsque les cornes de la chèvre du ciel sont en contact avec le soleil, de même je vis dans la sphère se former comme des flocons de ces vapeurs triomphantes qui s'étaient arrêtées avec nous. Mes regards les suivirent jusqu'au milieu d'elles, et ce ne fut que jusque-là qu'ils purent s'étendre.

Béatrix, qui jugea que je ne pouvais plus rien apercevoir, me dit alors : « Baisse ta vue, et remarque comme tu as tourné toi-même. »

Je reconnus que depuis le moment où j'avais regardé la terre pour la première fois, j'avais parcouru tout l'arc d'une moitié du premier climat; je voyais, au delà de Gade[79], ce passage que le téméraire Ulysse tenta de franchir; et en deçà, le rivage sur lequel Europe devint un si doux fardeau.

J'aurais encore découvert une plus grande partie de ce point imperceptible; mais le soleil était éloigné de moi de plus de l'espace d'un signe. Mon esprit embrasé de charité, qui brûle du plus tendre amour pour ma Béatrix, s'enflammait plus que jamais du désir de reporter ma vue sur elle.

Si la nature, dans le corps humain, et l'art, dans les peintures, produisent des appâts qui attirent nos yeux, pour arriver à notre cœur, tous ces attraits réunis ne seraient rien devant le plaisir divin qui m'enivra de nouveau, lorsque je me retournai vers son visage riant.

La vertu que me communiqua son regard me détacha du signe cher à Léda[80], et m'enleva jusqu'au ciel qui a le plus de vélocité. Les points de cette sphère, plus lucides et plus prompts à se mouvoir, sont si uniformes, que je ne sais pas dans quelle partie me plaça Béatrix.

Elle voyait mon inquiétude, et alors, avec un visage si joyeux que Dieu y paraissait empreint, elle commença ainsi : « La nature du monde qui veut qu'au milieu il y ait repos, et que tout le reste soit en mouvement, trouve ici son unique principe : ce ciel n'a pas d'autre point où il s'arrête que l'entendement divin qui l'embrase de cet amour dont il reçoit le mouvement, et de cette vertu d'où émanent différentes influences.

« Un cercle de lumière et d'amour entoure ce ciel comme les



autres; mais d'ailleurs il n'est compris que de Dieu, qui le contient dans son immensité. Le premier Mobile ne reçoit aucune autre impulsion. Les autres sphères reçoivent la sienne, comme le nombre dix renferme la moitié et la cinquième partie de ce nombre. Actuellement il peut t'être prouvé que le Temps tient ses racines dans un tel vase et ses feuilles dans les autres sphères.

« O cupidité, qui asservis tellement les mortels, qu'aucun n'a la force d'élever ses yeux au delà de cette mer! La volonté des hommes présente quelquefois des fleurs; mais la pluie continuelle abâtardit les bons fruits. On ne trouve l'innocence et la sincérité que chez les enfants; et ces vertus disparaissent avant que le premier duvet ait couvert les joues.

« Tel, quand il balbutie encore, veut déjà jeûner, qui, lorsque sa langue est déliée, dévore toute espèce d'aliments, dans tous les temps et dans toutes les occasions. Tel, quand il balbutie encore, aime et écoute sa mère, mais désire la voir ensevelie, lorsqu'il a la parole libre. Ainsi le teint de la noble fille de celui qui apporte le matin et laisse le soir, blanc d'abord au premier aspect, devient tout à fait noir [81].

« Et toi, si tu veux voir diminuer ton étonnement, pense que sur terre il n'est plus personne qui gouverne : aussi la famille humaine est hors de la voie. Mais avant que janvier sorte de l'hiver, à cause de cette fraction de temps qui est négligé là bas, ces cercles supérieurs auront un tel mouvement, que cette forme attendue si impatiemment tournera les poupes là où sont les proues; la flotte courra dans la sage direction : enfin le vrai fruit viendra après la fleur. »

CHANT VINGT-HUITIÈME

LORSQUE celle qui guidait mon entendement dans le Paradis m'eut ainsi découvert la vérité sur la vie présente des misérables mortels, je me souviens que je regardai ces yeux si beaux où l'amour trouve des liens qui m'enchaînent.

Semblable aux hommes, qui voyant dans un miroir la flamme d'une torche, avant d'avoir vu la torche elle-même, ou d'y avoir

pensé, cherchent à s'assurer si le cristal ne leur en a pas imposé, et comprennent qu'ils ne se sont pas trompés, et que la flamme et le miroir s'accordent ensemble, comme le chant s'accorde avec les paroles, alors je me retournai, et je fus frappé de la vertu des yeux de Béatrix, qui réfléchissaient si bien chaque objet, quand on les considérait attentivement.

J'aperçus un point qui jetait une si vive lumière, que la vue éblouie cédait à son tranchant aigu. La plus petite étoile placée près de ce point comme une étoile est près d'une autre étoile paraîtrait une lune. Autour, à la même distance où est cette couronne de vapeurs qui environnent quelquefois le soleil, un cercle de feu tournait si rapidement, qu'il aurait surpassé en vitesse le ciel le plus prompt à se mouvoir.

Ce premier cercle était environné d'un second, celui-ci d'un troisième, celui-là d'un quatrième, cet autre d'un cinquième, et ce dernier d'un sixième cercle. Suivait un septième cercle, que l'arc messager de Junon ne pourrait contenir.

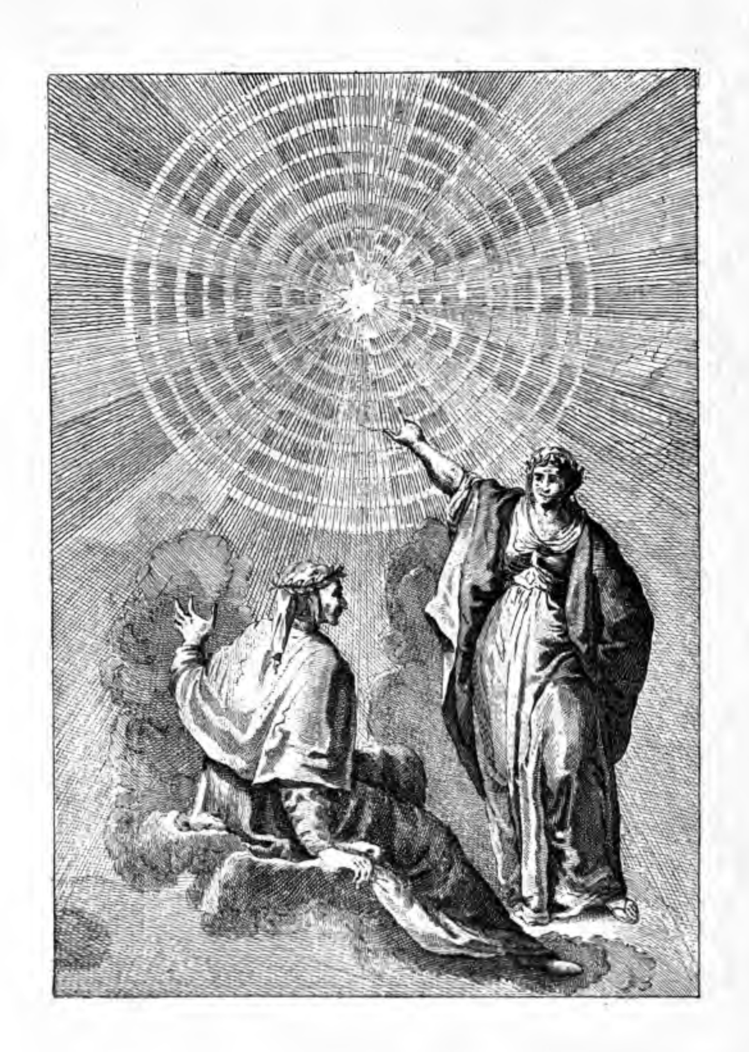
Il en était ainsi d'un huitième et d'un neuvième, qui se mouvaient moins vite, en raison de la distance où ils étaient du point de l'unité. Tous ces cercles brillaient d'un éclat plus ou moins sincères, suivant qu'ils étaient plus voisins ou plus éloignés du point qui en formait le centre.

Béatrix, qui me voyait tourmenté d'une vive curiosité, me dit : « De ce point dépendent le ciel et toute la nature. Vois ce cercle, qui en est le plus près, et apprends que son mouvement a cette rapidité, à cause de l'amour ineffable qui l'anime. »

Et moi à elle : « Si notre monde présentait l'ordre dans lequel je vois ces différents mouvements, j'aurais été pleinement persuadé : mais dans le monde sensible, les sphères qui s'éloignent le plus du centre sont d'autant plus divines. Daignez satisfaire ma curiosité, dans ce temple admirable des anges, qui n'a pour confins que lumière et amour. Je voudrais savoir comment cette différence existe entre la copie et le modèle ; j'en cherche en vain la raison. »

Il n'est pas étonnant, dit Béatrix, que tes doigts ne puissent délier un pareil nœud. Il est devenu d'autant plus solide, qu'on n'a pas essayé de le dénouer. Si tu persistes à connaître la raison de ce que tu ignores, recueille toute la subtilité de ton esprit. Les cercles du monde sensibles sont grands ou petits, en raison du plus ou moins de vertu qu'ils renferment. La chose la meilleure communique un plus grand bien, et le plus grand corps, en tant qu'il est parfait, exerce l'influence la plus complète. Donc, celui qui entraîne avec lui tous les autres cieux, correspond au cercle qui a le plus d'amour et d'intelligence.

« Si tu examines bien l'efficacité des ces substances, qui te



semblent disposées en rond, et non leur apparence, tu verras que chacune correspond plus ou moins à chacun des cieux avec lequel elle a des rapports. »

De même que l'air devient plus pur et plus serein quand Borée, par son souffle le plus doux, dissipe les vapeurs qui troublaient l'atmosphère, et fait disparaître le ciel entouré de tout son cortège, de même, à cette réponse claire de Béatrix, je vis la vérité, comme on distingue une étoile dans le ciel.

A peine cette femme bienheureuse eut-elle finit de parler, que ces cercles jetèrent des étincelles, ainsi qu'on en voit sortir du fer bouillant, battu à un grand feu. Chaque étincelle, dans son embrasement, se multipliait en autres étincelles; leur nombre surpassait celui que donneraient les cases d'un échiquier, si on les comptait, en doublant toujours à chaque case.

J'entendis les chœurs chanter *Hosanna* autour de ce point immobile qui les a confirmés, et les confirme dans cette grâce qu'ils n'ont jamais perdue.

Et *Celle-ci*, qui voyait en moi de nouveaux doutes, m'adressa la parole et me dit : « Les premiers cercles t'ont présenté les séraphins et les chérubins. Ils suivent avec vélocité leur attraction, pour ressembler au point suprême, autant qu'ils peuvent, et leur sublimité est proportionnée à leur entendement. Les autres amours qui suivent sont appelés trônes du regard divin ; ils terminent le premier *ternaire*.

Tu dois savoir quelle joie ils trouvent dans la vue de la vérité, qui est le principe de toute intelligence; aussi tu comprends que la béatitude consiste plus à jouir de la vue de Dieu qu'à se livrer au sentiment d'amour qu'il inspire, sentiment qui n'est qu'un effet secondaire de la présence de Dieu. Ce sont les mérites qui procurent cette vue si douce, et c'est la grâce divine et sa volonté bienfaisante qui donnent ces mérites : c'est ainsi que tout est distribué de degré en degré. L'autre ternaire, qui germe dans ce printemps sans fin, où il ne redoute pas les nuits sombres pendant lesquelles se lève le Bélier, chante perpétuellement *Hosanna*, en formant trois mélodies qui partent des trois chœurs de joie dont il est composé. Dans cette hiérarchie sont les hautes déesses, d'abord les dominations, puis les vertus, ensuite les puissances. Dans les premiers chœurs de la troisième hiérarchie, se meuvent les principautés et les archanges : le dernier est consacré aux jeux des anges. Ces ordres reçoivent leur lumière de Dieu, et rendent successivement aux intelligences inférieures l'influence qu'ils ont reçue; tous ils sont attirés, et tous ils attirent vers l'image de Dieu. Denis [82] a contemplé avidement ces chœurs sacrés; il les a distingués et nommés comme moi.

« Puis Grégoire a été d'un autre sentiment; mais quand il a ouvert les yeux dans ce ciel, il a ri lui-même de sa méprise. Ne t'étonne pas cependant qu'un mortel ait, sur la terre, manifesté cette vérité inconnue aux hommes : celui qui avait vu le ciel la lui avait démontrée, avec d'autres vérités éternelles relatives à ces suprêmes intelligences. »

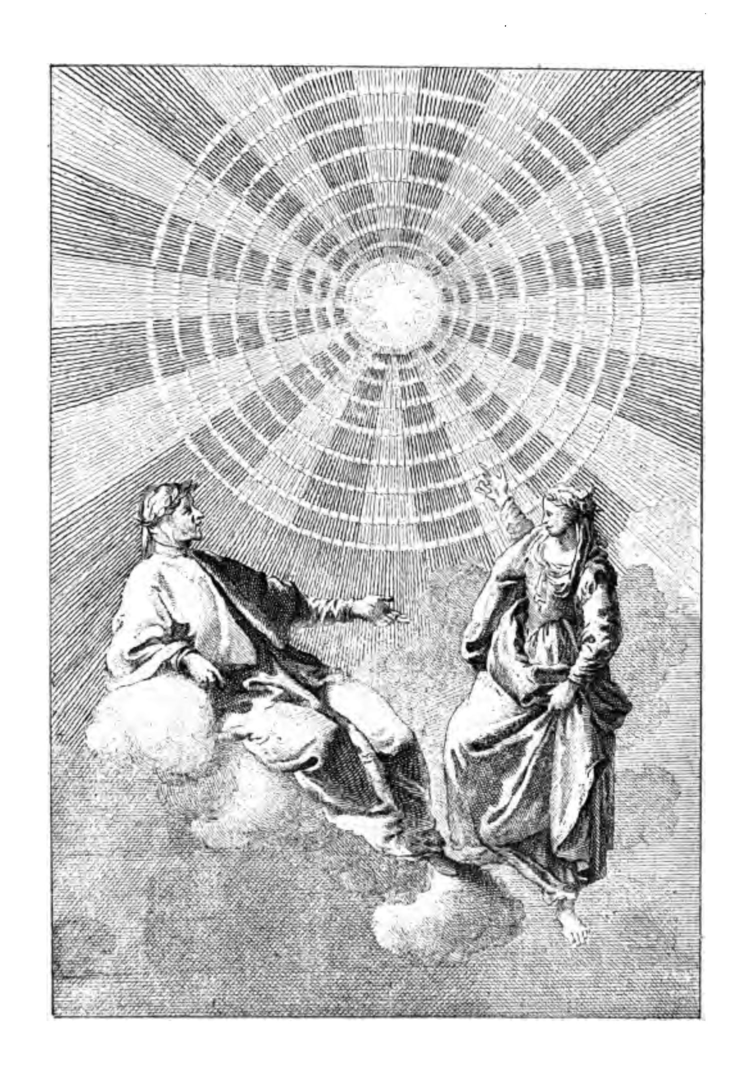
CHANT VINGT-NEUVIÈME

Lorsque les deux fils de Latone [53], couverts l'un du Bélier, l'autre du signe de la Balance, se font ensemble une ceinture de l'horizon, pendant autant de temps qu'il s'en écoule, du point où le zénith les tient en équilibre jusqu'au point où l'un et l'autre, changeant d'hémisphère, se dégagent de cette ceinture, Béatrix, en considérant avec un visage qu'embellissait un sourire, le point qui m'avait tant frappé, garda le silence.

Ensuite elle parla ainsi : « Sans te demander ce qui te tourmente, je vais te dire ce que tu veux savoir : je l'ai lu dans celui qui est le centre de tous les lieux et de tous les temps. L'amour éternel créa neuf amours sacrés, non pour augmenter sa perfection (elle ne pouvait s'accroître davantage), mais afin de pouvoir dire, en étincelant : « Je subsiste. » Il était auparavant renfermé dans son éternité, au delà des temps, incompréhensible, comme il lui a plu : cependant jusques alors, il n'était pas demeuré dans l'inertie, et ce que Dieu dit *sur les eaux*, n'avait eu lieu ni avant, ni après. La forme et la matière, jointes ensemble et dans leur état de pureté, obtinrent une disposition parfaite.

« Comme trois flèches partent à la fois d'un arc *tricorde*, comme un rayon du soleil brille à la fois dans un verre, dans un cristal et dans un morceau d'ambre, ainsi cet effet triforme, en sortant des mains de son créateur, lança ses rayons à la fois dans tout son être.

« Avec les créatures fut créé l'ordre qu'elles devaient garder : celles qui avaient les formes pures obtinrent le haut lieu dans le monde. La simple matière fut placée plus bas; au milieu, une partie des formes pures et la matière s'unirent d'un tel lien que jamais elles ne se délient.



« Jérôme a écrit que les anges ont été créés longtemps avant la formation de l'autre monde; mais la vérité que je te fais connaître, a été publiée plusieurs fois par les écrivains de l'Esprit-Saint, et tu t'en convaincras, si tu guettes avec attention. La raison seule t'apprend que les moteurs universels n'ont pu exister si longtemps sans leur perfection : tu sais donc où, quand et comment ces amours sacrés ont été créés. Voilà trois *ardeurs* de ton désir qui sont apaisées.

« En moins de temps que dans un compte on n'arriverait à vingt, une partie des anges se révolta et porta le trouble dans vos éléments. L'autre partie, fidèle, commença à se livrer avec allégresse à ce mouvement continuel : tu vois que jamais elle ne s'en écarte.

« La cause de la chute des premiers fut cet *enorgueillir* maudit de celui que tu as vu gémir sous tous les poids de l'univers. Ceux qui sont ici, plus modestes, reconnurent l'effet de la bonté qui les avait élevés à de si hautes compréhensions. La lumière de la grâce et leurs mérites les exaltèrent davantage, et ils jouissent d'une volonté ferme et entière. Je veux aussi que tu croies que c'est leur mérite et leur véritable affection qui les ont rendus dignes de cette grâce.

« Maintenant, si tu as bien compris mes explications, tu peux contempler librement ces hiérarchies divines. Comme dans vos écoles, on lit que la nature angélique est telle, qu'elle a, ainsi que nous, l'entendement, la mémoire et la volonté, j'ajouterai quelques mots, pour que tu saches qu'avec cette définition peu exacte on présente une interprétation équivoque.

« Ces substances, dès qu'elles commencèrent à se réjouir de la vue de Dieu, ne cessèrent de fixer leurs regards sur celui devant lequel rien n'est caché. Cette contemplation n'est jamais interrompue, et, pour tout se remémorer, n'a besoin d'aucun effort. Là-bas, on rêve en ne dormant pas, les uns croyant, les autres ne croyant pas dire la vérité. Dans les premiers il y a plus de faute et plus de honte.

« Raisonnant de cette manière, vous n'êtes pas dans le vrai chemin, en philosophant, tant vous transportent l'amour de l'apparence et une opinion à vous : encore tolère-t-on ici cette conduite avec moins de dédain que celle des hommes qui rejettent la sainte Écriture, ou qui osent la torturer. On ne pense pas à ce qu'il en a coûté de sang pour la répandre dans le monde, et combien plaît celui qui *s'accote* humblement contre elle.

« Chacun s'ingénie à se montrer au grand jour, cite ses inventions; les prédicateurs les débitent, et l'Évangile se tait. L'un dit que la lune, au moment de la Passion du Christ, retourna en

arrière et obscurcit la lumière du soleil; un autre, que la lumière se cacha d'elle-même, de manière que cette éclipse aurait été commune aux Espagnols, aux Indiens et aux Juifs.

« On débite en chaire, tous les ans, plus de ces sortes de fables, qu'il n'y a à Florence de *Lapi* et de *Bindi.* Les brebis ignorantes reviennent de la pâture, repues de vent, et leur ignorance ne les excuse pas. Le Christ n'a pas dit à ceux de son premier couvent : Allez, et prêchez au monde des fables. Il leur a donné un texte plus noble, et ils en ont été si pénétrés dans leurs discours, qu'à leur combat pour allumer la foi, ils ont fait, de. l'Évangile, des boucliers et des lances.

« On emploie aujourd'hui des mots burlesques et des bouffonneries; et, quand en prêchant on a fait rire, on enfle orgueilleusement son capuchon, et l'on n'en demande pas davantage : mais dans le rebord du capuce se niche un tel oiseau, que si le peuple le voyait, il connaîtrait le peu de valeur des pardons auxquels il se fie.

« A ce sujet, la sottise s'est tant accrue sur la terre, que l'on accéderait à toute promesse sans preuve d'aucun témoignage. C'est ainsi que saint Antoine engraisse son porc; c'est ainsi qu'agissent bien d'autres qui sont pires que des pourceaux, et qui payent en monnaie de mauvais coin.

« Nous nous sommes trop éloignés de notre sujet; reprenons la vraie route, et regagnons le temps que nous avons perdu. La nature angélique se multiplie tellement de degré en degré, qu'il n'est pas de termes humains pour exprimer le nombre des anges; et, si tu te souviens des révélations de Daniel, tu verras que dans les milliers qu'il cite, il ne manifeste pas un nombre déterminé. La première lumière qui éclaire toute cette nature se répand en autant de portions qu'il y a de lueurs différentes auxquelles elle doit s'unir. L'effet de son amour se mesure en raison de la connaissance plus ou moins grande de Dieu, dont les anges ont l'avantage d'être doués; et la douceur de cet amour ineffable bout, et s'attiédit diversement en eux.

« Considère donc la hauteur et la grandeur de la valeur éternelle, qui s'est réfléchie dans cette immense quantité de miroirs où elle se multiplie sans avoir cessé de rester, comme auparavant, dans son unité. »

CHANT TRENTIÈME


SIX mille milles de distance, peut-être, la sixième heure répand ses feux, et ce monde voit cependant l'ombre s'éloigner jusqu'à l'extrémité du sol terrestre, quand le milieu du ciel élevé au-dessus de nous se fait tel qu'aucune étoile ne peut plus apparaître [84].

A mesure que s'approche l'éclatante servante du soleil, le ciel se ferme, d'astre en astre, jusqu'au plus brillant : ce fut ainsi que le triomphe des anges destinés à se réjouir autour de l'éclat qui m'avait ébloui, se renferma dans le point qui contient l'univers, et s'évanouit peu peu à mes yeux.

La peine que j'éprouvais de ne rien voir, et mon amour, me déterminèrent à tourner mes regards vers Béatrix. Je réunirais ici dans une seule louange toutes les admirations que j'ai prodiguées à cette femme divine, qu'elles ne suffiraient pas pour la célébrer. Sa beauté surpassait celle de tout objet créé, et son créateur seul peut, je crois, la contempler tout entière. Je me confesse vaincu, comme aucun auteur comique ou tragique n'a pu être vaincu par son sujet. De même que l'œil qui peut le moins regarder le soleil cherche, en se fermant à moitié à en diminuer l'éclat, mon esprit, incapable de se rappeler le sourire enivrant de Béatrix, essaye d'affaiblir en moi ce même souvenir.

Depuis le premier jour où je l'avais vue dans cette vie mortelle, jusqu'à ce moment, il ne m'avait pas été impossible de bien chanter ses charmes; mais désormais il faut que mes vers se désistent devant sa beauté, et que j'imite l'artiste qui renonce à son travail, lorsqu'il l'a porté au dernier degré de perfection.

Celle dont j'abandonne l'éloge à une trompette plus harmonieuse que la mienne, parce que je dois d'ailleurs mettre fin à mon entreprise périlleuse, commença à parler ainsi avec les gestes et la voix d'un guide expérimenté : « Nous sommes montés du plus grand des corps célestes à celui qui n'est que pure lumière, lumière intellectuelle, pleine d'amour, amour du vrai bien, rempli de joie, joie qui surpasse toutes les félicités. Ici, tu trouveras les deux milices du Paradis. La dernière est déjà revêtue de la splendeur que tu verras au jour du dernier jugement. »

Un éclair subit nous empêche de distinguer les objets les plus grands; de même une lueur éblouissante m'environna d'un tel éclat, que je ne pouvais plus rien distinguer.

Béatrix me dit : « L'amour qui satisfait ce ciel, accueille ainsi ceux qui s'y présentent, pour les disposer à concevoir la grandeur de sa gloire. »

A peine eut-elle achevé ce peu de mots, que je me sentis élevé au-dessus de mes premières facultés, et j'acquis dans les yeux une telle force, qu'ils auraient pu se défendre contre le plus vif éclat. Je vis une lumière, en forme de fleuve, qui brillait entre deux rives ornées des fleurs d'un admirable printemps. De ce fleuve sortaient des étincelles qui se mêlaient à ces fleurs, et leur donnaient le brillant de rubis entourés d'or : mais bientôt ces étincelles, comme enivrées d'une odeur céleste, se rejetaient successivement dans le gouffre merveilleux, tandis que d'autres en sortaient à leur tour.

Le soleil de mes yeux me dit alors : « Tu brûles de comprendre ce que tu vois : ton désir me charme ; mais avant que je satisfasse une si grande soif, il faut que tu boives de cette eau. »

Béatrix ajouta : « Ce fleuve, ces topazes qui en sortent et qui y rentrent, ces rivages émaillés de fleurs, sont l'emblème qui te cache la vraie béatitude de ces esprits. Ce n'est pas que ces choses soient difficiles à comprendre ; mais ta vue en défaut n'a pu encore rien considérer d'aussi élevé. »

Il n'est pas d'enfant qui, en se réveillant, après avoir dormi plus que de coutume, se précipite sur le sein de sa mère, plus rapidement que je ne me baissai pour faire, de mes yeux, de plus ardents miroirs, en buvant de cette onde qui ne court là que pour nous rendre plus parfaits.

A peine l'extrémité de mes ailes y eut-elle touché, que ce fleuve, qui était long d'abord, me parut arrondi ; et, de même que ceux qui sont sous le masque, en se dépouillant de leurs déguisements, n'offrent plus les mêmes traits, ainsi les fleurs et les étincelles, devenues plus joyeuses, changèrent de forme, et *je vis* les deux Cours du ciel présentes à mes yeux.

O splendeur de Dieu, par laquelle *je vis* le triomphe du royaume véritable, donne-moi la force de dire comment *je vis* ce triomphe ! Là-haut est une lumière, par l'effet de laquelle le Créateur est rendu visible pour la créature qui met son bonheur à le voir. Elle s'étend en forme circulaire, tellement que sa circonférence serait une trop large ceinture pour le soleil. Ce qui apparaît de cette lumière est un rayon de Dieu, réfléchi sur la partie supérieure du premier Mobile, qui en reçoit sa force et sa puissance ; et, comme un coteau dont le pied est baigné par une rivière s'y répète avec les herbes et les fleurs qui le recouvrent, de même je vis toutes les âmes, qui de notre séjour sont retonrnées là-haut, répandues sur plus de mille degrés, se répéter dans cette



lumière : et si la partie inférieure présente tant d'éclat, que ne doit pas être celui de cette rose, à l'extrémité de ses feuilles!

Ma vue ne s'égarait pas; elle embrassait la longueur et la hauteur de cette allégresse que l'on distingue facilement; à quelque distance qu'on se trouve, de près ou de loin, on ne voit pas plus, on ne voit pas moins. Les lois de la nature sont vaines, là où Dieu gouverne immédiatement.

Béatrix, s'apercevant que, malgré mon silence, je désirais cependant interroger, me dit de fixer ma vue sur le calice de la rose éternelle, qui s'étend, se divise en degrés, et exhale une odeur de louanges pour ce printemps qu'on ne voit jamais finir.

Elle ajouta : « Remarque combien est grande la réunion de ceux qui sont vêtus de blanc: vois tous nos degrés si remplis, qu'il reste peu de places à occuper. Dans ce haut siège que tu considères maintenant, et qui est surmonté d'une couronne, s'assiéra, avant que tu soupes à ces noces, l'âme du grand Henri [85], qui obtiendra le titre d'Auguste sur la terre, et qui rétablira la paix en Italie, quoique cette contrée soit peu disposée à la recevoir.

« La passion aveugle qui vous domine vous fait ressembler au nourrisson que la faim tourmente, et qui ne veut plus voir sa nourrice. Alors sera préfet dans le *forum* divin un homme qui contrariera les vues de ce monarque, secrètement ou à découvert. Mais cet homme ne sera pas longtemps toléré de Dieu dans l'office saint : il sera jeté là où a été précipité Simon le Magicien, et par-dessus celui d'Anagni, qu'il poussera plus profondément dans l'abîme [86]. »

❧ ❧ ❧

CHANT TRENTE ET UNIÈME



LA sainte milice, que Jésus-Christ épousa de son sang, se montrait à moi sous la forme d'une rose blanche. L'autre milice, qui chante en volant autour de Dieu. voit la gloire de celui qui l'enflamme, et célèbre la bonté qui l'a tant élevée : semblable à un essaim d'abeilles qui s'attachent aux fleurs, et vont porter à la ruche les produits de ce premier travail destiné à acquérir une si douce

saveur, tantôt elle descendait sur la fleur divine ornée de tant d'âmes bienheureuses, et tantôt elle remontait vers le point où séjourne leur amour.

Leur figure était rouge comme une vive flamme; leurs ailes étaient d'or, le reste de leurs formes d'une blancheur à laquelle ne peut arriver la neige. En descendant sur la rose, de degré en degré, ces esprits lui communiquaient la paix et l'amour qui les enivraient au milieu de leur vol, et le grand nombre de ces substances qui étincelaient interposées entre Dieu et la fleur, n'empêchait pas qu'on ne vît toute la splendeur du maître du monde.

Sa lumière pénètre sans obstacle dans tous les corps, suivant qu'ils en sont plus ou moins dignes. Tout ce royaume joyeux et en paix, peuplé d'habitants anciens et nouveaux, avait la vue fixée sur un seul point. O lumière des trois personnes divines, qui en brillant aux yeux des bienheureux, comme une seule étoile, leur donnes tant de félicité, daigne abaisser tes regards sur ce monde de tempêtes!

Si les Barbares, arrivés de cette plage où l'on voit Hélicé[87] se mouvoir avec son fils qui lui est encore si cher, étaient frappés de stupéfaction devant Rome et ses sublimes monuments, lorsque Latran surpassait en magnificence les choses mortelles, de quelle admiration ne devrais-je pas être rempli, moi qui venais de passer de la nature humaine à la nature divine, du temps à l'éternité, de Florence au milieu d'un peuple juste et pur! Dans cette surprise mêlée de joie, j'aimais à ne m'occuper d'aucun autre objet, et à garder le silence.

Tel qu'un pèlerin parvenu au temple, l'objet de son vœu, le considère avec délices, espérant déjà redire ce qu'il a vu, tel je portais mes yeux en haut, en bas, autour, partout où circulait cette vive lumière. Je contemplais des figures étincelantes qui m'invitaient à la charité, décorées de la splendeur de l'Esprit-Saint, du sourire qui leur était propre, et ornées de toutes les vertus.

Mes regards avaient déjà embrassé la forme entière du Paradis, et je ne m'étais arrêté sur aucune partie. Je me retournais, avec une volonté rallumée, pour demander à la femme sainte des explications que je désirais alors. Je m'attendais à retrouver près de moi Beatrix; ce fut un autre qui me répondit pour elle.

J'aperçus à sa place un vieillard vêtu comme les âmes bienheureuses; ses yeux et ses traits annonçaient la douce joie qu'éprouve un père tendre. Je m'écriai : « Et, elle, où est-elle? »

Il répondit : « Elle m'a envoyé ici pour satisfaire à ton désir, et si tu regardes au troisième cercle du degré le plus haut, tu la



verras sur le trône que lui ont mérité ses vertus. » Je levai les yeux sans répondre, et je la vis couronnée des rayons éternels qui étaient réfléchis sur elle.

Quoiqu'elle fût à une distance plus grande que celle qu'on peut compter de la région où se forme le tonnerre à la partie la plus profonde de la mer, sa figure descendait jusqu'à moi sans obstacle.

Je lui adressai cette prière : « O femme, en qui j'ai placé toute mon espérance, et qui, pour mon bonheur, as daigné laisser la trace de tes pas dans l'Enfer, c'est à ta puissance et à ta bonté que je dois d'avoir vu tant de prodiges. De l'esclavage, tu m'as appelé à la liberté, par toutes ces voies, par tous ces moyens qui étaient en ton pouvoir. Conserve-moi ta magnificence, et que mon âme, que tu as secourue si efficacement, te soit encore agréable, quand elle se séparera de son corps! »

Je priai ainsi, et celle-ci, tout éloignée qu'elle paraissait, sourit, me regarda, et se tourna vers la fontaine éternelle.

Le vénérable vieillard reprit ensuite, et me dit : « Afin que tu achèves ton saint voyage, et pour le protéger, une prière touchante et un amour divin m'ont envoyé vers toi. Vole donc avec les yeux vers ce jardin. Sa vue te donnera la force de considérer les rayons célestes. La reine du ciel, qui m'enflamme d'amour, nous accordera sa grâce, parce que je suis son fidèle Bernard [88].

Comme cet homme accouru de la Croatie, pour voir notre Véronique [89], ne se lasse pas de l'admirer, à cause de son antique réputation, et dit en lui-même, tant qu'on laisse l'image sous ses yeux : O mon Seigneur Jésus-Christ, roi véritable, c'est donc ainsi qu'on a pu conserver votre sainte face! tel j'étais en admirant la vive charité de celui qui sur la terre a joui, par avance, dans ses contemplations, d'une partie de la paix divine.

Il continua : « Fils de la grâce, tu ne connaîtras jamais cette félicité, si tu tiens ainsi les yeux baissés. Regarde ces cercles jusqu'au plus éloigné, tellement que tu voies la reine à qui ce ciel est dévoué et soumis. »

Je levai les yeux; de même que l'orient est plus éclatant le matin que la partie où s'est couché le soleil, de même, en allant comme d'une vallée sur une montagne, je vis une lumière plus étincelante que toutes les autres; et ainsi qu'insensiblement la partie du ciel où l'on attend le char que Phaéton sut si mal guider, s'enflamme davantage, tandis que les autres parties sont plus obscures, de même cette pacifique oriflamme brillait au milieu des âmes bienheureuses, et de toutes parts surpassait leur éclat. Autour d'elle, je vis plus de mille anges aux ailes ouvertes, et qui, distingués chacun par leur ferveur et leur éclat,

paraissaient la fêter à l'envi. Cette beauté qui comblait aussi de joie les autres saints, souriait à leurs jeux et à leurs chants; et si je savais m'exprimer aussi bien que je sais imaginer, je n'oserais pas encore essayer de peindre la magnificence de ce spectacle délicieux.

Quand il vit mes regards fixés attentivement sur l'objet de son ardeur, Bernard y attacha aussi ses yeux, avec tant de tendresse, qu'il redoubla en moi l'attention avec laquelle j'y avais déjà porté les miens.

CHANT TRENTE-DEUXIÈME

Le contemplateur qui est si affectionné à Marie, consentit à m'offrir d'autres explications, et prononça ces paroles saintes : « La femme si belle que tu vois assise aux secondes feuilles de la rose, est celle qui ouvrit et irrita la plaie que Marie a guérie et refermée. Aux troisièmes degrés, près de la première, est assise Rachel. Remarque que Béatrix l'accompagne. Tu peux considérer successivement, à mesure que je te les nomme, Sara, Rebecca, Judith, et la bisaïeule de celui qui, dans le repentir de sa faute, composa et chanta le *Miserere mei.* Elles se suivent sur la rose, de feuille en feuille; et depuis le septième degré jusqu'en bas, sont d'autres femmes juives qui occupent, avec les précédentes, toutes les étamines de la fleur. Ces femmes forment la séparation qui distingue les esprits que la foi dans le Christ a conduits au ciel.

« De ce côté où la fleur a toutes ses feuilles, sont assis ceux qui crurent que le Christ devait venir; de l'autre côté, où les places en demi-cercles ne sont pas toutes remplies, on voit ceux qui crurent au Christ venu sur la terre. Dans cette partie, la séparation est encore mieux marquée par le degré où est la reine du ciel, et par les degrés inférieurs.

Dans l'autre partie, en face de Marie, est le degré du grand saint Jean, qui, toujours saint, vécut dans un désert, souffrit le martyre, et demeura deux ans en Enfer. Au-dessous de lui sont François, Benoît, Augustin, et tant d'autres qui se prolongent de cercle en cercle.



« Maintenant, admire la haute providence divine : ce jardin sera rempli également par ceux qui auront eu la foi sous l'un ou l'autre aspect. Ceux-ci que tu vois encore placés sur la ligne où sont formées les séparations, n'ont pas obtenu ce bonheur par leur propre mérite, mais par celui de quelques autres, et sous des conditions que je vais t'expliquer.

« C'est là qu'on a placé les esprits délivrés des liens corporels avant l'âge de raison pour choisir. Tu peux t'en apercevoir à leur figure et à leur voix enfantine, si tu les regardes et si tu les écoutes. Tu as un doute en ce moment, et tu n'oses le proposer; mais je vais briser le rude lien qui enveloppe la subtilité de tes pensées : dans l'immensité de ce royaume rien n'est soumis à l'empire du hasard, de même qu'on n'y connaît ni la tristesse, ni la soif, ni la faim.

« Ce que tu vois a été établi par une loi éternelle, et l'anneau est proportionné au doigt : ce n'est pas sans motif que ces enfants, qui moururent si tôt, ont obtenu la véritable vie. On entre ici plus ou moins agréable à Dieu. Le roi qui gouverne ce royaume de joie et de félicité, où l'on n'a d'autres désirs que les siens, doue d'une grâce diverse ces différents esprits qu'il a créés suivant son plaisir.

« Qu'il te suffise de savoir que telle est sa loi : ce fait nous est démontré dans la sainte Écriture par les deux jumeaux qui se querellèrent même dans le sein de leur mère. Mais il convient que la sublime lumière qui accorde une telle grâce s'orne suivant la couleur de la chevelure; aussi ces bienheureux, quelles qu'aient été leurs actions, ont reçu des places différentes, et participent diversement à la première félicité.

« Dans les siècles voisins de la création, il suffisait, pour être sauvé, qu'on eût l'innocence, et qu'on fût protégé par la foi de ses parents. Après les premiers âges, il fallut que les enfants mâles acquissent par la circoncision la force nécessaire à leur aile innocente; mais lorsque le temps de la grâce fut venu, même l'innocence était retenue là-bas, si elle n'avait pas reçu le baptême parfait du *Christ*.

Regarde maintenant dans le visage qui ressemble le plus au *Christ*; son éclat seul peut te disposer à voir le *Christ*. »

En effet, je remarquai que cette beauté faisait pleuvoir une vive allégresse sur les saints esprits créés pour jouir du droit de s'élever jusqu'au bien éternel. Tout ce que j'avais vu auparavant n'avait pas autant excité mon admiration, et ne m'avait pas aussi vivement démontré la gloire de Dieu. Alors l'amour qui descendit le premier, sur la terre, en chantant : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce », étendit ses ailes devant elle. La cour bienheureuse

répondit de toutes parts à ce chant divin, en s'animant d'une joie nouvelle.

Je dis à celui qui s'embellissait des charmes de Marie, comme l'étoile du matin brille des feux du soleil : « O père saint, qui daignes descendre près de moi et abandonner la douce place que la faveur éternelle t'a marquée, quel est cet ange qui avec tant d'allégresse regardant les yeux de notre reine, est si embrasé, qu'il paraît tout de flamme? »

Et lui à moi : « Il a toute l'innocence et toute la grâce que peut avoir un ange ou une âme, et nous le voulons tous ainsi, parce que c'est lui qui a porté la palme à Marie, quand le fils de Dieu a daigné consentir à se couvrir de notre charge mortelle.

« Mais maintenant viens avec les yeux, à mesure que je parlerai, et remarque les Patriciens de ce pieux et juste empire. Les deux vieillards qui sont les plus voisins de l'auguste souveraine sont en quelque sorte les racines de cette rose. A gauche tu vois le père dont la téméraire gourmandise a rendu notre vie si amère ; à droite est cet ancien père de la sainte Église à qui le Christ a donné les clefs de cette fleur brillante [90]. Près de ce dernier est celui qui connut, avant de mourir, tous les malheurs de la belle épouse qui fut acquise par le supplice des clous et de la lance. Près de l'autre est ce chef sous lequel se nourrit de manne une nation ingrate, indécise et dédaigneuse. Auprès de Pierre, tu vois Anne si joyeuse d'admirer sa fille, qu'elle ne la perd pas de vue, quoique, comme toutes les autres, elle ne cesse de chanter HOSANNA. En face du premier père de famille est Lucie, qui t'envoya ta femme sainte, quand tu fermais les yeux sur les bords du précipice.

« Parce que le temps de ton sommeil ne cesse de fuir, nous nous arrêterons, semblables au bon tailleur qui règle et dispose le vêtement, suivant la quantité de drap. Nous élèverons notre vue vers le premier amour, afin que tu pénètres dans sa splendeur, autant que tu le pourras. Vraiment, de peur que tu ne restes en arrière, croyant avancer en remuant tes ailes, il faut, en priant, obtenir cette grâce de celle qui peut te seconder : tu te joindras à moi d'intention ; dirige ton cœur vers ce que je vais dire ; » et il commença ainsi sa sainte prière :

CHANT TRENTE-TROISIÈME



IERGE mère, fille de ton fils, humble, mais élevée plus qu'aucune autre créature, terme fixe de la volonté éternelle, tu as tellement ennobli la nature humaiue, que Dieu n'a pas dédaigné de devenir son propre ouvrage.

« Dans ton cœur a été rallumé cet amour dont les rayons ont fait germer, au sein de la paix céleste, cette fleur étincelante. Soleil dans son midi, tu nous embrases d'une ardente charité; tu es, pour les mortels, la source d'une vive espérance.

« O femme, tu es si grande, tu as tant de puissance, que quiconque veut une grâce, et ne recourt pas à toi, veut que son désir vole sans ailes. Ta bonté n'exauce pas seulement celui qui l'invoque, souvent elle prévient généreusement les demandes : en toi est la miséricorde; en toi est la tendresse; en toi est la magnificence; en toi se réunissent les vertus de toutes les créatures.

« Celui que tu vois près de moi a parcouru le monde, du centre de la vallée infernale jusqu'à ce haut empire; il a vu une à une les âmes des esprits qui habitent le Ciel. Il t'en supplie, accorde-lui assez de force pour qu'il puisse embrasser la connaissance parfaite de la dernière béatitude. Je n'ai jamais désiré ma vision bienheureuse, autant que je souhaite que tu favorises la sienne. Exauce mes vœux, dissipe par ton assistance puissante l'obscurité de ses facultés mortelles, et que le haut plaisir se manifeste à lui de toutes parts.

« Je t'en conjure aussi, ô reine qui peux tout ce que tu veux, après une si ineffable contemplation, conserve son cœur dans un état de pureté! que ta protection le soutienne contre les passions humaines! Regarde Béatrix et tous ces esprits divins; en joignant leurs mains ils t'adressent avec moi la même prière. »

Les yeux que Dieu chérit et vénère se fixèrent sur le saint orateur, et montrèrent que la demande était agréée. Ensuite ils se dirigèrent sur l'intelligence suprême vers laquelle on ne peut pas croire qu'aucune créature envoie ses regards aussi fixement; et moi qui m'approchais, comme je le devais, de l'objet de mes vœux, je sentis que l'ardeur de mon désir était arrivée à son terme. Bernard, en souriant, m'invitait à regarder plus haut : mais déjà je lui avais obéi, et mes yeux pleins d'une nouvelle puissance pénétraient de plus en plus dans le rayon de lumière où tout est

vérité. Dès lors, les facultés de ma vie surpassèrent celles de nos paroles qui cèdent à un tel spectacle; insultée par un tel outrage, la mémoire fléchit.

Semblable à celui qui voit un objet en songe, et qui, à son réveil, en conserve encore l'impression récente, sans pouvoir se rappeler ce qu'il a vu, je dois avouer qu'en ce moment ma vision échappe à mon souvenir; mais un charme vague, né de cette vision, reste dans mon cœur. C'est ainsi que la neige se fond au soleil; c'est ainsi que le vent emportait les feuilles légères qui contenaient les oracles de la Sibylle.

O splendeur éternelle, qui te refuses aux expressions des mortels, redeviens une faible partie de ce que tu me semblais être! Accorde à ma langue une telle vigueur qu'elle puisse transmettre à la postérité au moins une étincelle de ta gloire. Ta victoire sera plus éclatante, si tu daignes renvoyer quelques facultés à ma mémoire, et raisonner quelque peu dans ces vers.

Je crois que si mes regards avaient cessé d'être attachés fortement sur ce spectacle resplendissant, et s'en étaient un moment détournés, j'aurais perdu le don ineffable qui m'était accordé; et je me souviens que, devenant plus hardi à soutenir un tel éclat, je confondis bientôt mes yeux dans l'excellence infinie de cette lumière.

O grâce abondante, tu me permettais de contempler la splendeur éternelle où mes regards s'absorbaient, et je vis dans toute sa profondeur, qu'un amour réciproque avait réuni dans un seul volume ce qui est répandu dans le monde en plusieurs feuillets: les substances, les accidents et leurs effets y étaient comme confondus d'une telle manière, que mes chants suffisent à peine pour en faire concevoir une faible idée. Je crois que j'ai bien conservé dans mon esprit la forme universelle de ce nœud qui lie tant de substances diverses, et je pense ne m'être pas trompé; car en y réfléchissant, je me sens rempli d'une douce joie : cependant le moindre point de temps écoulé depuis ma vision en efface la trace, plus aisément que vingt-cinq siècles n'effaceraient celle de l'entreprise qui fit admirer à Neptune l'ombre d'Argo [91].

Immobile et attentif, je regardais en silence, et je m'enflammais d'une ardeur nouvelle. L'effet de ce spectacle miraculeux est tel, qu'il est impossible de consentir à toute autre pensée. Le bien qu'on désire est tout en cette lumière : hors d'elle, tout est rempli de défauts; dans elle, tout est doué de la perfection.

Pour décrire ce dont je veux me souvenir, ma langue sera donc plus impuissante que celle d'un enfant à la mamelle. Ce n'est pas qu'il y eût dans cette vive lumière que je regardais, plus qu'un aspect unique, car il est toujours tel qu'il était auparavant : mais



pour ma vue qui se fortifiait à mesure que je le regardais, ce seul aspect s'altérait à cause du changement qui s'opérait en moi.

Dans la claire et profonde *subsistance* de la haute lumière, il me sembla que je distinguais trois cercles de trois couleurs qui n'en formaient qu'un seul : le premier était réfléchi par le second, comme Iris réfléchit Iris; le troisième paraissait un feu qui brillait de la lumière des deux autres.

Que mes paroles sont vaines! qu'elles sont molles pour exprimer ce que je conçois! et ce que je conçois n'est plus rien, si je le compare à ce que j'ai vu. O lumière éternelle, qui ne reposes qu'en toi, qui seule peux t'entendre, et qui souris après t'être entendue, fortunée d'être seule à t'entendre, le second cercle qui brillait en toi, et que tu réfléchissais, lorsque je l'eus bien considéré, me parut d'une couleur qui approchait de celle de notre corps, et qui en même temps n'avait pas perdu la sienne propre.

J'étais, devant cette vue nouvelle, semblable à ce géomètre qui s'efforce de mesurer le cercle, et cherche en vain dans sa pensée le principe qui lui manque. Je voulais savoir comment le cercle et notre image pouvaient s'accorder, et comment s'opère l'union des deux natures; mais pour comprendre un tel mystère, mes forces n'étaient pas suffisantes : alors je fus éclairé d'une splendeur de la divine grâce, et mon noble désir fut satisfait.

Ici la puissance manqua à mon imagination qui voulait garder le souvenir d'un si haut spectacle; et ainsi que deux roues obéissent à une même action, ma pensée et mon désir, dirigés avec un même accord, furent portés ailleurs par l'amour sacré qui met en mouvement le soleil et les autres étoiles.



NOTES DU « PARADIS »

CHANT I.

1. Marsyas, le satyre vaincu dans le combat de la flûte, et, après sa défaite, écorché vivant par Apollon.

2. Le laurier.

3. Glaucus ayant un jour posé sa pêche sur le gazon, pour essuyer ses filets, quelques poissons mangèrent d'une herbe qui leur fit reprendre de la force et se jetèrent dans la mer. Le pêcheur étonné mangea de la même herbe et s'y précipita après eux ; il devint dieu marin.

CHANT II.

4. La première étoile, la Lune, que le poète appelle plus loin la perle éternelle.

5. Dans l'Empyrée Dante compte dix sphères : la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, la huitième sphère où sont les étoiles fixes, le premier Mobile, enfin l'Empyrée.

CHANT III.

6. Narcisse regardait comme une figure différente ce qui n'était que sa propre image.

7. Florentine, de l'illustre famille des Donati. Son frère la fit sortir par force du monastère où elle avait prononcé ses vœux.

8. Sainte Claire, sœur de saint François et fondatrice des Franciscaines.

9. Cette princesse, fille de Roger, roi de la Pouille et de Sicile, fut arrachée à son couvent et devint la femme de Henri IV, empereur et fils de Frédéric Barberousse. Elle eut pour fils Frédéric, dernier empereur de la famille.

CHANT IV.

10. *Timée* est le titre du dialogue dans lequel Platon traite ce sujet.

CHANT V.

11. Le poète a dit dans le « Purgatoire » que l'Église a deux clés, une d'or et une d'argent.

CHANT VI.

12. Constantin avait transporté le siège de l'empire de Rome à Byzance.

13. Jules César, dont le poète énumère ensuite toutes les victoires en quinze vers.

14. La faute d'Adam.

15. Charles II, roi de la Pouille.

16. La planète de Mercure.

CHANT VII.

17. Bice ; l'amoureuse abréviation dont Dante se servait en parlant de Béatrice.

18. Adam qui fut créé de Dieu.

CHANT VIII.

19. Vénus, élevée dans l'île de Chypre.
20. Charles Martel.
21. La Provence.
22. La Sicile, ainsi nommée à cause de ses trois promontoires.
23. Tiphée, l'un des géants qui escaladèrent le ciel et sur lequel Jupiter jeta l'Etna.

CHANT IX.

24. Clémence, épouse de Louis X, roi de France; elle vivait encore quand Dante écrivit son poème.
25. Le pont du Rialto à Venise.
26. Cunizza, sœur d'un tyran de Padoue, conçut durant sa vie de folles amours.
27. Le marquis de Vérone, seigneur de Vicence, remporta une mémorable bataille sur Jacques de Carrare, seigneur de Padoue. Richard da Camméno commandait à Trévise où se réunissent le Sile et le Cagnan. — Feltre avait alors pour évêque Alexandre de Plaisance, qui fit arrêter des Ferrarais lui demandant asile et à qui le gouverneur de la ville fit trancher la tête. — Malta était une tour qui servait de prison.
28. Foulques, de Marseille.
29. Raab, femme de mauvaise vie de Jéricho, qui racheta ses fautes en offrant asile aux espions de Josué.
30. Florence, fille de Satan. On commença à y frapper en 1252 le florin d'or sur lequel un lis était empreint. La colère dicte au poète cette apostrophe.
31. Les Décrétales contiennent les lois ecclésiastiques en cinq livres. Boniface VIII, pape très savant, y en avait ajouté un sixième. On s'aperçoit de cette étude aux marges des parchemins.

CHANT X.

32. Dieu.
33. Le Soleil.
34. Albert de Cologne, ainsi nommé parce qu'il naquit dans cette ville, fut le fameux maître de saint Thomas. Il professait à Paris en 1248.
35. Gratien était un savant bénédictin de Cologne. Pierre, qui avait étudié dans la même ville, vint en France, recommandé à saint Bernard qui le combla de bienfaits; il fit de tels progrès dans les sciences qu'il devint le plus fameux docteur de l'école de Paris.
36. Salomon.
37. Saint Ambroise.
38. Boëce, auteur du livre intitulé *De Consolatione philosophiæ*. Il était sénateur à Rome sous Théodoric.
39. Ce professeur de la rue du *Fouarre* était Siger de Courtray. L'Université de Paris avait autrefois des écoles des deux côtés de cette rue; le mot *fouarre*, en vieux français, signifiait paille. Les écoliers en faisaient apporter une grande quantité, afin de s'asseoir dans les classes où il n'y avait ni chaises, ni bancs; comme dans les églises, l'on ajoutait à la paille des herbes odoriférantes les jours de grande fête.

CHANT XI.

40. Ici commence l'éloge de saint François. Le Tupino est une petite rivière près d'Assise. L'eau qui tombe de sa colline descend des monta-

gnes où s'était retiré saint Ubald. Le poète compare saint François au soleil et veut qu'on appelle l'Orient l'endroit où est né ce religieux illustre, né à Assise, en Ombrie, en 1182, qui avait reçu au baptême le nom de Jean, mais qu'on appela François à cause de la facilité avec laquelle il avait appris la langue française, nécessaire alors aux Italiens pour leur commerce.

41. Le pêcheur Amiclas, qui transporta Jules César d'Épire en Italie.

42. Ils ont fait vœu de pauvreté selon le précepte de l'Évangile.

43. La corde que portent les moines par humilité.

CHANT XII. — 44. Félix, en latin, signifie heureux ; Jeanne, en hébreu, signifie favorisée de la grâce.

CHANT XIII. — 45. Rivière de la Toscane qui coule très lentement.

46. Philosophes hérésiarques.

47. Façon de parler équivalente à celle-ci : le premier imbécile venu.

CHANT XIV. — 48. La Trinité.

49. La voie lactée.

CHANT XV. — 50. C'est Caccioguida, père d'Alighieri, bisaïeul maternel de Dante.

CHANT XVI. — 51. Dante fait allusion à la servante qui favorisa les amours de Ginèvre et de Lancelot.

52. A Florence. Par orgueilleuse modestie le poète laisse ainsi entendre qu'il descendait des Romains qui fondèrent Florence.

53. Dante, après avoir cité les familles florentines les plus distinguées de ce temps, désigne les Chiaramanti ou les Tossinghi, dont un des plus illustres, ayant la charge des blés publics, fit faire une mesure plus petite pour voler et fut puni de mort.

54. Buondelmonte avait promis de prendre une épouse dans la famille des Amedei ; il en choisit une dans celle des Donati. Les premiers, furieux de l'injure, assassinèrent le jeune homme ; ce crime fut la cause des premières divisions des Guelfes et des Gibelins.

55. Les Florentins, quand ils gagnaient une bataille, portaient à l'envers les étendards de leurs ennemis.

CHANT XVII. — 56. D'après Ovide, Phaëton dit à Climène : « Est-il vrai que je suis le fils d'Apollon ? »

57. Qui a quatre angles et quatre côtés.

58. Le héros est Can le Grand. Le Gascon qui trompe le grand Henri est le pape Clément V, ennemi du grand Henri VII, fils aîné du comte de Luxembourg, dont la branche de Montmorency-Luxembourg descend par les femmes. Il fut élu empereur en 1308 et mourut en 1313 à cinquante et un ans. Il emporta dans sa tombe les regrets de toute l'Allemagne.

CHANT XVIII. — 59. Chérissez la justice, vous qui jugez la terre.

CHANT XIX. — 60. Philippe le Bel, qui, tombé à la chasse parce que son cheval avait eu peur d'un sanglier, mourut des suites de cette chute.

61. Édouard Ier, roi d'Angleterre, et Robert, roi d'Écosse, se faisaient alors une guerre sanglante. — Les débauches d'Alphonse, roi d'Espagne. — Le roi de Jérusalem était boiteux ; sa bonté était infinie.

62. « Celui de Rascia » altérait les coins de Venise. Nicosie et Framagouste sont deux villes dépendantes du royaume de Chypre.

CHANT XX. — 63. Dante que l'aigle impérial d'Allemagne est le maître du monde.

64. L'empereur Constantin, qui porta le siège de l'empire à Byzance pour plaire au pape. Frédéric d'Aragon et Charles d'Anjou. Rifée le théologien qui, païen, se convertit.

CHANT XXI. — 65. Le chapeau de cardinal.

66. Saint Paul est le vase d'élection.

CHANT XXII. — 67. C'est saint Benoît qui parle.

68. La Lune. Hypérion, père du Soleil ; Maïa, mère de Mercure ; Dioné, mère de Vénus.

CHANT XXIV. — 69. Montaigne emploie ce mot en parlant des astres.

70. Saint Pierre.

71. Le titre de baron était autrefois si éminent en France qu'on le donnait aux saints.

72. Saint Pierre et saint Jean, ayant appris de Madeleine qu'on avait enlevé le corps de Jésus-Christ, coururent vers le Sépulcre. Saint Jean plus jeune arriva le premier, mais n'osa pas entrer. Pierre, arrivé plus tard, y pénétra le premier.

CHANT XXV. — 73. Dante exprime l'amertume et la tendresse de ses regrets pour la patrie dont il a été injustement chassé.

74. David, chantre des gloires de Dieu ; la théodie est ce chant.

75. Le Pélican personnifie Jésus-Christ qui, suspendu sur la croix, confia à l'Évangéliste Jean le *grand devoir* de veiller sur sa mère ; *virginem virgini commendavit.*

CHANT XXVI. — 76. La main d'Ananias rendit la vue à saint Paul.

77. Adam.

78. Des limbes, d'où Béatrix a fait partir Virgile qui a guidé le poète en enfer.

CHANT XXVII. — 79. Au delà de Cadix, l'Océan, que voulut parcourir Ulysse.

80. Le signe des Gémeaux.

81. La nature humaine, fille de l'astre qui apporte le jour et qui laisse la nuit, de bonne, devient mauvaise.

CHANT XXVIII. — 82. Le poète suit les dénominations données par saint Denis l'Aréopagite dans ses ouvrages.

CHANT XXIX. — 83. Le Soleil et la Lune ou Apollon et Phœbé.

CHANT XXX. — 84. Dante se base sur la manière de compter les heures en Italie.

85. Henri VII empereur. Le poète adresse l'hommage le plus flatteur au héros, qu'il regarde comme pouvant être le libérateur de l'Italie.

86. L'homme d'Anagni est le pape Boniface VIII, né à Anagni.

CHANT XXXI. — 87. Hélicé ou Calisto : Junon, dit la Fable, métamorphosa en ours Calisto et Arcas son fils ; Hélicé est la constellation de la Grande-Ourse et Arcas celle de la Petite-Ourse.

88. La grande merveille du XII[e] siècle, c'est saint Bernard qui a été « la langue de l'Église dans les combats ».

89. « Notre Véronique » ; le Saint-Suaire conservé à Rome dans l'église de Saint-Pierre.

CHANT XXXII. — 90. Adam et saint Pierre ; près de ce dernier saint Jean l'Évangéliste ; près d'Adam, Moïse ; du côté de saint Pierre, Anne, mère de Marie ; en face d'Adam, Lucie, la sainte martyre de Syracuse.

CHANT XXXIII. — 91. *Argo* est le nom du vaisseau sur lequel s'embarqua Jason pour aller à la conquête de la Toison d'Or.

TABLE DES MATIERES

L'ENFER

LE PURGATOIRE

LE PARADIS

627-04. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 11-04.

